

Abbé Joseph Grumel

Traité de l'Amour

Livre VII

Ascèse

Morale

Mystique

Traité de l'Amour

Livre VII

Introduction à la deuxième partie

« L'amour de Dieu nous presse, persuadés que nous sommes que, si un seul est mort à la place de tous, c'est que tous sont morts ; et qu'il est mort à la place de tous, afin que ceux qui vivent ne vivent plus pour eux-mêmes, mais pour celui qui est mort et ressuscité en leur nom. Voici pourquoi de ce fait nous ne connaissons plus personne selon la chair ; même si nous avons connu le Christ selon la chair, ce n'est plus ainsi que nous le connaissons maintenant. Voici pourquoi quiconque est en Jésus-Christ est une nouvelle créature ; les choses anciennes sont passées, voyez tout est devenu nouveau... »

(2 Cor.5/14s)

*« Les choses anciennes sont passées
tout est devenu nouveau... »*

Ainsi parlait l'apôtre, il y a si longtemps... Espérait-il que la doctrine qu'il avait transmise à ses Eglises allait porter son fruit de régénération ? Sans aucun doute, il le croyait fermement. Cependant, après tant de siècles, nous n'avons pas encore vu la manifestation claire de cette Rédemption qui nous a été acquise si chèrement par le Sang de Jésus-Christ ! « Tout est nouveau... Tout est renouvelé... » Hélas ! Il eût fallu que l'Évangile et les Mystères de Jésus-Christ fussent pris en considération, et qu'ils fussent devenus les fondements d'une mentalité et d'une conduite radicalement nouvelles. Mais ceux qui professent de bouche la foi chrétienne en sont encore aux ombres de l'ancienne Loi, et, moins encore, tributaires d'un péché qui n'est même pas décelé ; ce sont les vieilles choses qui demeurent en s'écroulant au fil des générations. Nous habitons des ruines et nous les trouvons acceptables ! Nos corps se délabrent sous la maladie, s'effondrant dans la corruption, et nos consciences ne veulent pas s'arracher à l'erreur qui nous perd !

Cette Doctrine Apostolique capable de nous rendre la vie est claire, limpide, divinement simple ; mais la conscience des hommes a été tellement faussée par les millénaires de péché, qu'elle ne peut plus entrer en résonance avec l'Esprit. Que de ténèbres à dissiper ! Que d'obstacles, que de scandales à surmonter, pour parvenir enfin à cette joyeuse et loyale acceptation de la Volonté du Père, de son Bon Plaisir merveilleux ! L'être charnel est « vendu au péché », selon l'expression si vigoureuse des Livres Saints. Il faut donc qu'il meure pour qu'il soit racheté ! Lourde dette qu'il lui faut payer en acceptant la mort libératrice !

Déjà les Sages, autrefois, et, depuis le passage de Jésus sur la Terre, les hommes spirituels, qui pour entrer dans les voies de la Justice enseignées par le Christ, ont entrepris un long travail de sanctification, n'ont pas manqué de ressentir comme une évidence la nécessité de ce qu'ils ont appelé la « mortification », ou le renoncement. Attitude qui paraît étrange et même absurde à ceux qui demeurent au stade de la semi-conscience issue de la convoitise. Mais ceux qui ont entendu l'appel de l'Esprit-Saint acquièrent une conscience de plus en plus lucide, ils savent qu'en recherchant « la folie de la Croix », ils s'arrachent à l'empire de celui qui a inventé la mort, le Diable (Hb.2/14) ; ils ont en eux-mêmes l'évidence d'être progressivement introduits dans le Royaume de Lumière, de Paix, d'Amour de Celui qui a vaincu la mort par sa Résurrection. Bien entendu, ceux qui ne sont pas engagés sur « le sentier étroit et resserré qui conduit à la vie », ou qui, étant partis, se sont arrêtés en route, découragés et impatients, pourront toujours contester les résultats : ils n'en ont aucune expérience. Ce n'est pas d'aujourd'hui que Salomon dénonçait le faux raisonnement de l'impie qui devient le persécuteur d'un juste qui le convainc d'erreur. Il est aisé, pour l'homme qui limite ses ambitions à ce monde, de taxer de sottise, d'excentricité, d'aberration la conduite surprenante du chrétien qui veut rester fidèle à un Maître crucifié ! Mais quoi ? Quel est le plus malheureux ? Celui qui obéit ou celui qui ricane ? Celui qui prie avec larmes pour être délivré du péché et de ses liens, ou celui qui plaisante et qui raille, qui se divertit et qui s'amuse ? Si l'insensé acceptait un instant les exhortations de la Sagesse divine, il pourrait lui aussi laisser le personnage qui le leurre et qui le retient asservi à la perversité de Satan ! Peut-être alors goûterait-il enfin, pour la première fois de sa vie, une joie et un bonheur qui, jusque-là, lui étaient inconnus !...

Ni les longs discours, ni les sermons, ni les livres ne peuvent par eux-mêmes obtenir un résultat qui reste entre les mains de Dieu : « une créature ou une création nouvelle ». Sa grâce seule peut secouer ce vieil homme chancelant, qui s'agrippe désespérément à des racines desséchées, et qui garde encore quelque illusion de vivre parce qu'il écarte sans cesse de son esprit la perspective de la mort inévitable !... Dieu a son heure pour tout homme. Le plus souvent cette heure est celle qui précède – ou qui suit – le dernier soupir. Mais il peut arriver que le réveil se produise avant le dernier sommeil, et que l'Homme, le véritable, se mette debout avant que l'ancien se soit couché dans la tombe ! C'est ce que l'on appelle, en vocabulaire chrétien, la « conversion », la naissance à la foi. Tout à coup, ce Dieu qui paraissait si lointain, dont l'existence même semblait problématique, se révèle avec une netteté, une réalité, et une majesté presque terrifiantes !

*« Où irai-je loin de ton Esprit ?
« Où fuirai-je loin de ta Face ?
« Si j'escalade les cieux, tu es là,
« qu'aux enfers je me couche, te voici !... » (Ps.139 hb)*

C'est alors que la divine Parole devient attrayante et prend du goût : lorsque l'égaré se met à la recherche de Celui qui peut le sauver et le vivifier, lui ouvrir les portes de la liberté et de l'existence. Quelle faim insatiable alors le pousse à méditer les Saintes Ecritures, à s'en nourrir, à les assimiler, à en percer les énigmes et les mystères, et finalement à trouver dans la confiance du Très-Haut, son indispensable milieu vital.

C'est à un tel homme, engagé déjà résolument vers la vie et la gloire, que nous proposons ces pages. Elles l'éclaireront, nous en sommes certains, et nous le demandons instamment à l'Esprit-Saint et à la Vierge Marie. Elles l'aideront à mortifier en lui très

exactement ce qui doit disparaître, et à dégager cet être nouveau, cette « créature nouvelle », qui est « selon Dieu, fondée dans la justice et dans la sainteté de la Vérité » (Eph.4/24).

C'est donc au niveau de la psychologie que nous allons tenter de délier tous les liens qui peuvent retenir l'homme sur la voie de la Justice, sur la route du Salut, de la Vie et de la Gloire. Si le psaume dit en effet prophétiquement :

*« Proche est le Salut pour qui craint Dieu,
« et la gloire habitera notre terre » (Ps.84/10),*

n'hésitons pas à nous orienter délibérément sur cette voie royale de la foi parfaite.

En effet, beaucoup de saints nous ont précédés dans cette lutte contre le péché qu'ils ont menée par la patience, l'humilité, la douceur, le pardon des injures, l'héroïcité de toutes les vertus (Hb.12/4). Comment ne pas être attiré et enthousiasmé par tant d'illustres exemples ? Non pas dans le but de les imiter servilement, mais pour réaliser, avec l'audace de leur foi, ce qu'ils feraient en notre temps s'ils étaient à notre place. En effet, ils étaient nécessairement tributaires de la mentalité de leur époque, et malgré leur avance considérable, solidaires de la conscience collective de leurs contemporains. Les « secrets des cœurs » n'étaient pas encore dévoilés, comme ils le sont aujourd'hui (Rom.2/16 ; Lc.2/35-36). C'est pourquoi l'amour qui les consumait ne pouvait produire en eux tout son fruit de vie, leur désir ne pouvait porter leur être à ses pleines dimensions. Ils ont souvent suivi de « petites voies », selon l'expression même de sainte Thérèse de l'Enfant Jésus. Saint François se fit l'amant de Dame Pauvreté ; saint Pierre d'Alcantara le héros des macérations corporelles... Mais que ce soit au Moyen Age ou à l'orée du 20^{ème} siècle, il n'était pas possible, il n'était même pas pensable, d'envisager que la Voie royale de Marie et de Joseph pût être si aisément applicable et praticable par tous !

Et cependant, où trouver ailleurs que dans leur exemple, à la fois sublime et tout simple, le chemin le plus direct pour atteindre cette Gloire que Dieu veut pour nous qui sommes devenus ses Fils en Jésus-Christ ? La Voie royale est celle de la Vierge Marie, sa foi parfaite, son acceptation totale, dans son sens le plus aigu de sa virginité sacrée et de sa maternité spirituelle. Et l'homme qui fut le médiateur, le prêtre et le témoin de ce Mystère n'est autre que le père de Jésus, Joseph, silencieux et souriant, qui n'eut pas à ajouter une seule parole à la démonstration pratique de la Volonté de Dieu, démonstration qu'il nous fit au point de départ de l'ère du Salut.

Traité de l'Amour

Livre VII

Ascèse, Morale, Mystique

Qu'est-ce que l'ascèse ? C'est l'exercice, ou l'entraînement, pour employer le vocabulaire des sportifs. Cette comparaison n'est pas nouvelle : Paul l'employait déjà lorsqu'il proposait aux chrétiens des efforts semblables aux athlètes de son temps, pour obtenir dans les jeux du stade une « couronne périssable » :

« Ne savez-vous pas que, dans les courses du stade, tous courent, mais un seul remporte le prix ? Courez donc de manière à le remporter ! L'athlète se prive de tout, mais lui c'est pour obtenir une couronne périssable, mais nous, une impérissable. Et c'est bien ainsi que je cours, moi, non pas à l'aventure, c'est ainsi que je lutte, non pas dans le vide ! mais j'éperonne mon corps, et je le conduis comme un serviteur, de peur qu'après avoir prêché aux autres, je ne sois moi-même disqualifié » (1 Cor.9/24s).

Les imprécisions de la langue latine de ce texte ont donné lieu à des exagérations presque malades et insultantes pour le corps. Le texte de l'apôtre, mal compris, a fourni à la peur et à la honte une sorte de justification de sorte que l'ascèse chrétienne a provoqué des ravages et a bien souvent disqualifié l'Eglise aux yeux des nations. Il importe donc essentiellement de maintenir l'ascèse dans de justes limites, et c'est ce que nous tâcherons de préciser au cours des quatre premiers chapitres de ce livre.

Qu'est-ce que la morale ? Que sont les morales ? Ce qui est constant parmi l'immense diversité des mœurs sur la planète, c'est que les hommes ont le sens de l'obligation. Mais à quoi s'obligent-ils ? A toutes sortes de comportements, les uns logiques et raisonnables, les autres arbitraires, aberrants, absurdes. L'intégration des règles et des lois morales que certains statisticiens tentent aujourd'hui, aboutit à une impasse : dans certains domaines, les exceptions aux lois que les hommes se sont imposées, dépassent en nombre, les applications de ces lois ! Nous constaterons ainsi dans les chapitres 5-8 que, sans l'appui de la Révélation Divine, l'homme n'est qu'une « brebis perdue », inquiet et embarrassé de sa propre nature, troublé par sa chair, angoissé par sa destinée, terrifié par la mort ! Cependant l'exposé clair des « préceptes venus du ciel », c'est-à-dire de la morale de Jésus-Christ, emporte nécessairement tous les assentiments.

Enfin, si Dieu n'a pas délaissé l'homme au cours de son histoire, s'il s'est exprimé par les Prophètes et les Sages, s'il s'est révélé en Jésus-Christ et en son Eglise, s'il se montre par ses Saints, pourquoi ne serait-il pas encore immédiatement présent à toute conscience d'homme ? C'est justement le sens de cette Présence amoureuse et créatrice de Dieu en chacun que nous appelons la Mystique. Mais, de même que l'idole n'a cessé de nous caricaturer la Face du Dieu vivant, le sentiment religieux n'a pas manqué de se forger des dieux à l'image de l'homme ! Et d'un homme déchu... ! C'est pourquoi les mystiques idolâtriques exaltent, les colorant d'un éclat divin, des tendances purement animales, parfois même des perversités authentiquement diaboliques. Dans ce domaine de la « mystique » Satan excelle à se déguiser en Ange de Lumière : et c'est pourquoi nous consacrerons les ch.9-12 de ce Livre à déjouer tous les pièges de l'Adversaire.

Chapitre 1

Ascèse de mort et de diminution

Quelle est la pente que l'homme charnel suit le plus facilement ? Sur laquelle il glisse le plus naturellement du monde ? Ce n'est pas celle qui conduit à la vie, qu'il désire tant, mais celle qui le précipite à la mort, qu'il redoute avec effroi. Quoi donc ! Perdre la joie d'exister, de respirer, de voir, d'entendre, de sentir, d'aimer, d'être aimé ?... Quelle horreur ! Quelle aversion ! Et cet immense désir de vivre, si profond qu'on l'appelle l'instinct de conservation, ne parvient pas à le retenir sur le glissement fatal qui l'entraîne à la tombe ! Quelle étrange contradiction en l'homme ! La sentence qui sanctionne sa faute : « Tu mourras de mort », est-elle donc tellement enracinée en lui qu'elle soit ainsi une loi de sa nature ?

Il mange pour subsister ; mais il arrive que l'excès de nourriture le conduit à la mort tout autant et plus rapidement que la famine ! Tel sportif développe ses forces, par un entraînement intensif, et le voici qui, ce faisant, abrège ses jours et regrette amèrement d'avoir payé si cher ses victoires inutiles ! Inversement, le sage ménage ses muscles, règle soigneusement son alimentation, évite prudemment la contagion des microbes ; il n'est cependant pas à l'abri de la fatigue, ni de la diarrhée, ni de l'épidémie... Les médecins d'autrefois cherchaient à prolonger la vie sans trop altérer la santé, mais la Faculté qui, à cela, semble avoir renoncé depuis longtemps, n'arrive même plus à énumérer les maladies nouvelles ; ses moyens sont énormes, mais elle est toujours battue : la morbidité du genre humain est un effrayant mystère de divertissement et de perversité, et elle ignore de plus en plus les lois de la santé. Heureux est-il le médecin, s'il arrive à soulager son malade, à le tranquilliser par quelque soporifique, à faire qu'il s'éteigne dans un asile de vieillards, dans une semi-conscience euphorique, sous l'influence de ses drogues...

De telles réflexions font écho à celles du Livre Saint. L'ecclésiaste, qui fut roi à Jérusalem, qui ne se refusa aucun plaisir, qui chargé d'années et de souvenirs, s'apprête à terminer son expérience humaine, conclut en disant :

*« Tout est vanité et poursuite du vent !
« Que revient-il à l'homme de toute la peine qu'il se donne sous le soleil ?
« Tous les fleuves vont à la mer et la mer n'est point remplie...
« Tout est ennuyeux... (Eccl.1/1, 7-8)*

Tout est ennuyeux, même la sagesse, que le Qohélet, le chef de l'Assemblée, n'a cessé de cultiver toute sa vie :

*« Et j'ai étudié avec soin la sagesse et la science, la sottise et la folie,
« Je comprends que cela même est poursuite du vent :
« car avec beaucoup de sagesse, on a beaucoup de chagrin,
« et qui augmente sa science augmente sa douleur (Eccl.1/17-18).*

Il est vrai qu'en ne considérant que la mortalité universelle du genre humain, la caducité de toutes les entreprises terrestres, c'est la mort qui a toujours le dernier mot !

Aussi, hormis les Prophètes qui nous ont légué leur espérance, et le Christ qui nous a laissé ses Promesses, tous les penseurs tant soit peu sérieux ont pris pour point de départ de leur réflexion le fait, absurde peut-être, inexplicable, mais inéluctable de la mort. Que dire, que faire si tout ce que l'on entreprend doit périr avec l'usure du temps ? Voici un ingénieur qui a réalisé un grand ouvrage capable de lui survivre pendant des siècles, quelle joie aura-t-il de ses travaux lorsqu'il lui faudra rendre le dernier souffle ? Interrogé par ceux qui rêvaient de larges expéditions militaires, de vastes entreprises commerciales, le Philosophe les décourageait en leur répétant sans cesse : « Connais-toi toi-même ». En effet, tant que le problème de l'homme n'est pas résolu, à quoi bon s'occuper des astres, des plantes ou des atomes, à quoi bon parcourir les mers ou les déserts, à quoi bon marcher sur la Lune ?

Nous touchons ici l'état le plus fondamental de l'homme charnel, tant qu'il n'est pas éveillé à la foi : la désespérance. Un « A quoi bon ? » qui n'a toujours qu'une réponse négative : « Rien n'est bon puisque tout doit disparaître avec moi ». Et aussi : « si j'ai quelque joie, elle finira ; et toute joie qui finit est un malheur de plus ». C'est donc bien à juste titre que l'Apôtre discerne au point de départ de la vie dépravée des païens, cette obscure et déplorable désespérance des mortels errant sous des cieux d'airain, perdus dans des déserts brûlés : « Ayant désespéré, ils se sont livrés au désordre, à toute espèce d'impureté avec une ardeur insatiable » (Eph.4/19). Quelle merveilleuse intuition psychologique ! L'esprit de Dieu nous révèle ainsi, comme il l'avait fait déjà dans le Livre de la Sagesse, que les abominations et les désolations dont souffre encore aujourd'hui la Planète, ont une seule raison, la blessure profonde du cœur humain qui s'appelle la désespérance en face de la mort : « Mangeons et buvons, car demain nous mourrons... » (Sag.ch.2) ¹

Que dire alors ? Que l'absence d'ascèse que pratique le libertin est une sorte d'ascèse ? Certes ! La frénésie de jouir du moment présent, la recherche avides du plaisir, de l'argent, des honneurs, des commodités de la vie, de tous les avantages de la convoitise, imposent des efforts considérables, et même la pratique obligatoire de certaines vertus ! Les voleurs et les bandits ne manquent ni d'ingéniosité, ni d'habileté, ni de courage ! Les cambrioleurs doivent lutter contre le sommeil, la peur, l'angoisse pour atteindre leurs objectifs : le trésor, le coffre que protègent des serrures, des verrous, des gendarmes, et l'opinion publique ! A la limite, le paresseux qui pour satisfaire son vice ne vivrait qu'au lit, devrait être un jeûneur émérite ! Ainsi il apparaît que, par un ordre providentiel merveilleux, tout homme, quel qu'il soit, est contraint de s'imposer des efforts, donc de s'engager dans une ascèse !... Malheureusement, comme le déclarait l'Apôtre, la plupart de ces immenses efforts sont des « coups dans le vide » : ils n'aboutissent pas à cette couronne de « vie impérissable » qui reste proposée par le Seigneur à celui qui voudra bien lutter selon les règles.

« Frère, il faut mourir... »

Je le reconnais, c'est une manière un peu abusive de parler que de dire : l'homme qui ne recherche que l'argent et le divertissement, pratique une « ascèse ». Réservez à ce mot le sens qu'il a pris au cours des siècles dans le langage chrétien : un exercice de l'être humain sur lui-même pour acquérir cette précieuse vertu de la maîtrise de soi.

¹ - Relire ce chapitre 2 que nous avons expliqué au Livre III.

Cependant dans l'option religieuse traditionnelle cette acquisition de la « maîtrise de soi », et par suite de toutes les vertus morales, comporte une redoutable contradiction interne. En effet, les saints ermites des temps passés, les pères du désert, les religieux qui, au cours des siècles, ont arpenté les cloîtres, ont fait résonner de leurs chants les voûtes des abbayes, tous ces gens bien disposés n'ont pas opté carrément pour les Promesses de Jésus-Christ. Ils espéraient certes la vie éternelle, mais après la mort. Ils cherchaient à gagner le Paradis, sans prétendre à l'enlèvement, celui d'Hénoch, d'Elie, ou de Marie. Le brigand crucifié au côté du Seigneur les y précède depuis longtemps, sans avoir obéi aux règles monastiques. Alors ? Ils cherchaient à dominer leurs sens, à dompter leur chair, à juguler leur imagination, à tourner sans cesse leur esprit vers le Seigneur dans une oraison perpétuelle, mais pour un résultat que la mort devait anéantir... ! Que devait-il rester de leurs efforts et de leur belle « encrateïa » (= maîtrise de soi) dans la raideur de leur squelette et le silence de leur tombeau ? « Quel avantage le sage retire-t-il de sa sagesse, puisqu'il doit mourir aussi bien que le fou ? » (Eccl.2/16) Un souvenir dans l'Eglise, un mémorial qui subsiste dans les vieilles rubriques, un lointain parfum de leurs vertus, des faits qui sont relégués dans les « légendes » par les incrédules de notre temps, leur nom ne survit que chez quelques initiés familiers des bibliothèques poussiéreuses, l'humanité a oublié, elle n'a pas pris en considération leur exemple : c'est peu que saint Antoine soit enterré dans le sable, s'il l'est dans l'oubli !

C'est pourquoi, si l'ascèse ne conduit pas à cette pleine victoire que Paul espérait pour lui-même lorsqu'il disait : « Nous ne mourons pas tous... » (1 Cor.15/15s) ou encore : « Nous espérons être trouvés vêtus et non pas nus... » (2 Cor.5/3), elle tombe encore sous le coup de l'« A quoi bon ? ». A moins que l'ascèse devienne une mortification, une mise à mort régulière et systématique, pour hâter l'heure du dénouement, le moment de l'évasion, l'instant du départ vers cet « autre monde » dont le trépas semblait être la porte inévitable et obligatoire.

Aussi, l'on peut réellement parler d'ascèse de mutilation et de mort : et cela en raison d'une foi qui n'était pas encore pleine, d'une espérance qui n'osait pas adhérer aux divines promesses, d'un amour authentique, mais qui ne savait pas encore reconnaître la valeur incomparable de la Création de Dieu en nous, ni réaliser concrètement l'image de la Trinité Sainte en la trinité créée.

« Un amour héroïque mais aveugle... »

Parlons d'amour cependant ; il anima ces héros de la pénitence, les poussa à porter des cilices et des chaînes de fer, à considérer leurs corps non seulement comme des serviteurs, mais comme des ennemis. Oui, quel amour de Dieu chez des Pierre d'Alcantara, des Jean de la Croix, des Thérèse, celle d'Avila, celle de Lisieux ; comme aussi des Macaire, des Egide, des Antoine... qui, sous des formes diverses, demeuraient sans cesse aux aguets dans une lutte permanente contre la faim, la douleur, la soif, le sommeil, le froid ou la chaleur, la sueur ou la vermine, jusqu'à l'extermination de tout ce qu'ils considéraient en eux-mêmes comme animal et peccamineux. Tel ne levait jamais le regard sur une femme, tel autre vivait entre ciel et terre sur une colonne, tous cherchaient la récitation ou le chant incessants des psaumes, à s'arracher aux convoitises de la chair : ils ambitionnaient de faire mourir « cette guenille » pour employer l'expression du curé d'Ars parlant de son corps.

Quelles étaient les intentions qui présidaient à ces funestes combats ? Quel était l'objectif poursuivi avec tant de ténacité et il faut le dire, avec des moyens si terrifiants ? Disons-le simplement : atteindre l'extase et tuer la concupiscence.

L'extase : la sortie, l'évasion, hors des limites corporelles, hors du déroulement inéluctable du temps, au-delà de l'étroitesse du lieu où l'âme est prisonnière. C'est sans aucun doute le désir de la perception du divin, de l'entrée dans la joie céleste qui poussait ces ascètes à gagner le paradis avant l'heure, à jouir par anticipation de certains avantages du corps glorieux. Et il est vrai, la chose a été dûment constatée, certains, exceptionnellement, s'élevaient au-dessus de terre, soulevés par l'ardeur de leur prière, d'autres se transportaient instantanément d'un lieu à un autre, ou même apparaissaient hors de leur corps... La science s'obstine à rejeter ces faits : elle est trop ignorante des propriétés du corps lorsqu'il commence à être vraiment réconcilié avec son Créateur ; elles surpassent ce que les habitudes de la pesanteur, de l'inertie, des infirmités actuelles de la chair nous ont appris sur l'état terrestre de la créature humaine. Mais si l'on voit les choses par « l'autre bout de la lunette », à savoir, depuis la Résurrection du Seigneur, et des enseignements de Paul sur le corps glorieux (1 Cor. ch.15, voir aussi Lc. ch.24), nous sommes amenés à nous étonner de ce que de tels phénomènes aient été si rares dans l'Eglise ! Là encore nous tombons sous le reproche du Seigneur : « Hommes de peu de foi... »

Cependant, un piège reste caché sous le désir de l'extase : et c'est pourquoi ceux mêmes qui recevaient ce don de Dieu ont toujours recommandé à leurs disciples de ne point la désirer, et surtout de ne point la rechercher. Le piège de l'orgueil n'est-il pas évident ? Quelle plus grande tentation que celle de passer pour un homme exceptionnel, une « âme privilégiée », pour un saint ou une sainte, et de recevoir ainsi de la part des hommes les honneurs, la flatterie, une vénération toute empreinte déjà d'un véritable culte ? C'est pourquoi l'Eglise a toujours veillé avec une extrême prudence, tâchant de dépister le faux, de retenir le vrai absolument incontestable, de trier le charisme du charlatanisme, et ce ne fut pas toujours facile ! D'ailleurs, nous sommes arrivés à une époque où la drogue chimique peut provoquer une sorte d'extase, un « voyage », avec une extrême facilité : plus besoin de jeûnes pénibles, de disciplines austères : quelques grammes de poudre suffisent ! Lorsque la vision imaginative prend plus d'intensité dans le champ de la conscience – ou de ce qui en reste – que les sensations ou les perceptions d'un monde ambiant, il y a effectivement une extase subjective, tout à fait semblable à celle du rêve que l'on suit en acteur, et en spectateur à la fois, dans une joie délicieuse ou une angoisse horrible. Voilà donc à la portée du système nerveux central le Paradis ou l'Enfer, les chœurs des Anges et leurs escortes lumineuses, ou bien au contraire la fournaise fumante attisée par les noirs démons.

« Certains saints ont vu l'enfer... » Très nombreux. D'autres ont vu le Paradis, bien plus rares... allons-nous mettre en doute leur témoignage ? Non pas. Car le fait psychologique de leur extase reste un fait : si la « révélation » qu'ils ont cru obtenir est conforme aux vérités de la foi, elle ne peut rien leur ajouter et rien leur enlever. C'est une couleur un peu plus vive qui repeint les Tables de l'authentique et immuable Révélation divine. Nous savons bien, sans avoir d'extase, que la Géhenne dont parlait le Seigneur, nous l'avons fabriquée de nos mains : quoi de plus terrifiant qu'un champ de bataille arrosé par les obus et les lance-flammes ? Quoi de plus épouvantable que l'écroulement d'une cité qui s'enflamme sous les bombes ? La vision des flammes de l'enfer dont furent « privilégiés » sainte Thérèse d'Avila, ou les petits voyants de Fatima, ne sauraient être pires que les incendies de Tokyo, de Dresde, de Hambourg, ou de Hiroshima !

L'objectivité historique de tels désastres est, à mon sens, infiniment plus persuasive que l'imagination d'une sainte fille derrière les grilles paisibles de son cloître, où la règle et l'économe lui assurent une parfaite sécurité ! Les soldats qui sont revenus de Verdun ou de Stalingrad n'ont aucun besoin des visions de l'enfer pour être persuadés que l'homme peut très bien le fabriquer, et qu'il le fabrique encore ardemment !

Quant au Paradis dont nous rêvons, nous l'avons déjà dans l'admirable Création du Dieu, lorsqu'elle est contemplée dans la foi, lorsque, dans une humilité véritable, elle est acceptée en nous-mêmes avec amour. « Bénis le Seigneur ô mon âme, et n'oublie aucun de ses bienfaits... ! Que tout ce qui est en moi bénisse son saint Nom ! » (Ps.103 hb). Et le psaume suivant (104) nous invite à voir le Paradis sur la terre ; c'est d'ailleurs ce que le juge suprême dira à ceux qui auront, par amour, triomphé des forces du mal : « Venez les bénis de mon Père, prenez possession du Royaume qui vous a été préparé dès la création du monde » (Mt.25/34). Pourquoi aller chercher si loin, et par des moyens compliqués et détournés un bonheur que Dieu nous propose immédiatement « dès la création du monde », dans notre création, dans l'acte même de sa création en nous ? Et c'est d'abord à l'acquisition de ce paradis terrestre – qui s'épanouira en Paradis céleste – que doit tendre une ascèse d'acceptation, telle que nous la définirons ci-après. Et n'est-ce pas ce que nous demandons dans la troisième supplication du Pater : « Que ta volonté soit faite sur la terre... »

Mais revenons à nos ascètes d'autrefois qui, à force de mortifier leur corps, récoltaient de nombreuses nuits obscures, et de très rares flash de lumière céleste. Ils recherchaient l'extase, avons-nous dit, et beaucoup prétendaient l'obtenir, sans que personne n'ait pu contrôler objectivement ce qui se passait en eux, et qui pouvait n'être que pure imagination, ou si l'on veut, dans leur imagination purifiée. Mais il semble surtout que leurs austères pénitences avaient pour but d'anéantir en eux ce qu'ils appelaient la « concupiscence ». Voilà bien le mot ! aussi long que disgracieux, qui se glisse comme un ver lubrique et qui siffle comme un serpent ! Que signifie-t-il exactement ? Toute la question est là. Est-ce un phénomène simple ou complexe ? Une tendance ou un ensemble de tendances ? Où se loge-t-elle dans le corps ? Dans les entrailles ? Dans les reins ? Dans les organes du sexe ? Dans le cerveau ? Ou peut-être simplement dans l'imagination ? Ne serait-elle qu'un réflexe conditionné ? Est-elle entièrement mauvaise ? Que recherche-t-elle ? Le plaisir sexuel ? La reproduction de l'espèce ? Ou simplement le désir d'aimer et d'être aimé ? N'est-elle pas, tout bien considéré, une manifestation spontanée de la vie, commune à tous les animaux qui respirent, qui ne peuvent vivre sans le désirer, sans convoiter le plus logiquement du monde ce qui leur est nécessaire non seulement pour subsister, mais pour trouver un minimum de joie, de plaisir, de satisfaction, sans lesquels l'existence même devient insupportable et n'a plus aucun sens ?...

Le mot, si couramment employé, est resté confus dans les auteurs spirituels, très touchés par la honte, parce que la psychologie de leur temps ne leur permettait nullement d'exprimer clairement ce qui demeurait confus. Les alchimistes parlaient aussi de leurs « liqueurs » ; nous savons aujourd'hui les différencier et les analyser. De même nous pouvons nous retourner avec plus de sérénité vers ce monde de nos tendances, qui fut si troublant pour nos pères, ils craignaient ce vertige devant cet abîme qu'est l'être humain intérieur, tout comme ils tremblaient aussi de gravir les cimes élevées de la planète. Aussi comme ces « tendances » - pour utiliser le langage de saint Jean de la Croix – quelles qu'elles fussent – étaient toujours gênantes, le mieux était sans doute de toutes les anéantir, de parvenir à un « vide », à un « néant », qui assurait – ou donnait le change –

une paix souveraine, celle de l'esprit, celle d'un ange, d'un être sans impulsions ni émotions, fixé dans une impassibilité froide et permanente, semblable qui sait ? à celle de la Divinité...

Malheureusement, ce dieu sans entrailles, de pierre ou de bois, n'existe pas davantage que le dieu purement logique formé par un assemblage de notions abstraites. A tout prendre, Bacchus, Astarté, Vénus, ou Mercure exprimaient quelque chose de la divinité tout aussi bien, peut-être mieux, que les thèses froides et savantes que l'on pouvait extraire d'Aristote ! L'Être pur et immuable, sans passion ni convoitise, a pu paraître plus vrai que les idoles qu'honoraient les cultes idolâtriques : mais les foules ont toujours couru vers celles-ci et délaissé celui-là ! Doit-on leur donner raison ? Devons-nous au contraire nous détourner avec horreur des cavalcades tumultueuses et des orgies sacrées qui prétendaient exprimer quelque chose de l'enthousiasme qu'apporte le contact avec le Divin ?...

« Cette chair incorruptible... »

Quoi qu'il en soit, la conscience chrétienne a opté contre la chair. La fureur monastique des premiers siècles, jointe à l'oppression policière des empereurs chrétiens ont fait taire les luths et les cithares, ont pourchassé les joueurs de flûte et les poètes, ont rasé les théâtres ou les temples ; la prodigieuse expression de la vie n'a survécu que dans quelques rares manuscrits échappés comme par miracle à la « civilisation chrétienne ». Les hellénistes peuvent pleurer sur les ruines d'Epidaure ; ils se lamentent et gémissent en parcourant les rivages devenus silencieux et solitaires de Cos, de Lesbos, de Chio, des Cyclades... leur nostalgie ne peut ressusciter la Tragédie, où les dieux se mêlaient si cordialement avec les hommes, ils ne peuvent rendre la vie à ces bergers, tel Théocrite, à ces porchers et ces bouviers, qui sur leurs pâturages fleuris, dans leurs vallées ombreuses exprimaient par un verbe lucide et coloré toutes les résonances d'une chair trop belle et trop fragile. Le bref moment de la vie, où les yeux restaient ouverts à la belle lumière devant le bleu du ciel et des eaux, paraissait alors digne de son instant fugitif. Mais lorsque la philosophie chrétienne, en s'emparant des confidences de l'Évangile, s'est imaginé voir le mal partout, elle a renié le beau, le bon, l'agréable, le joyeux, comme si la matière, et surtout celle dont nous sommes faits, recelait en elle inévitablement, la mort qu'il fallait, semblait-il, accepter pour y échapper...

Sous prétexte que le Christ « avait condamné le péché dans la chair », selon l'expression vigoureuse de saint Paul, on s'est imaginé qu'il avait condamné la chair atteinte et blessée par le péché. Cette équivoque a été dramatique : nous en récoltons aujourd'hui les derniers fruits, en déplorant la déchristianisation quasi générale et l'apostasie universelle ! Il était si facile, en effet, de susciter et d'exalter le sentiment de la honte pour en faire un élément de culte et de religion ! La sexualité considérée sinon comme perverse, du moins comme dangereuse, l'attirance mutuelle des sexes furent considérées comme l'origine de nos maux : c'était cela, en effet, que l'on désignait par « concupiscence » ; Et c'est contre elle que s'engagea cette lutte aussi forcenée que déraisonnable, religieuse et héroïque. Pour mieux vaincre la concupiscence on se rua contre la chair. Une immense armée d'ermites, de solitaires, d'anachorètes, de moines, de conventuels, Augustins, Bénédictins, Cisterciens, Carmélites, Cordeliers, Trappistes... se lièrent par un vœu de chasteté : non seulement ils refusaient de procréer charnellement, mais ils écartaient de leurs maisons et de leur cœur toute image du sexe « adverse », tentant d'anéantir en eux-mêmes toutes les puissances qui devaient faire l'unité de l'homme et de la femme dans l'amour.

Dans de telles conditions, il n'y avait plus qu'à se préparer à la mort : « Frère, il faut mourir... » C'est pourquoi l'on méditait volontiers sur des crânes et des tibias retirés de quelque fosse anonyme : « Ce que je suis, disait l'un d'entre eux, s'adressant à ces funèbres restes, tu le fus ; ce que tu es, je le serai assurément... » Pauvre chair incorruptible ! Pauvre corps de misère ! Quel Dieu t'a donc créé ? Est-ce le Vrai, dont l'Écriture nous dit qu'il est Esprit » ? Est-ce quelque demi-dieu, quelque puissance angélique assez douteuse ? Puisque tant de beauté et de grâce, tant de sourire et de charme ne finissent jamais que dans cette horrible corruption, il y a eu certainement une erreur quelque part ! Or Dieu ne peut se tromper ! A moins qu'il ne faille admettre comme les anciens philosophes, comme certains fondateurs d'autres religions, que le passage de l'âme immortelle à travers les sens, dans les limites d'une peau, n'est qu'un court exil, qu'il convient d'abrégé le plus possible, qu'un séjour dérisoire et illusoire qu'il faut rendre le plus pénible possible, pour ne pas perdre par quelque faute, l'assurance d'entrer un jour dans le monde de l'au-delà, celui des esprits purs...

Nous voyons ainsi à quelle douloureuse aliénation conduisait le dualisme destructeur : « Non, je ne suis pas cela ! Je ne suis pas ce cadavre encore doué d'une apparence de vie ! Je ne suis pas confondu avec ces limites charnelles, dolentes ou lascives, languissantes ou passionnées... » L'homme terrorisé par la mort, même s'il se disait « religieux », ne pouvait pas admettre les promesses si claires, si pertinentes du Christ. Que faire alors, sinon se jouer une comédie, se créer un personnage : en se disant « spirituel » il prétendait ne plus rien avoir de commun avec cette carcasse de chair et de sang qu'il considérait comme dégoûtante pour mieux en oublier la beauté passagère ; Stoïcien ou cynique, il visait à l'impassibilité, supportant la faim et la soif, vêtement et crasse, cilices et vermine dans l'espérance d'être délié au plus vite des « liens de la chair » ; l'idéal chrétien de la sainteté s'est ainsi cristallisé sous l'image de l'ascète aux traits tirés, au visage défait, aux joues creuses, au regard lointain et vaporeux, aux mains cachées sous les plis d'un ample vêtement recouvrant jusqu'à la pointe des pieds la chose que l'on ne voulait jamais regarder en face. Nous sommes loin de la fierté de ces Romains, illustres pères de famille qui faisaient de leur vivant ériger leur statue dont la nudité sans équivoque étalait sans aucune fausse pudeur leur puissance génétique. Nous sommes loin de cette fierté que les Hébreux portaient en leur chair circoncise, lorsqu'ils se glorifiaient d'avoir transmis à leur progéniture l'Alliance de Yahvé avec leur race !...

Nous sommes encore si profondément marqués par cette réprobation blasphématoire de la chair que nous imaginons très mal un couvent de religieuses s'en aller faire du nudisme sur une plage, même déserte ! N'est-il pas évident que la « religion » n'a pas « relié » à la conscience claire et au culte, la nature humaine ? Mais elle a voulu relier à Dieu toutes sortes de coutumes et de structures absolument déraisonnables, et dont le ridicule ne nous apparaît pas encore, en raison des habitudes occidentales dans lesquelles nous sommes nés ! Il faut cependant faire objectivement le bilan de tout cela ; et il est évident : la puissance de vie de l'Évangile a été emmurée, cernée, assiégée, enchaînée, et presque anéantie dans une Église languissante, où les « traditions humaines » les plus contestables ont survécu et se sont aggravées par tout le poids du culte et de l'obligation morale.

« Se contenter de dénoncer le péché... »

Il est vrai, et nous l'avons bien montré, qu'il y a un péché de la chair et un péché dans la chair ; à savoir que la chair humaine, telle qu'elle est aujourd'hui, celle des fils d'Adam, n'a plus qu'un reste de grâce et de beauté. Elle s'abîme tous les jours

davantage ; la science et la technique dont l'homme s'est rendu capable, accentuant encore ce mouvement de chute et de destruction. Paul aspire à tout autre chose, lorsqu'il déclare : « Que me délivrera de ce corps de mort ? » (Rom.7 fin) Il dénonce en nous un « vieil homme », qu'il nous invite à exterminer ; mais pour que surgisse et resplendisse un homme nouveau, qui a été créé selon Dieu, moyennant la foi et le baptême. Mais quoi, sous prétexte de lutter contre le péché, faut-il outrager et offenser la création de Dieu ? Sous prétexte d'anéantir les « tendances », fallait-il condamner toutes les puissances de l'amour, tous les appétits naturels, qui sont incontestablement de la main de Dieu ? Pourquoi avons-nous été si lents à faire le discernement qui s'imposait, discernement sans lequel tous les coups que nous portons ne peuvent qu'accélérer le processus de la mort, et hâter par conséquent, la réalisation du projet homicide de Satan ? Aurions-nous, en prétendant servir le Seigneur, fait l'œuvre du diable ? Une telle aberration est-elle possible ? Elle l'est, si nous considérons que les Pharisiens et les Grands-Prêtres croyaient « rendre un culte à Dieu » en crucifiant Jésus, le plus beau des enfants des hommes, en anéantissant sa chair, en persécutant ses disciples. Nous devons craindre que la conscience chrétienne, en général, soit passée très au-dessous de la lumière de l'Évangile ; qu'elle ait poursuivi le même travail blasphématoire et destructeur, dont l'absurdité monstrueuse est signifiée par la Croix !...

Sans doute, la sexualité humaine est blessée par le péché, disons même carrément que c'est par elle que le péché passe. C'est en jouant sur les puissances de l'amour, pour les détourner de leur véritable fin – qui est la connaissance de la Trinité – de leur sens spécifiquement humain, que le Tentateur nous a fait chuter. Est-ce une raison pour mutiler l'homme de cette sexualité ? S'il en a fait un mauvais usage, ne suffit-il pas de lui en apprendre le bon usage ? Je veux bien que les grands ascètes aux yeux toujours baissés, aient atteint, dans leur farouche solitude, cette maîtrise de soi, qui les rendait indifférents à toute beauté charnelle, qui les eût laissés froids au côté de la femme la plus chaude... Ils étaient devenus eunuques, en comprenant à contresens la parole de Jésus (Mt.19/11s)¹ Mais quoi, la sexualité une fois détruite, soit par une castration corporelle, soit par une castration psychologique – cette dernière étant pire pour l'équilibre de la personne – le problème reste entier, et cette fois sans aucun espoir de solution.

En effet, on ne peut nier que la sexualité soit de Dieu : elle est l'une des « plantations de sa main », qui ne saurait être arrachée (Mt.15/13). En la supprimant carrément pour nous abstenir d'en faire aucun usage, nous nous mettons dans l'impossibilité de rejoindre la Pensée de Dieu, car on ne peut la comprendre qu'en la mettant en pratique. Nous sommes le mauvais serviteur qui refuse le talent qu'il a reçu de son maître, non pour l'enterrer, mais pour le faire fructifier. Nous voyons ainsi, à cette simple considération, la nécessité où nous sommes de retrouver une ascèse positive qui respecte l'éminente dignité et la sainteté du corps et lui permette d'exprimer en tous ses membres ce qu'il doit exprimer : car, nous l'avons vu, il est le sacrement du Dieu Vivant.

« Quand donc aurons-nous des vivants ? »

¹ - Nous précisons à nouveau l'intelligence exacte de ce texte ; Jésus accuse les disciples d'être eunuques parce qu'ils se veulent absolument libres et indépendants par rapport à la femme, à moins qu'ils ne s'adjugent le droit de la renvoyer et de la répudier. Ils se rendent ainsi incapables d'aimer : c'est cela que le Christ leur reproche en les taxant d'eunuques. Le Seigneur ne mâche pas ses mots ni ne flatte ceux qui prétendent travailler au Royaume de Dieu en commençant par renier sa création ! Comment travailler au Royaume de Dieu qui est amour, si l'on refuse d'aimer ?...

A vrai dire, le prêtre reste encore l'associé obligatoire des Pompes Funèbres. Une grande partie de son ministère est consacré, après la sépulture des morts, à la consolation de ceux qui survivent, frappés par le deuil. Or Jésus ne souffrait pas d'ambiguïté pour ceux qu'il appelait à son service : « Laissez les morts enterrer les morts... » Il envisageait que désormais la vraie foi allait rendre inutiles et périmés les rites des funérailles, les chœurs des pleureuses et les joueurs de flûte ! Il n'en fut rien, hélas ! Et très vite, Paul déplore que beaucoup de chrétiens « soient malades et que même beaucoup soient morts ». Il en donne la raison : « Vous ne savez pas discerner le corps ».

Le corps...

L'ascèse traditionnelle n'a fait qu'exploiter la peur de vivre, la transformant en vertu, et parfois en vertu héroïque ! Que d'amateurs d'humilité n'étaient en fait que des timides qui ne se sentaient en sécurité que dans l'atmosphère confinée de leur cellule ! Il leur semblait « se renoncer » mais ils se renonçaient tellement qu'ils anéantissaient en eux leur personnalité, leur intelligence, leur cœur, leur courage, leur énergie, et ils se dissolvaient dans une déliquescence informe dont le caractère le plus marquant était la paresse !

N'est-il pas notoire que la mesquinerie, la maniaquerie, la gourmandise, la pusillanimité restent les défauts dominants de nombre de gens qui se disent religieux et qui en portent ostensiblement l'habit ? Nous nous abstiendrons de citer des exemples qui pourraient être offensants, encore qu'ils puissent apporter au lecteur le joyeux spectacle de la comédie... « Ne vous y trompez pas, disait l'Apôtre, on ne se moque pas de Dieu » ; c'est-à-dire, on ne peut indéfiniment, et sans grave dommage, méconnaître, mépriser, blasphémer et mutiler l'ouvrage de ses mains ! (Ps.28 hb/5). Lorsque l'équilibre est rompu, c'est l'effondrement qui se produit inévitablement. Or les tendances de l'amour, liées à la sexualité, sont de soi expansives ; elles sont un appel à la personne à s'ouvrir et à se donner, à s'offrir et à se dépenser, à s'engager vers une fécondité multiplicatrice de vie ; « Celui qui croit en moi, des fleuves de vie jailliront de ses entrailles » (Jn.7/37-38) ; inversement, les tendances appétitives, celles de l'alimentation, de la possession, de la nidification... rassemblent l'individu sur lui-même pour assurer sa survie, contre un milieu souvent hostile. Si donc on supprime la sexualité par cette castration, dite « religieuse », ce sont hélas les tendances du moi égoïsme qui vont s'emparer infailliblement du champ de la conscience et de toute l'activité ; apparaissent alors les figures inquiétantes du « célibataire endurci », de la « vieille fille racornie », de l'ecclésiastique boulimique et ventripotent, du moine replet et somnolent... Nous sommes ainsi appelés à « juger l'arbre à ses fruits », et sans vouloir aucunement condamner les personnes, mais au contraire les délivrer et les sauver, nous sommes obligés de reconnaître, au travers même des structures chrétiennes, l'infiltration de doctrines perverses et diaboliques qui, jusqu'ici, ont littéralement étranglé l'Eglise et tenté de la détruire en l'étouffant.

A vrai dire, en considérant l'immense désolation de Jérusalem, nous nous demandons comment elle a pu subsister jusqu'à nos jours ! Il a fallu que la grâce de Dieu fût toute puissante, pour que quelques saints pussent émerger dans un tel chaos d'erreurs mortelles, pussent grandir et fleurir dans un tel désert d'aridité et de sécheresse ! il est vrai que les prophètes ont prédit que le caillou se changera en source... maintenant que nous sommes devenus capables de faire le bilan de nos malheurs, de comprendre le sens des épreuves dont nous sommes justement frappés, nous sommes à même d'établir les bases

¹ - On ajoute habituellement « le corps du Christ », ce que le texte de Paul ne dit pas.

d'une ascèse éminemment constructive et vitale, orientée non plus vers la résignation passive dans l'attente de la mort, mais vers l'espérance certaine que la chair humaine peut atteindre l'immortalité que le Christ lui promet formellement dans les Saints Evangiles.

- Fin du chapitre 1 –

Chapitre 2

Ascèse de rachat, de reconstruction et de REGENERATION

« Si nous n'avions pas l'espérance que nous donne la Résurrection du Seigneur, nous serions les plus malheureux de tous les hommes. »

Car cette Résurrection de Jésus nous assure de la valeur de ses promesses. Or ses promesses nous les connaissons, et nous savons comment nous devons les comprendre : (1 Cor.15/29-34) ¹

*« Si quelqu'un garde ma parole, il ne verra jamais la mort » (Jn.8/51).
« Je suis la résurrection est la vie... celui qui vit et croit en moi ne mourra jamais. »*

Lorsque Pierre entendait de telles paroles, il ne protestait pas, comme le faisaient les ennemis de Jésus, qui le traitaient de prétentieux en disant : « Abraham et les prophètes sont morts, et toi tu dis, celui qui garde ma parole ne verra jamais la mort... Pour qui te prends-tu ? » Pierre, au nom des vrais disciples de Jésus, acquiesçait au contraire, disant : « Seigneur, à qui irions-nous ? Tu as les paroles de la vie éternelle ! » C'est-à-dire, non pas de la vie dans l'au-delà, mais de la vie qui ne s'interrompt pas, qui ne finit pas, qui élimine la mort.

L'option pour la vie...

*« Dieu n'a pas créé la mort,
« Il ne se réjouit pas de la perte des vivants. »*

Ces affirmations de l'Esprit-Saint, que nous lisons dans le 1^{er} chapitre du Livre de la Sagesse, expriment la volonté permanente de la Trinité Sainte d'arracher nos vies au piège du Diable, qui a « l'empire de la mort » (Hb.2/14). « La volonté de mon Père est vie éternelle », disait souvent le Seigneur. Il le démontrait par ses miracles, en attendant que le niveau de la foi fût suffisant parmi ses disciples, pour que le Don de la vie parvienne non seulement à guérir les malades, mais à les empêcher désormais de retomber dans la maladie, et dans quelque déficience que ce soit. D'ailleurs, c'est sans miracle que normalement l'Assomption devrait se produire, comme l'éclosion toute naturelle d'une fleur lorsque les froidures de l'hiver sont passées.

Mais encore faut-il, pour obtenir ce merveilleux résultat, véritable objet de toute l'espérance chrétienne, « au terme de notre vocation » (Eph.4/4s.) que nous cessions d'opter pour la mort, comme nous l'avons fait depuis longtemps, si longtemps, imprégnés que nous étions jusqu'aux moelles de la désespérance païenne. Nous avons réfuté (Livre III) d'une manière péremptoire cette opinion, sévèrement condamnée par le Magistère Infaillible de l'Eglise, selon laquelle l'homme serait naturellement mortel (Concile de Carthage en 418). Les Anciens tâchaient de rendre intelligible l'absurdité de la mort par leurs mythes ; les modernes en la constatant universelle, s'imaginent qu'elle est

¹ - Celui qui a le pouvoir de ressusciter les morts, a bien le pouvoir, que je sache, d'empêcher les vivants de mourir !...

scientifiquement nécessaire. A vrai dire, on ne peut expliquer scientifiquement ni la vie ni la mort ; mais l'on a tendance à imaginer que cette vieille habitude de vieillir et de mourir est l'expression de la Volonté du Créateur : nous savons qu'il n'en est rien, elle est seulement l'expression de sa colère, ou mieux, de son indignation.

La mort n'est pas voulue par Dieu... Alors, pourquoi existe-t-elle ? Tout ce qui arrive n'arrive-t-il pas par la Volonté de Dieu ? Eh bien, justement, il y a des choses qui paraissent exister, qui en réalité n'ont qu'une apparence d'existence, car elles ne sont pas dans l'axe de la Volonté de Dieu. La mort n'est pas voulue par Dieu, mais par l'homme, comme la conséquence logique de son option libre pour elle. C'est tout un mode de pensée et de vie, tout un ordre biopsychologique – pour employer un mot fort bien adapté – qui s'édifie en dehors de Dieu, indépendamment de sa Volonté, de son Bon Plaisir ; un monde s'est construit, s'est engendré tout à fait au-dessous de ses Mystères, de sa Parole et de son Esprit, qui s'écroule dans la mort, parce qu'il est conditionné pour la mort dès le point de départ, et qu'il le demeure de génération en génération. C'est bien en effet pour nous, tous les hommes, que l'Esprit de Dieu déclare dans le Livre de la Sagesse :

« Ne courez pas après la mort par les égarements de votre vie,
« N'attirez pas sur vous la ruine par les œuvres de vos mains ;
« Dieu n'a pas fait la mort, il ne se réjouit pas de la perte des vivants.
« Il a tout créé pour que tout subsiste.
« Les créatures de l'univers sont salutaires,
« en elles, il n'est aucun poison de mort,
« et l'Hadès ne règne pas sur la terre,
« car la Justice est immortelle. » (Sag.1/13-16)

Et nous dirions ainsi, avec l'Apôtre Jean : « la Justice procure l'immortalité, puisque, selon son affirmation « celui qui accomplit le Bon Plaisir de Dieu demeure éternellement » (1 Jn.2/17). Le disciple bien-aimé du Seigneur savait en effet ce que Jésus disait lorsqu'il enseignait : « Je suis venu pour que mes brebis aient la vie, et qu'elles l'aient en surabondance » (Jn.10/10).

L'option pour la vie est donc indiscutablement l'option même de Dieu : car il ne saurait se renier en ses œuvres, pas plus qu'il ne peut se renier en sa parole. Si donc nous entreprenons de pratiquer une ascèse, si nous nous imposons un entraînement, destinés à remettre dans l'Ordre divin, dans l'axe divin, notre corps, notre imagination, nos sens et tout notre être, nous sommes assurés d'être dans la logique du Créateur : nous obtiendrons une vie surabondante. Cette logique ne saurait faillir, et nous pouvons être assurés du résultat en raison de la véracité même de Dieu.

La coupure nécessaire avec ce monde de péché

La conscience chrétienne a toujours ressenti avec la plus grande acuité la nécessité de rompre avec ce monde qui « gît tout entier sous l'empire du Mauvais » (1 Jn.5/19). Et nous avons vu, justement, dans le précédent chapitre, à quel zèle excessif certains saints se sont laissés aller dans leur volonté farouche d'abattre le vieil homme, de fuir la contagion de ce siècle. La direction qu'ils prenaient était la bonne, sans contredit. L'Apôtre Jacques le dit assez : « la religion pure et immaculée devant Dieu notre Père consiste en ceci : visiter les veuves et les orphelins dans leur détresse, et se garder de la souillure de ce monde » (Jac.1/27).

« Ce monde »... ils le fuyaient dans les solitudes brûlantes du Désert, dans la claustration glacée de leurs cellules. Ce monde... ils le retrouvaient en eux-mêmes, dans le trouble de leur conscience face à la nature humaine, la leur, celle qui était si proche d'eux qu'elle s'identifiait à eux-mêmes, et tout spécialement dans la sexualité. Il leur était difficile, voire impossible de faire l'exact discernement. Aussi, pour mieux détruire l'homme ancien voué à la mort, ils ont empêché l'homme nouveau de survivre à une vaste entreprise de mortification, de nivellement, d'extermination de tout ce qui paraissait avoir quelque commune mesure avec l'idolâtrie antique, avec le paganisme, avec le péché. Ne fallait-il pas désespérer d'une nature qui avait été profanée ?...

L'heure est sans doute venue où nous pouvons faire sans trouble et sans risque d'erreur l'exact discernement que n'ont pu réaliser les saints qui nous ont précédés. Nous sommes guidés en cela par les prescriptions apostoliques, qui nous sont parvenues par dessus les siècles, comme si elles avaient été écrites tout spécialement pour nous. Écoutons par exemple saint Paul nous parler dans l'Épître à Timothée :

« L'Esprit dit expressément que, dans les derniers temps, certains s'écarteront de la foi, s'attacheront à des esprits trompeurs et à des doctrines diaboliques, selon l'hypocrisie de discours mensongers, marqués au fer rouge dans leur propre conscience, interdisant le mariage et l'usage des aliments, choses que Dieu a établies pour être prises avec action de grâce par les croyants et ceux qui ont la connaissance de la Vérité. Car toute créature de Dieu est bonne et rien n'est à rejeter de ce qui est pris avec action de grâce. La sanctification se fait par la parole de Dieu et par la prière... » (1 Tim.4/1-5)

Ne sommes-nous pas arrivés à ces « derniers temps », puisque nous voyons l'irruption de ces séductions diaboliques énormes, dont Jésus nous disait qu'elles pourraient induire en erreur « même les élus » ? Beaucoup se sont effectivement écartés de la Foi, dont l'application sur la vie humaine paraît non seulement irréalisable, mais impensable... Il y a certes une « heure des ténèbres » pour l'Église, comme il y en a eu une pour le Christ. Mais cette heure, pour lui, n'a pas duré longtemps : elle s'est terminée au matin de la Résurrection et du triomphe de Celui que Satan voulait anéantir en le crucifiant. En sera-t-il de même pour cette Église fidèle qui, comme Pierre au premier jour, croit encore aux promesses de Jésus-Christ, qui professe encore fermement toutes les Vérités Apostoliques ? Sans aucun doute ! Cependant les derniers temps dont parle Paul, ont commencé depuis longtemps : l'Apôtre les pressentait en constatant les ravages que les négateurs opéraient dans ses propres Églises. En effet, les thèses manichéennes qui ont infecté la chrétienté, faisaient déjà douter les chrétiens de la réalité de la chair du Christ, alors que d'autres, soucieux de ne pas chagriner le « monde » enseignaient que Jésus n'avait pas été conçu par l'Esprit de Dieu, mettaient en doute – déjà ! – les Évangiles de l'Enfance et le témoignage de la Vierge Marie. Nous en sommes encore là, mais cette fois avec les batteries bruyantes et discordantes de la critique historique, qui par préjugé scientifique, voudrait éliminer à priori toute intervention personnelle de Dieu dans l'histoire des hommes !...

L'Apôtre nous donne ici, face à tous les négateurs, le principe qui nous permet de faire l'exact discernement : « Toute créature de Dieu est bonne », ou si l'on veut : « belle et bonne », selon le sens du grec « Kalos ». Reste donc à éliminer la frontière entre ce qui vient de Dieu, qui est un donné de la nature ouvrage de ses mains, et ce qui vient des hommes : leur interprétation et leur attitude face à la nature, ainsi que l'usage qu'ils en font. Or ce qui « vient des hommes » est pour le moins dangereux, si l'on en juge par la

réplique de Jésus à Pierre : « Arrière Satan, tes pensées ne sont pas celles de Dieu, mais celles des hommes » (Mt.16/33).

Gardons-nous donc des « traditions humaines qui anéantissent le commandement de Dieu » (Mc.7 ; Mt.15). Ces traditions ne sont pas seulement des contes ou des fables, des raisonnements ou des systèmes, mais surtout des manières de vivre, des manières d'être, fortement imprégnées par le péché, car l'homme est pécheur dès l'origine, il est « malade et mourant dès sa naissance », selon la forte parole de psaume, ou encore :

*« Ils sont dévoyés dès le sein les impies,
« égarés dès le ventre, ceux qui disent l'erreur. » (Ps.58 Hb/4)*

Il nous faut donc faire abstraction, si nous voulons penser et vivre selon Dieu, des « ouvrages des mains des hommes », des idoles dans lesquelles ils mettent leur gloire, et sous lesquelles ils sont asservis. Ce n'est qu'après ce discernement que l'ascèse aura quelque chance de réussite ; car, à quoi bon exercer son corps, maîtriser ses sens et son imagination, si la personne, dans ce qu'elle a de plus profond, n'est pas dans la Relation exacte avec son Dieu et Créateur ?

Le vieil homme dont parle Paul, contre lequel il nous exhorte à lutter jusqu'à son extermination, peut être tout à fait moderne, au goût du jour, et peut paraître aux badauds tout à fait « nouveau ». Mais sous ce changement incessant de modes et de comportements, une chose demeure : l'impiété et l'apostasie, le mécontentement et le divertissement, la tristesse et la comédie... Ce sont ces travers qu'il faut fuir comme la peste, en nous attachant uniquement à l'ouvrage de Dieu en nous. Car, en définitive, ce « vieil homme » contre lequel les ascètes des temps passés ont lutté avec tant d'ardeur, n'est qu'un « personnage », un faux-nom, un masque, un rôle. Il serait illusoire de changer seulement de rôle, tel ce pirate, neveu de Napoléon, qui, promu par son oncle cardinal de la Sainte Eglise, joua son rôle d'Evêque aussi bien qu'il avait joué son rôle de corsaire.¹ Le bon sens populaire ne s'y est pas trompé : « L'habit ne fait pas le moine ». Et l'on peut ajouter « Le moine ne fait pas le chrétien », et le chrétien fait-il le fidèle disciple de Jésus-Christ ? L'orgueil d'être chrétien a conduit des gens tels que les conquistadors à des crimes abominables ! On peut effectivement jouer le personnage du moine, de l'ermite, du solitaire, et demeurer profondément centré sur soi-même, radicalement égoïste, puant d'amour-propre, infatué de sa vertu, follement amoureux de la considération que l'on reçoit de la part des autres hommes, qui ne pratiquent pas la règle, qui ne la connaissent même pas, farouchement attaché à son autorité que l'habit signifie, que la pompe illustre, que les cérémonies imposent au vulgaire... « Je te rends grâce, Seigneur, de ce que je ne suis pas comme le reste des hommes ; moi, je jeûne deux fois par semaine, je paie la dîme de tout ce que je possède... Sans doute par le jeu de ces rôles successifs, les personnages que nous jouons peuvent-ils se rapprocher peu à peu de l'idéal chrétien, de l'image de Jésus-Christ ! L'acteur qui joue le Mystère de la Passion, s'imprègne nécessairement des paroles qu'il prononce, des gestes qu'il fait, et qui reproduisent ceux du Christ. Le liturge qui psalmodie pendant de longues heures finira par être imprégné d'un parfum céleste. Le prêtre qui vit sa messe dans l'esprit de Jésus-Christ s'offrant en victime, qui dit son bréviaire en union avec l'adoration parfaite du Souverain Médiateur, « lave sa robe dans le sang de l'Agneau », et s'il est fidèle, il sera pénétré jusqu'aux viscères par les sentiments qui étaient dans le Christ-Jésus. Mais quoi... Il faut hélas constater que le résultat que l'on devait attendre de toutes ses pratiques n'est pas obtenu

¹ - Le cardinal Fesch, qui fut Evêque de Lyon et s'acquitta fort bien de sa tâche.

tout à coup. La routine, l'accoutumance, les habitudes purement extérieures, peuvent cacher aux yeux de celui qui s'y tient, une fuite des responsabilités personnelles, un manque d'adaptation, une phobie de la vie au grand air, un aveuglement sur les vrais besoins de son prochain immédiat : tel ce lévite pieux qui passa outre, après avoir vu un homme demi-mort dans le fossé. La règle, l'observance, l'habit, l'horaire, les constitutions... comportent un écueil : celui de la justice légale, qui pourra très bien vacciner contre la Justification par la Foi aux yeux du Père, qui seule pourra nous obtenir la vie.¹

Abattons donc ce « vieil homme » sous les différents masques qu'il peut prendre, jusqu'à atteindre ce qui, en nous, n'est plus un « personnage », mais ce que nous sommes vraiment aux yeux de Dieu. « Nous connaissons alors comme nous sommes connus », écrit l'apôtre Paul, lorsqu'il prophétise les temps où l'amour remplira tout, au point que « nous serons remplis de toute la plénitude de Dieu » (1 Cor.13, fin ; Eph.3, fin). Mais prenons garde dans ce combat, d'abattre, ou même seulement de blesser ce qui en nous est l'ouvrage de Dieu ! Gardons-nous de mutiler ce corps, cette sensibilité, cette intelligence, cette imagination, cette volonté, toutes ces facultés corporelles et spirituelles que Dieu a mises à notre disposition, qu'il nous a confiées comme un trésor précieux, comme le chef d'œuvre de l'Univers ! Que celui qui se veut humble n'aille pas se déprécier ! Que celui qui se veut simple comme une colombe sache rester prudent comme un serpent, avisé comme un renard ! Que celui qui se veut docile, sache discerner le faux-prophète sous le déguisement de la brebis ! Que celui qui obéit sache toujours qu'il ne doit son obéissance qu'à Dieu ! Que l'homme qui se veut chaste n'endurcisse jamais son cœur, et voilà qui est bien difficile ! Que le serviteur ne soit jamais flatteur, voilà qui est plus difficile encore, et que celui qui a une autorité ne l'utilise jamais à ses avantages personnels ! Que le juge ne condamne jamais un innocent, mais surtout qu'il n'absolve jamais un coupable, à moins qu'il ne soit assuré de son repentir, comme s'en assura Joseph en mettant ses frères à l'épreuve. Quel programme ! L'Écriture le dit d'un mot : « Le sage qui cache sa sagesse est pire que l'insensé qui étale sa folie ». Si conscients que nous puissions être des dons de Dieu, gardons-nous de nous croire pour cela supérieurs aux autres, mais au contraire voyons dans ces dons une exigence de plus haut et de plus profond service : « Pourquoi te vanter de ce que tu as reçu comme si tu ne l'avais pas reçu ? » N'est-ce pas Dieu qui opère en toi l'être, le vouloir et le faire ? Jésus, qui était l'homme parfait, s'est-il présenté autrement que comme serviteur, pour accomplir à notre égard le plus haut service, donner sa vie en rançon pour la multitude ? Les dons de Dieu ne nous sont que prêtés, pour que nous en fassions le meilleur usage possible, non pour notre bien propre seulement, mais pour celui du prochain. En définitive, c'est l'amour qui va orienter tout ce que Dieu a mis en nous, non pas vers nous-mêmes, pour en tirer une vaine gloire, mais vers le corps tout entier, pour le progrès de la Rédemption. Marie toute simple, parfaitement humble, reconnaissait les dons qu'elle tenait de Dieu : « Il a fait pour moi des merveilles... »

La parabole des talents

Elle est fort connue (Mt.25/14s.). Son enseignement est limpide. Les talents que Dieu nous donne sont-ils autre chose que notre nature même ? Sans doute, nous ne pouvons pas, heureusement, transformer radicalement notre nature ; mais nous pouvons

¹ - Ce thème est si important qu'il fera l'objet d'un livre entier (XI). Voir notre commentaire de l'Épître aux Romains ; le passage de la Loi à la Foi est, au fond, la grande ascèse de l'âme dans sa relation intime à Dieu.

travailler sur elle, et c'est là même le rôle de la liberté, pour la rendre aussi bonne et belle que possible, et atteindre ainsi non seulement l'idéal grec du « kaloskagathos », « l'homme beau et bon », mais l'homme parfait dans le Christ, dont l'Évangéliste nous dit : « Il était plein de grâce et de vérité » (Jn.1/14). Mais il ajoute aussitôt, pour que nous ne soyons pas découragés devant la grandeur et la splendeur d'un tel exemple : « De sa plénitude nous avons tous reçu, grâce sur grâce... » C'est bien cela en effet, par la grâce baptismale, nous avons reçu en dépôt les talents de notre Maître. De même que le Christ a été sacrement de Dieu dans sa nature terrestre, ainsi nous-mêmes, c'est présentement que nous devons exprimer Dieu, réaliser son image, refléter sa ressemblance : voilà la raison même de notre existence. Paul parlant de ce ministère de la réconciliation dont il avait la mission, n'hésitait pas à écrire : « Et nous tous qui, le visage découvert, réfléchissons, comme en un miroir, la gloire du Seigneur, nous sommes transformés en cette même image, toujours plus glorieuse, comme il convient à l'action du Seigneur qui est Esprit » (2 Cor.3/13).

L'ascèse chrétienne n'est donc ni un repliement, ni un conservatisme, ni une évasion, mais une expansion. Et nous retrouvons-là une grande Loi de l'Univers. L'Astronomie nous apprend en effet que le monde est en « expansion », et en création perpétuelle.¹ Dieu ne se lasse pas de créer des cieux nouveaux et des terres nouvelles. Tout est neuf, tout est fervent, tout est germinatif. De même, les êtres vivants sont « en expansion », ils tendent à grandir et à se développer, à occuper le plus d'espace possible, à se multiplier à l'infini. « Soyez grands et portez du fruit », tel est l'ordre donné à la Création toute entière, que le Verbe de Dieu promulgue à nouveau devant ses Apôtres : « La volonté de mon Père, c'est que vous portiez du fruit et que votre fruit demeure » (Jn.15/16).

Ainsi le serviteur qui avait reçu 5 talents et qui en rapporte 5 autres, est loué par son Maître : « C'est bien, bon et fidèle serviteur, tu as été fidèle en peu de choses, je t'établirai sur beaucoup, entre dans la joie de ton Maître ». Quelle joie plus grande que de participer à celle même de Dieu ? Quelle récompense plus grande, pour un bon travail, que d'être chargé d'un travail plus grand : « Je t'établirai sur beaucoup ». Nous croyons ainsi que le « repos de Dieu », dans lequel nous sommes conviés, n'est pas l'inactivité, mais la paix et la sérénité dans une activité fructueuse. De même le serviteur qui a reçu deux talents « selon sa capacité », reçoit exactement la même louange : chacun doit rendre compte selon les dons qu'il a reçus.

Reste celui qui n'a reçu qu'un talent. Il s'est bloqué dans une psychose de peur et de « conservation ». Il est bon de regarder de très près le Texte Sacré afin d'éviter une semblable erreur. En effet, ce serviteur timide commence par avoir une très mauvaise opinion du Maître qu'il prétend servir, et finalement c'est cette erreur de jugement qui lui sera fatale. Au moment de rendre ses comptes, il lui déclare en effet :

« Seigneur, je sais que tu es un homme dur, moissonnant où tu n'as pas semé et récoltant où tu n'as pas dispersé... »

Nous trouvons là ce que nous appelons de nos jours l'esprit de revendication ou de contestation. En vérité ces tendances « révolutionnaires » ne sont pas nouvelles : elles se

¹ - « Dieu créa le firmament », mot hébreu qui signifie « expansion, étendue ». La théorie cosmogonique de la « création continue », exposée par Fred Hoyle dès 1957, me semble plus vraisemblable que celle de Lemaître. La matière est une condensation de l'énergie.

rattachent à la faute originelle qui a imprimé dans le cœur de l'homme charnel la peur de Dieu et la méconnaissance de son amour. « Je t'ai connu pour un Maître dur... » Hélas, « Je t'ai connu... » Cette connaissance n'était qu'une supposition, une imagination ; le mauvais serviteur pendant l'absence de son Maître, n'a pas su faire un acte de foi en son amour ! Il n'a voulu connaître Dieu qu'à travers son mauvais cœur, il s'est fait une image de Dieu conforme à sa psychologie dévoyée, mais non pas conforme à la réalité ! Car le Seigneur n'est pas un Maître dur, mais juste et bon, plein de tendresse et de miséricorde. En outre, le Seigneur ne moissonne pas : il nous donne de moissonner : car aucun bien créé ne saurait ajouter quoi que ce soit à sa Gloire ! C'est uniquement pour ses créatures qu'il dispense partout ses bienfaits et qu'il les multiplie. Et d'autre part, il a « semé » lui-même, bien avant nous, et il a « dispersé » aussi bien les atomes que les galaxies, depuis combien de milliards d'années ! Oui, c'est lui qui a semé et dispersé pour que nous ayons la joie d'entrer dans son travail et de moissonner dans les moissons célestes !...

Ainsi, comme le disait le Prophète, c'est la méconnaissance de Yahvé (Os.4/6) qui est à l'origine de ce repliement mortel dont se rend victime le serviteur qui n'avait reçu qu'un seul talent. Il a eu peur d'un Dieu qui n'existait que dans son imagination ! Hélas, il faut bien constater que toute une école de l'ascèse dite « chrétienne » est allée à des mortifications et même à des mutilations en fonction de cette même peur paralysante !

*« Et pris de peur, je suis allé cacher ton talent dans la terre,
« Voici, prends ce qui est à toi !... »*

Bien entendu, le mauvais serviteur est en règle ! Nul ne saurait rien lui reprocher. Il n'a pas perdu une miette de ce qu'il a reçu en dépôt. Il s'est bien gardé d'y toucher, dans l'unique perspective que le Maître n'ait aucun blâme à lui faire. Il a observé ce qu'il croyait une stricte justice : « Voici ce qui est à toi ! » Il avait simplement oublié que la Justice de Dieu est celle d'une progression géométrique à développement illimité, et non pas celle du donnant-donnant, de la conservation statique des hypothèques ! La peur l'a aveuglé sur la logique divine, qui est tout à fait transcendante par rapport aux règles de l'addition ou du simple échange !

Alors, quel est le jugement du Maître sur ce mauvais serviteur, mauvais qui se croyait intègre ! « Serve nequam : serviteur de rien, je te juge sur tes paroles ! » En effet, si ce serviteur avait été seulement logique avec ce qu'il pensait de son Maître, il aurait dû porter l'argent de son Maître à des banquiers, c'est-à-dire à des hommes plus habiles que lui, afin que le trésor divin ne fût pas inutile. C'est justement ce que l'Eglise a proposé dans d'innombrables institutions, où, par vœu d'obéissance, les personnes qui ne se sentent pas de taille à prendre de véritables responsabilités, peuvent néanmoins mettre leur talent à la disposition d'un supérieur qui saura l'utiliser au mieux.

Et maintenant quel sera le châtement ? Nul autre que celui que le mauvais serviteur s'applique à lui-même, lorsqu'il prononce de sa propre bouche : « Voici ton talent » ; le Maître le prend sur cette parole : « Enlevez-lui son talent », ce talent dont il ne veut pas ; et il ajoute : « Donnez-le à celui qui a dix talents ». Et voici l'énoncé de cette logique divine dont nous parlions ci-dessus :

*« Car à celui qui a on donnera, et il sera dans l'abondance,
« et à celui qui n'a rien, on enlèvera même ce qu'il a. »*

Les démocrates crient au scandale : où est l'égalité ? Où est la justice ? Où est le salaire du minimum vital ? Nous sommes loin évidemment du nivellement par la base de la cité de Satan ! Nous sommes dans le Royaume, où les personnes sont appelées à prendre des dimensions totales et quasi illimitées. « Afin que vous soyez remplis de toute la plénitude de Dieu ». Ce n'est pas la loi du minimum mais du maximum. Le temps de la vie terrestre où notre liberté est soumise aux éléments du monde, ne nous est donné que pour en faire l'apprentissage, et nous rendre ainsi capables de participer à la gloire divine, dans le règne de Jésus-Christ.

Et cependant une si haute vocation est parfaitement compatible avec les limites et l'humilité de notre nature. Bien mieux : là encore, par une sorte de paradoxe, ce n'est qu'en acceptant cette « nature », cet ensemble de talents que Dieu nous a donnés, que nous pouvons accéder à cette capacité du Divin ! Mais si, par une sorte de tentation angélique, nous sommes méprisants pour le corps, si nous le laissons en terre, si nous l'abandonnons à la fosse, par une résignation qui n'est qu'une désespérance, comment sera-t-il jamais capable de recevoir la participation glorieuse à la Résurrection de Jésus ou à l'Assomption de la Vierge Marie ! Celui qui n'accepte pas le corps terrestre, comment acceptera-t-il le corps glorieux ? Celui qui est rempli de vertige à l'égard de la beauté d'un corps corrompible, comment résistera-t-il à l'éclat d'un corps incorruptible ?

« L'unique talent n'est autre que le corps... »

Le mot est du Pape Grégoire. Il correspond à la réalité biologique et psychologique fondamentale. Tout vient en effet par le corps et par les sens. Tout doit être exprimé par le corps et ses organes, ses fonctions, ses aptitudes, sa sacramentalité. Comment en effet Dieu pouvait-il se rendre sensible et connaissable autrement qu'en créant un être à son image et selon sa ressemblance, et cet être est l'Homme. Peut-être eut-il été connaissable à d'autres êtres ? Les Anges ? Des êtres purement spirituels ? Et qu'auraient-ils pu connaître de Dieu ?... Jamais nous ne pourrions répondre à de telles questions. Elles n'ont d'ailleurs aucun intérêt. Ce que nous savons c'est qu'il existe un univers créé, matériel, que nous y sommes inclus, pétris de ses éléments, inondés de sa lumière, solidaires de toutes ses lois. C'est à travers cet univers-là désigné par l'Écriture sous les mots « le ciel et la terre » que Dieu a voulu s'exprimer. Et il fallait effectivement que ses dimensions soient infinies, dans une expansion et une création perpétuelles, que les hommes puissent peupler l'immensité des espaces, habiter des milliards de galaxies, pour que la Trinité Sainte puisse exprimer son infinie richesse à travers une infinité de créatures. Nous voici donc inclus dans une logique d'incarnation ; et c'est précisément ce qu'a réalisé typiquement le Verbe de Dieu, prenant chair humaine pour nous révéler le Père, accomplir son Dessein, nous ramener à ce Bon Plaisir qui est le fondement et la raison de toute la Création. « Personne ne va au Père si ce n'est par moi ! », c'est-à-dire que toutes les énigmes de l'Univers et de notre propre nature ne peuvent se résoudre qu'à travers l'Humanité de Jésus-Christ.

Une humanité en tout point semblable à la nôtre, hormis le péché. Une humanité sacramentelle du Père, tout comme la nôtre, par grâce, peut le devenir. Nous comprenons dans une telle perspective, que l'acceptation du corps est la condition rigoureusement indispensable d'une véritable sanctification ! Car si nous étions encore tributaires de la vieille honte, systématisée ou rationalisée par quelque « philosophie » (Col.2/8), nous serions à jamais incapables de comprendre pourquoi le Verbe de Dieu a pris chair, pourquoi il s'est fait chair. Cette démarche nous paraîtrait impensable, et jamais notre vie ne pourrait s'établir sur le fondement de la Foi ! Si nous méprisons ou ridiculisons le corps,

si nous le délaissions, si nous en rougissons, « marqués au fer rouge dans notre propre conscience » (1 Tim.4/4), alors toute sanctification, tout développement, tout épanouissement deviennent impossibles ; nous arrêtons par le refus du mauvais serviteur, le flux créateur et multiplicateur de vie qui jaillit de la Trinité ! Nous contristons l'Esprit de Dieu, nous paralysons Dieu lui-même en son ouvrage en nous. Or, combien d'ascèses et de morales ont ainsi promu la honte et le mépris de la chair au rang de « vertus » ! Et c'est pourquoi la chair humaine, chef d'œuvre de Dieu, s'est altérée, s'est déliée, s'est putréfiée aussi bien sous l'habit religieux que sous le costume civil, aussi bien à l'intérieur des cloîtres qu'à l'extérieur !

Car en définitive, c'est en exerçant le corps que l'homme s'exerce lui-même et acquiert un accroissement de tous ses talents, sans exception ! Il n'y a pas d'esprit pur en l'homme, ni de « pensée pure » ! Toute activité, si « spirituelle » qu'elle paraisse, fait nécessairement intervenir le cerveau, les organes des sens, les muscles moteurs de la parole ou de l'écriture ; même dans le rêve, alors que le corps est endormi, le cerveau fonctionne toujours, comme le cœur et les poumons ; il est même plus actif qu'à l'état de veille, la conscience intervenant pour restreindre et orienter dans une seule direction, une activité permanente, une sorte de « mouvement brownien » perpétuel des courants élémentaires qui circulent entre les cellules de cette prodigieuse machine électronique qu'est l'encéphale ! Et lorsqu'une pensée veut s'exprimer, se dire, se manifester, il faut nécessairement qu'elle passe par les sens et par toute l'activité corporelle : la parole, le geste, le chant, le jeu des instruments, la danse, et ensuite dans l'art, où, depuis les cordes légères de la lyre, les pages d'un livre, les couleurs d'une fresque, les piliers d'une cathédrale, jusqu'au béton massif ou à l'acier inoxydable, toute la matière s'associe à l'esprit...

C'est pourquoi les philosophies et les « religions » - le mot ici prend tout son sens – qui ont promu et préconisé une mentalité d'évasion, qui ont voulu tellement « délivrer l'âme » que le corps ne paraissait plus que comme un pauvre âne dérisoire, voir un obstacle gênant, n'ont fait que précipiter la déchéance et la mort. Elles s'inspiraient, sans aucun doute, de Satan, menteur et homicide, profondément jaloux de la beauté et de la dignité de notre nature. Tout ce que le christianisme a réalisé de beau et de bon, il l'a fait pour des hommes d'action, qui n'ont pas perdu leur temps à ruminer les thèses de philosophies vaporeuses, qui n'ont pas recherché les extases imaginatives, mais qui, avec une audace très concrète et très incarnée, ont inventé des signes parfaitement sensibles de ce qu'ils croyaient et de ce qu'ils voulaient proclamer au monde.

« Vos corps sont les temples du Saint-Esprit... »

Cela certes n'était pas vrai de l'homme charnel, de qui « l'Esprit de Dieu s'était retiré », selon la parole de la Genèse : « Mon Esprit ne demeurera plus désormais dans l'homme » (Gen.6/3) Mais, grâce au Sacrifice expiatoire de Jésus qui a payé pour nous la dette du péché et satisfait à la Justice de son Père, l'Esprit nous est rendu, moyennant la foi et le baptême, et notre attachement au Corps de Jésus-Christ. « Il y a un seul Corps, un seul Esprit, un seul Baptême... » (Eph.4/1-5). Les Actes nous révèlent la gravité qu'il y a pour un chrétien de « mentir à l'Esprit de Dieu » (ch.5). Du moment qu'il est en eux, il veut s'exprimer à travers eux, par une droiture parfaite, une charité incessante, une loyauté et une délicatesse vraiment dignes de lui. Ananie et Saphire qui avaient menti, sont foudroyés sur le champ : signe prophétique pour les générations chrétiennes qui n'ont cessé d'être frappées non seulement par la mort, mais par d'étonnants fléaux : pestes, épidémies, guerres, révolutions, famines, tremblements de terre... Nous

aboutissons aujourd'hui aux malformations congénitales, au crétinisme scientifique, à l'hébétude morale... Que signifie cela, sinon que ceux qui étaient baptisés dans l'Esprit-Saint ont continué d'agir et de penser comme s'ils ne l'étaient pas, rendant inutiles pour eux le Sacrifice Rédempteur de Jésus-Christ ! C'est d'ailleurs très exactement ce que Paul reprochait aux Galates qui, après avoir reçu la lumière de la foi, voulaient rester prisonniers de la Loi, et tributaires de la génération charnelle...

Prenons enfin conscience de l'œuvre de Dieu en nous, celle de notre Création, celle de notre Salut, en obéissant à l'exhortation de Jésus à la Samaritaine : « Si tu savais le Don de Dieu ! » Le Don de Dieu c'est son Esprit : c'est le plus haut, le plus grand Don qu'il puisse nous faire. L'Esprit vient-il pour détruire le corps ? Non pas ! Mais pour y résider, pour l'animer, pour lui faire dire et chanter la Gloire de Dieu, pour qu'il soit un instrument où comme un Artiste sublime, Dieu lui-même fasse résonner le Cantique éternel de son amour trinitaire et incréé. En devenant ainsi le Temple de l'Esprit, le corps reçoit une dignité incomparable, qui transfigure celle qu'il tenait de sa création ! Il importe donc qu'il soit considéré liturgiquement comme Lieu du Culte, et de ce culte en Esprit et en Vérité que le Père désire recevoir pour sa gloire, mais surtout pour la joie de ses créatures. « Ce sont de tels adorateurs que le Père recherche » (Jn.4/23-24). Sans de tels adorateurs la Terre n'a aucun sens, elle est informe et vide, obscure et désolée, l'Esprit de Dieu est absent. Grâce à ces indications très certaines de l'Écriture, nous mesurons le désastre d'une ascèse mutilante pour le corps et offensante pour la Sainte Trinité Créatrice ! N'est-ce pas Jésus lui-même, dans sa chair merveilleuse, très semblable à la nôtre, qui enseignait en disant : « Le corps est plus que le vêtement !... » Et aussi : « Hommes de peu de foi, si Dieu habille ainsi les lys des champs qui croissent aujourd'hui et qui demain seront jetés au feu, à combien plus forte raison vous-mêmes... » Et encore : « La lampe de ton corps c'est ton œil, si ton œil est simple, tout ton corps sera lumineux... » Nous avons vu (Livre II) toute l'importance de cette parole (Lc.11/35-36) pour orienter nos recherches dans la découverte des vues de Dieu sur notre nature corporelle. Comprendons ici que toute ascèse véritablement constructive, de laquelle on peut attendre un accroissement de vie, doit intégrer tout le corps dans la foi, de manière que toutes ses possibilités d'expression deviennent un sacrement permanent et toujours disponible de la Vérité et de l'Amour.

Telle est la véritable « religion » qui, par définition doit « relier ». Ainsi l'ascèse qui découle d'une telle religion devra rendre au corps toute sa beauté et toute sa dignité, tendre à lui restituer toutes les puissances et toutes les facultés qu'il possédait à l'origine, avant que le péché eût altéré sa grâce et sa perfection. Heureusement, il reste encore assez de ressources dans l'homme, tel qu'il est aujourd'hui, pour que le redressement soit possible : d'ailleurs, en ce domaine du salut, où la prière s'exprime au nom de Jésus-Sauveur « tout est possible à celui qui croit ».

N'est-ce pas pour nous pousser à rechercher une beauté toujours plus grande toujours plus évidente, que le Seigneur Jésus nous exhortait en disant : « Que votre lumière brille aux yeux des hommes, afin qu'ils voient vos belles œuvres et glorifient votre Père qui est dans les cieux ». Quelle lumière plus éclatante que celle d'un corps retrouvant cette beauté, cet équilibre, cette force, cette grâce et finalement cette gloire, dont le psaume nous dit qu'elle habitera notre terre ? » (P.84) Quoi de plus beau que le Corps du Christ : interrogez ceux qui, par un privilège insigne, l'ont vu ! Jusqu'ici l'homme a été perdu et noyé en quelque sorte, dans l'ouvrage de ses mains, dans une œuvre extérieure à lui, et le plus souvent avilissante, ou tout au moins servile ; il dépense toute son activité ou presque, il utilise tout son temps pour la réalisation de sa cité temporelle. Il

a cuit des briques, entassé des pierres, coulé des tonnes et des tonnes de béton ; il a trafiqué avec tous les éléments qui constituent la matière, pour en fabriquer toutes sortes de produits, de marchandises, carton, papier, plastiques de tout genre, objets de luxe ou d'utilité, drogues et remèdes, denrées, aliments... pour gagner un argent qui ne suffit jamais à assurer sa sécurité. Que de temps perdu, qui aurait pu être employé à une véritable culture humaine, à commencer par celle du corps ! Que l'on songe au temps passé par un comptable à son bureau, devant ses registres et ses additions, et au peu de temps qu'il a consacré à lui-même pour une véritable prise en charge de toutes ses facultés et pour assurer leur développement ! Vraiment à quoi bon tant de peine ! Et cet ouvrier métallurgique qui sue et s'épuise devant des fours, d'où l'on tire un métal souvent inutile et parfois dangereux ? Que lui revient-il, hormis un salaire qu'il ne sait même pas utiliser pour son vrai bien ? « Que revient-il à l'homme de tous ces travaux, même s'il possède le monde, s'il vient à perdre son âme », c'est-à-dire à gaspiller sa vie, le don précieux de la vie ?...

Cette pensée de Jésus (Lc.9/26 + paral.) a été interprétée dans le cadre de la pensée dualiste, où l'homme est supposé composé « d'un corps et d'une âme », ce que l'Écriture ne dit point. Et c'est pourquoi beaucoup de gens bien intentionnés, pour « sauver leur âme », ont pensé qu'ils devaient « perdre leur corps ». Telle n'était pas la pensée du Seigneur, qui est Créateur de l'homme tout entier, et qui est venu sauver toute chair : « Toute chair verra le Salut de Dieu ». C'est contre le « gain de l'univers » que le Seigneur nous met en garde ; contre l'acquisition et la conservation des biens étrangers, dont il nous dit : « La vie de l'homme ne consiste pas dans ce qu'il a ». N'est-il pas évident que notre civilisation est celle de l'avoir, et non pas de l'être ? C'est donc pour nous ramener à ce que nous sommes dans la pensée de Dieu que le Seigneur nous invite à « nous perdre en ce monde pour nous gagner en l'autre ». L'autre ? Est-ce l'au-delà ? Après la mort ? Non pas, mais le monde existentiel, le monde de la relation authentique avec la Trinité Créatrice, le monde qui se construit sur le Principe, comme nous l'avons bien expliqué au Livre II ch.7.

Est-ce dire que toute activité humaine « extérieure » est à proscrire ? Non pas ! Loin de nous cette pensée ! L'homme a pour mission de « cultiver le jardin », d'aménager dans l'amour et la vérité toute la création de Dieu, celle du moins qu'il lui donne pour milieu vital. Il en est en quelque sorte l'intendant. Mais au travers de cette activité, qui doit être gratuite et désintéressés pour être véritablement fructueuse et intéressante (paradoxe des mots !), il doit se trouver et se réaliser lui-même dans le développement harmonieux de ses talents.

« Qui donc vous donnera ce qui est à vous ? »

C'est à la fin de la parabole de l'Econome infidèle que nous lisons cette parole du Seigneur :

« Et moi, je vous dis, faites-vous des amis avec l'argent d'iniquité, afin que lorsqu'il manquera, on vous reçoive dans les tabernacles éternels... » (Lc.16/9)

Ce qui signifie bien que les relations humaines, même les relations d'affaires, doivent aboutir à créer des liens d'amitié, à établir entre les personnes la confiance et l'amour, l'estime mutuelle et la charité ; ce sont là les bases du Royaume de Dieu.

« Celui qui est fidèle dans les petites choses sera aussi fidèle dans les grandes ; et celui qui est injuste dans les petites choses sera injuste aussi dans les grandes... »

Paroles importantes qui peuvent nous être fort utiles dans le « discernement » des personnes ; mais surtout pour la culture de soi-même et la sanctification personnelle ; l'acquisition des plus hautes vertus s'opère par l'exactitude et la délicatesse apportée aux humbles détails : d'ailleurs les plus grandes choses sont toujours faites d'un grand nombre de petites choses. C'est parce que Dieu est fidèle dans sa création de chacun des atomes que l'immensité de l'Univers tient debout.

« Si donc vous n'avez pas été fidèles dans l'injuste argent, qui vous donnera le bien véritable ? »

Nous comprenons fort bien que Jésus appelle « injuste » l'argent ; mais qu'est-il ce bien véritable dont il parle ? Comprendons cela en rappelant cette autre parole tombée de ses lèvres : « Faites-vous des trésors dans le ciel, où il n'y a ni rouille ni voleurs... » L'argent est, par définition, ce qui périt, sa valeur est purement conventionnelle, il n'a par lui-même aucune utilité : on ne peut ni le manger ni le boire, il ne peut qu'alourdir les poches et appesantir le cœur. L'avantage d'avoir un monceau d'or et d'argent dans un désert brûlant ? Un verre d'eau lui est infiniment préférable ! L'argent suffit à orchestrer les rapports humains les plus faux, les plus artificiels, les plus mensongers, les plus décevants. Et c'est pourquoi, à mesure que la conscience devient adulte, et apprend à discerner ce qui demeure et ce qui passe, l'argent s'évanouit à ses yeux. Le « Véritable bien » dont parle ici le Seigneur est donc ce qui demeure, à savoir ce qui tient directement de la création de Dieu, à son acte créateur autour de nous et en nous. Mais aussi, en donnant à ce mot « véritable » son sens le plus noble, on peut admettre qu'il s'agit alors du Don de l'Esprit-Saint. N'oublions pas, en effet que le fils de l'homme a été conçu et conditionné par l'Esprit-Saint !...

« Si vous n'avez pas été fidèles pour un objet étranger, qui vous donnera ce qui est à vous ? »

Manifestement, le bien étranger est ici l'argent, et tout ce qui se rapporte à l'argent, affaires, commerce, etc... La vie humaine peut y gagner, mais le plus souvent y perd. La « fidélité dans le bien étranger » n'est autre que cette honnêteté et cette droiture prescrites par la Loi et hautement désirées par les hommes. « Ce qui est à vous » ne peut être que le corps, ses facultés et possibilités qui, en fait, ne sont pas encore à la pleine disposition de notre liberté. Nous ne commandons pas aux battements de notre cœur, ni à notre rétine, ni à nos oreilles. Quant à notre cerveau, nous ne pouvons en diriger qu'une faible partie, et la raison peut nous être enlevée : nous n'en sommes pas les maîtres. Nous voici donc « soumis aux éléments du monde », cela pendant le temps de notre « enfance » dans le Christ, pendant le temps d'apprentissage de notre liberté. Si donc un jour « ce qui est à nous nous sera donné », cela signifie que dans la vie glorieuse nous obtiendrons le plein usage et l'autorité totale sur notre corps, comme le Christ nous l'a révélé après sa résurrection. Il s'est montré le souverain maître de ce que nous appellerions « l'espace-temps », des conditions de température, de pression, de pesanteur, aussi bien que des nécessités de l'alimentation et de la respiration. Tel est le corps glorieux qui reste matériel : « Voyez qu'un esprit n'a pas de chair ni d'os comme vous voyez que j'en ai » ; mais qui possède vis-à-vis de la matière des propriétés nouvelles que nous pouvons imaginer, qui sont très mystérieuses mais non pas absurdes.

D'ailleurs ce corps terrestre qui ne nous étonne plus parce que nous y sommes trop habitués est déjà un mystère insondable !...

La voie qui nous conduira à une liberté toute semblable à celle de Jésus ressuscité, ou de Marie assumptée dans la Gloire, n'est autre que la Sainteté. Qu'est-ce à dire ? Sinon le résultat d'une ascèse bien conduite par laquelle nous nous efforcerons d'être maîtres de toutes les tendances et facultés déposées en nous, jusqu'à ce que nous sachions parfaitement les orienter selon le désir de l'Esprit de Dieu, dans l'amour et la Vérité.

« La véritable maîtrise de soi »

Ce n'est pas cette impassibilité que recherchaient certains philosophes de l'antiquité, et qu'ont imitée certains moines et ascètes des premiers siècles. Sous prétexte de « mortifier le vieil homme », ils arrivaient à une sorte d'extermination de la nature. Une formule traîne encore dans certains recoins de l'ascétique et de la mystique : « Perinde ac cadaver » : tel un cadavre ». Nous sommes loin de la formule diamétralement opposée de saint Irénée : « Gloria Dei vivens homo » : « La gloire de Dieu c'est l'homme vivant ». Régner sur un cadavre et commander au néant n'est pas la véritable maîtrise de soi !

Une ascèse positive et constructive n'étouffera donc pas les tendances : elle les orientera par l'amour selon les désirs de l'Esprit, elle les exaltera au point qu'elles reflèteront le cœur même de Dieu, ses tendresses et ses entrailles de miséricorde. C'est l'idéal que Paul décrivait, selon la parole citée plus haut : « Nous autres, le visage découvert, réfléchissant comme en un miroir la gloire du Seigneur, nous sommes transformés en cette même image, de plus en plus resplendissante, comme le Seigneur qui est Esprit » (2 Cor.3/18).

Une ascèse bien conduite, enracinée sur la foi, et toujours guidée par elle, devra donc aboutir à l'accomplissement des Promesses. Il n'y a pas de raison que l'homme racheté ne puisse pas réussir à triompher enfin de toutes les puissances de la mort, à se délier de toutes les prises de l'Adversaire, et finalement à suivre Marie dans la gloire de son Assomption. Telle est bien l'espérance de l'Eglise ; telle fut toujours cette espérance, mais elle la considérait, depuis la fin de l'époque apostolique, comme infiniment lointaine, et tout à fait hors de portée des « mortels » que nous étions redevenus en oubliant l'Evangile. Nous avons aujourd'hui le moyen de rendre cette espérance réalisable, de la faire descendre des nuages, de la remettre à notre portée. Si l'homme a su s'imposer tant de peines, s'asservir à tant de travaux pour la conquête « d'un bien étranger », il saura aussi accepter joyeusement toutes les disciplines nécessaires pour échapper à la tyrannie de la mort et accomplir les promesses de Jésus-Christ. Et c'est pourquoi nous allons donner dans le chapitre suivant quelques directives concrètes en vue d'un si noble idéal : « Au vainqueur je donnerai de l'arbre de la vie qui est planté dans le paradis de notre Dieu » (Ap.2/7)

- Fin du chapitre 2 -

Chapitre 3

De l'ascèse personnelle

La personne humaine est individuée dans un corps merveilleux et fragile qui est l'instrument de toutes les « relations » avec le milieu où elle se trouve. Milieu vital ? Milieu hostile ? L'un et l'autre à la fois. Et tout dépend, pour la réussite et l'épanouissement de la personne, de ses réactions par rapport à son milieu. Se laissera-t-elle opprimer et asservir ? Va-t-elle prendre la fuite, s'isoler et disparaître ? Ou bien au contraire va-t-elle s'imposer et triompher de ce milieu, par une agressivité quasi animale, pour le dominer et l'opprimer ? Va-t-elle enfin l'accepter avec amour, pour en utiliser avec délices toutes les bénéfiques influences ?

Voilà bien une loi tout à fait générale pour les êtres vivants, qui ne peuvent subsister et s'épanouir que dans un « milieu » qui les soutient et les éprouve à la fois ; dont ils ont un impérieux besoin pour développer leurs tendances et leurs possibilités, et contre lequel ils doivent cependant mener une « lutte pour la vie », le plus souvent austère et rude, et parfois atroce. Il en est de même pour l'homme : mais il faut ajouter aussitôt que l'homme ne saurait vivre des seuls éléments de la nature : il a éminemment besoin de son semblable. La personne ne peut trouver son existence et sa justification que par l'apport et le complément d'une autre et d'autres personnes. C'est pourquoi l'ascèse personnelle ne peut être traitée qu'en rapport avec le milieu vital ; ensuite il y aura lieu d'étudier l'ascèse de relation, et tout spécialement de cette relation qui intéresse éminemment la sexualité, la relation de l'homme avec la femme et réciproquement.

L'équilibre avec le milieu vital

Les biologistes n'ont pas manqué d'observer que parmi toutes les espèces d'animaux, l'homme est tout à fait remarquable par ses immenses possibilités d'adaptation ; il n'est pas d'ailleurs besoin d'être biologiste pour savoir la chose ! L'homme subsiste sous tous les climats, il a su s'accommoder de toute espèce de nourriture. Il a traversé les mers, il a conquis tous les continents, d'une certaine manière il s'est rendu maître même de la pesanteur, puisqu'il navigue plus haut, plus vite, plus loin que les oiseaux... mais avec beaucoup de risques ! Il est vrai que ses conquêtes lui ont coûté cher, en travaux, en hommes, en argent... Dans la cité industrielle, l'homme est parvenu à s'adapter à un « milieu » qui n'a plus rien de « vital » et qui est même franchement « mortel ». Là où les plantes s'étiolent et se fanent, où les animaux disparaissent – d'ailleurs les animaux dits « sauvages » se gardent bien de s'approcher des villes ! – l'homme peut survivre. Tout au moins jusqu'à nos jours où la pollution n'a pas encore atteint son comble, et ce « point de non retour » que redoutent tant les écologistes. Les futuristes par contre, rêvent d'un type d'homme nouveau : l'homme technique qui serait adapté parfaitement à un climat de béton, d'acier, de pétrole, de matières plastiques, de lumières artificielles, d'ordinateurs, de bruit et de fumée... C'est là une illusion, comme l'expérience le prouve, puisque l'être humain subit de graves lésions en raison même du milieu qu'il a fabriqué de ses mains et qui l'éloigne chaque jour davantage du jardin où Dieu l'avait placé. Les santés s'altèrent, les forces s'amenuisent, des maladies insurmontables se multiplient, des tares indélébiles... L'Apocalypse prévoyait en effet ces

plaies d'ulcères, semblables à celles qui frappèrent l'Égypte et que nous appelons aujourd'hui cancer, leucémie, infarctus, leucorrhée, vérole, eczéma... L'homme si intelligent à tant d'égard a commis cette sottise énorme : se priver de son milieu vital indispensable, celui que Dieu lui avait donné comme le meilleur possible, et le seul qui lui convienne.

C'est pourquoi l'homme moderne et industriel qui appelle progrès ce qui cause sa ruine, est envahi peu à peu par la terreur de l'étouffement : dans ces prisons que l'on appelle bureaux et ateliers, sous les verrières des usines immondes, dans le cahot des transports en commun, dans le vacarme des rames de métro, il se prend à rêver de verdure, du bleu du ciel, des vagues de la mer... Il aspire aux vacances et il ne travaille que dans l'espoir de se libérer un jour à la fois de sa cage et de sa tâche d'esclave prisonnier. Sur l'asphalte des rues interminables, dans les embouteillages exaspérants, dans l'asphyxie des brumes industrielles, il songe aux jours d'autrefois où l'horizon était libre devant lui, dans quelque direction qu'il ait voulu diriger ses pas. Les prairies et les bois, les landes et les forêts, les torrents et les lacs, les plages désertes, les falaises majestueuses, les montagnes dorées sous les rayons d'un vrai soleil, tous ces biens, tous ces dons de son Créateur, il commence à en apprécier la valeur inestimable dans la mesure où il s'en est stupidement privé, séduit par l'œuvre de ses mains, les idoles de mort.

Car c'est bien celui qui a l'empire de la mort, Satan, qui a su enfermer tous ceux qui, dès la faute originelle, lui appartiennent, dans les filets de la désolation ; la convoitise a fait la ville, l'appât des richesses et de la vaine gloire a édifié ces monceaux gigantesques de vanité et de sottise, où l'homme finit par s'aliéner complètement dans des choses insipides auxquelles seul l'argent donne un goût « amer ». De telles considérations nous amènent à conclure que les grandes secousses par lesquelles se terminera prochainement l'histoire du péché, seront une manifestation du châtement miséricordieux venant de notre Père. Il souffre en effet de voir ses enfants, et sont qui sont appelés à le devenir, enfermés dans ces « logements », entassés dans de « grands ensembles », privés d'air et de soleil, dans des quartiers tristes et mornes, et asservis à des tâches ridicules.

Le Déluge de feu abattra la grande Babylone : nous en sommes absolument certains car des prophéties aussi claires et précises que le ch.18 de l'Apocalypse ne peuvent être interprétées autrement que dans leur sens obvie ! C'est la civilisation urbaine qui est ici visée. Il est temps de sortir de Babylone pour revenir aux dispositions naturelles de notre milieu vital. Cependant la chose est difficile aux esclaves : il faut qu'ils se forment, non pas des automobiles pour s'évader en cas de panique, mais une mentalité d'hommes libres, de marcheurs ¹ et de vivants, de pauvres et de rois, qu'ils acquièrent une intelligence spirituelle, par laquelle ils sauront mépriser la gloire et les avantages de ce monde, qui ne sont que des pompes de Satan, pour apprécier les biens véritables qui viennent de la main de Dieu et s'y attacher fortement.

L'attraction du désert...

N'est-il pas vrai que les grandes aventures du Salut, que nous rapporte l'Écriture, commencent par un retour au Désert ? Le Désert, c'est-à-dire la solitude de la campagne,

¹ - Les mots hébreux « marcher » et « bonheur » sont les mêmes. L'homme heureux est un marcheur.

de la lande, de la montagne, de la nature vierge, du silence paisible des êtres vivants qui sont restés dans leur loi spécifique, où l'homme peut vivre frugalement avec le secours des animaux que Dieu a mis à son service. C'est le retour au premier chapitre de la Genèse : on remet tout en question, tout ce que l'homme a produit en pensées, en coutume et en matériel, depuis la chute.

Celui qui revient au Désert déclare avec le Seigneur, jetant un regard sur les cités fumeuses : « Au commencement, il n'en était pas ainsi ». En effet, Dieu n'a pas mis l'homme dans un appartement, ni dans un taudis, ni même dans un palais, mais dans un jardin planté d'arbres merveilleux à voir et dont les fruits étaient délicieux. Ce sont les arbres qui existent aujourd'hui dans les lieux, encore nombreux heureusement, qui n'ont pas été atteint par le chancre de la ville. Cette indication de l'Écriture nous montre que le retour à la nature qui se fait aujourd'hui si impérieux, est un sursaut de l'homme pour se libérer du piège de la mort collective, et aussi un appel à l'Esprit-Saint. Comment se fait-il que depuis des siècles, nous ayons été si peu clairvoyants pour nous priver des biens de la nature, et nous fier à la fragilité affolante d'une société construite sur le seul intérêt ? Que l'on songe en effet à ce qu'il adviendrait de Paris si le pétrole et l'électricité venaient à manquer ! Quelle panique ! Quelle terreur ! Quels embouteillages ! Quelle ténèbre ! Quelle famine ! Alors que le berger solitaire dans sa hutte, avec quelques chèvres, est à l'abri de tels risques.

Le citoyen de nos grandes villes ¹ pressent cela : mais le danger ne monte pas encore tout à fait dans le champ de sa claire conscience. Pourtant l'histoire aurait dû nous instruire. Il y eut autrefois des cités opulentes, dont les dimensions étaient équivalentes aux nôtres. Elles étaient sans doute moins bruyantes, mais également moins propres, moins hygiéniques, moins éclairées. Mais elles étaient régentées, comme aujourd'hui, par les magnats du commerce et de la finance. Les grands y avaient leurs palais, les riches leurs banques, les marchands leurs boutiques, et les pauvres leurs taudis de misère. Elles ont disparu. Les sables les ont recouvertes. Le vent du désert a eu raison de leur gloire et de leurs briques. Les loups et les chacals se sont longtemps promenés dans leurs ruines, avant qu'elles en soient entièrement nivelées comme on le voit aujourd'hui. Que sont ces buttes qui émergent à peine du sol auprès des fleuves silencieux, comme d'énormes taupinières ? Là était Ninive, là était Ur, là Assur, et là-bas Thèbes... toute vie a disparu. Nul écho ne se fait plus entendre de l'agitation bruyante des foules qui grouillaient sur les places. Depuis des millénaires, les derniers poètes qui gémissaient au son de leur lyre sur le pillage et l'incendie de leur grande ville sont oubliés. Depuis des millénaires, on n'a plus entendu chez elles le son de la meule, ni le marteau du forgeron, ni le chant de la fiancée, ni les discours politiques... La ville portait en son sein sa propre condamnation et la cause de sa ruine. Ainsi en sera-t-il de Paris, de Londres, New-York, Tokyo...

Il faut le croire. Il faut admettre que les villes toutes récentes, toutes jeunes, à l'échelle de la grande histoire, et si fragiles, connaîtront un sort identique à ses reines de l'iniquité dont il ne reste que des cendres. C'est justement parce que Dieu voit la caducité de la Tour de Babel qu'il appelle toujours ses serviteurs à la fuir : « Va quitte ton pays et la maison de ton père... », « et pars... » Tel fut l'appel de Yahvé à Abraham, lorsqu'il

¹ - Le mot « ville » en hébreu vient d'un verbe qui signifie épouvanter, terroriser. Il a fallu que l'homme ait une prodigieuse faculté d'adaptation pour survivre aux « terreurs » de la ville, terreurs qui de nos jours deviennent monstrueuses, puisque le danger de mort est partout, à tous les carrefours, et sur tous les passages cloutés. Le citoyen ne survit que par une accoutumance étonnante à un milieu mortel.

entreprit de travailler personnellement et directement au salut du genre humain, en intervenant dans l'Histoire. Plus tard, il arracha son peuple à la servitude, c'es-à-dire à l'opulence factice de l'Égypte, où ne manquaient ni les viandes grasses ni le pain ni les oignons, ni l'or ni l'argent... Et tout comme Abraham, l'ancêtre de notre foi, le peuple hébreu vécut de campement en campement, les quarante ans de l'Exode. Et lorsqu'ils furent établis sur leurs terres, malgré tous les avertissements de la Loi et des Prophètes, Ils retombèrent dans les mêmes iniquités que les peuples qui les y avaient précédés, et le pays dut « vomir ses habitants » (Lév.ch.18, fin). C'est dire que la vie sédentaire recèle des dangers terribles, que l'installation dans les cadres artificiels et conventionnels de la cité équivaut à la route « large et spacieuse qui conduit à la perdition ». L'expérience le prouve. Nous le constatons scientifiquement en faisant l'analyse chimique des pollutions de la ville, de l'eau, de l'air, et des aliments... quand donc aura lieu le réveil ?...

Jean l'ascète...

Les poètes ont toujours chanté les lieux pleins de charme et de volupté, les rivages de soleil et de liberté, qui sont loin, bien loin, au-delà de la grisaille monotone et quotidienne des occupations forcées, des travaux serviles, sous lesquels, l'homme lié par Satan meurt plus de misère, de solitude et de chagrin que de maladie ou de faim. Un désir indéracinable du Paradis réside au fond des cœurs. Il correspond à l'appel prophétique fondamental que Jean-Baptiste lançait au principe de notre Salut : « Je suis la voix de Celui qui crie dans le désert : préparez la route du Seigneur, rendez droits ses sentiers, frayez un chemin dans la steppe, toute colline sera humiliée et toute montagne sera abaissée, et les chemins tortueux deviendront des routes... »

Lui-même, Jean, était l'homme du désert, il vivait de miel sauvage et de sauterelles ; il était vêtu d'un pagne en poil de chameau... Faisait-il peur ? Sans doute. Mais à qui ? A ceux qui habitent les palais des rois, ces roseaux agités à tout vent de doctrine, qui plient l'échine sous toutes les servitudes ! Mais, en définitive, Jean avait retrouvé le milieu vital authentique : et la preuve qu'il ne faisait pas peur aux vivants, c'est qu'il était suivi, dans son désert, par des foules accourant de toutes les frontières de la Palestine. Il devait y avoir parmi ces foules de nombreux curieux, des hypocrites, des inquisiteurs et des espions ; mais la plupart étaient sincères, ou croyaient l'être. Jean, cependant, parce qu'il avait rompu avec l'ordre – le désordre – social établi, avait l'audace de crier à pleine voix, à l'humanité fourvoyée et dévoyée : « Races de vipères ! Qui vous a appris à fuir la colère à venir ? » C'était prodigieux ! C'était merveilleux ! C'était l'heure de la visite du Seigneur.

Or le Seigneur lui-même, justement, ne se manifesta pas en public, sur l'esplanade du Temple, auprès des grands ; il ne fut pas recommandé par les hommes considérables, fussent-ils les chefs de la Cité Sainte ! Il vint lui aussi dans le désert. Il y séjourna pendant quarante jours, vivant dans la solitude, et retrouvant la familiarité première de l'homme avec les bêtes sauvages. Il ne mangeait pas parce qu'il se nourrissait de la prière et du silence. Il y vivait face au Père, des heures d'une plénitude inimaginable. Et c'est là, en se mettant dans les meilleures conditions possibles, qu'il remporta sa première grande victoire sur celui qui étend son filet sur tous les Royaumes de ce monde.

Mieux encore, au cours de sa vie publique, Jésus notre Seigneur se rendait fréquemment sur la montagne, tout seul, et il y passait la nuit en prière. Ah certes, quelle prière ! Celle du Verbe incarné, du parfait Adorateur du Père, qui bien avant nous connaissait les profondeurs des espaces, qui comptait le nombre des étoiles ; mais aussi

les profondeurs du cœur humain et tous les dédales de la conscience des fils d'Adam. Il englobait tout cela dans la simplicité de son regard divin. Il rendait alors au Père, par ses lèvres et son cœur d'homme, et par son intelligence spirituelle, la véritable Action de grâce, que toute la Création matérielle attendait depuis des milliards d'années ! Et lorsque, agissant en Maître à l'égard de ses disciples, il voulait leur faire une révélation importante, il les emmenait avec lui, hors des villes et des bourgades, dans la solitude des déserts, dans le silence des montagnes. « Il les emmena sur une très haute montagne, et là il se transfigura sous leurs yeux » (Mt.17/1). Il avait certes, à sa disposition, la maison de Pierre à Capharnaüm, celle de Lazare à Béthanie, celle de Jean-Marc à Jérusalem, mais il y séjournait en étranger. Lorsqu'il envoie ses Apôtres en mission, il ne leur enjoint pas de bâtir et de planter, d'acquérir ou de posséder, mais il leur prescrit de rester nomades et vagabonds, ils se contenteront de l'hospitalité que l'on voudra bien leur donner. C'est un signe, c'est un enseignement capital : les Apôtres devront être les témoins vivants d'un style de vie rigoureusement contradictoire avec les habitudes confortables de la vie sédentaire.

Tout comme Jean-Baptiste en avait donné l'exemple, ils devront être pauvres et dépouillés, « sans sac, ni besace, ni monnaie, ni souliers... » (Lc.10/4) ; témoins d'un amour qui donne gratuitement et qui se refuse à rien posséder, mais à recevoir le strict nécessaire de la gratitude de leurs auditeurs, délivrés par la Parole de Dieu. Rien ne doit altérer la joie de la Bonne Nouvelle. Voilà l'aurore lumineuse du Royaume de Dieu. L'enseignement est donné d'abord par des actes, ensuite par la Parole. Et heureusement, il est toujours possible d'entendre à nouveau cet appel du Seigneur, pour s'arracher à toutes les servitudes de la cité et conquérir la liberté pleine des fils de Dieu.

Les exigences de la liberté

Malheureusement tous les prisonniers de la ville ne peuvent supporter le grand air de la liberté ! Depuis si longtemps qu'ils sont confinés dans ses murs, et asphyxiés par ses brouillards. Quant à ceux qui habitent les campagnes et qui en exploitent les terres, bien qu'ils soient mieux « conditionnés » que les citadins, ils ne sont pas, par le seul fait de leur habitât, capables de cette liberté spirituelle. Celle-ci en effet ne consiste pas dans le changement de lieu ou de métier, mais avant tout dans un changement de mentalité. Nous avons vu dans le Livre V comment Moïse s'est bien vite rendu compte que la servitude engendre effectivement une habitude de l'asservissement ; que ses frères, condamnés aux travaux forcés, gémissant sous les coups, n'avaient pas du seul fait de leur souffrance, une âme d'hommes libres ! Aucune révolution politique ou juridique ne pouvait à elle seule rendre au peuple hébreu le sens de sa grandeur et de sa vocation ! Il lui fallut attendre, pendant quarante ans, l'heure de l'intervention de Yahvé, qui seule pourrait, par des moyens dont il est le seul Maître, transformer, par une révolution spirituelle, des forçats en libres adoreurs. Où est-elle la vraie liberté, sinon en Jésus-Christ ? Bien avant d'aller éprouver au désert sa libre relation de Fils, Jésus l'était pleinement au foyer de Nazareth, qui était, dans sa simplicité et sa pauvreté, la plus haute manifestation du Royaume. La liberté ne dépend pas des conditions extérieures...

Cependant, il est bien certain que les habitudes, c'est-à-dire les traditions de péché, qui forment pour ainsi dire le cadre de la cité marchande et industrielle constituent une gangue, une clôture, un étau, très semblable aux fils de fer barbelés qui ceignent les camps de concentration. Il semble facile – il suffit d'avoir une pince – de couper ces fils de fer, pour que les détenus s'emparent alors de leur liberté... Il est autrement plus difficile de rompre les habitudes de facilité et de vice dans lesquelles la nature humaine s'est

appesantie. Et tel sera l'objet d'une ascèse bien comprise : rendre l'homme capable de liberté. Si l'on prétend rendre la liberté à des hommes qui restent mentalement des esclaves, ils ne pourront la supporter ; ou alors ils se serviront de leur liberté pour s'asservir davantage encore à leurs passions, à leurs désirs incontrôlés, à leurs tendances animales, à leur vieille convoitise... Et la « révolution » qu'ils mèneront contre certaines structures sociales, religieuses ou politiques, engendrera un désordre bien pire que l'ordre imparfait que l'on jugeait intolérable... L'histoire sur ce point nous a donné des leçons très pertinentes et qu'il convient toujours de méditer.

La première des conditions de la liberté chrétienne est sans contredit la suppression de la convoitise, selon le commandement fondamental, dans lequel Paul voyait le résumé de toute la Loi : « Tu ne convoiteras pas » (Rom.7/7).

Liberté = Renoncement

C'est l'un des aspects les plus étonnants de cette Vérité paradoxale que la personne ne peut se trouver qu'en se perdant, ne peut se sauver qu'en se sacrifiant, ne peut s'épanouir qu'en se donnant. Il nous faut donc dénoncer cette recherche de soi, que l'on appelle aussi l'amour propre, comme un mal fondamental : Jacques l'enseigne d'ailleurs clairement :

« Au cœur de l'épreuve qu'aucun ne dise : « Je suis éprouvé par Dieu ». Car Dieu n'envoie aucun mal pour éprouver. Il n'éprouve lui-même personne. Chacun est éprouvé par sa propre convoitise, attiré et séduit. Après quoi, la convoitise ayant conçu, enfante le péché, et le péché la mort. » (Jc.1/13)

Retenons fermement cette affirmation catégorique : « Dieu n'éprouve lui-même personne ». Le « châtement » que nous croyons recevoir de Dieu, ne provient que d'un enchaînement de conditions et de causes par lesquelles nous nous sommes liés, ligotés nous-mêmes, car depuis très longtemps nous avons suivi la convoitise qui porte avec elle son fruit de mort.

A vrai dire, la convoitise commence très tôt : à la conception. C'est par elle que nous avons été marqués, « programmés ». Nous sommes nés « animaux », selon la vigoureuse expression de Paul qui fait frémir d'indignation les humanistes naïfs de notre temps qui « croient en l'homme » ! Dès notre plus jeune âge nous avons suivi le processus du « pour moi », avec une avidité déconcertante. Pourquoi au dire des psychiatres, le sevrage nous a-t-il marqué si profondément, sinon parce que nous avons bu le lait des mamelles avec la même glotonnerie que des veaux ? Très vite, nous avons été mis devant l'option entre la générosité et l'égoïsme, entre l'activité et la paresse, entre le plus grand effort et le moindre effort, entre le désir de faire plaisir et la jalousie sordide. Notre âme n'a cessé d'être inquiète et troublée, car elle s'est sentie double : « Je sens deux hommes en moi ». Ces deux hommes contradictoires ont survécu, se sont accommodés l'un à l'autre, par concessions mutuelles, par une alliance toujours hypocrite ; il n'est pas exclu que l'homme charnel se recherche encore dans les entreprises les plus généreuses, les œuvres de charité, les travaux que l'ont prétend entreprendre pour le Royaume de Dieu. « Plusieurs en ce jour-là viendront et diront : « N'est-ce pas en ton Nom que nous avons prêché et fait des miracles ? » Et le Fils de l'homme alors leur répondra : « En vérité, je ne vous connais pas ; retirez-vous de moi, artisans d'iniquité » (Mt.7/22-23).

Le Seigneur présente évidemment un cas extrême pour mieux attirer notre attention sur la nécessité d'arriver intérieurement à une parfaite droiture dans le service de Dieu. Il est difficilement concevable qu'un homme qui aurait consacré toute sa vie à la prédication du Royaume de Dieu soit resté profondément charnel et attaché à lui-même ! S'est-il servi du Royaume de Dieu pour se mettre lui-même en valeur, ou au contraire s'est-il effacé devant le Royaume de Dieu ? Il est vrai que le vieil homme se lasse très vite de ses mouvements de générosité lorsqu'il n'attrape pas en retour quelque honnête rétribution... Ce n'est que l'homme spirituel, la Créature nouvelle selon Dieu, conditionnée par l'Esprit-Saint, qui peut persévérer jusqu'à la fin dans une activité gratuite et désintéressée, ou même, ce qui est mieux encore, dans la poursuite de la vraie justice, malgré l'opposition et la persécution du monde.

Il convient donc de reconnaître la convoitise à sa source, et de la déraciner entièrement. C'est dans ce but que les auteurs spirituels ont mentionné souvent la « purification des intentions ». Ils nous invitent ainsi à un discernement subtil des replis de nos cœurs, à une analyse de ce qui nous pousse, nous attire, nous excite, nous favorise, ou au contraire de ce qui nous chagrine, nous attriste et nous abat. Est-ce que la cause en vaut la peine ?

Je suis joyeux, je me sens optimiste et enthousiaste : pourquoi donc ? J'ai reçu de l'argent ? J'ai réussi une bonne affaire ? Ne serait-ce pas, par hasard, parce que mon « moi » a été flatté par quelque compliment ? Ou tout simplement par la bonne opinion que j'ai en général de moi-même ? Je me suis complu dans mes talents, comme s'ils venaient de moi ; de mes réussites, comme si elles tenaient à mon habileté propre ? Ai-je perdu, par hasard, le sens que tout vient de Dieu, que mon état de créature est une dépendance absolue par rapport à Celui qui est, et qui opère en moi l'être, le vouloir et le faire ? Il ne m'est pas interdit, certes, d'être joyeux, mais je ne dois pas oublier pour autant de m'humilier sous la main puissante de mon Créateur ! Sinon l'épreuve viendra bien vite m'affliger et m'abattre... Car si je ne suis pas vigilant sur moi-même, si je ne sais pas déraciner les satisfactions de mon égoïsme, l'Esprit, lui, reste vigilant et saura, dès la prochaine occasion, rabattre mon caquet... Il tient plus que moi-même à me maintenir dans la Vérité, dans le sens de mon néant de créature, toute en réceptivité par rapport à lui. Et je dois m'entraîner pour acquérir cette auto-vigilance qui maintiendra en tout temps mon cœur tout près de mon Créateur.

Pourquoi suis-je triste ? Pourquoi suis-je inquiet ? Pourquoi suis-je troublé ? Qu'y a-t-il en moi qui me porte ainsi au découragement, à « l'A quoi bon ? », à la désertion de mes travaux, de ceux dont je sais pourtant qu'ils sont la volonté de Dieu sur moi ? Est-ce la grande misère des peuples affamés de pain et de vérité qui m'afflige ? La chute des pécheurs en enfer ? Les dangers imminents que courent les Nations asservies par celui qui a l'empire de la mort ? Aurai-je tout à coup un cœur immense, capable de ressentir les douleurs de Jésus-Christ ? Oh, non pas ! Mais ma tristesse ne provient peut-être que d'une humiliation dérisoire que je viens de subir par un mot blessant, où j'ai cru voir une intention méchante contre moi, alors qu'il n'est peut-être rien du tout, un simple malentendu... Peut-être est-ce le souvenir d'une réprimande, d'une gaffe où je me suis montré ridicule, ou alors l'imagination trompeuse qui me suggère que je ne réussirai jamais ?... je tremble pour un passé qui n'existe plus, j'appréhende un futur qui n'existe pas encore, et qui ne dépendra jamais entièrement de mes efforts, quoi que je puisse faire. J'oublie, tout simplement que je suis entre les mains du Père, et je m'inquiète comme le font les païens, pour la nourriture et le vêtement, ou peut-être pour beaucoup moins, pour mon petit amour-propre blessé, ou qui peut-être risque de se blesser au

contact hypothétique de quelque prochain éventuel !... Serai-je comme l'avare qui ne dort plus à la seule pensée que des voleurs peuvent s'emparer de son trésor ? Je me moque de lui, ne ferai-je pas mieux de me moquer de moi-même ? Je suis un être de rien et je m'inquiète comme si j'étais quelque chose ! N'ai-je donc pas encore compris que je repose tout entier dans l'Amour insondable et infiniment puissant de Dieu mon Père ?

Telles sont en général les tortures intérieures de l'homme. Comme elles sont vaines ! Combien elles sont ridicules ! Que de temps précieux, de temps perdu dans des syllogismes sans fin, quasi automatiques, comme des courants fous et incontrôlables de cette machine prodigieusement cybernétique qu'est le cerveau !¹ La conscience claire n'arrive que difficilement à dominer ce mouvement quasi spontané d'un « moi » qui se cherche toujours sans se trouver jamais. Il ne peut en être autrement : car le cerveau de l'homme, comme son cœur, n'est pas fait pour lui-même mais pour l'Objet, et surtout pour cet Objet autre que lui qui est la Vérité.

Cerveau et cœur sont si étroitement liés et solidaires, comme tous les plexus où s'entrecroisent les émotions et les affectivités, de cette tendance si ouvertement orientée à l'Autre que l'on appelle la sexualité, et que l'Écriture se contente d'appeler l'amour. Elle aussi peut étrangement se rechercher elle-même et se court-circuiter en une sorte de ronde intérieure, où les forces se gaspillent en pure perte. L'on comprend ainsi que la personne, munie de cet appareil de détection et d'analyse de ses sentiments que l'on appelle la conscience, puisse être prise d'une sorte de vertige devant l'abîme de ses désirs, de ses tendances, de ses émotions, de ses sentiments...

En sortira-t-on jamais ? On le peut, certes, et d'une manière assez simple : il suffit de prêter toute son attention à l'aiguille de ce cadran joie-tristesse qui est, au fond, le plus lisible, le plus accessible à la conscience claire. Et il suffit de détecter, dans les plus humbles détails de la vie quotidienne, dans les plus simples relations avec le prochain, les raisons qui inclinent l'aiguille soit à droite, soit à gauche. Pourquoi, pour quelle raison suis-je triste ? Pourquoi, pour quelle raison suis-je joyeux ? Celui qui parvient à la liberté dans le Seigneur, dans la lumière d'une foi lucide, sait et voit qu'il a toujours infiniment plus de raisons d'être joyeux que d'être triste. Il apprend vite à discerner que les raisons de la joie sont éternelles et immuables, car elles sont en Dieu ; alors que les raisons de la tristesse sont, ou bien illusoire, ou bien passagères, liées au déroulement du temps, qui, par rapport à l'éternité, est si peu de chose. Et il est toujours possible de rectifier d'attitude intérieure, ainsi :

Suis-je triste pour avoir commis quelque faute, blessé le prochain en quoi que ce soit ? Je sais ce que j'ai à faire : demander pardon, m'excuser, réparer autant qu'il est en moi le tort que j'ai pu faire. C'est ainsi que je suis assuré de retrouver la joie de l'Esprit. Suis-je triste par jalousie, par vanité blessée, par amour-propre confondu, par un échec dans quelque projet ? Suis-je triste par l'effet d'une humiliation, qu'elle soit méritée ou non ? Je vais retrouver la paix en acceptant cette humiliation, et même en la savourant, s'il est possible ; je dois savoir que l'amertume qu'elle cause n'affecte en moi qu'un personnage assez factice et très artificiel, qui n'a pas de réelle consistance, et que je risquais de prendre pour ce que je suis réellement. Un homme vraiment humble ne peut

¹ - Cybernétique : le mot signifie « auto-pilotage ». Un appareil cybernétique est capable, dans une certaine mesure, de se contrôler lui-même. Ces découvertes, dues à l'électronique, ont jeté de vives lumières sur le fonctionnement du cerveau.

être humilié ; s'il est vraiment humble devant Dieu, il sera indifférent aux opinions des hommes.

Suis-je joyeux de cette vraie joie d'un travail bien fait, d'une santé optimale, de tous mes sens en harmonie avec la beauté de l'Univers ? Très bien, que je chante sans cesse en mon cœur un hymne d'action de grâces ; suis-je joyeux d'avoir fait quelque bien, d'avoir semé quelque joie, d'avoir ramené un sourire sur un visage fané ? C'est bien : que cette joie demeure et qu'elle grandisse toujours, dans une supplication permanente à l'Esprit de Dieu, pour que je lui sois fidèle ! Mais cette joie me provient-elle d'un gain sordide, de l'humiliation d'un adversaire, d'une jalousie satisfaite ? Je dois alors m'écarter d'une telle joie, la vomir de toutes mes forces ; elle ne serait pas alors la joie de l'Esprit-Saint, mais celle du mauvais esprit qui garde toujours une prise sur moi, par la convoitise qui reste en moi.

C'est ainsi que je deviens libre : en renonçant à moi-même. Libre par rapport à quoi ? Par rapport à qui ? Par rapport à ce qui, en moi, n'est qu'un conditionnement, qu'une instrumentation, qu'un appareil détecteur et émetteur, mais qui n'est pas moi, qui n'est pas ce que je suis dans ma relation de Création et de Salut par rapport à mon Créateur. Je deviens libre par rapport à la peur que provoque un avenir incertain, à la tristesse que me laisse une calomnie, aux impressions de ma sensibilité sur ce que l'on dit de moi, ce que l'on pense de moi, et sur ce que je pense de moi-même... J'acquiesce ainsi la liberté par rapport au système émetteur-récepteur qu'est mon cerveau, et je reste son juge ; je ne suis plus entraîné par le tourbillon de ses courants porteurs de toutes sortes d'informations ; je puis me remettre sans cesse dans l'axe de la Vérité, dans le sens de ma dépendance filiale et amoureuse de créature à l'égard du Père qui m'aime, dont l'amour me crée, et qui prend soin de moi infiniment mieux que je ne saurais le faire. Telle est cette vigilance qui me permet de me maintenir dans la loi parfaite de la liberté.

Si j'ai ainsi gagné cette bataille sur moi-même, c'est-à-dire sur l'ensemble de mes sensations, de mes perceptions, des émotions qui fourmillent en moi et qui sont réveillées ou associées au fil des heures, au gré des circonstances et des rencontres, des souvenirs ou des projets, alors je puis disposer des facultés qui me sont confiées comme de précieux talents, pour les développer selon leur activité propre. Mon cerveau et ma mémoire seront entièrement disponibles pour la vérité objective, parce qu'ils seront délivrés de la préoccupation vaine de mon « ego ». Mon cœur sera tout entier ouvert à la personne de l'Autre, oublieux de lui-même, tout désireux de la seule cause qui en vaille la peine : la Rédemption de mes frères, le Royaume de Dieu.

« Vends ce que tu possèdes... Viens et suis-moi... »

« Si tu veux être parfait »... La perfection est donc possible ? Bien entendu, à condition d'en prendre les moyens. Or le Seigneur nous trace dans l'Évangile la voie de plus directe et la plus assurée, étroitement solidaire de celle du renoncement à nous-mêmes que nous venons d'étudier succinctement. C'est la voie de la pauvreté. Non pas de n'importe quelle pauvreté, mais de cette pauvreté absolue, qui consiste dans la renonciation à toute activité, à tout projet, à tout bien où le moi ancien puisse encore trouver une égoïste satisfaction.

En effet, lorsque le Seigneur demanda au jeune homme riche de « vendre tous ses biens et d'en donner le prix aux pauvres », il ne lui demandait pas autre chose que de renoncer à la jouissance et au profit de ses biens, et surtout à la sécurité matérielle qu'ils

lui procuraient. Jésus l'invitait à une aventure intemporelle, qui n'ait plus d'attache à un passé révolu, et plus aucune crainte pour un avenir laissé délibérément entre les mains de Dieu. Certes, notre être a eu besoin des « conditions matérielles » indispensables pour sa venue au monde, sa croissance, son éducation, sa survie : mais nous devons nous dire : « Le Père sait que j'ai besoin de tout cela ». Il sait d'ailleurs beaucoup mieux que moi de quoi j'ai besoin ; car nous nous illusionnons très largement en ce domaine, et aujourd'hui bien plus qu'autrefois, car nous nous sommes rendus tributaires de faux besoins qui sont devenus plus impérieux que les véritables !

C'est pourquoi il importe de dénoncer la tendance à la possession, à la propriété privée, à la sécurité, sociale ou non, à la caisse d'assurances, qui d'ailleurs n'écartent de nous aucun danger, et qui ne compense jamais les dommages qui peuvent se produire. N'est-il pas évident que l'assurance-vie nous assure d'une seule chose, que l'homme charnel est toujours en danger de mort ? Il n'y a en toutes ces choses extérieures à l'homme, dans tout l'avoir, aucune cause de survie, ni de santé, ni de salut ! Les biens véritables n'ont aucune mesure avec les biens matériels : car ils sont entre les mains de Dieu, ils viennent directement de lui, à commencer par ce bien suréminent qui est notre propre existence. Mais alors, pourquoi est-il si difficile de renoncer à ce qu'on possède ? C'est parce qu'il faut rompre tout un réseau d'habitudes, toute une adaptation de l'homme avec sa maison, les objets qui lui sont familiers, ses outils, ses occupations quotidiennes, où il n'a pas de surprises, où il peut subsister avec le moindre effet ; l'homme a trouvé un compromis : il n'a pas osé résoudre le problème de sa destinée et de son existence, il n'a pas surmonté par une foi lucide le vieux sentiment de désespérance qui pèse lourdement sur le cœur de tous les mortels, mais il a trouvé, en attendant, une situation qui ne lui donne pas le bonheur, mais qui lui évite le grand malheur d'avoir à prendre conscience de sa misère de créature pécheresse.

Les biens matériels conditionnent une vie amoindrie, et au fond, assez lamentable, parce que tributaire de nombre de servitudes. C'est pourquoi l'abandon des biens matériels et le recours au grand risque de la pauvreté et du travail gratuit ne sont pas autre chose que l'entrée dans une vie en plénitude, beaucoup plus proche de celle que nous aurons dans la gloire, lorsque, dans la liberté du corps spirituel, nous serons totalement « déconditionnés » par rapport aux éléments du monde.

Certes, il faut tenir compte des circonstances, et surtout des circonstances psychologiques, qui sont les plus difficiles à vaincre ! Du jour au lendemain, il est difficile de tout abandonner... et il semble bien que, sauf cas exceptionnels, Dieu ne nous demande pas de devenir mendiants. Mais nous devons nous entraîner à la pauvreté matérielle en renonçant d'abord à tous les biens factices et dangereux. Tant qu'un homme ne sait pas renoncer à sa cigarette, alors qu'il sait que le tabac est un poison, n'allons pas lui demander de donner tous ses biens aux pauvres, ni même la moitié ! Le gourmand stupide qui s'alimente sans aucun égard pour sa santé, l'alcoolique latent, qui ne saura jamais s'imposer un jour de jeûne ou même un jour sans vin, comment sortira-t-il des liens de la convoitise ? Certes il est nécessaire de s'alimenter, mais encore faut-il le faire intelligemment, au moins aussi bien que les animaux. Or le genre humain dans son ensemble, sur ce point, est beaucoup moins avisé que les animaux.

L'ascèse de l'alimentation

Que nous dit l'Écriture à ce sujet ? Beaucoup de choses ! Et d'abord le premier commandement donné à l'homme aussi bien qu'à tous les vivants, est : « Tu mangeras ».

Et Dieu spécifie qu'elle sera la nourriture de l'homme : « Voici que je vous donne toute herbe portant semence à la surface de la terre, et tout arbre qui porte un fruit d'arbre portant semence : ce sera votre nourriture » (Gen. 1/29). Les fruits et les céréales, puisque les « herbes portant semence » sont les céréales, dont nous cultivons un certain nombre : blé, riz, seigle, orge, maïs, sarrasin, épeautre, etc... Nous remarquons que les grandes races et les civilisations se sont développées avec la culture des céréales : la race blanche avec le froment, la race jaune avec le riz, et la race du nouveau monde avec le maïs ; Il faut effectivement beaucoup de traditions et beaucoup d'intelligence pour la culture des céréales : leur moisson, leur battage, leur mouture, afin de les transformer en pain. Tous les métiers qui s'édifient autour d'une vie agricole où domine la culture des céréales, grandissent l'homme, exigeant à la fois l'intelligence et l'habileté manuelle. Une intense poésie se dégage des semailles et des labours, des gerbes et du four, du pétrin et de la huche.

Le régime végétarien est donc bien le régime premier, primordial, celui qui fut donné avant la faute, et celui, par conséquent, auquel nous devons revenir. Tous les hommes spirituels ont senti cela : les monastères proscrivent la viande de leur alimentation. Il est hors de doute que les peuples chasseurs sont restés dans un état relativement primitif. A moins qu'en devenant carnassiers, ils aient perdu le privilège d'anciennes civilisations. Il est en effet tellement plus facile d'abattre un gibier avec une arme que de cultiver un champ ! Plus encore de la prendre au piège. On obtient ainsi immédiatement la nourriture sans être obligé de prévoir les semailles, d'attendre la pluie et le déroulement des saisons. Plus besoin de four ni de moulin, ni le travail monotone et fastidieux de la confection du pain et de la préparation des aliments.

C'est pourquoi après la faute, Dieu a prescrit des lois en Israël pour empêcher le peuple de devenir uniquement carnivore. Il a établi la distinction des animaux purs et impurs. Bien entendu, nous savons aujourd'hui, par les enseignements de la Vérité évangélique, qu'il n'y a aucune faute morale à manger éventuellement une tranche de porc : la Loi était donnée pour un peuple enfant qu'il fallait retenir sur la pente si facile du meurtre, celui de l'animal étant un dangereux entraînement à celui de l'homme. Mais manifestement, l'esprit de ces lois, nous l'avons déjà vu dans le Livre IV, est bien de mettre un frein à la consommation de la viande.

Nul doute que les peuples qui se disent aujourd'hui « civilisés » et qui, d'une certaine manière, le sont parce qu'ils ont dans leur tradition et leur génie des trésors incomparables, sont en train de devenir carnivores : est-ce l'indice, avant beaucoup d'autres choses, d'une prochaine décadence ? Il existe heureusement des mouvements tout contraires, préconisant une discipline dans l'alimentation, qui doit tendre à redevenir rationnelle et conforme aux données premières de l'Écriture.

Nous ne pouvons qu'applaudir aux mouvements « naturistes » qui, en ce domaine, cherchant à éliminer le plus possible les trafics et les transformations artificielles que l'industrie commerciale, jointe à la publicité, fait subir aux aliments. C'est sans doute à la culture dite « biologique » qu'il faut revenir, pour avoir des produits aussi sains que possible, dans le respect des lois divines qui président à la biosphère, lois dont nous commençons enfin à prendre conscience.

Mais quel que soit le régime que l'on adopte – et sans contredire le régime végétarien est le meilleur – il importe avant tout de veiller à la sobriété. « Frères, soyez sobres et veillez... » C'est la parole de Pierre, qui ne va pas toutefois jusqu'à préconiser

l'extrême rigueur de Jean-Baptiste, et de certains jeûneurs célèbres. C'est en effet dans la sobriété soutenue que la conscience peut rester vigilante, et même, ce n'est que par la pratique du jeûne que l'on peut atteindre cette super-conscience, qui est celle de l'homme vraiment adulte dans le Christ.

Nous avons d'ailleurs en ce domaine les exemples des saints qui, sans exception, ont pratiqué un régime d'une grande sobriété alimentaire. Il était prescrit aux Prophètes, à tous ceux qui étaient consacrés à Yahvé, de s'abstenir de boissons fermentées (Jg.13). En s'abstenant de viande, d'alcool, de tabac, tous les vrais religieux ne pratiquaient pas seulement une « mortification », mais ils étaient poussés par l'Esprit à revenir à une alimentation sans poison et sans toxine, la plus propre à assurer la santé. Il est parfaitement démontré que c'est le régime carnivore qui coûte de beaucoup le plus cher, non seulement parce qu'il oblige la ménagère à de fortes dépenses à la boucherie ou à la charcuterie, mais parce que l'élevage des bestiaux est la manière la moins économique, la moins rationnelle d'utiliser la surface du sol. Les ouvrages spécialisés auxquels nous renvoyons le lecteur, donnent sur ce point des statistiques et des barèmes ; et l'on est très étonné de constater le peu de surface nécessaire pour assurer la vie d'un végétarien, alors qu'il faut des hectares et des kilomètres carrés pour nourrir un mangeur de viande !

La pratique du jeûne

Jésus commença sa vie publique par un jeûne de 40 jours. D'autres jeûneurs l'avaient précédé ; il fut suivi par beaucoup d'autres : tous en ont obtenu un bienfait spirituel indiscutable. C'est par le jeûne et la prière que les Apôtres se préparèrent à envoyer en mission Paul et Barnabé ; événement capital pour la Rédemption et finalement pour l'entrée des païens dans l'Eglise (Lc.4/1s ; Mt.4/1s ; Mc.1/12 ; Act.13/1-3). Et Jésus nous dit clairement en présence de l'impuissance des Apôtres devant un possédé récalcitrant : « Cette sorte de démons ne se chasse que par le jeûne et la prière » (Mt.17/21). C'est pourquoi les successeurs immédiats des Apôtres qui vivaient encore intensément dans la doctrine qu'ils avaient reçue d'eux, se préparaient par le jeûne lorsqu'ils luttèrent contre le Démon, par divers exorcismes solennels qu'ils prononçaient sur les énergumènes ; la communauté chrétienne jeûnait et veillait lorsqu'elle s'apprêtait à enfanter de nouveaux chrétiens dans les eaux baptismales.

Il a fallu, ô paradoxe ! que ce soient les païens, tel Gandhi, qui réapprennent aux chrétiens la valeur incomparable du jeûne. Heureusement il a été suivi. A sa suite, un grand nombre d'hommes ont pu donner, par le jeûne, un sérieux ébranlement à la conscience de notre temps ; il est seulement regrettable – au moment où j'écris ces lignes – que la hiérarchie catholique n'ait pas l'air de connaître cette force puissante du jeûne surtout lorsqu'il est collectif et joint à la prière, pour obtenir un résultat d'ordre surnaturel, c'est-à-dire au niveau de cette lutte que nous avons à mener contre les puissances des ténèbres répandues dans les airs (Eph.6/10s). Car si le jeûne peut avoir des effets salubres et thérapeutiques indiscutables,¹ pour celui qui le pratique d'une manière purement médicale, joint à la prière et revêtu de son caractère sacramentel, il possède

¹ - La plupart des maladies sont guéries par le jeûne, notamment les maladies du système digestif, les maladies infectieuses, tuberculose, etc... le cancer également, lorsque l'on joint à la pratique du jeûne un retour au milieu vital, air, eau, soleil, nudisme, de manière à mettre l'organisme en état de défense.

une puissance souveraine pour délier les liens que le Prince de ce monde a tissés autour de nous ? Nul doute en effet que la première grande victoire remportée par le Seigneur Jésus lui-même contre lui se déroula pendant les quarante jours de son jeûne au Désert.

Les effets médicaux et thérapeutiques du jeûne s'expliquent aisément : le foie, délivré de la nécessité d'ingurgiter des aliments, et de les mettre en réserve, est tout entier disponible pour purifier le corps des diverses toxines accumulées par les excès de nourriture, par les grandes fatigues, de grands chagrins, ou simplement par une vie sans exercice corporel, confinée dans la paresse ou le moindre effort. Le jeûne nous apprend que « la vie est plus que la nourriture » ; le jeûneur apprend à dominer son appétit, lequel est devenu presque contraignant en raison de l'habitude de manger toujours et à certaines heures précises. Il faut vaincre la tyrannie d'un organisme qui finit par n'être conditionné que pour et par la digestion. Le jeûne nous délivre de la peur de mourir, car précisément l'instinct de survie se manifeste d'abord par l'appétence de la nourriture. En s'en privant volontairement, on apprend ainsi concrètement que la vie n'est pas que dans la nourriture, mais que la nourriture n'en est qu'une condition, nécessaire sans doute, mais non suffisante. Il y a d'autres conditions de la vie, beaucoup plus impérieuses, comme la respiration, par exemple, pour laquelle à notre détriment, nous faisons si peu de cas.¹

Il est beaucoup plus malaisé d'expliquer les effets surnaturels du jeûne ; mais leur évidence est tellement manifeste qu'ils ne sauraient être mis en doute. Ceux qui mettent en doute l'importance du jeûne parce qu'ils s'en abstiennent sont les premiers à constater aussi qu'ils obtiennent peu de grâces d'En haut. Pouvons-nous faire une hypothèse ? Qui sait si le passage normal de la vie terrestre à l'état céleste, du corps corruptible à l'incorruptible, ne peut pas se faire sans heurt et comme graduellement par le moyen d'un jeûne bien dosé, répété à certains intervalles, à certaines saisons – les quatre temps – à certaines périodes de la vie ? Les saints qui ont connu déjà, dans des phénomènes d'extase, de lévitation, une certaine participation à l'état de gloire, étaient tous des jeûneurs. Malheureusement aucune expérience véritablement scientifique et religieuse à la fois n'a été tentée dans ce domaine. Et pourtant les résultats que l'on pourrait en obtenir sont certainement bien supérieurs à ceux de la chirurgie cardiaque, par exemple !...

Cependant les indications traditionnelles de l'Eglise étaient formelles : elles qui prescrivaient autrefois le long jeûne de Carême, ceux des quatre temps, ceux des vigiles des grandes fêtes. L'abolition de cette discipline du jeûne marque une grave déficience de la foi au niveau de la conscience collective chrétienne ; alors que justement, c'est à notre époque, en raison des pollutions, des fatigues excessives, du surmenage, que nous aurions le plus besoin d'une sévère et rigoureuse discipline du jeûne !

Les règles traditionnelles basées sur les Ecritures, durèrent très longtemps, jusqu'à l'orée de notre siècle, et elles démontrèrent leur efficacité, dans la mesure bien entendu, où elles furent observées ! Pourquoi ne pas y revenir ? L'idéal est que chacun, à mesure qu'il prend conscience de l'importance de la prière et du jeûne, sache s'imposer la discipline qui lui convient le mieux. D'ailleurs une nourriture équilibrée est toujours un jeûne relatif : il est très mauvais de manger toujours à sa faim, de même qu'il est dangereux pour le sportif d'aller toujours à la limite de ses forces. Si l'on songe en effet à

¹ - La pratique de la respiration contrôlée est d'une importance souveraine pour acquérir la maîtrise du corps et surtout des émotions qui troublent et perturbent le système nerveux. Voir les ouvrages sur le Yoga.

l'effort que l'organisme est obligé de fournir pour la transformation chimique des aliments ingurgités, nous sommes stupéfiés ! La fatigue qui provient de la digestion est sans contredit la plus grande de toutes, et c'est pourquoi il convient de l'alléger le plus possible en évitant comme la peste les banquets, les repas copieux, et en ne prenant que les aliments nécessaires, sous la forme la plus simple possible. Fuyons les artifices fallacieux de la cuisine gastronomique ! Ménageons ces discrets serviteurs que sont l'estomac, le foie, les intestins, le pancréas... Laissons-les se reposer de temps en temps, et parfois même leur accorder de longues vacances.

La gymnastique

Paul nous dit qu'elle n'est que de peu d'utilité (1 Tim.4/8) ; mais il ne dit pas qu'elle soit sans utilité. D'ailleurs Paul était un marcheur et un travailleur manuel ; son corps était sans cesse en activité. Il faisait sa gymnastique par le seul fait de ses voyages missionnaires et de son métier de tisserand. S'il vivait de notre temps, en constatant que l'automobile a privé la plupart de nos contemporains de l'usage naturel de leurs jambes et que les travaux les plus pénibles ne se font plus que par des moteurs et des boutons, il affirmerait que la gymnastique est non seulement d'une grande utilité, mais qu'elle est devenue d'une impérieuse nécessité.

L'ère industrielle n'est pas advenue par la foi, ni même par la raison, dans le but d'un épanouissement humain : elle est advenue sous la poussée de la convoitise et par l'appât du gain. Elle est advenue dans l'orgueil et l'impiété. Il est vrai théoriquement que le cheval-vapeur devrait permettre à l'homme beaucoup de loisir, et par conséquent l'accession à la culture physique et intellectuelle, morale et spirituelle. Théoriquement, l'humanité devrait satisfaire à ses besoins matériels – les vrais – par un travail servile, mais sanctifiable, de quelques heures par jour ! Mais il y a loin de la théorie à la pratique, et nous sommes obligés de constater que nous avons été pris au piège de la machine. Ni la mécanique, ni le pétrole, ni l'électricité n'ont tellement contribué au progrès spirituel de l'humanité, qui est d'un tout autre ordre. Les plus merveilleuses inventions – TSF, TV – ont étrangement favorisé la corruption et le crétinisme. L'intelligence technique n'a pas délié l'homme du joug de l'Adversaire : c'est lui qui a su utiliser toutes ces ressources matérielles pour son empire, c'est-à-dire pour notre perte. Sans parler des efforts fournis pour ce qui est directement orienté à la mort, comme la fabrication et le trafic des armes, des bombes, des missiles, des avions de bombardement, des bases de lancement, et toutes ces activités horriblement angoissantes que constituent l'espionnage et le contre-espionnage des Etats guerriers et stupides ! Mais c'est dans la vie quotidienne que les ravages s'opèrent, puisque l'homme en devenant robot dans sa profession est privé de jugement par l'information, et hypnotisé par les rythmes et les images de la publicité et de la chansonnette ! La beauté, la force diminuent, la résistance aux maladies s'affaiblit d'année en année, à voir le développement de la médecine et des hôpitaux. Nous serons bientôt à même de juger à quel point il nous a été préjudiciable et amer de nous écarter du Dieu vivant et de ses commandements !

Oui, l'homme heureux est un marcheur. Quiconque en fait l'expérience, sait que c'est le moyen de voyager idéal, si l'on veut vraiment connaître et admirer le pays que l'on traverse, entrer en contact avec les habitants, savourer les repas avec bon appétit, apprécier la fraîcheur des sources et des fontaines, échapper à la tyrannie de la route rectiligne et dangereuse, et goûter la liberté des sentiers de forêts, des landes désertes, des vallées ombreuses ou des crêtes escarpées...

Heureux encore les travailleurs manuels qui trouvent dans une noble tâche qui les grandit la satisfaction d'un ouvrage significatif, porteur d'amour et de beauté ! Heureux ceux qui peuvent encore exercer leurs muscles à la pioche, la pelle, la hache et la bêche ! Cependant, même ceux-ci, pour éviter la « déformation professionnelle », feront bien de pratiquer chaque jour une gymnastique susceptible d'entretenir et de développer toute l'harmonie de leur corps. Car notre gymnastique ne sera pas celle de la compétition, ni de la performance, mais celle d'un véritable culte, tendant à rendre gloire à Dieu en ce chef d'œuvre de ses mains qu'est le corps, temple du Saint-Esprit.

Toutes les méthodes de gymnastique sont bonnes : celui qui pourra pratiquer la méthode Hébert, en se livrant à tous les mouvements naturels, marcher, grimper, sauter, courir, lancer, ramper, équilibre, etc... ne manquera pas dès le matin, d'affronter la fraîcheur de l'aurore, même le froid et la neige. Ce contact avec le milieu naturel, un peu éprouvant dans les débuts, est éminemment salubre. Malheureusement tous ne jouissent pas d'un tel avantage ; beaucoup devront se contenter de respirer profondément, de faire quelques exercices de force et d'assouplissement sur leur balcon, au-dessus de la rue, ou dans leur chambre derrière la fenêtre entr'ouverte, si toutefois l'air de la rue n'est pas plus pollué que celui de l'appartement. La cité des hommes a voulu que les plus grands biens de la nature soient retirés à ses habitants ! Qu'ils profitent le mieux possible de ce qui leur est laissé, dans l'espérance du renouvellement prochain de la terre, avec le retour du Seigneur, qui ne manquera pas de nous ramener à un style de vie conforme à la volonté du Père.¹

On a dit beaucoup de bien de certaines disciplines importées de l'Orient, telles que le yoga, le zen... Ceux qui les pratiquent modérément et raisonnablement en vantent les avantages indiscutables, et cela se voit dans leur comportement, empreint de calme, de sérénité, de paix. Elles favorisent la méditation et la prière, la maîtrise de soi, la patience et toutes sortes d'excellentes vertus, dont la pratique rendrait sinon heureuse, du moins agréable la vie sur la terre. C'est ainsi que nous rejoignons la pensée de Paul : sans l'ascèse intérieure du moi, sans la mortification de la convoitise, la gymnastique, si parfaite soit-elle, ne pourra amener que la forme physique. Et même, paradoxalement, si l'homme ne cherche pas à s'améliorer tout entier, et à cultiver avant tout les talents de son cœur et de son esprit, la meilleure des disciplines physiques perdra bien vite son attrait et son efficacité. La persévérance dans l'exercice du corps reste un stimulant pour persévérer aussi dans la discipline intérieure, l'étude de la Parole de Dieu, la soumission à l'Esprit-Saint, l'adoration du Père. Une parfaite santé du corps doit normalement être favorable à l'acquisition du Salut, à la parfaite réussite de la créature humaine dans l'incorruptibilité.

- fin du chapitre 3 -

¹ - Il y a lieu de recommander aussi le vélo, l'alpinisme, la natation, le basket, le volley, etc... le ski, à condition qu'il soit dépouillé du snobisme dont il est auréolé aujourd'hui. Le sport doit être vrai et pauvre, et sans recherche de vaine gloire.

Chapitre 4

L'ascèse de la relation

Les solitaires des temps passés n'avaient peut-être pas saisi très clairement ce qui nous apparaît aujourd'hui avec évidence : que la personne ne peut se justifier et se développer que par le jeu des « relations réciproques ». Mystère fondamental : celui même de l'intimité divine. Cette intimité a été rendue communicable à des êtres créés, si étrange, si « impensable » que cela puisse paraître ! C'est en effet en l'homme et par l'homme que le Mystère Trinitaire tend à se révéler ! Oui, l'homme corporel et charnel, si inférieur qu'il soit en intelligence et en puissance, par rapport aux Anges, possède sur eux ce privilège d'être constitué par des personnes distinctes dans une même nature. Un langage peut les unir, elles peuvent entrer dans une communion de connaissance et d'amour véritablement significative de ce qui fait la gloire intrinsèque de notre Créateur. On comprend que l'Ange ait été jaloux de l'homme, et qu'il ait tout essayé pour dégrader et ruiner la personne humaine, en faussant et en dissolvant les « relations » qui auraient dû amener les personnes à leur plénitude.

Et c'est sans doute parce qu'ils ne trouvaient pas dans la société de leurs semblables la compréhension indispensable, l'accueil, la bienveillance, le sourire, l'assistance, que les ermites ont préféré aux visages humains la dureté des pierres et la solitude brûlante des sables. Ils ont tenté de renouer avec l'invisible, avec le Seigneur lui-même, la Relation fondamentale, sans laquelle les relations entre les personnes humaines ne peuvent que s'avilir dans l'hypocrisie, le mensonge, la domination, et la flatterie, l'exploitation mutuelle, l'asservissement, la moquerie, l'ironie, jusqu'au honteux trafic où l'homme et la femme sont vendus à prix d'argent. Ils avaient donc hautement raison de rechercher d'abord le premier précepte : « Tu aimeras le Seigneur ton Dieu de tout ton cœur, de toute son âme, de toutes tes forces... » Mais peut-être aussi, chez certains de ces pionniers du désert, y eut-il une tentation de fuite à l'égard du prochain, qui reste dans le plan de Dieu le premier moyen de sanctification. Il fut sans doute, pour certains tempéraments trop délicats, sensibles, timides, une épreuve insurmontable.

Que va devenir la personne qui se replie ainsi sur elle-même, et qui refuse la « relation » avec l'autre, avec ce prochain immédiat ? Victime de névroses, plus ou moins cachées : paranoïa, folie de la persécution, illusionnisme mystique, rêveries paresseuses, inhibitions, craintes, mutisme... dépressions de tout genre. Les psychiatres découvrent aujourd'hui que nombre de maladies mentales, de troubles fonctionnels ont pour origine des déficiences graves, souvent inavouées, ou mêmes inaperçues au niveau de la relation. Une cité grouillante, où chacun vit « pour soi » dans les rapports de voisinage purement artificiels, où jamais l'on ne parle à cœur ouvert avec quiconque, est une solitude pire que celle du désert. Paradoxalement les ermites et les anachorètes ont recherché une solitude moins grande que celle de la ville : ils ont voulu d'abord la Présence, celle de Dieu, et éventuellement celle de quelques frères et sœurs qui partagent la même quête de la Foi.

De sorte que l'idéal du psaume reste toujours devant nous, comme une condition même de la vie impérissable :

« Voyez qu'il est doux, qu'il est bon, d'habiter en frères dans l'unité ! »

« ... Là, le Seigneur y a voulu la bénédiction et la vie à jamais ». (Ps.133 Hb)

« Celui qui ne hait pas père et mère ne peut être mon disciple... » (Lc.14/26)

Ces considérations vont nous permettre d'entrer dans l'intelligence de cette parole surprenante du Seigneur : « Quiconque vient à ma suite, et cependant ne hait pas son père, sa mère, ses frères, ses sœurs... ne peut être mon disciple » En outre, lorsque le Seigneur envoie ses disciples en mission, il leur prescrit : « Ne saluez personne en chemin ». Nous trouvons là sans doute les versets les plus choquants, les plus étranges de l'Évangile. Et pourtant ces paroles sont tombées des lèvres de Jésus ! Nous sommes d'autant plus assurés de leur authenticité que les témoins qui nous les ont rapportées ne les ont pas admises sans être obligés de surmonter leur scandale. Ils ne les ont comprises que lorsqu'ils sont entrés, non sans peine, dans l'intelligence du Bon Plaisir du Père !

De même qu'il faut une mortification indispensable du « vieil homme », une ascèse individuelle supprimant les tendances animales, pour que l'être humain devienne tout entier disponible à l'Esprit de Dieu, il faut également une mortification, une suppression de toutes les relations entre les personnes, lorsque ces relations n'ont pas été établies dans la Vérité, lorsqu'elles ne peuvent se régénérer et se transformer par l'amour. « Tout ce que le Père n'a pas planté de sa main sera arraché ». Et comme les « liens du sang » n'ont pas été établis selon le plan de Dieu, même s'ils n'ont pas empêché la foi, ils doivent ou se transformer, se transfigurer, ou bien alors disparaître.

Telle est donc cette « coupure » à l'égard du monde, dont parlait l'Apôtre Jacques : « La religion pure et immaculée devant Dieu notre Père est de se garder des souillures de ce monde, et de visiter les veuves et les orphelins dans leurs détresses » (Jac.1/26-27). Les traditions de l'Église sont entrées vigoureusement dans cette ligne austère : la profession « religieuse » comportait une rupture rigoureuse avec la famille ; toutes les relations mondaines étaient suspectées et réprouvées, même si elles étaient déjà chargées d'une authentique amitié. Les cloîtres infranchissables gardaient jalousement isolées du « monde » les personnes « consacrées à Dieu ». Or le monde dont elles se méfiaient ainsi était cependant chrétien, composé de baptisés et de confirmés dans l'Esprit-Saint. Alors que penser ? Que la conscience chrétienne reconnaissait que le type de vie, que le mode de vie des simples fidèles était très au-dessous des simples exigences de l'Évangile et de la perfection qui nous est demandée par le Seigneur : « Soyez parfaits comme votre Père céleste est parfait... »

Est-il bien assuré que la perfection était plus facile à l'intérieur du cloître qu'à l'extérieur ? Quel genre de perfection ? L'expérience a montré que les saints n'ont pas été tellement plus nombreux d'un côté que de l'autre, et que les « religieux » et les « religieuses » ont eu aussi leurs échecs et leurs épaves, encore que les sujets aient toujours été sélectionnés. Dans les paroisses, les simples fidèles soumis à la juridiction de leur curé avaient peine à rejoindre le Bon Plaisir du Père ; mais dans les couvents beaucoup de « traditions humaines » beaucoup plus asservissantes, brisaient les personnes « consacrées à Dieu » au lieu de les épanouir. Dans le désarroi moral qui a accompagné la perte de la vraie Tradition Apostolique, il était inévitable que la terreur du péché et de l'enfer aboutît à de profondes mutilations infiniment regrettables dans ce domaine des relations entre les personnes, très semblables aux mutilations corporelles humiliantes qui labouraient les chairs.

S'il doit donc y avoir une ascèse indispensable des relations entre les personnes, il faut en situer exactement la portée, en définir le sens et les limites, pour ne pas, là encore, arracher imprudemment une « plantation de la main du Père », et provoquer ainsi une blessure mortelle et irréparable. Or, c'est par la parole et par l'amour que les échanges s'établissent entre les humains, par le moyen de la sacramentalité du corps. Telle est la pensée de Dieu. Le corps est le sacrement, le signe sensible d'une réalité transcendante et divine qui le dépasse infiniment. C'est pourquoi la parole humaine doit être le véhicule du Verbe, et l'amour humain, qu'il soit la simple amitié ou l'union entre les sexes doit être le véhicule de l'Esprit. Je ne vois pas que le Père puisse être glorifié en l'homme autrement que par le culte en « Esprit et en Vérité », s'exprimant par une « liturgie », toute simple et toute directe des relations entre les personnes.

L'ascèse de la parole

Notons d'abord qu'il y a réciprocité entre l'ouïe et la parole, comme l'enseigne l'apôtre Jacques :

« Sachez-le, mes frères bien-aimés, que chacun soit prompt à écouter, lent à parler, et lent à la colère... (1/19)

« Si quelqu'un s'imagine être dévot sans mettre un frein à sa langue, il trompe son propre cœur, sa dévotion est vaine... (1/26)

Et plus loin, au cours de cette même épître, Jacques revient sur le même sujet :

« Si quelqu'un ne commet pas d'écart dans les paroles, c'est un homme parfait : il est capable de régenter tout son corps. »

Puis il se sert des comparaisons du frein du cheval et du mulet, du gouvernail du navire, montrant que la maîtrise de la langue est capitale. « Tous les maux proviennent de la langue » dit-il, c'est-à-dire d'un mauvais usage de la parole. Mais il est bien entendu qu'un bon usage de la parole pourra nous apporter tous les biens.

Il faut comprendre cela. Notre conscience et notre subconscient sont imprégnés de toutes sortes d'influences que nous avons reçues dans le monde perdu où nous sommes nés. Ce que nous exprimerons « spontanément » ne sera pas automatiquement le reflet de la justice et de la vérité ! Et comment nous rendre compte de ces profondes « impressions », de ces gravures déposées en nous, depuis que nous avons balbutié les premiers mots de notre langue maternelle ? Ce qui nous a marqués le plus profondément ne réapparaîtra que par la parole, à condition que la conscience soit vigilante, toujours éveillée pour apprécier les mots qui montent aux lèvres et porter sur eux le jugement qui convient.

C'est bien là en effet ce que nous disait le Seigneur :

« Race de vipères, comment pourriez-vous dire de bonnes choses étant mauvais ? Car la bouche parle de l'abondance du cœur. L'homme bon tire de bonnes choses de son trésor qui est bon, et l'homme mauvais tire de mauvaises choses de son trésor qui est mauvais. Et c'est pourquoi je vous le dis que toute parole oisive que prononceront les hommes, ils en rendront compte au jour du jugement, car c'est par tes paroles que tu seras déclaré juste, et c'est d'après tes paroles que tu seras condamné. »

C'est bien en effet le véritable « homme bon » qui nous parle, le fils de la Vierge Marie immaculée, qui sait tirer de « son trésor des choses excellentes », et qui commence ici son discours par cette invective : « Race de vipères... » Nous sommes fixés ! Aux pharisiens, qui étaient de fort honnêtes gens, il disait : « Vous avez le Diable pour père » ; ils étaient comme nous-mêmes, issus de la race pécheresse d'Adam, par l'entremise de ce fameux Serpent dont parle la Genèse. Avant même qu'il ait ouvert la bouche, le nourrisson porte en lui les séquelles du péché, un « mauvais trésor » ; à mesure qu'il grandit, et qu'il peut s'exprimer dans la société, il aura une tendance facile et « naturelle », une inclination à faire chorus avec tous les mauvais propos, dont Jésus nous dit qu'ils sont à l'origine de tous les maux :

« Ce qui sort du cœur de l'homme, voilà ce qui souille l'homme. Car c'est du dedans, du cœur des hommes que sortent les mauvais propos, débauches, vols, meurtres, adultères, méchancetés, fraude, cupidité, envie, diffamations, orgueil et folie... » (Mc.7/21)

Nous sommes donc bien fixés, et dès le point de départ, désillusionnés sur nous-mêmes. Mais aussi, nous sommes instruits sur le moyen de purifier en nous ce « trésor » et d'en éliminer le péché et ses conséquences : la vigilance sur les paroles.

Et c'est bien ce que signifie le mot « oisives », ou « oiseuses » qui, au premier abord, paraît étrange. Il nous est cependant d'un grand secours. Comprenons en effet que le curé ne sera pas jugé sur le sermon qu'il aura soigneusement préparé pour être conforme à ce qui doit être enseigné officiellement ! Que le Maire ne sera pas jugé sur le discours officiel qu'il devra prononcer à l'occasion de telle ou telle cérémonie ! Ce sont, au contraire, les paroles qui jaillissent spontanément, au fil des circonstances, qui manifestent ce qu'est le cœur profond. Au-dessous du personnage, il y a l'homme ; et c'est l'homme qui passera en jugement lorsque le personnage qu'il aura joué en ce monde, sous des masques divers, aura disparu.

Revenons à la parole de Jacques : « Que l'homme soit prompt à écouter, lent à parler, et lent à la colère ». Pourquoi ici cette mention de colère ? Parce que justement la parole « oiseuse », « spontanée » est souvent une parole de colère, en prenant ce mot dans le sens le plus large, indignation, ressentiment, agressivité. Telles sont les tendances du vieil homme, du « sale individu » que nous portons en nous-mêmes : il est marqué par la méfiance, il considère son prochain comme un ennemi ; il est fermé à l'autre, il a tendance à une fermeture toujours plus hermétique. Il s'oppose spontanément à quiconque voudrait « violer » son territoire, aussi bien son territoire psychologique que sa « propriété privée ». Il y a des gens qu'il ne « pourra pas voir », qu'il ne pourra pas sentir. Il forme autour de lui une bulle en plusieurs couches, une carapace étagée en plans successifs, où interviennent des notions de voisinage, de classe, de culture, de tribu, de race... Le moi charnel pratique une auto-défense qui est un refus de se donner, de se livrer, de s'ouvrir à l'autre. Elle est mentale et imaginative, mais elle se manifeste par les « frontières » du vêtement, de la maison avec ses murs, sa porte et ses serrures, par la carrosserie de l'automobile ; par les remparts, les armes, et finalement la défense nationale. Et tout cet arsenal de la fermeture de la personne à l'amour s'exprime partout et constamment par la parole, qui dans le monde, véhicule les querelles, les disputes, les conflits d'intérêts, les procès, les diatribes, les satires, les polémiques, les sarcasmes, la médisance, la calomnie...

C'est pourquoi l'ascèse de la parole est si importante et si efficace pour opérer le redressement psychologique indispensable, sans lequel l'homme charnel ne saurait devenir spirituel. L'idéal est que les paroles spontanées deviennent celles même du Dieu vivant en nous, et qu'elles soient l'écho fidèle du Verbe de Vérité, et chargées de l'Amour gratuit et infatigable qui vient de l'Esprit. Tel était en effet l'idéal du psalmiste qui méditait jour et nuit la loi de Dieu de manière à ne laisser monter sur ses lèvres que ses paroles.

« In labiis meis pronuntiavi omnia judicia oris tuis » :
« Sur mes lèvres, j'ai prononcé tous les jugements de ta bouche ». (Ps.119 hb)

On ne saurait mieux dire. Si nous ne sommes pas nourris de la Divine Parole, que dirons-nous ? sinon vanité et sottise, qui n'ont pas cours dans l'assemblée des saints. Nous ne trouverons en nous-même qu'un vide affreux, et nous resterons muets. Tout comme cet homme qui s'était introduit dans le repas de noces sans porter la robe nuptiale ; interrogé par le maître de maison sur son irrégularité, « il demeura muet », et fut rejeté dans les ténèbres extérieures. Il n'avait pas pris soin durant sa vie d'alimenter son Trésor intérieur, et au moment décisif en tirer les choses bonnes et excellentes qui l'auraient accrédité et justifié aux yeux de Dieu et de ses Saints. « La bouche du juste médite la sagesse, et sa langue dit le droit » (Ps.36). D'ailleurs comment se manifesta le Don de l'Esprit sur les Apôtres : « Ils commencèrent à parler et à dire les merveilles de Dieu ». Ils n'avaient donc pas parlé auparavant ? Si, mais pas encore pour dire des paroles de Vérité et d'Amour authentiques.

Le Démon est muet ; Dieu est Verbe, le Verbe est Dieu

Ces formules lapidaires des Ecritures fixeront les lignes générales de notre ascèse. Certes, observer le silence est un excellent moyen d'empêcher toute mauvaise parole de monter sur nos lèvres. Et vis-à-vis du tumulte grandissant de ce monde, du bruit infernal dont il est le théâtre, le silence est une condition première et indispensable pour retrouver la relation intérieure avec Dieu, notre Créateur. C'est pourquoi tous les hommes pieux, désireux de se sanctifier, se sont toujours retirés dans la « bienheureuse solitude », pour y goûter d'abord son silence. Certains ordres religieux font d'ailleurs du silence un point essentiel de la règle. Les trappistes ne communiquaient entre eux que par un code de signes manuels. Mais ce code lui-même peut être utilisé pour un bavardage de vanité, car il est parfaitement possible de rompre le recueillement du silence autrement que par la parole.

Quoi qu'il en soit, la discipline du silence ne peut être qu'un moment : ce qui tend à éliminer toute conversation futile, tout propos de vanité. Mais le silence ne saurait être un but en lui-même : Dieu a donné la parole à l'homme pour qu'il s'en serve, et qu'elle devienne le véhicule de la vérité et de l'Amour. L'Evangile nous raconte que Jésus chassait un jour un « démon muet », non pas que le Diable soit muet, mais il rendait muet un pauvre homme, non sans l'avoir rendu sourd. Le Diable sait bien s'y prendre pour accomplir en l'homme son œuvre de démolition et de destruction, de mutilation et de mort. Il prive l'homme de la Parole de Dieu qui seule peut le créer et le sauver, et il l'empêche ensuite de proférer cette même parole pour en porter témoignage.

Nul doute en effet que l'ordre donné par le Seigneur à ses disciples était avant tout de parler : « Allez, prêchez, enseignez toutes les nations, et apprenez-leur à mettre en pratique tout ce que je vous ai enseigné... » Bien mieux, pour que le disciple qui se trouve contraint de porter témoignage dans des conditions difficiles, devant des gens qui ne

veulent pas l'entendre, le Seigneur promet une assistance toute spéciale de l'Esprit-Saint : « Ne vous souciez pas à l'avance de ce que vous aurez à dire : c'est l'Esprit de votre Père qui vous donnera alors une sagesse à laquelle personne ne pourra résister... » (Lc.12/11-13). Et les Actes nous montrent effectivement les Apôtres, ayant reçu l'Esprit-Saint qui les a confirmés et éclairés en tout ce que Jésus leur avait dit, « ne plus pouvoir s'empêcher de parler », et « proclamer partout les merveilles de Dieu ».

Finalement, c'est bien pour cela que nous sommes créés : pour exprimer le Verbe, pour dire et proclamer toute la Sagesse et la Science de Dieu, sagesse et science cachées dans la Création et dans l'Histoire. Cachées... mais manifestes en même temps, pour qui a reçu de l'Esprit le don d'intelligence ! Mieux encore, nous sommes créés pour incarner le Verbe de Vérité, et réaliser en nous-mêmes la pensée du Père : or cette pensée nous est typiquement montrée et manifestée en Jésus-Christ notre tête. Si donc nous devenons membres vivants de la Parole vivante de Dieu, il est bien évident que toutes les paroles qui montent sur nos lèvres seront conformes à Celui par qui nous vivons !

Dieu est Esprit...

Non pas l'Esprit hors de la chair, mais l'Esprit résidant en la chair et lui donnant sa véritable signification. En disant « Dieu est Esprit », nous pensons surtout à cette troisième personne dont le Nom propre est « Esprit-Saint ». Il est, Lui, la Relation subsistante de connaissance et d'Amour entre le Père et le Fils. Ce mystère ineffable de la vie intime de Dieu ne nous a pas été révélé pour satisfaire notre curiosité, mais pour qu'il se réalise en nous-mêmes, par une correspondance, une résonance vitales, afin que la Trinité Sainte et invisible devienne connaissable et transparente à travers la Créature faite à son image et selon sa ressemblance. Et c'est à ce niveau de foi que le corps doit devenir sacrement de Vérité et de communion.

Aimer ! Quel idéal désirable ! Etre aimé, idéal plus désirable encore ! N'est-ce pas en effet dans cet amour réciproque que réside le Royaume de Dieu ? Tous nos malheurs ne proviennent-ils pas d'un manque d'amour, d'innombrables déficiences dans l'ordre de l'Amour ? Toute la désolation de la Terre est-elle autre chose qu'une absence d'amour ? Dieu serait-il donc absent ? L'Esprit-Saint se serait-il donc envolé ? Comme la colombe qu'envoya notre patriarche Noé par la fenêtre de son arche, il ne trouve pas de lieu sur la terre où se reposer... Il en était ainsi, certes, lorsque la terre était pleine de violence et de péché, et que son cri de blasphème perçait la voûte des cieux. Et si la terre d'aujourd'hui tend à devenir sanglante et guerrière, il en sera de même : l'Esprit sera contraint de la quitter. Car l'Esprit et l'Amour sont la même personne qui, à l'appel du Seigneur Jésus, a bien voulu demeurer parmi nous qui croyons et qui cherchons sincèrement à aimer, afin que les péchés soient supprimés.

Dire que l'amour chasse le péché ou que l'Esprit-Saint en opère la rémission, c'est tout un. Dire que celui qui aime accomplit la loi ou que l'Esprit-Saint accomplit en lui toute justification et sanctification, c'est tout un. Ce qui importe uniquement est de rendre notre cœur et tout notre être disponible à l'Esprit de Dieu : en toutes ses capacités d'aimer, tout comme nous avons vu que l'ascèse de la parole doit amener sur nos lèvres le Verbe de Dieu.

Mais pour aimé et être aimé, il faut en être capable : or l'homme ne naît pas capable d'aimer ; il naît conditionné par la chair et le sang, c'est-à-dire par les tendances

animales qui sont profondément égocentristes et grégaires. De même que l'ascèse de la parole nécessite une mortification de toute parole vaine et inutile, de même l'ascèse du cœur et des sens doit aboutir à une maîtrise de soi, en même temps qu'à une disponibilité à l'Esprit-Saint, en vue d'un amour vraiment gratuit et désintéressé, « sans hypocrisie », selon la parole de Paul (Rom.12/9s).

Or pour devenir capable d'aimer constamment, et non pas seulement d'un bon mouvement transitoire et occasionnel, l'apôtre Pierre, dans sa deuxième lettre, nous propose tout un cheminement qui, en 7 étapes, nous conduira à l'amour parfait, à l'Agapè, conforme à l'Esprit de Dieu. Ce texte est souverainement important : il est une lumière pour nous faire discerner et reconnaître les circonstances providentielles que Dieu notre Père bien-aimé dispose de sa main, pour nous éduquer comme ses fils, nous rendre capables d'aimer selon son cœur :

« ... maintenant que vous êtes devenus participants de la nature divine, échappez à la corruption du monde, celle qui est dans la convoitise. C'est à cela même qu'il faut apporter toute l'ardeur de votre zèle, ajoutant à votre foi la vertu, à la vertu la connaissance, à la connaissance la maîtrise de soi, à la maîtrise de soi la patience, à la patience la piété, à la piété l'amour fraternel, à l'amour fraternel l'agapè. » (2 Pe.2/5-7)

Le « Pierre » qui écrit cette épître est bien le même que celui qui disait aux Juifs qui lui demandaient, le jour de la pentecôte : « Que devons-nous faire ? » : « Arrachez-vous à cette génération pervertie ». Un ordre nouveau est venu avec le Christ, ordre ouvert sur l'immortalité et l'incorruptibilité, transcendant à ce monde de corruption issu de la convoitise. Nous avons été baptisés dans le Seigneur Jésus-Christ, greffé sur cet ordre nouveau, mais encore faut-il que nous correspondions de toute l'ardeur de notre zèle au Don de Dieu. On peut méditer longuement sur les mots que Pierre nous livre ici, comme étroitement imbriqués les uns dans les autres, et correspondant en quelque sorte à une échelle de valeurs pour parvenir à l'Agapè, l'amour parfait, le bel amour.

D'abord la « vertu » doit compléter la foi : c'est dire qu'une foi sans les œuvres est morte sur elle-même. C'est la pratique de la vertu, qui est l'art de plaire à Dieu, qui authentifie la valeur de la foi. Le mot « vertu » en effet est en grec le mot « arète », qui vient de « aresco », lequel signifie « plaire ». Le Christ est l'objet des « complaisances » du Père. C'est pourquoi il est le modèle et le principe de toute vertu.

La « connaissance » est la qualité d'une foi particulièrement lucide, qui ne se borne plus à dire un « amen » inconditionné à la Parole de Dieu – ce qui n'est déjà pas si mal – mais qui comprend la cohérence interne de cette divine Parole et qui en apprécie les raisons profondes. Les Apôtres ont reçu cette connaissance lorsque Jésus, après sa résurrection, leur parlait du Royaume et leur expliquait le sens des Ecritures (Lc.24).

La « maîtrise de soi » est-elle plus que la vertu ? Oui, la maîtrise de soi est la vertu achevée, qui n'a plus besoin des états et des appuis de la discipline et des règlements. La maîtrise de soi est cette vigilance pénétrante qui perce jusqu'aux intentions du cœur et qui a discipliné l'imagination. A partir de là, tout le corps peut se tenir tranquille et demeurer disponible à l'impulsion de l'Esprit. Mais la Maîtrise de soi a besoin d'être confirmée par l'épreuve : et l'épreuve en général, n'est pas à aller chercher au loin, elle est en nous et autour de nous, dans les circonstances que le Père nous dispose avec sagesse, sachant très exactement ce qui nous convient dans le moment présent. Les grandes épreuves

n'amènent pas forcément une grande patience : tout dépend de la manière dont elle sont affrontées, supportées et surmontées. La « patience » : c'est-à-dire la force de souffrir avec le Seigneur pour la Rédemption du monde, peut s'acquérir tout aussi bien dans les humbles détails de la vie quotidienne, car « celui qui est fidèle dans les petites choses sera aussi fidèle dans les grandes ».

Mais cette patience n'a tout son sens que dans la dimension verticale de l'amour de Dieu. Elle doit être en référence constante avec la piété. Or nous savons que la piété n'est autre que cette vigilance supérieure sur l'invisible, sur les intentions de Dieu, sur le désir de l'Esprit. A vrai dire, nous sommes déjà bien au-delà de la simple ascèse : ou, si l'on veut, nous parlons de cette super-ascèse qui porte sur ce qu'il y a de plus central et de plus profond dans l'âme humaine : son rattachement permanent à son Créateur. Mais bien entendu, cette piété intérieure a besoin, pour se maintenir et s'afficher, des « exercices de piété », des prières orales, du chant de l'office divin, de la lecture des Saintes Lettres. Car si la piété est une supplication vers Dieu, elle est aussi une réponse de Dieu à celui qui le cherche ; et cela par le moyen ordinaire des textes sacrés éternels qui ont été mis à notre portée et dont nous ne pénétrons jamais assez la haute signification.

La piété ne saurait être solitaire : elle doit déborder en expansion. C'est dans l'amour fraternel qu'elle prouvera son efficacité et son authenticité. Le Seigneur que nous invoquons dans la prière est aussi celui qui vit dans notre frère, surtout dans le plus souffrant. Il nous est hélas impossible de soulager d'un coup toutes les souffrances de ce monde ! Le Seigneur Jésus lui-même, lors de sa visite, n'a pas guéri tous les malades de la terre, ni même ceux de la Palestine ! Il n'a pas rendu la vie aux morts, sinon d'une manière exceptionnelle ; mais il a donné l'enseignement capable de rendre les hommes immortels en les mettant hors d'atteinte de notre Adversaire d'où proviennent tous nos maux. C'est pourquoi il n'y a pas d'œuvre de charité plus grande ni plus urgente que celle de la prédication de l'Évangile. Car si l'homme ne retourne pas, en Jésus, au Bon Plaisir du Père, l'empire de la mort et de tous les maux qui la précèdent et l'accompagnent reste entier. Et comment les hommes connaîtront-ils le Bon Plaisir du Père si personne ne les en instruit ? Il est vrai que les hommes de notre temps, tout comme les contemporains de Jésus, ne sont pas toujours ouverts, ni bien disposés : ils sont légers et futiles, occupés de la vanité et du cours fluctuant de ce monde, et le prédicateur doit toujours se dire que son message ne sera entendu que d'un petit reste. Qu'importe ! Ce qui compte c'est de faire œuvre bonne et parfaite, sans se soucier du succès ou de l'insuccès, c'est-à-dire d'une réponse de gratitude à l'amour que nous avons manifesté.

D'ailleurs l'agapè où nous arrivons maintenant, n'est autre que l'amour lorsqu'il est dépouillé de toute convoitise, de toute recherche de soi, et qu'il devient oblatif et gratuit. C'est alors qu'il ressemble authentiquement à celui de Dieu. C'est alors qu'il correspond à l'idéal que le Seigneur nous propose dans le Sermon sur la Montagne : « Soyez parfaits comme votre Père céleste est parfait, lui qui fait lever son soleil sur les bons et les méchants, et qui fait pleuvoir sur les justes et les injustes ». C'est vraiment lorsque notre cœur brûle ainsi de la pure flamme de l'Esprit de Dieu que le corps retrouve alors sa pleine signification sacramentelle, celle qu'il avait à l'origine, que le péché a effacée, et qu'il avait en la personne de Jésus-Christ, Sacrement vivant de Dieu, tête du Corps dont nous sommes membres.

L'ascèse de l'Amour

L'amour pur et parfait n'est autre que l'Esprit de Dieu, que l'Esprit Créateur, Amour du Père et du Fils, égal au Père et au Fils, qui cherche à se manifester, à se dire, à s'exprimer à travers son ouvrage, et d'une manière suréminente à travers le chef d'œuvre de cet ouvrage : l'homme. Ah certes, il n'est aucun homme au monde qui, en quelque recoin obscur de son être n'entre pas, sans qu'il le sache peut-être, en résonance avec l'Esprit de Dieu. Résonance confuse, lointaine, difficile peut-être, douloureuse parfois, mais résonance tout de même. Le Samaritain que tout le monde exécrait, avait encore des entrailles de miséricorde. C'est par la pratique d'un amour désintéressé à l'égard d'un inconnu que sa « religion » a été portée d'un coup à la perfection. Ainsi je gage que même chez les hommes entraînés à la guerre, à la violence, dont le cœur est saturé des slogans de la haine destructrice, il reste encore une place pour l'héroïsme d'un acte d'amour gratuit. Le soldat qui vient d'abattre ses semblables avec son arme sera capable, lui, le même homme, de risquer sa vie pour porter secours à un blessé, fût-il un ennemi !... Etrange folie du comportement humain, mais où Dieu finit toujours par trouver son compte et sait procurer sa grâce au moment favorable, afin de pouvoir dire au plus grand nombre : « Venez les bénis de mon Père, ce que vous avez fait au plus petit d'entre les miens, c'est à moi que vous l'avez fait... »

Nous serons jugés sur l'amour : pourquoi donc ne pas vivre dès maintenant suivant l'amour qui est l'accomplissement de la Loi ? Hélas, tout comme notre parole « spontanée », sur laquelle aussi nous serons jugés, dépend de notre mauvais cœur avant qu'il soit purifié par la grâce, de même aussi les mouvements de notre sensibilité, notre émotivité, l'attraction ou la répulsion, la sympathie ou l'antipathie que nous éprouvons à l'égard du prochain, ne dépendent pas spontanément et directement, naturellement et facilement du pur amour qu'est l'Esprit de Dieu ! C'est un cœur mêlé de recherche de soi, d'orgueil, de superbe, de convoitise, de jalousie, de cupidité... qui établit entre nous et le prochain des relations faussées dès le départ, et qui ne pourront parfois jamais se rectifier... Pourquoi cela ? Parce que nous cherchons plutôt à être aimé qu'à aimer, à être servis plutôt qu'à servir, à être flattés et complimentés, à être cajolés, à être plaints dans nos échecs, à être félicités dans nos succès, à être loués par nos œuvres, encouragés dans nos travaux, compris, accueillis, consolés... Tout cela nous désirons qu'on nous le fasse à nous-mêmes, mais nous ne cherchons guère à le donner aux autres...

Et c'est ici, comprenons-le bien que doit intervenir ce « retournement » indispensable sans lequel nous ne pouvons entrer dans le Royaume de Dieu. Car le Seigneur ne nous demande nullement d'être aimés, mais d'aimer. A vrai dire nous ne sommes pas dignes d'amour : nous pouvons seulement le devenir par l'amour, c'est-à-dire en agissant par amour pour le plus grand bien des personnes que Dieu nous donne à aimer, sans chercher à « tirer parti », à « retirer un avantage » de l'action généreuse que nous entreprenons pour elles. Il y aura, certes, un jour, une réciprocité, car l'homme récolte toujours ce qu'il sème. S'il sème l'amour, il le récoltera. Mais Dieu permet, pour fortifier le cœur de ses serviteurs dans un amour vraiment accordé à son Esprit-Saint, qu'ils ne récoltent d'abord qu'ingratitude et indifférence, incompréhensions et humiliations, sobriquets et moqueries, et parfois même persécutions ouvertes et méchantes. Si malgré tant d'obstacles et tant d'insuccès le disciple du Seigneur persévère dans l'amour, en ne considérant que son seul commandement, il devient capable de se guérir de tout ressentiment et de toute agressivité dans un pardon sincère à l'égard de ses ennemis, alors vraiment Dieu verra en un tel homme l'image de son Fils bien-aimé. Et si après des

années de déboires, de revers, de dérision, de déceptions, ce disciple du Christ garde un cœur encore neuf, tout disposé à l'amour comme au premier jour de sa jeunesse, alors oui, heureux ce serviteur. A lui s'applique la promesse de Jésus : « Celui qui vaincra, j'en ferai une colonne dans le temple de mon Dieu ». N'est-ce pas là précisément ce que le Seigneur nous a enseigné dans les Béatitudes : « Heureux serez-vous lorsqu'on vous maudira, lorsqu'on dira faussement toute sorte de mal contre vous à cause de moi... Réjouissez-vous en ce jour-là, tressaillez d'allégresse, car votre récompense sera grande dans les cieux ».

L'histoire des saints démontre en effet qu'ils n'ont pas connu le succès auprès de leurs contemporains, même si, quelques années seulement après leur mort, on les a portés sur les autels dans l'enthousiasme, la louange, l'admiration. La mort n'a rien ajouté à leur vertu. Pourquoi donc de leur vivant demeurait-elle cachée ? A cause de l'aveuglement qui règne partout sur la terre, au point que « la bassesse est au sommet parmi les fils d'Adam » (Ps.12), et que ce qui est élevé devant les hommes est une abomination devant Dieu » (Lc.16/14s). Aimons donc, faisons-le bien gratuitement sans nous décourager, préférant de beaucoup l'oubli, l'incompréhension, l'incognito, et même, s'il le faut, les humiliations et les peines aux flatteries toujours perfides, aux compliments toujours mensongers, aux approbations toujours mêlées d'une forte dose d'hypocrisie. Les Saints, par un don de l'Esprit, ont su en ce domaine, déjouer les pièges de l'Adversaire pour garder leur cœur pur et immaculé, selon la parole du psaume :

*« Que mon cœur soit immaculé devant tes justifications
« afin que je ne sois pas confondu. (Ps.119)*

La discipline de la sexualité

L'homme se rend conforme au Verbe de Dieu en veillant sur sa langue, c'est en veillant sur sa sexualité qu'il sera conforme à l'Esprit de Dieu. Car de même que la langue est l'organe de la Vérité, le sexe est l'organe de l'amour. De même que la parole a été profanée en ce monde « en servant au mensonge et pour le mensonge », ainsi, hélas, le sexe a été profané plus encore, et l'on peut dire, parce qu'il est devenu l'instrument de la convoitise, asservi à l'argent et à toutes les cupidités. De même que le péché a déraciné la parole humaine du Verbe divin, de même il a déraciné la sexualité et toutes les émotivités et les sentiments qui l'accompagnent, de l'Esprit de Dieu.

Il a donc fallu une discipline de la parole, allant parfois jusqu'au silence réglementaire, jugé nécessaire, pour que le verbe humain puisse à nouveau exprimer le Verbe de Dieu. De même il faut une stricte discipline de la sexualité pour qu'elle puisse à nouveau reprendre sa véritable signification sacramentelle, afin qu'elle ne soit plus obéissante qu'à un amour authentique venant vraiment de l'Esprit de Dieu, et non plus asservie à toutes les convoitises que le monde exploite. Et c'est sans doute pour obtenir ce résultat dans le corps mystique du Christ, au terme de sa croissance, que l'Esprit de Dieu a poussé, au cours des siècles, quantité d'hommes et de femmes à se lier par le vœu de chasteté et de continence. Ils s'astreignaient ainsi au silence du cloître et à une austère vie de solitude du cœur et du sexe, non seulement dans le but de leur sanctification personnelle, mais pour que la conscience chrétienne en général et la nature humaine, deviennent par cette purification de la langue et des sens, disponible au seul Esprit de Dieu.

C'est toutefois ici que les moyens employés n'ont pas toujours donné le résultat que l'on croyait en attendre. Il n'est pas assuré que le silence perpétuel apprenne à proférer la Vérité divine. S'il n'est nourri de la divine Parole, il conduit à l'abêtissement. Il ne peut en être autrement, puisque la parole est une des caractéristiques essentielles qui le différencient des animaux. De même l'absence volontaire de toute sexualité ne peut être qu'une étape, sinon il y a une dangereuse mutilation de l'être vivant, dont la sexualité fait partie intégrante. De même qu'il faut assumer dans la foi la Parole et toutes les possibilités d'expression, il faut aussi que la sexualité soit intégrée dans la foi, avec ses possibilités véritablement transcendantes et porteuses de vie. C'est ce que Jésus laissait espérer au disciple qui croirait en lui jusqu'au bout : « Celui qui croit en moi, en vérité, je vous le dis, comme a dit l'Écriture, des fleuves de vie jailliront de ses entrailles » (Jn.7/37-38).

L'imagination trompe, la réalité délivre

La parole humaine qui a frappé nos oreilles dès notre plus tendre enfance porte avec elle des éléments corrupteurs et mensongers, de même aussi les mœurs qui nous ont façonnés portent avec elles des erreurs mortelles, dans le domaine de cet amour qui doit faire l'unité et la communion des sexes. Nous sommes nés dans un monde disloqué par l'adultère, nous avons été conçus dans la division, nos mères ont enfanté dans l'iniquité. Plus l'histoire avance, plus nous constatons la lucidité supérieure du prophète David, lorsqu'il faisait l'autocritique de sa conception, encore qu'il fût né d'un mariage légitime, avec le secours de la Loi, et roi d'Israël ! Nous portons en nous, hommes charnels, cette tare effroyable, cette déficience inimaginable, de n'avoir pas été conçus par l'Esprit de Sainteté ! A ce titre vraiment Jésus est le seul juste, et mérite seul d'être appelé le « fils de l'homme ».

Et le mal en ce domaine est si grave et si profond qu'il a été jugé irrémédiable. La beauté de la chair humaine était trop troublante pour nos regards blessés par la honte ; il a fallu la voiler par le vêtement, et l'on a fait de celui-ci une obligation morale, civile et légale. Il est même devenu « religieux » chez ces hommes qui cherchaient leur sanctification personnelle en écartant définitivement la femme de leurs yeux, de leur compagnie, de leur imagination. De même les religieuses se sont emmurées derrière leurs voiles et leurs clôtures, refusant toute relation, tout relèvement avec le sexe mâle complémentaire du leur. Ce silence total imposé à la sexualité a-t-il abouti effectivement à une purification du cœur et des sens ?

- Peut-être, pour certains tempéraments si lymphatiques et si froids qu'ils sont plus morts que vils. Ce qui est vrai c'est que la puissance sexuelle de l'homme – et de la femme – est telle qu'elle peut s'emparer de toute l'imagination de la conscience. L'âme se trouve alors devant un déroulement d'images incoercibles, comme celles d'un rêve éveillé, qu'il peut être bien difficile de contrôler ou d'arrêter ! Ce sont là ces fameuses « tentations » effroyables et redoutables, que l'on croyait orchestrées par les puissances des enfers, évoquées dans de nombreuses pages des auteurs spirituels et mystiques. Par un paradoxe étonnant, mais rigoureusement vrai, l'imagination ne tient sa puissance que de son ignorance. Mise au contact de la réalité objective, elle est réduite à rien, elle n'a plus son domaine, de même que le rêve cesse immédiatement lorsque les yeux s'ouvrent à la lumière du jour et nous apprennent alors que ce que nous avons vu en songe n'était que chimère.

En fuyant la réalité de la chair humaine, son admirable nudité, par les artifices du vêtement, la rigueur des clôtures, la séparation rigoureuse des sexes, on a justement excité et survolté ce que l'on voulait discipliner et éteindre ! L'expérience prouve qu'un nudisme sain et loyal est infiniment plus fructueux pour l'acquisition de la maîtrise de soi que les disciplines exténuantes pratiquées sous la férule de la folle du logis ! Et surtout ceux qui ont la connaissance de la Vérité, qui ont le sens exact de la virginité sacrée seront guidés par l'Esprit de Dieu. Selon la promesse de Paul, « ils n'accompliront pas l'œuvre de chair » - et cela avec la plus grande facilité – « mais ils se serviront de leurs membres comme instruments de Justice en vue de la sanctification » (Rom.6/13,19).

De même que l'usage, le bon usage de la parole dépend de la raison éclairée par l'Esprit de Dieu, de même aussi le bon usage de la sexualité dépend de l'esprit, des zones profondes du cerveau, lorsqu'il est éclairé par la Pensée divine. Le vice altère les facultés maîtresses, les capacités intellectuelles et cordiales, qui font toute la dignité de la nature humaine : la chose est vérité d'expérience. La débauche épuise et tue les zones profondes de l'encéphale, et conduit à l'hébétude morale et à la folie, comme le Christ l'enseigne sans ambiguïté, comme le constate les médecins psychiatres ; la recherche du plaisir du sexe en dehors de ce qui le justifie et lui donne son sens, c'est-à-dire en dehors d'un engagement d'amour vrai de personne à personne, d'un don de soi mutuel dans une loyale connaissance de la volonté de Dieu. En effet, de même que le verbiage et la bavardage stupides aboutissent à l'oubli et à la perte de la Vérité, ainsi le débordement d'une sexualité dissolue aboutit à la perte de l'amour, et finalement en ce domaine si important, à une sous-conscience, où l'homme se révèle souvent inférieur aux animaux. Ceux-ci en effet savent reconnaître leurs petits, ce qui n'est pas toujours le cas du mâle humain qui a déposé sa semence dans un utérus inconnu, sans prendre aucunement le sens de ses responsabilités. Les femelles des animaux acceptent et aiment leurs petits, alors que les femelles des hommes refusent leur progéniture en se faisant avorter.

Aussi pour éviter à tout prix une pareille déchéance, une pareille abomination, il est souverainement important que le jeune homme, que la jeune fille et même les enfants en bas âge soient instruits et formés dans le sens de la discipline sexuelle et apprennent à dominer les impulsions de la chair aussi bien que les phantasmes de l'imagination. Ils le feront d'autant plus facilement qu'ils seront maintenus dans un nudisme salubre, sain et familial qui ne leur cachera aucune des réalités corporelles, qu'ils apprendront à respecter et à vénérer le corps comme l'ouvrage majeur de Dieu. Il appartient aux parents d'instruire les enfants des deux voies : mais il faut qu'ils en soient instruits eux-mêmes, c'est trop évident, et qu'ils aient su dissiper toutes les zones d'ombre de leur conscience, pour être des éducateurs valables. La psychologie moderne s'achemine vers l'abolition des anciens tabous dus à la honte : mais tout sera vraiment résolu lorsque l'amour humain et la génération s'inspireront directement des mystères de la Foi chrétienne et du Foyer de Nazareth qui nous a donné le Sauveur.

- Fin du chapitre 4 -

Chapitre 5

Le sentiment de l'obligation

A la base de toute morale réside le sentiment de l'obligation. Nous rendons cela, le plus souvent, dans notre langue, par le mot « Je dois... c'est mon devoir... » C'est le même mot que nous employons pour une dette, une redevance, qui nous oblige en toute justice à rendre ce que nous avons emprunté, à payer ce que nous avons acheté, à rétribuer un prochain pour le travail accompli en notre faveur, pour un service qu'il nous a rendu. Peut-être faut-il chercher dans cette ligne-là le fondement de l'obligation morale, que certains penseurs nous ont présentée comme un « impératif catégorique », comme un axiome, comme un absolu, plus fondamental même que toute justification rationnelle, aussi spontanée peut-être que le mouvement de la vie ?...

Je pense au contraire que la conscience d'exister, et de ne pas exister par nous-mêmes, le sentiment de notre fragilité, et cependant de notre subsistance, nous place nécessairement dans un état de débiteur vis-à-vis de l'Être de qui nous tenons l'existence, du vivant de qui nous tenons la vie. Sans doute n'est-il pas connu explicitement, son visage est voilé depuis de nombreuses générations de péché, mais le sentiment d'une dépendance à l'égard de Celui qui est plus grand que nous, avant même qu'il s'exprime en reconnaissance ou en action de grâce, cherche à s'extérioriser dans le respect de certaines normes qui sont, avec plus ou moins d'exactitude, le reflet de sa Pensée sur nous.

Bien entendu, il y eut dans l'humanité des cas monstrueux et exceptionnels d'hommes qui ont voulu à la fois rejeter le sens de Dieu et toute obligation morale : Lénine osait écrire quelque chose dans ce genre : « La pire des épidémies est préférable à la moindre idée de Dieu... » Nous avons vu que les Enfers ont vomi sur la terre leur plus hideux blasphèmes en énonçant l'absurdité : « Celui qui est n'est pas ». (Que son Nom soit béni !) Nous pouvons heureusement juger l'arbre à ses fruits, et apprécier à leur juste valeur – voisine de 0 – ces faux-prophètes déguisés en brebis, qui ont flatté le peuple en lui promettant monts et merveilles et qui, par leurs mensonges pernicieux, ont assuré leur tyrannie sur des flots de sang et des mers de larmes ; le rejet de toute obligation morale et le rejet de Dieu vont de pair : ce sont l'envers et l'endroit d'une erreur monstrueuse qui fait tomber l'homme très au-dessous de lui-même. D'ailleurs, par une justice immanente, de tels meneurs perdent très vite toute liberté. Sous l'empire d'une peur effroyable, ils ne peuvent survivre que quelques années, quelques décades de misères indicibles et d'angoisses fiévreuses, juste ce qu'il faut pour que l'univers soit étonné de leur ruine plus encore qu'il ne l'était de leur pouvoir ! Oui, quel effondrement lorsque l'appareil des forces policières, édifié avec tant d'infamale prudence, se disloque soudain au-dessous des potentats grimaçants ! Ils ont forgé leur propre enfer : voulant s'affranchir des douces obligations de la loi divine, qui résonne au cœur de chacun, ils se sont ligotés par un nombre prodigieux de contraintes étouffantes qui ne leur laissent plus le loisir de respirer à l'air libre un seul instant. Quelle tristesse, quelle désolation, quelle amertume !...

Nous sommes donc assurés d'être dans l'erreur en rejetant ou en prétendant nier la valeur de l'obligation morale, et inversement, nous progressons vers la Vérité libératrice en assainissant le sens de cette obligation et en précisant quels en sont les points d'application. Car c'est dans ce domaine intime que le péché a produit ses ravages ; une

sorte de vertige s'est emparé de la conscience morale dont le jugement a été faussé. En effet, nous sommes loin d'être délivrés de ce vertige, de ce trouble : que d'imprécisions, de conventions, de superstitions, de tabous de tout genre obnubilent le jugement de la conscience ! Que de contradictions dans le cœur de l'homme ! S'il avait choisi et fait le mal en sachant que là était le mal, le désastre serait moindre, en un certain sens. Mais il fait le mal en pensant faire le bien, ou tout au moins en s'imaginant qu'il ne peut pas faire autrement ; la créature humaine ne sait plus où est son vrai bien et son vrai mal : c'est donc bien le jugement de conscience qui est faussé. Un seul exemple nous fera voir cela : les plus grands carnages de l'histoire n'ont-ils pas été perpétrés par de braves gens qui croyaient faire leur « devoir » ?

Mais l'obligation demeure, même si elle porte à faux : cela est si vrai que ceux même qui ont voulu rejeter l'obligation morale venant de Dieu et de sa loi, se sont obligés eux-mêmes à des travaux immenses, à des veilles sans fin, à des dangers, à des périls de tout genre, toujours armés, toujours sur leurs gardes, ils se sont imposés comme un « devoir » cette furieuse action destructrice et révolutionnaire qui les a rendus très malheureux, infiniment plus que s'ils avaient pratiqué la Loi de Dieu, tout simplement selon la droiture de leur âme. Qu'espéraient-ils ? Sans doute qu'au terme de leur entreprise « révolutionnaire » l'obligation morale serait assise sur de meilleures bases ? Leurs sacrifices ont été vains, en pure perte ; ils ont combattu dans le vide, ils ont donné de grands coups d'épée en l'air, pour reprendre l'expression de Paul. Ils se sont fatigués à labourer la mer. « Tout ce qui advient sans le Verbe de Dieu n'est que néant » : le meilleur commentaire de cette parole de Jean est sans contredit la chute des Empires et des Royaumes de ce monde.

Pour nous chrétiens, nous savons que le fondement de l'obligation morale véritable ne saurait être ailleurs que dans la Parole de Dieu.

« L'intégration des morales et des religions... »

La méthode des enquêtes et des statistiques est devenue fort à la mode ; Il était trop simple de chercher seulement ce que Dieu a dit, il faut perdre de nos jours un temps infini pour collectionner ce que les hommes pensent... Il est vrai que les sciences mathématiques et les machines à calculer permettent d'accumuler et d'analyser des quantités d'informations, de les traiter rapidement, de faire des moyennes, des pourcentages, et d'extrapoler. On peut ainsi se faire une idée que l'on croit objective sur ce qui se dit, sur ce que les gens pensent, sur la manière dont ils vivent et de déterminer à quelles règles générales tendent à se conformer le plus grand nombre des hommes.

Ce travail est long, fastidieux, toujours décevant... Lorsque la sociologie religieuse sévit dans la sainte Eglise, on peut croire que la fin est proche : à la veille de la défaite on compte les hommes. Quel résultat pouvons-nous attendre de ces « enquêtes », sinon ce que nous savons déjà pertinemment par la confiance divine, à savoir que « toute chair a corrompu sa voie sur la terre ». Dans ce domaine surtout : « il n'y a rien de nouveau sous le soleil ». La génération actuelle est tout aussi « adultère et pécheresse » que les précédentes : même si l'on veut éviter les mots - choquants ? - de « péché » et de « vertu », la réalité demeure identiquement la même, à savoir que la chair humaine est blessée, dolente, et finalement qu'elle se corrompt dans le tombeau. Nous n'avons nul besoin d'être des experts en sociologie théorique ou appliquée, pour savoir que la proportion des décès par rapport aux naissances est toujours de 100% exactement parmi les fils d'Adam puisque tous meurent. L'intégration des morales que les hommes se sont

données sous toutes les latitudes ne peut que constater un échec général – mis à part quelques exceptions rarissimes, dont sainte Marie est le modèle absolu. Positivistes ou mythiques, spiritualistes ou matérialistes, les morales si diverses qu'elles soient, ne font jamais que disperser le sens de l'obligation dans des erreurs et de fausses voies.

De même que le péché originel a provoqué une véritable explosion de la chair humaine, explosion qui eût été fatale sans l'intervention de la Loi, il a provoqué aussi un éclatement de l'obligation morale. La conscience humaine collective qui régit le comportement de la plupart des hommes est comme un miroir brisé, incapable de rendre l'image fidèle de la Volonté de Dieu, notre Créateur. Que reste-t-il en définitive, après la brisure d'un miroir ? Des traits de lumière disparates ; mais il reste encore heureusement des traits de lumière. Et c'est effectivement ce qui demeure dans la connaissance humaine : un sens de l'obligation morale.

Lorsque le miroir est brisé les rayons réfléchis par chacun des morceaux divergent dans tous les sens. Ainsi en est-il des diverses coutumes, des divers modes de vie, des normes de pensée que se sont donnés les hommes. Ils s'obligent ainsi d'un pays à l'autre, d'une race à l'autre à des comportements contradictoires. Certains penseurs ont cru voir dans cette dispersion, dans cet effritement de l'obligation morale une raison de mettre en doute sa validité. Il n'en est rien, cependant, car sous des coutumes diverses, ce qui est universel c'est le sens de l'interdit et le caractère absolu de l'obligation morale.

« Les interdits et l'interdit »

Certains peuples s'interdisent rigoureusement de manger de la viande de porc, d'autres de la viande de vache... D'autres s'interdisent de « déranger les esprits » en faisant des trous dans la terre, d'autres en grim pant aux arbres, ou en escaladant les montagnes, réputés séjours de divinités jalouses et dangereuses. Certains hommes se croient totalement déshonorés d'être privés de leurs bracelets ou de leurs tatouages, d'autres de leurs habits, de telle forme d'habit, d'autres de leur coiffure ou de telle forme de coiffure... Cela est vrai chez les peuples que nous appelons « sauvages », mais les civilisés se contraignent tout autant par la mode, par les formes des relations sociales, par le vêtement, par toutes les superfluités de besoins artificiels qui sont devenus contraignants... Il est rigoureusement interdit de se promener sans pantalon ou sans jupe dans une cité civilisée : la chose est un crime « contraire aux bonnes mœurs » et justiciable du tribunal. Alors que la raison nous montre avec évidence que l'on peut être fort honnête homme en vivant nu, et l'expérience nous prouve que les plus grands bandits sont souvent fort bien habillés.

Sous d'autres cie ux les interdits porteront sur d'autres points du comportement : mais ils auront la même caractéristique contraignante et irrationnelle. C'est pourquoi on les appelle à juste titre des « tabous ». Il semble illusoire de vouloir lutter contre ces obstacles psychologiques pires que des montagnes. Nul raisonnement ne saurait les renverser. Tels peuples affamés préféreront se laisser mourir d'inanition à côté d'une rivière poissonneuse, parce qu'ils ne veulent pas utiliser des filets en nylon que les missionnaires leur ont procuré. Et nous aussi, nous préférons mourir du cancer, plutôt que de vivre nus au grand air sous le soleil ! Notre chair s'étoile et se pourrit sous le vêtement que nous avons tellement identifié à la « vertu » que nul ne saurait le quitter sans affronter la réprobation générale de la société qui nous l'impose comme un « devoir ».

Nous retrouvons ici le mot clé qui caractérise tous les interdits, dans leur infinie variété, tous les règlements, toutes les disciplines sous lesquelles l'homme se contraint – telle la discipline militaire – le plus souvent au plus grand préjudice de sa santé, et surtout de sa santé morale, celle qui serait digne d'un fils de Dieu. Bien mieux, la plupart des « interdits » sont des empêchements et des obstacles très graves posés sur le chemin qui conduit à la vie éternelle. Ils relèvent des craintes, des scandales, des impératifs que l'Ange exterminateur agite comme autant d'épouvantails devant la conscience humaine, pour lui interdire l'Arbre de la vie. Oui, telle est bien cette « épée tournoyante et flamboyante » qui éblouit et terrifie à la fois l'être humain tombé misérablement sous la séduction et la puissance de Lucifer !

Comment cela peut-il se faire ? Comment se fait-il que tant d'interdits si arbitraires, si ridicules même, s'imposent avec une telle force contraignante ? La raison humaine, pourtant si déliée quant aux mathématiques et aux sciences, est-elle paralysée lorsqu'elle cherche à arpenter le domaine de la vie morale ? Est-elle liée par un atavisme héréditaire ? Radicalement déficiente ? Est-elle victime seulement des contraintes familiales et sociales ? Certes l'Eglise a opéré déjà un grand mouvement de libération... elle a eu ses martyrs de la Vérité libératrice, immolés par les idolâtres de tous les temps. Mais d'autres religions aussi ont eu leurs fanatiques intolérants qui à leurs yeux se jugent martyrs de leur vérité. Si nous avons le droit de juger leurs tabous comme irrationnels et ridicules, tâchons de purifier sans cesse notre propre conscience par une critique salubre inspirée de la seule Parole de Dieu. Le prophète nous invite à « rompre tous les jugs et à délier tous les liens », et Jésus a bien donné à ses disciples le pouvoir de délier : « Tout ce que tu délieras sur la terre sera délié dans les cieux... »

Il faut donc admettre qu'il y a au plus profond de la conscience humaine, et cela chez tous les peuples et dans toutes les civilisations, le sens inné, indéracinable, de quelque chose d'interdit. On ne sait plus évidemment ce que c'est. Et la Révélation sur ce point nous apporte une lumière fulgurante : elle nous parle effectivement dès la création de l'homme d'un interdit, d'un seul, portant sur l'Arbre de la connaissance du bien et du mal. « Tu n'en mangeras pas, sinon, le jour où tu en mangeras, tu mourras de mort ». Il est donc tout à fait normal que le vivant cherche à ne point mourir, et qu'il s'efforce à ne point transgresser ce vieil « interdit » prononcé sous peine de mort. Mais l'homme ne sait plus maintenant considérer comme un « interdit » ce qu'il a fait, sans se renier lui-même ! Engagé dans la génération charnelle par la transgression du sein virginal, il a brisé le seul grand interdit inscrit au plus profond de la nature humaine, et gravé également dans sa conscience. Cependant, il ne saurait dire clairement : « J'ai mal fait », ¹ car il ne peut renier ses enfants, le fruit de son acte générateur. Mais le sens de l'interdit demeure ; aussi, par une sorte de compensation expiatoire, il s'impose, ici ou là, des interdits multiples et variés, dont le plus généralisé est le port du vêtement, recouvrant le sexe dont il a fait mauvais usage. N'est-ce pas en effet avec le vêtement que se formulent la plupart

¹ - C'est bien cependant la condition que le Seigneur impose à celui qui veut être son disciple : « Celui qui vient à ma suite et qui ne hait pas son père, sa mère, ses enfants... ne peut être mon disciple ». Cette parole qui paraît profondément scandaleuse ne se comprend que si nous admettons, par la lumière de la foi, le retour aux conditions premières de la nature virginal : c'est la condition de l'observance exacte de la volonté du Père.

des interdits ? D'ailleurs les interdits relatifs à la nourriture se rapportent aussi à la Parole de Dieu : « Tu ne mangeras pas... »¹

Nous pourrions pousser beaucoup plus loin, en utilisant de nombreux exemples, cette analyse psychologique qui nous amènerait à ce point de convergence qui n'est autre que la première parole que Dieu donna à l'homme au paradis terrestre. Voyons encore ce cas particulier de l'interdit du lieu saint. Toutes les religions ne comportent-elles pas un temple, et dans le temple un sanctuaire ? Et le sanctuaire, le « demeure du dieu », est toujours interdit au profane. C'est à peine si les prêtres, moyennant une initiation et des rites de purification, peuvent y accéder, et non pas pour s'y livrer à n'importe quelle occupation, à n'importe quel discours, mais uniquement pour y accomplir un ministère sacré. Or les temples sont tous faits de main d'homme, et toutes les traditions religieuses sont des excroissances et des proliférations d'une même souche : avant la construction des temples, avant l'élaboration des mythes et des rites, il y a la nature, qui comporte aussi son sanctuaire secret, celui de la femme. Il a été violé. Il en résulte que la conscience, elle aussi, a été violée par la faute, et elle recherche d'une manière nostalgique la demeure de Dieu, dont le souvenir s'estompe de plus en plus au cours des âges.

L'esprit positiviste et scientifique de notre temps a voulu balayer d'un large sarcasme ces « superstitions » qui, aux yeux des impies, semblent n'avoir aucun fondement rationnel. Mais ce même esprit « scientifique », qui certes a apporté de grands éléments de libération à la conscience et au comportement humain, reste tout à fait démuné lorsqu'il cherche à expliquer le pourquoi de nos déficiences, le problème du mal, le sens profond de la destinée de l'homme. Dans ces domaines, les plus grands savants ne peuvent même pas balbutier. La découverte des lois qui régissent les « phénomènes » ne peut aucunement résoudre les véritables questions métaphysiques, pour lesquelles les anciennes religions avaient des éléments de réponse inclus dans leurs vieux symboles. Seul le christianisme, en ses mystères les plus authentiques, nous donne la clé de notre propre énigme, il nous explique à nous-mêmes, et nous fait comprendre à la fois la raison de nos misères, de notre mortalité, et aussi la splendeur et la simplicité du Plan de Dieu tel qu'il eût été réalisé si l'interdit premier et fondamental n'avait été transgressé.

« Le tabou est un absolu »

La Bruyère a écrit malicieusement : « Le ton dogmatique est celui de l'ignorance ». La puissance de l'affirmation, jointe à la menace du châtement, tient lieu souvent d'argumentation, de persuasion et de conviction. L'esprit de l'homme est devenu trop lent et trop obscurci, trop paresseux, trop diffus ; il est noyé, comme anéanti par les réactions émotives de la sensibilité ; le langage est devenu trop abstrait, trop imprécis, trop fluent pour être un instrument sûr de raisonnement. Et cela est si vrai que les mathématiques sont un langage spécialement adapté et sûr, tout différent du langage courant, qu'il a fallu inventer et perfectionner pour traiter toutes les questions se référant à la quantité. Malheureusement, toute la réalité ne peut être traitée par les mathématiques, et surtout pas la réalité humaine... Le temps est court, l'étude trop longue : il faut aller vite, il faut être expéditif. Il a paru meilleur de fixer conventionnellement la valeur de la morale plutôt que de remettre en question tout ce qui n'est pas absolument certain. De même que la loi

¹ - Voir par exemple tous les interdits du lévitique ; ils s'établissent sous trois paroles : « Tu ne découvriras pas ta nudité », « Tu ne mangeras pas (les animaux impurs) », « Tu n'entreras pas (dans le Sanctuaire) ».

du moindre effort a poussé l'homme à construire quantité de machines inutiles et dangereuses – quant à sa véritable destinée – ainsi cette même loi l'a poussé, bien avant d'être technique, à simplifier la morale, en réduisant l'application de l'obligation à quelques points conventionnels relativement simples. Il est si facile d'avoir bonne conscience lorsque l'on s'est imposé ce que l'on a cru, ce que l'on a admis être son devoir. Le bien d'une bonne conscience a paru préférable à celui du devoir exact. C'est pourquoi les morales sociologiques cherchent à donner bonne conscience à ceux qui observent leurs préceptes, sans déterminer le bien fondé de ces préceptes. C'est pourquoi Paul Ecrivait : « La force du péché c'est la Loi ». Prenons un exemple. Le citoyen qui s'est acquitté de son « service militaire » s'estime justifié aux yeux de sa nation. Et pourtant ! L'objecteur de conscience qui, lui, non seulement se sent condamné, mais qui l'est réellement, est infiniment plus près de la Vérité, même si les motivations de son attitude ne sont pas pures. Il est dans la ligne du respect de la vie et de l'observance du commandement de Dieu. Voici donc deux hommes qui vont se comporter de manière rigoureusement contraire : le soldat et l'objecteur, tous deux obéissent à un sentiment d'obéissance qui possède chez l'un et chez l'autre un caractère absolu. L'un supportera la prison, et même éventuellement le poteau d'exécution ; l'autre, engagé dans le carnage du champ de bataille tuera jusqu'à ce que la mort l'empêche de tuer ! Héroïsme d'un côté, fanatisme de l'autre : ces deux êtres croient cependant faire leur devoir et vont jusqu'à exposer et perdre leur vie !

C'est ici que nous discernons le vertige qui trouble la conscience morale en raison de l'obscurcissement du péché. Il est vrai que le commandement de Dieu a un caractère absolu : il ne saurait être transgressé sans que l'homme perde le don le plus précieux de Dieu, la vie. Aussi, malgré le vertige qui l'atteint, l'homme sait encore qu'il doit obéir à quelque chose – ou à quelqu'un ? – d'une manière absolue. Mais en quoi ? Sur quel point exact porte l'ordre de Dieu ? Celui dont l'observance assurerait la vie en plénitude ? Qui peut le savoir ? La Tradition de la Vérité est perdue dans le monde, mais l'impératif du commandement demeure, même si sa formulation est oubliée. Sur quoi portait donc exactement l'ordre divin auquel est attachée la vie ? Voilà la question. Et là encore, l'homme qui a transgressé la barrière légère du sein virginal sous la poussée de la convoitise ne peut pas psychologiquement renier son acte : il est obligé d'en assumer les conséquences, sinon il se renierait lui-même. Il se contraint donc à d'autres règles, parfois désespérément futiles, sur lesquelles il dévient tout le poids de l'obligation morale qui reste inscrite en lui-même, et il s'estimera justifié. Il aura fait son « devoir ». Même dans les « milieux » des bandits et des proxénètes, il y a une « loi », elle est terrible, elle est draconienne ; elle conduit l'homme à sa perte aussi infailliblement que l'observance du vrai commandement de Dieu l'eût conduit à la vie.

Voyons donc au-dessous de ce drame psychologique dont l'histoire de l'humanité offre le plus désolant spectacle, l'action de l'Ange des Ténèbres qui s'est emparé du droit essentiel de Dieu. En effet, Dieu seul, parce qu'il est Créateur, est habilité à donner à l'être sorti de ses mains la Loi susceptible d'assurer sa réussite. Dieu seul a le droit d'obliger moralement l'homme. C'est d'ailleurs ce que nous prescrit et nous indique le premier commandement : « Tu n'adoreras que Dieu seul !... », c'est-à-dire : tu ne reconnaîtras ta dépendance morale et par suite vitale que de Dieu seul. Nous savons comment les prophètes ont su mettre en application ce commandement au péril de leur vie. Daniel par exemple, qui refusa de fléchir le genou devant la statue du roi Nabuchodonosor, et fut jeté dans la fosse aux lions. Il montre ainsi qu'aucune puissance humaine, si grande soit-elle, ne peut obliger quiconque à un acte moral et à plus forte raison à un acte religieux. Il y a donc une usurpation des droits divins de la part de toute

autorité, quelle qu'elle soit, humaine ou angélique, lorsqu'elle prétend obliger moralement, au nom du « devoir », quelque homme que ce soit.

Il est évident que notre ennemi ne pouvait mieux s'emparer de nous que par le moyen de cette contrainte intérieure, infiniment plus obsédante que n'importe quelle attache, ou lien, ou chaîne que ce soit ! C'est par la déviation de l'obligation morale qu'il nous a enchaînés à l'erreur, alors que l'obligation morale n'était donnée à l'homme que pour l'attacher à la Vérité !... C'est pourquoi, dans les débuts de l'Eglise, au moment où notre Créateur se fait notre Sauveur, le Christ a donné aux hommes ses disciples le pouvoir de « lier et de délier », à savoir de lier l'obligation morale à la seule volonté de son Père, désormais manifestement démontrée, et de délier cette même obligation morale des diverses et multiples contraintes imposées par l'Ange des ténèbres. Mais il est évident que les hommes ne peuvent se délier que par la connaissance de la Vérité, comme ils ne peuvent se lier à la Vérité, à la Voie et à la Vie que par le discernement exact de l'erreur.

Nous retrouvons ainsi ce que nous avons démontré précédemment : il n'y a sur l'homme qu'une seule volonté de Dieu, qu'un seul Bon Plaisir de Dieu, si nous savons faire abstraction de toutes les lois et règlements conventionnels et arbitraires qui régissent les religions et les civilisations. Le Créateur du ciel et de la terre est le Père tout-puissant. Le tout est de savoir si l'homme fera l'acte de foi par lequel il permettra à Dieu de manifester la toute puissance de sa paternité aux origines de la vie. Le sein de la femme est fermé, et cependant elle est créée pour être mère. Voilà l'énigme. Elle est indiscutable. Dieu a donc déposé dans cette disposition de la nature une indication formelle de son Bon Plaisir. L'interdit originel rejoint donc le commandement positif originel : « Soyez grands et portez du fruit ». Ce commandement ne peut être accompli que par un acte de foi qui consiste à admettre que le Créateur du ciel et de la terre, qui est aussi notre Créateur, est souverainement sage et intelligent et qu'il ne peut aucunement se tromper dans son œuvre. S'il a donc disposé aux origines de la vie, au Sanctuaire de la vie, le voile léger qui ferme le sein, c'est pour procurer à la créature humaine une « paternité-maternité » transcendante, qui soit une participation à son Mystère intime, qui est un mystère de génération. A cet acte de foi est attachée la vie impérissable, dont Jésus, qui est le fruit béni des entrailles virginales, est le Souverain prêtre. C'est par son Sacerdoce, « selon l'ordre de Melchisédech », que nous avons effectivement la promesse et l'assurance de la vie impérissable (hb.7/16).

Nous sommes donc attachés, par l'analyse même des dédales de la conscience humaine troublée par le péché, à l'évidence de la seule voie, qui était possible dès l'origine, qui le reste encore aujourd'hui, qui eût évité toutes les misères dont nous avons souffert. Cette voie n'est autre que celle qui a été démontrée par le Verbe fait chair à Nazareth. Il serait étrange en effet qu'un si haut Maître de Vérité ne nous ait pas donnée la démonstration adéquate et parfaite, qui peut, en nous confondant ou en nous convainquant d'erreur, nous procurer le Salut ! Le tout est d'accepter notre confusion, de reconnaître notre erreur, de confesser notre péché, de manière que Dieu soit reconnu pour véridique et juste et nous apparaisse enfin pour ce qu'il est réellement : Lumière et Amour.

Morale de désespérance

Mais avant de déployer toutes les splendeurs de la morale qui s'appuie uniquement sur la Foi, il convient de nous attarder encore quelque peu sur certains caractères

généreux des diverses morales que les hommes se sont données, après avoir perdu le sens de la Volonté du Père.

Nous ne sommes pas les premiers à essayer d'intégrer ainsi le comportement humain ! Nous le faisons, croyons-nous, avec des méthodes plus rigoureuses, parce que nous nous faisons aider par l'informatique et les ordinateurs. Mais d'autres avant nous, étaient tout aussi capables de parvenir à des conclusions identiques, et sans doute plus pertinentes et plus poétiques, à savoir que l'homme s'agite et se débat sous la sentence de la condamnation ! « Tu mourras de mort ». Avant l'électronique, la chose était déjà connue. Et les Sages avaient inventé ce que l'électronique ne pourra jamais fournir, des explications diverses et diversement consolantes de ce problème de la mort.

Ce qu'aucun des sages de ce monde toutefois n'a osé dire, c'est qu'il existe une morale capable de rendre à l'homme l'immortalité. En effet, parce qu'il est universel, le fait de la mort a paru nécessaire et l'on a cru que la mort était liée à la nature. Quoi qu'il pût dire ou faire, quels que fussent les sacrifices offerts à la divinité, la mort reste implacable depuis les temps les plus reculés et sous toutes les latitudes, dans toutes les races et chez tous les peuples. Si donc le moraliste cherche à légiférer, il se bornera à rendre le moins misérable, le moins désagréable possible ce qui reste de la vie à l'homme. Il ne cherchera pas, s'il est objectif et réaliste, à procurer aux hommes le bonheur parfait, mais seulement à écarter de lui ses illusions et quelques-uns de ses maux, mais non les pires. Ainsi c'est dans le sens de la résignation et de la modération des désirs qu'ils ont exhorté les hommes à supporter en patience une condition terrestre nécessairement déficiente. Pourquoi est-elle si déficiente ? Question que le moraliste élude, problème trop haut pour lui. Il prend les choses telles quelles sont, se contentant d'en tirer le meilleur parti possible, ou plutôt le moins mauvais.

Bien loin de nous l'idée de nier toute valeur à cette résignation chrétienne aux circonstances difficiles dans lesquelles le péché nous a conduits ; nous n'exalterons jamais assez la vertu de patience, que nous recommandent si souvent les Apôtres. Mais c'est de la Foi que nous n'hésiterons pas à tirer un enseignement transcendant qui nous permettra de remonter aux causes profondes de nos malheurs et de toute déficience. Et par cette lumière de la foi, nous jugerons les morales elles-mêmes, pour les dépouiller de leur prestige surfait, et pour comprendre pourquoi elles ne peuvent apporter le Salut, ni même le bonheur terrestre qu'elles promettent, et que théoriquement, elles devraient procurer. Si donc nous accueillons avec amour et adoration les circonstances dans lesquelles nous sommes conduits par la main du Père, nous saurons faire le discernement qui s'impose pour éviter désormais tout ce qui peut lui déplaire, altérer ou rompre la Relation qu'il a bien voulu établir entre lui et nous par son Verbe, sa Parole de vie, et son Esprit, son amour rédempteur.

Dans un autre sens, la considération du caractère nécessaire de la mort a conduit un certain nombre de moralistes à enseigner que si, sur cette terre, nous ne pouvions changer les données, ni améliorer de fond en comble la situation de l'homme, du moins, la pratique de la vertu en ce monde nous assurait pour le monde futur ce bonheur qui, ici-bas, n'est pas obtenu, même pas par le juste. Tout l'effort de la vie morale était ainsi tendu vers ce « trésor que l'on accumule dans le ciel ». En effet, du moment que l'âme est immortelle, ce que l'on a fait sur la terre ne saurait être perdu ; si donc nous cultivons cette âme pour la rendre belle et bonne nous aurons assuré l'essentiel... tant pis pour le corps.

Il est bien certain que lorsque la foi chrétienne n'a pas éclairé de toute sa lumière le comportement humain, notamment sur les questions délicates de la sexualité et de la génération, on ne saurait avoir une autre attitude. On ne saurait en trouver de meilleur, tant que la désespérance face à la nécessité de mourir se mue en une espérance qu'il y aura, au-delà de la mort, une rétribution et une restauration. Certes, de nombreuses paroles de l'Écriture, notamment le Livre de la Sagesse, vont dans ce sens. Elles nous apportent déjà une grande consolation. Marie elle-même ne disait-elle pas à Bernadette, qui, comme tant d'autres saints, serait victime des erreurs invincibles de son temps : « Je ne vous promets pas de vous rendre heureuse dans ce monde, mais dans l'autre ». Assurément la Vierge voyait que la conscience collective de la chrétienté, au siècle dernier, était très incapable de supporter un bonheur tel que celui qu'elle avait connu sur la terre à Nazareth, avec son époux virginal, saint Joseph, dans une foi qui porta du fruit en Jésus.

Cependant, nous irons plus loin que ces demi-mesures. Nous prétendons instaurer, au nom de la Foi apostolique retrouvée, une morale qui ne soit pas seulement une assurance pour l'âme d'être heureuse en l'autre monde, mais une morale qui associe le corps à la grâce sanctifiante, afin qu'il puisse hériter du Salut en plénitude. Nous adhérons pleinement à l'espérance apostolique : « Si l'Esprit de Celui qui a ressuscité Jésus d'entre les morts habite en vous, Celui qui a ressuscité Jésus d'entre les morts vivifiera aussi vos corps mortels par son Esprit qui habite en vous » (Rom.8/11). « Nous attendons comme Sauveur notre Seigneur Jésus-Christ qui transformera notre corps de misère pour le conformer à son corps de gloire, avec cette force qu'il a de pouvoir se soumettre tout l'Univers » (Phil.3/20-22). De même Paul exhortait les Thessaloniciens à se rendre purs et sans tache, afin que tout leur être, âme, esprit et corps soit gardé pour le jour du Seigneur.

L'Espérance que nous proposons ici est donc l'espérance intégrale, celle qui abolit l'ancienne sentence et nous ramène aux dispositions originelles. Ce n'est plus cette demi-espérance de la survie après la mort de quelque chose de l'homme. Nous espérons fermement que notre être tout entier échappera à la morsure de la mort pour être transfiguré dans la gloire.

Morales humaines et morale divine

C'est avec cette prodigieuse espérance qui ne nous vient pas de nous-mêmes, mais des promesses formelles de Jésus-Christ, que nous chercherons à diriger l'obligation morale sur son véritable point d'application. En effet, les morales humaines, dans leur confusion et leurs contradictions, ont dispersé l'obligation morale sur des objets disparates, la plupart du temps irrationnels et arbitraires, et parfois bien ridicules. Il est vrai que tout règlement humain, si conventionnel qu'il soit, peut accidentellement obliger en conscience, en raison non de sa valeur propre, mais de la charité, pour éviter le scandale des faibles, pour maintenir un certain ordre qui, si imparfait qu'il soit, est encore bien préférable à la révolution, à l'anarchie, à toutes les abominations criminelles qui accompagnent, en général, les « changements de régime ». Mais nous saurons toujours discerner la raison pour laquelle nous nous comportons de telle ou telle manière, nous apprécierons à leur juste valeur les motifs qui nous font nous conformer aux coutumes des pays où nous sommes, ou, au contraire, ne pas nous y conformer, lorsque la chose peut se faire sans inconvénient pour le prochain, ou même pour porter à ses yeux un témoignage.

Nous sommes donc obligés de tenir compte des morales humaines, mais tout en gardant fidèlement et strictement le commandement du Seigneur. En effet, s'il appartient à Dieu seul d'obliger l'homme en conscience, c'est à lui seulement que doit s'adresser notre interrogation semblable à celle de Paul sur le chemin de Damas : « Seigneur, que voulez-vous que je fasse ? » (Act.22/10). Or à cette question, la seule en définitive, qui doit monter au cœur de l'homme, et qui doit être résolue de toute urgence et en priorité, le Seigneur a déjà magnifiquement répondu. Désormais, grâce à la Révélation, et surtout à cette Révélation pleine que nous avons en Jésus-Christ, la pensée de Dieu sur nous n'est plus une intuition imprécise, comme un appel indéterminé, comme un souvenir lointain et nostalgique, mais nous en avons la démonstration claire, scientifique et rationnelle, formulée en langage humain, que dis-je ! incarnée dans le Fils de l'Homme. Et ce Bon Plaisir du Père qu'i nous a ainsi manifesté procure la vie éternelle et impérissable à celui qui l'accomplit. C'est bien en effet ce que dit l'Apôtre Jean : « Celui qui fait la volonté de Dieu demeure éternellement » (1 Jn.2/17).

Alors que les morales humaines ne sont que des recherches tâtonnantes de la part de ceux qui « sont assis dans les ténèbres et l'ombre de la mort », la réponse divine qui doit régenter notre pensée et notre comportement est une réalisation concrète tellement simple et merveilleuse, que nous sommes toujours tentés de dire : « C'est trop beau pour y croire ! » Et c'est alors que le prophète nous répond : « Y a-t-il rien de trop merveilleux de la part de Yahvé ? » Si nous sommes initialement et foncièrement l'objet des complaisances du Père, il est tout à fait normal que son amour tout puissant ait imaginé pour nous bien au-delà de ce que nous pouvons désirer, de ce que nous pouvons imaginer ! Mais le plus beau est que cet idéal de bonheur n'est pas au-delà des mers ni au-dessus des cieus, comme nous l'avons cru pendant si longtemps, mais qu'il est à notre portée « dans notre bouche et dans nos cœurs » (Deut.30/14).

Il suffit de se mettre à l'écoute de la Parole de Dieu et de lui donner l'assentiment qu'elle mérite. En dehors de cette attitude d'acceptation, de cette spontanéité de l'Amen dont nous avons parlé, je ne vois aucun moyen de salut ! Mais au contraire si nous mettons à la base de notre raisonnement moral, si nous prenons comme fondement de la morale, non pas ce qui se fait dans le monde, non pas ce « droit naturel », ou cette sagesse des nations, mais le Mystère de Jésus-Christ, alors toutes les chances nous sont offertes, et je ne vois pas pourquoi nous ne réussirions pas !

Les fondements de la morale

Les moralistes ne manquent pas de disserter longuement dans leurs traités des « fondements de la morale », ou encore de la « morale fondamentale ». Ils cherchent ainsi à établir ce que l'on peut appeler la « morale naturelle », et ils cherchent à en établir les grandes composantes, les grandes directions. Il leur est assez aisé de montrer qu'elles ne peuvent être qu'en accord avec le Décalogue, sans lequel aucune société humaine ne saurait subsister plus d'une seule génération.

Malheureusement, lorsqu'ils parlent de la « morale naturelle », ils considèrent en général la nature humaine telle qu'elle est aujourd'hui : et nous savons par la Révélation qu'elle a été altérée et abîmée par le péché, que le raisonnement moral est faussé chez les peuples, et que l'échec de la mort ne s'explique pas autrement. Avant de parler de « morale naturelle », il conviendrait de définir ce qu'est la Nature Humaine ! Ce qu'elle est actuellement, malgré toutes ses gloires charnelles et ses séductions techniques, n'est qu'une sous-nature : la véritable nature humaine comporte une dimension verticale qui est

sa relation avec le Dieu vivant. De sorte que la véritable nature humaine n'est intègre qu'en Marie Immaculée et en son Fils Jésus-Christ ; elle a été restaurée, ou mise en voie de restauration chez les saints. C'est donc là qu'il faut regarder, et non ailleurs sinon nous risquons de prendre l'erreur pour la vérité !

Si nous disons qu'il y a un autre ou d'autres fondements de la morale naturelle que le Christ, nous retombons dans la confusion du monde. Inversement si nous fondons toute morale en Jésus-Christ, pierre fondamentale, rejetée par les bâtisseurs, mais approuvée par Dieu le Père, alors nous nous mettons dans le cas d'accomplir ses promesses. La morale digne de l'homme est celle qui le dépasse infiniment et qui l'oblige à se dépasser. Il est heureux qu'il en soit ainsi ; car si l'homme devait rester ce qu'il est actuellement sur la terre, nous aurions toutes les raisons de désespérer et de mettre en doute la valeur même de la Création de Dieu. C'est ce que font les païens et les impies qui sont dans la désespérance. Mais si nous gardons les regards fixés sur le Christ-Jésus et sa magnifique réussite, aboutissant à son triomphe sur la mort, si nous contemplons sa grâce et sa vérité incomparables, alors la splendeur du Seigneur rayonnera sur nous et nous serons vitalement transformés en son image. Notre morale ne sera pas l'obéissance servile à une loi écrite, mais une conformité vivante à l'Esprit de Dieu, à l'Esprit de Jésus-Christ.

- Fin du chapitre 5 –

Chapitre 6

La morale mosaïque

« A ceux qui défailaient sur le chemin,
« Le Seigneur miséricordieux et compatissant
« A donné la Loi... (Ps.25 Hb.8-9) ¹

Comprenons bien à la lumière de cette parole du Psaume que nous sommes tributaires de la miséricorde de Dieu. Dieu n'avait pas prévu, originellement, que nous aurions besoin d'une loi. Si nous étions restés fidèles à son Bon Plaisir c'est son Esprit de Sainteté qui eût été en nous la norme divine, nous faisant participer à son bonheur et à sa gloire. Mais par suite de la faute, la conscience a été obscurcie, elle est devenue sourde à l'Esprit-Saint. Dieu est donc intervenu par le « ministère des Anges » et par Moïse, pour réapprendre aux hommes certaines normes de conduite, en attendant que la Foi nous permette de revenir à ces « temps anciens », à ces « temps de l'Orient », à ces jours de Paradis.

En attendant cette plénitude d'âge et de bonheur, l'homme demeure soumis à la pédagogie de la Loi. C'est humiliant, et c'est pourquoi sans doute, beaucoup de fils d'Adam, comprenant mal ce qu'est la liberté, cherchent à s'affranchir de son joug salutaire. Ils veulent affirmer leur indépendance et leur autonomie. Ils ne se rendent pas compte qu'en négligeant ou en transgressant les commandements de Dieu, ils sont dupes de leur convoitise et de la séduction du Diable. Il est fort dangereux pour l'homme, en effet, de se considérer comme supérieur à la Loi ! Dieu résiste aux superbes et donne sa grâce aux humbles ; nul doute que l'acceptation de la Loi est l'acte d'humilité fondamental qui nous attire la miséricorde salvifique de notre Dieu.

Cependant, il est vrai que la Loi ne peut conduire à la perfection ; non seulement la Loi rituelle des sacrifices, mais la Loi morale proposée dans le Décalogue. C'est bien en effet ce que Jésus proposait au jeune homme riche qui avait déjà observé la Loi : « Si tu veux être parfait... » Bien mieux, on peut admettre par l'affirmation de saint Paul que cette Loi, toute morale qu'elle soit, est une « force de péché ». Pourquoi donc ? Parce qu'elle établit un ordre terrestre qui ne peut sortir l'homme de la biopsychologie de peur, de honte, de morbidité, de mortalité qu'il a contractée par la génération charnelle. Bien au contraire : le juste selon la Loi, qui n'a rien à se reprocher, se met dans l'incapacité de repenser sa relation à Dieu. Satisfait de l'ordre ancien, il ne peut accéder à « l'ordre nouveau ». Telle a été la raison pour laquelle les Juifs ont trébuché lorsqu'ils se sont trouvés en face de Jésus, qui, par une seule prétention de la filiation divine, osait remettre en question la belle ordonnance de la Loi de Moïse.

Ce n'est pas sans une grande sagesse que l'Eglise a soumis les chrétiens aux commandements de Moïse. Il n'y a pas tellement longtemps, dans les paroisses de France, tous les enfants répétaient chaque matin les dix commandements de Dieu dont les rimes favorisaient leur inscription dans leurs mémoires. Les prêtres avaient jugé que le

¹ - Il faut avoir l'esprit de ce psaume pour comprendre toute la valeur incomparable de ce don de Dieu qu'est la Loi ! Nous limitons ici notre étude à la loi morale du décalogue (Ex.20 ; Lévit.19 ; Deut.5/6-22). L'économie de la Loi en général a été étudié dans le Livre IV.

peuple dont ils avaient la charge ferait bien d'abord de se conformer à la Loi ancienne avant d'être initié à la Loi nouvelle. C'était là un réalisme sain. Il eut été meilleur encore si les prêtres avaient maintenu la circoncision et certains rites sacrificiels expiatoires. En effet, tout baptisés qu'ils fussent, les chrétiens étaient presque tous solidaires de l'ordre biopsychologique charnel régenté par la Loi. Ils auraient dû en recevoir la bienfaisante pédagogie, quitte, plus tard, à faire le pas dans les Mystères du Christ et dans les Espérances qu'ils contiennent, et ceci à mesure de leur sanctification personnelle.

La psychologie moderne justifie pleinement cette sage prudence de l'ancien sacerdoce : elle discerne en effet les réflexes profonds, animaux et destructeurs, que la Loi condamne, sur lesquels elle attire notre attention pour nous mettre en garde contre eux. Il n'y aurait pas lieu, en effet, de prescrire : « Tu aimeras le Seigneur ton Dieu... », s'il n'y avait en l'homme une tendance radicale à l'impiété, à l'oubli de Dieu, à la mésalliance, à l'indépendance, à la pseudo-liberté, qui se manifeste aujourd'hui plus que jamais dans cette ambiance de contestation et de mécontentement qui envahit tout. Le commandement : « Tu honoreras ton père et la mère », se justifie parce qu'il y a chez l'homme né charnellement, même dans les meilleures conditions possibles, une frustration inconsciente d'un ordre transcendant, dont ses parents l'ont privé dans leur erreur et leur ignorance et parfois dans leur culpabilité. L'instinct parricide est donc relevé, dénoncé, condamné par le commandement qui prescrit le respect et l'amour des parents. Il en est de même pour les tendances à l'homicide, à la possession, à l'adultère, au vol, et à toutes les convoitises, dont nous savons bien qu'elles sont à l'origine de tous nos maux.

Nous admirons donc, mieux sans doute que nos aînés, la merveilleuse sagesse et la profonde psychologie de la Loi morale mosaïque. Et pourtant, il n'est pas assuré que nous pratiquions mieux qu'eux le vénérable Décalogue ! L'amour charnel d'ailleurs, sans la grâce de Dieu, est rigoureusement incapable de la pratiquer. Ainsi, même si nous sommes condamnés comme transgresseur d'une loi sainte et bonne, nous sommes instruits par elle : nous apprenons que l'ordre charnel et animal dans lequel nous sommes n'est pas conforme à la Pensée de notre Créateur sur nous. Il y a en effet un « esprit » de la Loi, qui n'est autre que l'amour et le respect amoureux de la vie, la considération bienveillante et miséricordieuse des personnes. C'est pourquoi la Loi de Moïse, qui semble ne donner que des « interdits » est en réalité essentiellement positive, puisqu'un unique commandement explique et sous-tend tous les autres : « Tu aimeras ».

Il n'est pas inutile de reprendre ici une étude assez poussée des divers textes du Décalogue. Considérons d'abord celui de l'exode, qui en est la formulation la plus simple et la plus directe.

*Ex.20- « Et Dieu prononça toutes ces paroles en disant :
« Je suis Yahvé ton Dieu qui t'ai fait monter du pays d'Egypte, de la maison de servitude. »*

Dieu parle à Moïse sur le Sinaï. A travers lui, il s'adresse au peuple hébreu mais aussi à toutes les nations de la terre. Yahvé est le Nom que Dieu a révélé à Moïse, dans le Buisson, et qu'il répètera fermement au Sinaï : « Yahvé, Yahvé, Dieu de tendresse et de miséricorde... » (Ex.34). C'est l'Unique qui parle, le Créateur du Ciel et de la Terre, et aussi celui qui a entrepris d'intervenir personnellement dans l'Histoire. Le texte prend un caractère prophétique et plénier par le fait que « la maison de servitude » est l'esclavage de Satan, dont le Christ nous a affranchis. Il n'y a donc pas lieu de dissoudre ou de délier ce vieux texte, mais de l'accomplir par la loi parfaite du Seigneur.

3- « *Tu n'auras pas d'autres dieux devant ma face* ».

Il importe donc que les diverses recherches du « sentiment religieux » parmi les nations, recherches valables et estimables, se réfèrent en définitive à l'intervention de Dieu lui-même, puisqu'elles sont comblées par sa réponse. Il ne peut y avoir d'œcuménisme qu'à la suite d'une véritable « conversion » des nations et des religions au seul vrai Dieu, celui qui s'est manifesté en Israël, et qui s'est exprimé en Jésus-Christ.

4- « *Tu ne feras pas d'image taillée, ni aucune figure de ce qui est en haut dans le ciel, ni de ce qui est en bas sur la terre, ni de ce qui est dans les eaux au-dessous de la terre. Tu ne te prosterner pas devant elles, et tu ne les serviras point. Car moi, Yahvé ton Dieu, je suis un Dieu jaloux qui punit l'iniquité des pères sur les enfants, jusqu'à la troisième et la quatrième génération pour ceux qui me haïssent, et faisant miséricorde jusqu'à mille générations pour ceux qui m'aiment et gardent mes commandements.*

D'où il suit que toute représentation sculptée ou peinte de la Divinité est le fait d'un esprit idolâtre, qui n'a pas encore compris qu'il n'y a qu'une seule image et ressemblance de Dieu : l'homme lui-même, et surtout l'homme parfait, Jésus-Christ.¹ La Foi vient de l'ouïe, non de la vue. Elle consiste en un message intelligible, dont la logique divine, transcendante à la raison humaine est une lumière de vie. Aucune image taillée ou sculptée ne peut « dire » cela, ne peut assurer la transmission d'une Tradition de Vérité. Certes les chrétiens ont fait de nombreuses images, qui ne sont là que pour soutenir la foi. Toute représentation graphique de la Foi et de ses Mystères doit rester un enseignement didactique qui doit être transcendé, tout comme un livre d'école. Le Dieu vivant est en effet toujours au-delà des notions et des représentations : il est dans la « relation » de son Esprit. C'est le Dieu qui est et qui était, mais il est aussi le Dieu qui vient.

« *Tu ne te prosterner pas...* »

La prostration est le signe de la dépendance. Les prophètes, tel que Daniel, en ont donné l'exemple, eux qui ont refusé jusqu'à l'héroïsme du martyr de se prosterner devant des hommes ou des images. Nous observons que les royaumes de ce monde, qui appartiennent à Satan, utilisent constamment un grand déploiement d'images, de « pompes », pour maintenir leur séduction quasi universelle. O Drapeau, que de crimes on a commis en ton nom !...

« *Tu ne les serviras point...* »

De quel service s'agit-il ? D'un service liturgique, sans doute, comme l'indique le mot grec « latreuein », qu'on lit dans la traduction des Septante. Mais c'est surtout un service dans l'ordre de la vie. Que de gens encore aujourd'hui « consacrent » - c'est le mot qu'on emploie – leur vie à l'argent, au pétrole, au sport, à l'automobile, aux affaires, à l'armée, etc... La plus grande partie de leur activité est ainsi détournée de l'unique

¹ - Toutefois ce qui est visé ici ce sont les idoles ; la suite du texte le dit : « Je suis un Dieu jaloux ». Donc : « tu ne feras pas d'images vaines, fausses, représentant des esprits trompeurs, pour te prosterner devant elles ». Il faut comprendre l'esprit du texte : il n'est pas interdit ici de représenter le vrai Dieu surtout depuis qu'il s'est incarné en Jésus-Christ. S'il s'est incarné, c'est bien pour être vu, touché, « photographié » (comme sur le Suaire).

nécessaire. Ce service devient bien vite une servitude et un esclavage, comme l'expérience le prouve. Or par la foi, nous savons quel doit être le plus haut service que nous devons au Dieu vivant : « Offrez vos membres à Dieu comme des instruments de Justice en vue de la sanctification » (Rom.6/13,19).

« Je suis un Dieu jaloux... »

Que signifie ici ce mot jaloux appliqué à Dieu ? Le contexte indique clairement que c'est des idoles que Dieu est jaloux, des représentations d'une divinité qui n'existe pas. Dieu revendique le culte d'adoration en exclusivité absolue. C'est logique puisqu'il est l'Unique ! Dieu est la plénitude. Nous autres, créatures, nous n'avons pas le droit d'être jaloux dans l'amour ; nous devons admettre qu'une autre personne puisse aussi, par une relation de connaissance et d'amour, faire du bien à la personne que l'on aime, et contribuer à son épanouissement. Car nul d'entre nous ne peut tout donner, et même en se donnant soi-même on ne donne qu'un bien extrêmement limité. Dieu au contraire est seul à pouvoir tout donner, et cela à travers les relations qu'il établit providentiellement entre les personnes qui l'aiment et qui sont aimées de lui.

Cependant, le mot « jaloux » mériterait d'être traduit autrement. Les Septante l'ont rendu par « zelotès » qui signifie d'abord « bouillant, ardent, zélé », et secondairement seulement « jaloux ». Pensons à l'Amour ardent de Yahvé toujours en éveil, toujours aux aguets pour assurer la Création et le Salut des êtres. « Voyez les oiseaux du ciel... aucun n'est en oubli devant Dieu... A combien plus forte raison vous-mêmes, hommes de peu de foi ! » Dieu écarte les idoles de néant par amour pour l'homme, pour le mettre ne garde et le détourner d'une voie de perdition. Car il est malheureusement possible à l'homme aveuglé par le péché, d'établir une relation d'amour sur un vide, un néant, sur une « vanité » (animal, objet, argent, gloriole, vêtement, mode, etc...)

« qui punis l'iniquité des pères sur les enfants... »

Le prophète Ezéchiel dégagera ensuite la notion de culpabilité et de responsabilité personnelle (ch.18). Il faut comprendre ici que Dieu fait alliance avec une race et non pas encore avec une personne. C'est le salut de la race, ou plus exactement la santé de la race et sa prospérité, qui seront assurées par l'observance des préceptes. C'est d'ailleurs très exactement ce qu'observe actuellement la science biologique, qui a découvert les raisons génétiques des tares. Si la génération charnelle est abandonnée à elle-même sans intervention miraculeuse de Dieu, les tares doivent, par la loi des grands nombres, se multiplier jusqu'à affecter l'humanité entière. Ce qui montre bien que le Salut ne peut venir que par une « mutation » par le passage de l'ordre biopsychologique que nous connaissons à l'ordre biopsychologique nouveau. En prophétisant son retour, Jésus parlait de la « régénération ». Mais la loi, par elle-même, ne peut opérer ce « miracle », dont l'Esprit-Saint reste le seul Maître. Cependant ces longs siècles d'ignorance, ces longues générations de péché, restent tributaires de la Miséricorde de Dieu : « Il fait miséricorde jusqu'à mille générations pour ceux qui l'aiment et gardent ses commandements ». ¹

7- « Tu ne prendras point le nom de Dieu en vain, car Yahvé ne laissera pas impuni celui qui prendra son Nom en vain. »

¹ - Mille générations : si nous prenons la chronologie biblique, Adam fut façonné il y a 6000 ans ; si nous comptons 4 générations par siècle, nous obtenons seulement 240 générations ; c'est dire la Miséricorde de Dieu !

On a appliqué cette parole aux serments. C'est vrai ; mais ce n'est qu'un aspect de ce grand commandement qui nous invite à la crainte du Nom de Dieu. C'est le sens de la Majesté divine, de la hauteur de ses Desseins, de la sainteté de son Nom qui nous est ici donné. Tout comme Jésus dans la première demande du Pater : « Que ton Nom soit sanctifié ». Les Hébreux ne savaient pas encore que le Nom de Dieu est « Père », au sens génétique de ce mot. Nous l'avons appris en Jésus-Christ. Nous le savons et nous ne le sanctifions pas. Mais dans le Royaume qui vient, nous verrons la splendeur de bonheur et de vie qui suit la sanctification du Nom du Père, et cela bien entendu, lorsque la génération humaine se référera à la génération du Christ, dans laquelle le Nom du Père fut pleinement sanctifié.

8- « Souviens-toi du jour du Sabbat pour le sanctifier. Pendant six jours tu travailleras et tu feras ton ouvrage. Mais le septième jour est un Sabbat pour Yahvé ton Dieu. Tu ne feras aucun ouvrage, ni toi, ni ton fils, ni ton serviteur, ni ta servante, ni ton bétail, ni l'étranger qui est dans tes portes. Car pendant six jours Yahvé a fait le ciel et la terre et tout ce qu'ils contiennent, et il s'est reposé le septième jour : c'est pourquoi Yahvé a béni le jour du Sabbat et l'a sanctifié.

Ce qui est très remarquable et si peu remarqué, c'est que depuis la plus haute antiquité l'humanité a compté par 7 la suite des jours, et que ce compte n'a pas subi de discontinuité. Le Sabbat, qu'il soit celui d'Israël qui observe le repos du samedi, ou celui des chrétiens qui gardent le dimanche, a une haute signification par rapport à l'histoire, qui s'étend sur six millénaires, « car mille ans sont à tes yeux comme un jour ». Au terme de la vie spirituelle comme au terme de l'histoire, nous sommes appelés à « entrer dans le repos de Dieu ». C'est à quoi nous invite l'apôtre Paul qui tire un enseignement capital de cette institution divine de la semaine (Hb). Comment entrerons-nous donc dans ce « repos de Dieu » ? Par une foi parfaite et un amour totalement généreux.

12- « Honore ton père et ta mère, afin que tes jours soient prolongés dans le pays que Yahvé ton Dieu te donne ».

Jésus a rappelé l'observance de ce commandement dans le ch.7 de l'Évangile de Marc (Mt.15) reprochant aux pharisiens de détourner le sens de la Loi par leurs traditions humaines. Dieu est obligé de formuler ce commandement parce que la génération charnelle ne saurait satisfaire ni les géniteurs ni les engendrés. Le sentiment de révolte et de parricide qui reste latent et qui parfois éclate au grand jour dans le cœur des enfants, a besoin d'être corrigé par la Loi. A vrai dire, il ne peut être supprimé que par la charité, et la charité qui pardonne. Il y a cependant la parole surprenante de Jésus : « Celui qui vient à ma suite et qui ne hait pas son père et sa mère... ne peut pas être mon disciple ». Elle semble en contradiction avec le commandement de l'ancienne loi. Que penser ? Ce que Jésus condamne au cœur de ses disciples, de ceux qui l'ont suivi, c'est un attachement périmé à un ordre ancien et caduc. Ils ont mis la main à la charrue et ils regardent en arrière. Quiconque en effet a le sens de la génération spirituelle qui, à Nazareth, nous donna comme fruit Jésus-Christ, ne saurait revenir à l'ordre ancien et misérable de la Loi. Cependant, à Nazareth la loi était parfaitement observée, car nuls parents sur terre n'ont été plus aimés et mieux honorés que le furent Joseph et Marie par Jésus.

13- « Tu ne tueras pas »

C'est la tendance homicide qui est visée par le commandement de Dieu, cette tendance qui fait que tout homme tend à voir un ennemi dans son prochain. Dans le Sermon sur la Montagne, Jésus a porté la Loi à sa perfection, indiquant bien que l'on doit arracher de son cœur tout sentiment de haine, de colère, de mépris, d'hostilité (Mt.5/21-23). Et Jean enseigne également : « Celui qui hait son frère est un meurtrier » (1 Jn.2/9 ; 3/10-13, etc). Comment se fait-il que les nations dites chrétiennes n'aient pas encore mis ce précepte mosaïque à la base même de leurs législations ? Comment se fait-il que tant de prêtres et de théologiens aient enseigné plutôt la légitime défense que le pardon dû aux ennemis ? C'est pourtant simple : « Tu ne tueras point » ! A vrai dire tant que l'homme reste charnel, il ne peut accomplir la loi ; la loi le condamne et le convainc de péché. Le parfait accomplissement de ce précepte est dans l'amour et la communion entre les fils du même Père céleste qui se savent membres du Christ et se sentent animés par son Esprit. A ce moment seulement le précepte est accompli et la vie est assurée. Lorsque nous nous porterons les uns les autres dans la vie et le salut, alors nous obtiendrons l'accomplissement des promesses. Nous avons vu, dès le commencement de cet ouvrage, que nulle raison humaine ne peut dispenser quiconque de la pratique de ce commandement. L'Apocalypse nous déclare en effet que la stricte observance de ce précepte, éclairée par la parole du Seigneur en Mt.26/52 est la règle qui fait les saints (Ap.13/9-10).

14- « Tu ne commettras pas d'adultère »

L'humanité est en état d'adultère, du fait même de la rupture avec la Trinité sainte, qui, par voie de conséquence, a brisé la communion de Vérité et d'amour qui devrait exister entre les sexes. Il faut donc retrouver cette communion, en rendant à la sexualité son caractère sacré et sacramentel, pour que la loi soit accomplie. Nous avons vu que l'amour entre les sexes doit avoir une dimension verticale dans la Foi, qui le rattache et l'enracine dans la Trinité Créatrice. C'est donc, là encore, la Foi qui est l'accomplissement de la Loi. Le sens du mot grec « moïcheuien » est « Tu ne profaneras pas », « tu ne rendras pas profane ». Or qu'est-ce qui est naturellement sacré sinon le sanctuaire de la vie, le sein virginal, que ferme l'hymen ? Ainsi le plein accomplissement de la loi, là encore, n'est autre que l'amour virginal procédant de la Foi et déjà suggéré dans le Cantique des Cantiques (2/3), amour semblable à celui qui nous a donné le Sauveur. Or le Christ, prêtre éternel, est né sans déchirer le Sein de sa mère, mais il l'a consacré. Voilà ce que l'Eglise a toujours cru et professé dans sa sainte Liturgie. Il n'y a pas lieu de s'en écarter, car c'est sur ces mystères que repose la régénération qui nous apportera le Royaume.

Comme dans le cas de l'homicide, Jésus a dénoncé le péché d'adultère non seulement dans les faits, mais dans sa genèse intérieure, sous l'impulsion de la convoitise : « Celui qui regarde une femme au point de la convoiter a déjà commis l'adultère dans son cœur ». Observons ainsi que le Verbe de Dieu fait retomber la responsabilité du péché d'adultère sur l'homme, sur le mâle, qui doit être auprès de la femme, le médiateur du commandement divin (Mt.5/27-30).

15- « Tu ne déroberas point »

La propriété privée est indispensable pour que, dans l'ordre du péché où nous sommes encore quotidiennement, la société humaine puisse subsister. La Loi de Moïse

réprime l'instinct de possession, d'accaparement, qui sévit en nos jours tout comme autrefois. Elle apprend à l'homme à se contenter de ce qu'il a en pratiquant toujours l'honnêteté et la droiture. Ces qualités sont fondamentales. Si elles ne sont pas acquises définitivement, il est vain et illusoire de promouvoir un ordre supérieur de justice, une société nouvelle, sans avoir et sans classe, un collectivisme, qui fera de foules immenses la proie des grands et des chefs. Certes, il y a un idéal supérieur de Justice, où personne ne possède plus rien en propre, mais travaille gratuitement pour le plus grand bien de ses frères. Cet idéal est celui du peuple de Dieu se conformant à l'Évangile, et il fut réalisé pendant des siècles dans les monastères fervents. Cependant l'instinct de possession supprimé au niveau de l'individu peut resurgir au niveau communautaire ; et l'on a vu des communautés prodigieusement riches dont tous les membres avaient fait le vœu de pauvreté. Il ne suffit pas d'ailleurs d'être pauvre matériellement pour être délivré de l'instinct de possession : car le pauvre qui est envieux du riche est plus encore que lui attaché à ses biens ! Si le cœur de l'homme, qu'il soit riche ou pauvre, n'est pas rendu foncièrement bon par la grâce du Saint-Esprit, aucune législation, aucun règlement ne pourront amener le Royaume sur la terre.

16- « Tu ne porteras pas de faux témoignage »

C'est dire positivement : « Tu diras la vérité lorsque ton témoignage peut faire éclater la justice ». Il s'agit en effet d'un témoignage devant un tribunal, devant une autorité qui a droit à la vérité pour le bien collectif. Car il importe de ne point dire la vérité et de se taire, devant qui n'a aucun droit à l'entendre, surtout lorsqu'il s'agit de la vie du prochain. La discrétion est une vertu capitale, recommandée fortement en certains passages des Écritures (Si.ch.20 + réf.). Jésus indiquera très nettement son exigence pour la vérité dans les paroles en disant : « Que votre oui soit oui, que votre non soit non. Tout ce qui est ajouté vient du mauvais ». Pourquoi le serment, sinon pour écarter le mensonge ? Il n'y aurait pas lieu de faire de serment si le mensonge n'était jamais monté sur les lèvres humaines. C'est pourquoi, comme il a été dit plus haut, l'ascèse dans les paroles, la maîtrise de la langue, sont les vrais moyens de parvenir à la perfection. « L'homme qui ne pêche pas en parole est un homme parfait » (Jac.).

16- Tu ne convoiteras pas la maison de ton prochain, tu ne convoiteras pas la femme de ton prochain, ni son serviteur, ni sa servante, ni son bœuf, ni son âne, ni rien de ce qui appartient à ton prochain ».

L'énumération qui suit le « Tu ne convoiteras pas », montre assez que le dernier commandement du Décalogue est en quelque sorte le commentaire du commandement précédent : « Tu ne voleras pas ». Je me demande pourquoi dans l'enseignement de l'Église de ces derniers siècles, on a fait du 10^{ème} commandement un commentaire du 6^{ème}, comme si ce 10^{ème} commandement ne prohibait que les « désirs impurs » ou les « pensées impures ». Nous reconnaissons dans cette interprétation restrictive de la Parole de Dieu, un indice – entre beaucoup d'autres – du grand trouble qui a blessé la conscience chrétienne pendant toute la période du Jansénisme.

Cependant, si le 10^{ème} commandement est le commentaire du précédent, il est aussi la conclusion de toute la loi morale, dont il ouvre directement les portes vers la liberté évangélique. Paul le retient, en ne soulignant que le premier mot : « Tu ne

convoiteras pas », comme pour caractériser toute l'économie de la Loi mosaïque¹. Si l'homme ne devient suffisamment attentif et suffisamment vigilant sur lui-même pour écarter de son cœur toute convoitise, il supprime les obstacles qui enrayent sa marche vers la perfection. C'est bien dans ce sens que Jésus proposait dans le Sermon sur la Montagne, la suppression de toute convoitise : « Celui qui regarde une femme au point de la convoiter... » Et aussi il commente le commandement : « Tu ne voleras pas », en nous invitant à donner, sans aucune espèce de retenue, la tunique et le manteau à celui qui veut s'en emparer (Mt.5/40-41). Lorsque celui qui convoite encore se trouve en présence d'un prochain qui ne convoite plus rien, il devient alors confondu de sa propre convoitise, et peut ainsi s'en guérir. Car si la convoitise est contagieuse, l'absence de convoitise, c'est-à-dire la générosité totale, l'est encore davantage, et cela d'une manière irréversible. Tout homme en effet, se repentira un jour d'avoir convoité, mais il n'aura jamais à se repentir d'avoir été généreux.

Qui ne voit en effet qu'un cœur sans convoitise devient tout à fait disponible à la Charité, c'est-à-dire à l'Esprit-Saint ? C'est pourquoi l'accomplissement de tous les préceptes de la Loi, qui ne forment qu'un dans l'amour, aboutit effectivement à cette ascèse personnelle de la convoitise, au renoncement à soi-même, qui est la condition pour devenir le parfait disciple de Jésus-Christ.

Autres formulations de la Loi mosaïque

Il ne saurait être question de reprendre tous les passages des Ecritures, soit dans les livres historiques, soit dans les livres prophétiques ou didactiques qui reprennent, commentent, explicitent tel ou tel des dix commandements. Le livre de l'Ecclésiastique, en particulier, excelle à dégager l'esprit du Décalogue, qui est l'amour et la miséricorde, mais aussi une certaine prudence humaine très nécessaire, tant que le monde demeure ce qu'il est. Le Christ en effet envoyait ses disciples « comme des agneaux au milieu des loups » non pas certes, pour qu'ils deviennent des loups, mais pour que, restant simples comme des colombes, ils soient néanmoins « prudents comme des serpents ». D'ailleurs, à la limite, l'Ecriture qui ne se présente pas sous la forme d'un Traité, se suffit amplement à elle-même, et notre désir, en écrivant ce livre, n'est nullement de nous substituer à ses enseignements, éternels et incomparablement poétiques, mais seulement de porter témoignage en sa faveur, et d'aider le lecteur à s'y référer, à l'aimer, à la mieux comprendre, pour qu'il en reçoive la grâce de lumière et de consolation.

Nous nous attacherons ici à cette autre formulation du Décalogue que nous lisons dans le ch.19 du Lévitique. Nous mettrons en évidence certaines différences importantes que le Législateur sacré a introduites par rapport au texte primitif, en raison de l'installation du peuple juif en Terre Sainte et de la Liturgie des Sacrifices.

¹ - La suppression de la convoitise n'implique pas la suppression de tout désir, comme le préconise le Bouddhisme et autres méthodes annexes. La suppression de tout désir aboutit nécessairement à la mort de l'être profond. Ce sont seulement les désirs égoïstes charnels qui doivent être mortifiées, pour que transparaisse le désir d'amour de l'Esprit en la nature humaine. La prière n'est autre en effet qu'un désir d'amour et de charité, ainsi que les demandes du Pater, et spécialement les trois premières. Luttons certes contre la convoitise, mais pour exalter en nous les vrais désirs, les aspirations profondes de nos cœurs, en résonance avec l'Esprit de Dieu.

Lévitique chapitre 19

Observons d'abord la mention de la sainteté de Dieu, présentée comme un refrain, comme un rappel important ; refrain qui revient en de nombreux endroits de ce livre :

« Soyez saints, car je suis saint, moi, Yahvé votre Dieu. »

Mention de la plus haute importance : le Législateur sacré nous indique que la sainteté de Dieu ne doit pas lui rester en propre, mais qu'elle doit passer à son domaine, être communiquée à ses serviteurs, ceux qui lui sont « consacrés ». A vrai dire, ce sont les disciples de Jésus qui, recevant l'Esprit-Saint, participeront effectivement à la sainteté de Dieu.

Ensuite le Lévitique place le commandement « Tu honoreras ton père et ta mère » avant celui qui proscribit les idoles (v.3-4). Puis il y a une prescription sur les sacrifices dont la viande doit être consommée le jour même ou le lendemain au plus tard (v.5-8). Les v.9-10 prohibent la rapacité dans les moissons et les vendanges : il faut laisser les épis tombés et les grappes oubliées pour l'étranger et pour le pauvre.

Au v.11 le commandement interdisant le faux témoignage est formulé ainsi :
« Vous ne déroberez point, vous n'userez ni de mensonge ni de tromperie les uns envers les autres ».

Le commandement du respect dû au Nom de Yahvé est plus explicitement rapporté aux serments :

« Vous ne jurerez point par mon Nom en mentant, car tu profanerais le Nom de ton Dieu, je suis Yahvé ».

Les relations avec le prochain sont précisées par les admirables préceptes :
« Tu n'opprimeras point ton prochain, tu ne le dépouilleras pas. Le salaire du mercenaire ne restera pas chez toi jusqu'au lendemain. Tu ne proféreras point de malédiction contre un sourd, tu ne mettras point devant un aveugle quelque chose qui puisse le faire tomber, car tu auras la crainte de Dieu, je suis Yahvé. »

Paul dans le ch.14 de l'Épître aux Romains nous donne la portée générale de ces préceptes en nous invitant à ne point scandaliser les faibles dans la foi. Cependant ceux qui sont forts dans la foi, ne doivent pas laisser impressionner le jugement de leur conscience par ceux qui sont timorés, faibles ou pusillanimes. Mais dans leur conduite, lorsqu'elle est connue du prochain, ils doivent prendre garde à ne point blesser une personne encore scrupuleuse ou mal affermie. Inversement, celui qui est faible dans la foi doit s'abstenir de prononcer un jugement sur un frère dont la conduite peut lui paraître téméraire. Les tabous ne peuvent être résolus en effet que par les « forts dans la foi », qui apporteront progressivement le changement de mentalité nécessaire pour qu'advienne à la fois la Rédemption et la vraie liberté des enfants de Dieu. Mais l'audace des forts doit toujours être modérée par la charité à l'égard des faibles.

15- « Vous ne commettrez pas d'injustice dans le jugement : tu n'auras pas de faveur pour le pauvre, tu n'auras pas de complaisance pour le puissant ; mais tu jugeras ton prochain selon la justice. »

Cette prescription évoque, après l'installation en Canaan, les conseils et les palabres des anciens aux portes des villes où sont réglés les litiges entre les personnes. Prescription qui demeure d'actualité, car chacun sait la conclusion que tirait le fabuliste :

« Selon que vous serez puissant ou misérable,
« Les jugements de cours vous feront blanc ou noir ».

16- *« Tu n'iras pas semant la diffamation parmi le peuple. Tu ne te tiendras pas comme témoin devant le sang de ton prochain, je suis Yahvé ».*

Nous pensons aux diverses « propagandes électorales » ou autres, qui sont souvent à base de calomnies et de diffamation. Le commandement du Lévitique suffirait à lui seul à assainir bien des situations ! « Témoin contre le sang de ton prochain » : « c'est-à-dire exigeant la peine de mort. Même si éventuellement certaines fautes doivent être punies de la lapidation, la loi interdit pratiquement la « dénonciation », du moins à cette époque. C'est ainsi qu'est écartée la tyrannie policière que les Etats totalitaires ont érigée comme principe de gouvernement. D'où nous jugeons que nous sommes socialement très bas, et très au-dessous de l'observance mosaïque de la Parole de Dieu.

17- *« Tu ne haïras point ton frère dans ton cœur, mais tu reprendras ton frère, afin de ne pas te charger d'un péché à cause de lui. »*

Ainsi nous le voyons, s'il n'y a pas lieu de faire une dénonciation publique, il importe que chacun s'efforce de corriger fraternellement le pécheur pour l'amener à réfléchir et à se sauver. C'est ce que le Seigneur rappelle dans l'Evangile : « Si ton frère a péché contre toi, reprends-le seul à seul, et s'il t'écoute, tu auras sauvé ton frère... » (Mt.15/18s) ¹

18- *« Tu ne te vengeras pas, et tu ne garderas point de rancune contre les enfants de ton peuple. Tu aimeras ton prochain comme toi-même, je suis Yahvé. »*

Ce v.18 était caché parmi les autres versets de l'Ecriture et les multiples prescriptions de la Loi. Cependant il avait été dégagé par les scribes du temps de Jésus comme un commandement de première grandeur. C'est ce que nous lisons en Luc 10/37. Et Jésus en Mc.12/29-30 et Mt.22/36-39 sanctionne de son autorité divine cette découverte du meilleur judaïsme. « Tu aimeras ton prochain comme toi-même » est en effet l'esprit de la Loi toute entière.

A partir du v.19 de ce ch.19, le lévitique précise un certain nombre de lois et de prescriptions diverses, sur le respect de la vie : « Tu n'accoupleras pas des bestiaux d'espèces différentes ; sur le respect de l'ordre naturel des êtres ; la prohibition de la prostitution ; la consécration des arbres fruitiers ; l'interdiction de manger le sang, de la magie, de l'évocation des esprits, des tatouages ; sur le respect des vieillards et des étrangers ; l'observation de la stricte justice dans les mesures et les poids. A travers tous ces détails, un esprit se dégage : « Je suis Yahvé ». La Loi doit être observée non

¹ - Dans les civilisation tribales et patriarcales, ces prescriptions s'appliquent tout naturellement, comme en font foi les missionnaires qui ont suffisamment fréquenté ces peuples que nous avons le plus grand tort d'appeler « primitifs » ; la justice n'y est jamais anonyme ni administrative, mais essentiellement cordiale et fraternelle. Car le clan, la tribu, le village ne sont jamais tellement grands que tous ne puissent se connaître. Nos cours de justice étatisés et fonctionnalisés sont en fait la manifestation d'une grande décadence du niveau humain de nos sociétés occidentales.

seulement dans le respect de l'ordre social, mais comme une soumission à la volonté bienveillante de Dieu, souverain Législateur.

C'est ainsi que la conscience morale est sans équivoque possible rapportée directement à Dieu, Créateur et Législateur. L'Écriture enseigne ainsi formellement qu'il ne saurait y avoir une morale « laïque », si parfaite qu'elle soit, car l'homme n'est pas créé pour lui-même, mais pour Dieu et pour trouver un Lui son bonheur et sa gloire. Cette indication très générale est particulièrement utile pour notre temps, où tant de personnes s'imaginent que des impies qui se comportent honnêtement peuvent plaire à Dieu ! L'expérience prouve d'ailleurs que l'impiété honnête ne dure pas longtemps : ou bien elle se mue en une véritable conversion, ou bien elle tombe dans la dépravation, ouverte ou cachée. Car la parole est formelle : « Sans moi, vous ne pouvez rien faire ».

Le Décalogue deutéronomique

Au ch.5 du Deutéronome, est formulé à nouveau le Décalogue. Cette formulation serait, d'après les exégètes, relativement tardive (620-600 av. J.C.) : elle suit de très près le texte de l'Exode. Les commandements de l'adoration du Dieu unique, du respect de son Nom sont cependant amplifiés et donnés avec une insistance plus solennelle, avec le rappel des conditions du Sinaï (v.1-5). Les commandements ayant trait à la vénération des parents, à l'homicide, au mensonge, au vol, au désir des biens du prochain, reproduisent fidèlement l'Exode. Après quoi, le texte rappelle l'effroi que la Théophanie produisit sur le peuple. Il prend alors conscience qu'il est sous le signe de la colère de Dieu et de la mort (v.20-24). Moïse intervient alors pour calmer le peuple et le rassurer, lui disant que les commandements lui sont donnés pour sa vie et son bonheur, à condition qu'il les mette en pratique (v.25-28).

29- Vous aurez soin de faire ce que Yahvé votre Dieu vous commande ; vous ne vous détournerez ni à droite ni à gauche, mais vous suivrez en tout la voie que Yahvé votre Dieu vous a prescrite, afin que vous soyez heureux que vous prolongiez vos jours dans le pays que vous posséderez ».

Il est bien évident que la seule observation de cette loi divine, que nous avons l'impudence d'appeler « ancienne », mais qui est d'autant plus d'actualité qu'elle n'est pas encore appliquée, suffirait à transformer la Terre en un véritable paradis, à l'exclusion de la mort, qui ne sera supprimée que par l'économie du Salut vécue dans une foi parfaite.

Nous sommes obligés, hélas, de constater que les tenants de la Loi nouvelle, qui se réclamaient de leur nom de chrétiens, et qui parlaient au nom de Jésus et de la Sainte Trinité, ont souvent « délié » les anciens commandements, en s'écartant beaucoup trop « à droite » de peur sans doute de s'écarter « à gauche ». Que l'on songe en effet aux préceptes humains terriblement contraignants auxquels se sont liés moines et religieux, anachorètes ou ermites, solitaires ou conventuels !... Il a paru que la Volonté de Dieu était dans l'extraordinaire, l'acrobatie, l'excessif, les privations souvent extrêmes, les disciplines et les contraintes vraiment terribles pour la « nature »...

Le retour à l'acceptation pure et simple, d'abord, de la Loi mosaïque, en ne nous écartant ni à droite ni à gauche, nous permet de recevoir l'Évangile, non comme une outrance, une extrapolation de la Loi ancienne, mais comme son accomplissement. L'Évangile devient alors non seulement accessible, mais facile, parce que Dieu ne refuse

jamais sa Grâce à celui qui veut bien se ranger humblement dans l'obédience de la Loi morale.

- Fin du chapitre 6 –

Chapitre 7

La Morale Evangélique

L'Evangile contient beaucoup plus qu'une « morale » ! On peut même dire qu'il est transcendant à toute morale. Cependant, sans contredit, toute une partie de la Doctrine du Royaume des Cieux, dont nous parle le Seigneur (Mt.13/52), constitue une Loi morale tellement parfaite, tellement séduisante, que beaucoup furent enthousiasmés à sa lecture, (tel Gandhi), l'ont adoptée pleinement, en ont fait une arme de combat spirituel, et semblent n'avoir vu dans le Christ qu'un législateur génial. ¹

Cependant cette morale évangélique, que nous trouvons tout spécialement dans le Sermon sur la Montagne, ne constitue pas toute la Doctrine de vie à laquelle est attaché le Salut. A vrai dire, le Sermon sur la Montagne n'est qu'une introduction dans le Royaume. Il précise la mentalité qu'il convient d'avoir, la conduite qu'il faut tenir pour devenir fils de Dieu. Il met la créature en résonance avec l'action créatrice et salvifique de Dieu. Et celui qui ne prendrait pas d'abord tous les préceptes du Sermon sur la Montagne à la lettre et selon leur esprit, tels qu'ils ont été promulgués par le Seigneur, ne pourrait absolument pas rentrer dans le domaine du Seigneur, recevoir son amitié, être considéré comme un vrai disciple, et entrer dans la connaissance de la « vérité toute entière qui le délivrera » ². Tout l'enseignement dogmatique concernant le péché et la grâce, visant à l'application des Mystères de la Foi chrétienne sur toute la vie humaine lui serait absolument inaccessible. C'est là la Perle précieuse, le Trésor caché dans le champ, perle et trésor qui doivent être acquis selon les règles, en toute honnêteté, ³ et non pas usurpés, comme par des pourceaux indignes ou des loups méchants. Jésus dit bien en effet : « Ce ne sont pas ceux qui crient « Seigneur, Seigneur » qui entreront dans le Royaume des cieux, mais ceux qui accompliront la volonté de mon Père qui est dans les cieux » (Mt.7/21).

A autorité absolue, obéissance totale

Il faut aborder la lecture ou la relecture ⁴ du Sermon sur la Montagne avec un esprit toujours neuf et disponible : celui qu'avaient les premiers disciples, lorsque, découvrant Jésus, ils disaient de lui : « Celui dont ont parlé Moïse et les Prophètes, nous l'avons trouvé, c'est Jésus, le fils de Joseph ! » Et Nathanaël qui reçut difficilement ce

¹ - Nul doute en effet que la génération virginale et la divinité du Christ n'ont pas frappé des hommes tels que Gandhi, ni la doctrine sacramentaire de l'Eglise, qui a cependant son fondement dans l'Ecriture !

² - Jn.8/31-32 : parole importante de Jésus qui marque les 4 étapes nécessaires pour arriver à la pleine libération.

³ - Ainsi l'homme qui a trouvé le trésor dans le champ ne s'en empare pas (Mt.13/44) mais il achète le champ en « vendant tous ses biens ». Ainsi, les Mystères de la Foi chrétienne exigent, pour être compris, comme une condition nécessaire, un assentiment sans réticence à la morale que Jésus nous propose dans le Sermon sur la Montagne. Cette condition n'est toutefois pas suffisante, il faut encore la Grâce de Dieu.

⁴ - Beaucoup de chrétiens sont vaccinés contre l'Evangile, car ils l'ont reçue à petites doses, dans le contexte de pensée et de comportement charnels. Ils croient le connaître alors qu'ils le transgressent couramment. Il reste donc pour eux inefficace et lettre morte.

témoignage, après avoir rencontré le Seigneur et entendu de lui une seule parole, s'écria : « Tu es le Fils de Dieu, le Roi d'Israël ! ». (Jn.1/45, 49)

Cette adhésion inconditionnée à la personne de Jésus est sans contredit le mouvement initial de la Foi, celui qui permettait aux aveugles de recouvrer la vue, aux boiteux de se relever sur leurs jambes, aux muets de parler, aux sourds d'entendre ! Les lépreux qui venaient à lui en osant braver les interdits qui les frappaient de proscription, lui adressaient la parole en disant : « Maître ! » Maître, non pas comme celui qui commande (Kurios) mais comme celui qui enseigne (Didascalos) (Lc.17/13). Jésus propose d'abord une doctrine, et s'il fait des miracles, ce n'est pas pour guérir, mais pour affirmer son autorité sur les lois de la santé et de la vie, et aussi sur les éléments de la nature. D'ailleurs, les dix lépreux comprenaient cela sans peine : celui qui a le pouvoir de guérir connaît aussi les secrets d'une doctrine capable de procurer la vie.

C'est en effet à la suite d'une longue campagne de miracles et de prodiges, que le Seigneur ouvrit la bouche pour promulguer le Sermon sur la Montagne. L'enthousiasme des foules atteignait son comble, partout en Galilée, en Samarie, en Judée, et même au-delà des frontières de la Palestine, on savait que Dieu avait suscité « un grand prophète parmi son peuple », et qu'en lui « Dieu avait visité son peuple » (Lc.7/16). Tout comme Moïse qui avait reçu autrefois un pouvoir divin sur les éléments, Jésus devait avoir une mission essentiellement didactique. Et l'Eglise primitive est tellement restée dans cette ligne-là, que les premières présentations de la vie du Christ se faisaient en parallèle avec celle de Moïse.

Le peuple se rangeait volontiers sous l'obédience de Jésus, considéré comme « un prophète puissant en œuvres et en paroles devant Dieu et devant les hommes » (Lc.24/19). Très vite, dès les premières manifestations du Seigneur en Galilée, une opposition se déclencha parmi les chefs, scribes et pharisiens. Jésus, en effet, ne sortait pas de leurs écoles ; il n'avait pas été agréé par les docteurs du Temple. A vrai dire, il les avait dépassés, et cela depuis l'âge de 12 ans (Lc.2/40s). Le cléricalisme autoritaire et ombrageux existait déjà à cette époque. Jésus apparaissait comme un inconnu, un aventurier, un homme du peuple qui « s'imaginait » avoir reçu une mission prophétique ! Ils commencent très tôt leurs complots pour « perdre Jésus », dès ses premiers enseignements en Galilée sur le Sabbat.¹ Aussi, ne l'oublions pas, dès sa première promulgation, le Sermon sur la Montagne a été un puissant signe de contradiction, comme il l'est encore aujourd'hui (Lc.2/35-36). A nous de voir en le relisant, si nous nous plaçons du côté des « pauvres de Yahvé », pour accueillir dans la ferveur et l'enthousiasme la parole du Seigneur, ou bien au contraire, si nous nous faisons au point de départ, les juges de cette parole, tâchant d'y apporter des « interprétations », des nuances, des exceptions... Sommes-nous prêts à dire véritablement et du fond du cœur un « Amen » à l'Enseignement du Verbe de Dieu, ou, au contraire, nous apprêtons-nous à dire « Oui... mais... » et à formuler quelque objection qui n'aura d'autre racine en nous que la lenteur de notre intelligence et la dureté de notre cœur.

Si nous sommes disposés à dire « Amen » à la divine Parole, tout ira bien, la divine Parole, parce qu'elle est efficace, pourra « sauver nos vies », comme l'enseigne très clairement saint Pierre. Si au contraire nous sommes réticent en raison de nos usages, de

¹ - Lc.7/11 ; Mc.3/6 ; Mt.12/14, etc... Cette haine contre Jésus est l'expression la plus diabolique du fanatisme religieux. L'impiété et le fanatisme religieux sont les deux plus grands maux de la terre.

notre mentalité, de l'évolution de l'homme d'aujourd'hui, de quelque théologie morale ecclésiastique... alors cherchons d'abord à purifier nos cœurs et nos esprits en présence de la Majesté Souveraine de Celui qui osait formuler ses préceptes en disant : « Vous avez entendu qu'il a été dit aux anciens... et MOI je vous dis ». (Mt.5/22, 28, 33, 34, 39, 44 ; Mt.6/5, 6 ; etc...)

Sachons bien en effet que ce Jésus qui nous parle ainsi n'est autre que le Souverain Maître et Législateur de l'Univers entier, des Anges, des astres, et des atomes, le Dispensateur de toute Vie, qui vit et règne éternellement avec le Père et le Saint-Esprit !... Si nous ne sommes pas convaincus par l'autorité du Verbe de Dieu, par qui serons-nous persuadés ?...

Préceptes et non pas conseils...

Il faut ici dissiper une dangereuse équivoque, derrière laquelle se sont abritées tant de générations chrétiennes pour se dispenser de lutter uniquement par le glaive de la parole, et se permettre de faire avancer leur cause, qu'ils jugeaient bonne, par des moyens de mensonge et de violence. S'ils avaient connu l'Écriture, ils auraient lu dans le livre de l'Écclésiastique :

*« Tel l'eunuque qui voudrait déflorer une vierge,
« tel celui qui voudrait rendre justice par la violence » (Si.20/4)*

On a donc cherché par toutes sortes de détours théologiques à rejeter, interpréter, détourner de leur vrai sens les paroles souveraines tombées des lèvres de Jésus, le Juste, parce qu'elles font peser sur tout le comportement terrestre des hommes une sévère et indéniable condamnation. Et bien oui ! Il faut l'accepter cette condamnation : car si la parole de Dieu nous juge, et si nous acceptons d'être jugés par elle, « nous ne serons pas condamnés avec ce monde » ; mais nous deviendrons capables de passer dans l'Ordre de la Justice et nous obtiendrons alors la bienveillance du Père. L'une de ces astuces a consisté à dire que le Décalogue était donné pour « tout le monde », mais que les enseignements évangéliques n'étaient que des « conseils », proposés à ceux qui veulent aller à la perfection ! Comme si tout le monde n'était pas appelé à la perfection ! Comme si la volonté de Dieu n'était pas que « tous les hommes parviennent à la connaissance de la vérité et soient sauvés » ! (1 Tim.2/4) Les refus et les réticences que nous opposons à la parole de Dieu ne font que retarder l'heure de notre salut, de notre joie, de notre participation à la gloire. Mais notre obéissance nous procure dès maintenant les joies de la vie éternelle. Certaines oraisons de la Liturgie demandent ces joies de la vie éternelle, non pas pour l'autre monde, mais pour le moment présent, conformément à la parole de Jésus : « Je parle ainsi dans le monde afin qu'ils aient en eux la plénitude de ma joie ». Si nous voulons en effet que la « volonté du Père soit faite sur la terre comme au ciel », toute réticence devant les commandements du Seigneur est un obstacle que nous mettons nous-mêmes à l'accomplissement de cette bienveillante et pacifiante Volonté ! Aussi c'est bien par un Amen loyal et total à la divine parole que nous dissipons toutes les contradictions qui nous perdent et qui sont à l'origine de tous nos malheurs.

Ne disons donc plus que les préceptes du Sermon sur la Montagne sont des conseils : ils sont bel et bien des préceptes ! Ils sont certes proposés à notre liberté, puisque Dieu ne contraint jamais ses créatures. D'ailleurs si les commandements de Moïse étaient sans contredit des préceptes, ceux de l'Évangile le sont encore davantage, puisqu'ils émanent d'une autorité incomparablement plus haute ! Telle est bien, en effet,

l'argumentation fondamentale de l'Épître aux Hébreux qui met en évidence l'éminente supériorité du Christ sur Moïse et sur les Anges, pour nous amener finalement à prendre en considération les préceptes évangéliques et à nous y soumettre en toute liberté.

« Prenez garde de ne pas récuser celui qui parle (le Christ) : ils n'ont pas échappé ceux qui ont récuser qui leur rendrait un oracle sur la terre (Moïse) ; à combien plus forte raison nous-mêmes, si vous vous détournez de celui qui vous parle du ciel ! » (Hb.12/25 + autres passages du N.T.)

On objecte en général la pression sociologique et psychologique du monde qui nous entoure : celui qui veut vivre en brebis au milieu des loups ne sera-t-il pas nécessairement dévoré ? Certes, dit notre objecteur, l'Évangile est merveilleux, la Loi du Seigneur incomparable ! Le jour où l'amour, tel que le Christ nous l'enseigne, aura rempli la terre, que de joie, que de bonheur, que de paix ! Mais en attendant il nous faut être pratique... Et l'on imagine être pratique en imitant dans leur comportement les fils des ténèbres ! Cette attitude qui est hélas traditionnelle, et qui s'est manifestée tout au long de l'histoire de l'Église, aussi bien dans la morale personnelle que sociale ou nationale, non seulement n'a rien apporté de bon ni de nouveau, mais elle a mis les chrétiens dans l'incapacité totale de faire leur « révolution », celle de l'Esprit, qu'ils ont cependant la mission d'accomplir. C'est un manque de foi, un doute, au point de départ, un aveu d'être vaincu d'avance et finalement une insulte à l'Esprit de Dieu.

Car, inversement, lorsque par une grâce et une correspondance fidèle à cette grâce, un chrétien se met en peine et en devoir d'appliquer strictement les préceptes de l'Évangile, de pardonner du fond du cœur à ses ennemis, de tendre la joue à celui qui le frappe, de prier sincèrement pour ceux qui le persécutent, alors, la puissance de Dieu est mise à son service pour qu'il obtienne ce qu'il désire. N'est-ce pas la prière d'Étienne qui nous a valu la conversion de saint Paul ? Et c'est là, explicitement, ce que Pierre demandait aux esclaves de son temps, avec une rigueur toute évangélique, qui ne manque pas de faire sursauter certains chrétiens très portés à la lutte des classes ! Écoutons l'Apôtre Pierre :

« Vous esclaves, soyez soumis à vos maîtres avec toute sorte de déférence ; non seulement à ceux qui sont bons et doux, mais encore à ceux qui sont difficiles. C'est en effet une grâce aux yeux de Dieu, si en conscience de Dieu, quelqu'un supporte des injures en souffrant l'injustice. Quelle gloire a-t-il en effet si vous prenez patience, alors que vous êtes châtiés pour avoir péché ? Mais si, ayant fait le bien, vous supportez en patience des maux, c'est une grâce aux yeux de Dieu. C'est à cela que vous avez été appelés, parce que le Christ aussi a souffert pour vous, vous laissant un exemple afin que vous suiviez ses traces... » (1 Pe.2/18s).

La manière dont nous devons entendre, et non interpréter, le Sermon sur la Montagne ne peut être expliquée plus clairement. C'est l'apôtre Pierre qui parle, celui que les papes politiques et militaires appelaient le « premier pape » et dont ils revendiquaient la succession. Plût à Dieu qu'ils aient compris l'enseignement de leur illustre chef de file ! Cette parole de Pierre devient d'autant plus impressionnante que nous savons quel était l'état déplorable des esclaves dans le monde antique, quel était leur sort redoutable, leur terrible misère lorsqu'ils étaient soumis à des maîtres difficiles ! Or Pierre ne leur demande nullement de revendiquer, de contester ou de se révolter, mais seulement de souffrir en patience l'injustice dans une « conscience de Dieu » c'est-à-dire en sachant ce qu'ils font aux yeux de Dieu, sachant que leur attitude est motivée par un enseignement divin, afin de

faire venir dans ce monde une grâce. Ce mot est répété deux fois dans ce passage, et il en explique parfaitement le sens.

La GRACE à laquelle vous êtes appelés

On a voulu voir dans le Sermon sur la Montagne de la non-violence, comme si le Seigneur était un pédagogue d'une certaine technique politico-sociale, destinée à amener, par une révolution d'autant plus efficace qu'elle reste non-sanglante, une profonde modification des institutions humaines, en vue d'un monde plus juste et plus fraternel. Il est évident que l'on a tout à gagner à s'adresser à Jésus-Christ, le Verbe de Dieu, supérieurement intelligent, si l'on veut résoudre ces difficiles problèmes sociaux qu'ont connus toutes les époques de l'histoire et particulièrement la nôtre. Pourquoi le Seigneur créateur du ciel et de la terre, ne serait-il pas par surcroît un excellent « politique » ? Celui qui veut bien dépouiller son jugement des réactions de défense animale comprendra très rapidement que la non-violence est la seule action vraiment humaine, vraiment digne de l'homme, raisonnable et logique, par laquelle il peut avoir quelque chance d'améliorer son sort. ¹ Mais il est bien évident que notre Souverain Maître a d'autres vues sur nous que cet aménagement terrestre de nos conditions actuelles : car si nous ne débouchons pas dans le domaine divin, dans cette « participation à la nature divine » (2 Pe.2/4), notre vie ici-bas, si confortable, si équilibrée qu'elle devienne, si paisible et si tranquille qu'on puisse la rêver, restera désespérément ennuyeuse !... Seuls les chrétiens animés par l'Esprit de Dieu peuvent avoir, avec le Don de l'intelligence, la compréhension exacte de la portée du Sermon sur la Montagne, car pour cela, il faut être familier de la Grâce.

Tel est bien le mot que Jésus emploie lorsqu'il nous dit : « Si vous vous contentez de saluer ceux qui vous saluent, où est votre grâce ? Les païens n'en font-ils pas tout autant ? ² Et les apôtres avaient parfaitement compris que ce mot était souverainement important, puisque Pierre écrit : « C'est à cela que vous avez été appelés » ; « à cela » : c'est-à-dire à promouvoir la grâce de Dieu dans le monde. ³

Qu'est-ce donc que la grâce ? C'est un surcroît d'amour capable de combler les vides, de faire tomber les masques, d'apaiser les haines, d'éteindre la violence, et finalement de concilier les hommes, non pas par l'artifice des traités d'alliance, mais par l'Esprit d'Amour diffusé dans leurs cœurs. C'est pourquoi l'on dira que les paroles du Seigneur dans ce Sermon sur la Montagne, sont d'une efficacité toute « surnaturelle ». ⁴ Elles tendent à transformer l'homme charnel ou animal, étranger aux vues de Dieu, étranger aux dons de Dieu, en un homme spirituel, véritablement capable d'accéder à la filiation divine.

¹ - Les réactions animales de défense sont l'agressivité, l'immobilité ou la fuite.

² - Lc.6/30. Il faut bien traduire le mot grec « CHARIS » par « grâce » et non pas par « mérite » ou « récompense ». En inaugurant l'Ordre de la Grâce, le Christ nous a fait transcender l'ordre charnel, dans lequel il y a aussi des mérites et des récompenses (cf. les médailles et les décorations ».

³ - Que l'on observe les passages du N.T. où figure le mot « grâce ». 160 fois environ. Le mot « grâce » comme le mot « agapè » et d'autres ont un sens spécifiquement chrétien provenant de l'enseignement et de l'exemple de Jésus.

⁴ - Le mot n'est pas dans l'Écriture. L'homme charnel est dans une sous-nature.

Il est donc bien évident que la pratique du Sermon sur la Montagne, de la non-violence, bien mieux, de la douceur évangélique, devrait procéder du Baptême. Il convient en effet, de s'entraîner à une vie de fils de Dieu, par la discipline d'une Loi, avant d'oser accéder sacramentellement à une telle dignité ! Mais si les baptisés eux-mêmes, oubliant les préceptes de leur Maître, s'en tiennent encore à la Loi de Moïse, que dis-je, se référant à l'esprit de revendication, de vengeance, d'âpre et jalouse recherche de leurs « intérêts » personnels et collectifs, ils ont pratiquement renié leur baptême et profané en eux la filiation divine qu'ils avaient reçue par ce grand sacrement !

Cependant, l'histoire l'a suffisamment démontré pour que nous soyons convaincus : le sang appelle le sang, et celui qui s'oppose à la violence par la violence ne peut apporter dans le monde qu'un surcroît de violence ! Celui qui prétend sauver sa propre vie en abattant son adversaire, perd son âme en risquant de perdre aussi l'âme de son ennemi, s'il parvient toutefois à lui ravir sa vie corporelle ! La violence est donc bien la pire des solutions ! Si nous nous mettons par la pensée à la place de Dieu le Père, nous voyons bien qu'il ne peut prendre parti ni pour les uns ni pour les autres ! Que la guerre soit juste ou injuste, religieuse, raciale ou économique, Dieu ne peut que souffrir de voir ses enfants chercher à s'entre-détruire ! Que valent les « Te Deum » chantés sur des monceaux de cadavres et d'innombrables mutilés ? Ceux qui prétendent lui rendre gloire en supprimant d'odieux blasphémateurs (Jn.16/2), non seulement se trompent eux-mêmes, mais font saigner le cœur de Dieu. Le Christ sur la Croix a partagé le sort des malheureux et des misérables, des malfaiteurs et des persécutés. Il ne s'est jamais rangé du côté des persécuteurs. Mais il n'est pas non plus du côté des révoltés, ni de ceux qui « font la guerre pour une cause juste », ni de ceux qui « se sont sacrifiés dans une juste guerre »... autant d'expressions ronflantes, pleines d'équivoques, et qui ne font que flatter l'instinct charnel, en le colorant de religiosité, en nous faisant croire que l'opinion de Dieu est conforme à celle des braves gens qui pavoisent le 14 juillet !

Il y a évidemment un abîme entre la mentalité de ces « braves gens » qui sacrifient leur vie et surtout celle des autres pour la sauvegarde de leurs biens matériels, et la mentalité de l'Agneau qui s'est immolé pour nous ! Si nous voulons discerner exactement le sens des paroles de Jésus dans le Sermon sur la Montagne, voyons donc comme il les a mises lui-même en pratique. Et « comme il s'est comporté, comportons-nous nous-mêmes » (1 Jn.2/6). Saint Pierre est bien d'accord avec saint Jean : « Il nous a laissé un exemple ».

L'Agneau commente la Parole

Jésus ! Quelle cause plus juste que la sienne ! Quel idéal plus grand que le sien ! Quelle loi meilleure que celle qu'il promulgua le soir de son arrestation : « Aimez-vous les uns les autres comme je vous ai aimés » ! Aussi lorsqu'il fut sur le point de tomber entre les mains de ses ennemis, des gens pervers et mal intentionnés, Pierre n'eut-il pas raison de tirer courageusement son épée pour lui ? (Mt.26/51) Nous savons quelle fut, dans ces circonstances, la réponse de Jésus à Pierre : « Remets ton épée dans ton fourreau ! Car tous ceux qui prennent l'épée périront par l'épée. Ne crois-tu pas que mon Père pourrait m'envoyer plus de douze légions d'anges ? Mais alors comment les Ecritures seront-elles accomplies ? »

Voilà qui, normalement, aurait dû désarmer toutes les croisades, toutes les colonisations, toutes les conquêtes chrétiennes, tous les artisans des innombrables « guerres justes » qui n'ont cessé d'ensanglanter la terre de chrétienté ! Mais la Sagesse

divine qui se manifeste dans un Messie crucifié, dans l'Agneau immolé, est transcendante à l'esprit charnel et incompréhensible pour lui. « L'homme psychique n'accueille pas ce qui vient de l'Esprit de Dieu ; c'est folie pour lui, et il ne peut le comprendre, car c'est par l'Esprit qu'on en juge » (1 Cor.2/12). Cependant, sans aucun doute, la véritable interprétation du Sermon sur la Montagne est celle de Jésus qui, cohérent avec lui-même, nous a instruits plus encore par son exemple que par sa parole.

Or si l'on peut discuter et interpréter les paroles, l'exemple, lui, est indiscutable. On peut évidemment toujours dire : « Oui, mais... », en entendant les paroles. Mais qui oserait dire : « Oui, mais... », devant Celui qui a été crucifié pour nous ? L'amour tant qu'il n'est qu'affirmé peut être mis en doute ; mais lorsque la plus grande preuve en est donnée, alors toute bouche est close. « Il n'y a pas de plus grande preuve de l'amour que de donner sa vie pour ceux que l'on aime... » Et cette preuve d'amour est persuasive pour nous, qui en sommes les bénéficiaires, dans la mesure exacte de notre foi et de notre réponse ; mais pour les Enfers, elle est confondante. Le Prince de ce monde est anéanti par la Croix : voilà une pensée exprimée tout au long de la Liturgie de l'Eglise, et notamment des exorcismes. Nous comprenons parfaitement cela : c'est parce que Jésus est demeuré intégralement dans l'amour parfait refusant clairement et dans une « conscience de Dieu », tout recours à la violence, si légitime qu'elle puisse paraître, que le Démon n'a eu aucune prise sur lui, et qu'il a dû reculer dans les ténèbres extérieures. En effet, Jésus a bien refusé toute violence : celle de Pierre qui était illusoire et inefficace, et aussi celle des Anges qui eût été tout à fait efficace et décisive. Le Diable a compris dès cet instant que le jour où la Croix illuminerait la conscience humaine, il ne pourrait plus marcher sur les instincts de vengeance, d'agressivité, de contestation, de revendication, pour pousser l'homme au désordre et à l'homicide. Lorsque le disciple de Jésus atteint cette perfection de jugement et de conduite qui lui est manifestée en Jésus, l'Agneau immolé, alors le Démon est tout à fait écarté. C'est ainsi qu'une grâce est obtenue de la part de Dieu, en vue de la suppression du péché, et de l'avènement de la parfaite Justice, qui un jour, « habitera sur la terre ».

Cependant la douceur de l'Agneau n'est pas une faiblesse ! Les hommes peuvent s'y tromper, alors que le Diable, lui, ne s'y trompe pas ! L'Agneau est en effet le « Lion de Juda » devant lequel reculent les légions infernales. Il suffit de lire attentivement l'Evangile pour se rendre compte qu'à aucun moment de ses épreuves, le Christ n'a ployé le genou, n'a tremblé, n'a reculé devant ses adversaires ! Bien au contraire, il a toujours eu le courage et l'audace de mettre chacun devant sa conscience, et de faire appel en lui à ce qu'il y a de meilleur.

Aussi, à ceux qui venaient l'arrêter, il déclara : « Vous êtes venus à moi avec des glaives et des bâtons, comme pour arrêter un malfaiteur... » Quel fort et délicat reproche ! Qui en effet, parmi la troupe rassemblée en hâte par les grands prêtres et les pharisiens, pouvait « convaincre Jésus de péché » ? Aucun de ces hommes n'était éveillé au niveau de la conscience : ils agissaient comme des dormeurs, hypnotisés par l'ordre qu'ils avaient reçu du grand prêtre, sans se poser la moindre question sur sa légitimité, sur sa moralité ! et cependant, tous savaient que Jésus était un juste, un homme de bien et même « un prophète puissant en œuvre et en paroles devant Dieu et devant les hommes » ! Et cependant, ils l'arrêtèrent, dans le doute et l'obscurité de leur âme, dans les ténèbres et l'indécision de leur conscience.¹

¹ - Arrestation de Jésus : Lc.22/47s ; Mc.14/13s ; Mt.26/47s ; Jn.18/2s.

A Judas qui le livrait par un baiser, que dit-il ? « Ami, par un baiser, tu livres le fils de l'homme ? » Voyons ici le glaive de la parole beaucoup plus pénétrant que tout autre ! En effet, si la pointe d'une épée peut atteindre le cœur, la parole atteint les profondeurs de la conscience et de l'âme. Elle y laisse une blessure indélébile que la mort elle-même ne saurait effacer, mais seulement le repentir qui précède ou qui suit la mort, et la grâce toute puissante et créatrice de Dieu. Judas ne put supporter le poids de cette parole, la gravité de ce reproche, et il alla se pendre, non sans avoir témoigné auprès des princes des prêtres qu'il était coupable et responsable de la mort du Juste : « J'ai livré le sang innocent ». ¹

Jésus ne trembla pas devant Caïphe qui l'interrogeait en contrevenant aux dispositions de la Loi. Aucun interrogatoire en effet ne devait se tenir la nuit ; et aucun grief ne pouvait être retenu contre quiconque sans la déposition de deux ou trois témoins. Telle était la Loi de Moïse, dont le grand prêtre et les membres du Sanhédrin étaient les garants. C'est pourquoi Jésus, fort de son droit, objecta aux questions qu'on lui posait : « Je n'ai jamais parlé en secret, interrogez ceux qui m'ont entendu ». Quelle grandeur, quelle simplicité, quelle connaissance de la Loi, quelle maîtrise de soi parfaite ! Le valet qui se trouvait là se rendit compte de la confusion qui tombait soudain sur l'assemblée des juges. Il voulut sauver l'honneur du grand prêtre et souffleta Jésus. Et Jésus tendit l'autre joue, non pas passivement et servilement, mais en mettant ce pauvre homme devant la responsabilité de son acte : « Si j'ai mal parlé, montre que j'ai mal parlé, si j'ai bien parlé, pourquoi me frappes-tu ? » Ce n'est pas sans angoisse que nous mesurons la morsure de cette parole sur l'âme de ce valet ! Non pas sur le moment sans doute, puisque Jésus se trouvait alors devant lui et aux yeux du monde en infériorité, mais par la suite, lorsque la Résurrection eût démontré la Justice de Notre Seigneur. Comme il a dû alors se repentir amèrement d'avoir souffleté le Christ !...

Portons également notre attention sur le personnage de Pilate dans les moments terrifiants de sa vie, lorsque les circonstances l'amènèrent à être le juge du Juste ! Lui aussi, dès le début de l'entretien fut placé devant sa conscience : « Dis-tu cela de toi-même ou d'autres te l'ont-ils dit de moi ? » C'est-à-dire : « As-tu pris soin de t'informer exactement de ce que j'ai dit et de ce que je suis, avant d'entreprendre de prononcer une sentence contre moi ? » Pilate en effet devait, en tant que juge, s'instruire très précisément des faits et du personnage ; c'était là son devoir le plus strict, son devoir de procureur, son devoir d'homme. Nous connaissons ses hésitations, son illogisme : « Je ne trouve en lui aucun motif de condamnation », et disant cela il ajoute : Je vais le faire châtier ». Et il le condamne, tout en proclamant son innocence, à la flagellation et à la crucifixion ! Face à la Justice de Jésus, nous voyons bien l'effondrement des justices humaines qui excellent à mettre leurs forces au service de l'iniquité. (Jn.18/19-24)

La Justice de l'Agneau

Ces considérations auxquelles nous pourrions ajouter beaucoup d'autres, et celles aussi que le lecteur pourra faire lui-même en contemplant les Evangiles, nous ouvrent une perspective sur la « Justice parfaite de l'Agneau ». C'est en effet cette Justice que chantent éternellement les chœurs célestes, ceux que Jean entendit et dont il nous livra la

¹ - Désespoir de Judas (Mt.27/3s.). Judas s'est repenti de sa faute, l'Evangile le dit explicitement. Il se pend en signe d'auto-accusation. Je rappelle ici la traduction exacte de Mt.26/24 : « Il eût mieux valu pour celui-ci = le fils de l'homme, que celui-là = Judas, ne fut pas né ».

Révélation : « Il est digne l'Agneau qui a été immolé de recevoir honneur, puissance, sagesse, empire, gloire, domination... » (Ap.5/6s). Oui, au ciel même, dans cette Jérusalem céleste, c'est l'Agneau qui règne, c'est la contemplation de l'Agneau qui est le fondement du bonheur céleste, car c'est l'amour parfait qui nous est démontré pour l'éternité, et qui ne saurait être démontré d'une manière plus évidente, plus convaincante, plus pertinente.

Qu'entendent-ils les hommes de notre temps, lorsqu'ils parlent de justice ? Ils cherchent disent-ils à faire régner la « justice » ; ils revendiquent contre les « injustices », ils militent et contestent pour que le monde soit un monde de « justice ». Qu'entendent-ils par là ? Et quels moyens prennent-ils pour arriver à ce but ?

La plupart du temps le terme de justice ne désigne que la limitation des droits de chacun par ceux de l'autre. Lorsqu'un militant, un chef ou un membre de parti, de syndicat... s'engage, comme on dit, dans une action politique ou sociale, il veut avant tout défendre des intérêts : pas toujours les siens, mais ceux d'une classe, d'un métier, d'une corporation. Il lutte contre les « gros », au nom des « petits ». Certes, il n'est pas interdit d'entreprendre, par des moyens légitimes, c'est-à-dire par une non-violence conforme à l'Esprit de Jésus-Christ, une action « sociale » capable de mettre devant leurs véritables responsabilités ceux qui possèdent la fortune de ce monde. On ne saurait mieux faire d'ailleurs que l'apôtre Jacques qui a exprimé cela dans des termes d'une vigueur inimitable (Jc.5/1-6).

Cette justice distributive des biens matériels de ce monde n'est que l'aspect le plus extérieur de la justice. Ce mot d'ailleurs, qui revient souvent dans l'Écriture désigne tout autre chose : il désigne l'accomplissement parfait de la Volonté du Père, et nous avons déjà observé qu'à ce titre Jésus est le seul « juste ». C'est ce mot qu'employaient les Apôtres, lorsque dans leur première prédication, témoignant de la Résurrection de Jésus, ils osaient dire aux Autorités juives : « Vous avez crucifié le juste... » (Act.3/14 ; 7/32). Celui qui est venu en ce monde pour accomplir la volonté du Père, selon l'oracle du psaume, a été condamné par les hommes comme prévaricateur et blasphémateur : c'est dire à quel point la conscience est aveuglée quant à la notion de Justice ! (Ps.40/7)

Mais la Résurrection et la Gloire de Jésus manifestent avec une évidence fulgurante que la Justice était bien de son côté et non pas du nôtre ! Le miracle, c'est que le Père accepte de nous faire entrer par sa grâce dans la Justice de son Fils ! Paul ose dire en effet :

« Ayez en vous-mêmes les sentiments qui furent dans le Christ Jésus ! Lui qui était dans la nature divine, qui jugeait que ce n'était point une usurpation de se dire égal à Dieu, il s'est humilié lui-même, il s'est fait obéissant jusqu'à la mort, la mort même de la Croix ! C'est pourquoi Dieu l'a élevé et lui a donné un Nom qui est au-dessus de tout Nom... » (Phil.2/6s)

C'est aussi l'accomplissement de l'oracle du prophète concernant le Serviteur de Yahvé (Is.53) :

*« Ce qui a plu à Yahvé, c'est que, écrasé par la souffrance,
« il a offert sa vie en expiation... » (traduction conforme à l'hébreu)*

Au comble de l'humiliation et de la douleur lui venant de la part des hommes qu'il venait sauver, de ses créatures qu'il avait créées par amour et qu'il venait racheter, le Serviteur de Yahvé, Jésus, a persévéré dans cet amour parfait qui consista à ce qu'il offrit sa vie en rançon pour la multitude ! Cet abîme de l'amour rédempteur de notre Seigneur ne pourra être sondé qu'au terme de l'éternité, car il est au-delà de l'entendement de quelque créature que ce soit. Et cependant, si faible que nous soyons encore, c'est bien cette justice-là qui nous est proposée, qui, bien loin de « revendiquer pour ses droits », cherche au contraire à satisfaire à toutes les exigences de l'Amour divin offensé et outragé par le péché. Tant que le péché demeure dans le monde, il n'y a d'autre justice que celle de celui qui s'offre en victime de propitiation avec l'Agneau. De même que le « fils de l'homme est venu non pour être servi mais pour servir », ainsi devons-nous être dans cette même attitude d'oblation.

Hâtons-nous donc vers cette grâce, vers ce surcroît d'amour, non seulement pour la recevoir comme le Don le plus précieux de l'Esprit, mais pour pouvoir la diffuser dans tout le Corps mystique du Christ. En effet, de quoi s'agit-il ? Il s'agit d'opérer dans les profondeurs du cœur humain, à la fois personnel et communautaire, une radicale transformation de conscience, et même de sous-conscience, de restaurer la véritable relation de connaissance et d'amour, seule capable d'assurer notre vie, notre bonheur, notre salut, en nous unissant indéfectiblement au Dieu vivant. C'est là une œuvre immense, et très au-dessus de la portée des moyens humains, même les meilleurs. Nous entrons ici dans le domaine des luttes et des combats spirituels, « contre les puissances et les régisseurs de ce monde de ténèbres, répandus dans les airs... » (Eph.6/12s). Et nous ne pouvons, en un tel affrontement, espérer une quelconque victoire, espérer seulement « rester debout », qu'en utilisant « l'armure de Dieu ». D'autres théologiens diront qu'on ne peut obtenir des effets surnaturels qu'avec des moyens surnaturels : c'est ce que le Seigneur exprimait devant ses disciples impuissants face à un possédé : « Cette sorte de démons ne se chasse que par le jeûne et la prière... » (Mt.17/21).

C'est donc bien au niveau de la conscience, personnelle et communautaire, que nous situons notre action, aussi bien par la puissance de la prière que par le glaive de la parole, par le bouclier de la Foi et par le casque de l'espérance ; nous pouvons alors tout espérer, parce que le réveil de la conscience que nous suscitons par l'Esprit de Dieu sera définitif. Il ne peut y avoir de retour lorsque l'on a clairement vu la Vérité chrétienne, et lorsque l'Amour du Christ s'est emparé de nous, jusque dans les profondeurs de l'être. La cohérence du Bon Plaisir de Dieu, sa logique transcendante et prodigieusement simple, sont d'une telle évidence qu'elles ne peuvent être remises en doute. L'expérience de l'efficacité de la grâce, de cet amour sauveur nous donne la certitude que nous avons là le meilleur moyen – à vrai dire, le seul – pour travailler à cette œuvre de beaucoup la plus urgente qui s'appelle le Salut de l'humanité. En outre, nous savons que le succès le plus rapide ne peut être obtenu autrement ; que tout moyen violent ou hypocrite, mensonger ou entaché de quelque injustice que ce soit ne peut que retarder l'avènement du Royaume de Dieu, et non le hâter. Car nous espérons fortement que la Révolution spirituelle (= opérée par l'Esprit), accompagnant le prochain retour du Seigneur, sera extrêmement rapide, par rapport aux lenteurs précédentes de l'histoire, et nous ouvrira cette Terre Promise, cette « terre où la justice habitera » (2 Pe.3/13).

- Fin du chapitre 7 -

Chapitre 8

La morale eucharistique

Jésus-Christ, souverain Législateur et Sauveur du monde s'est livré comme victime pour les pécheurs et comme nourriture de vie pour ses disciples. Il nous a démontré ainsi, par son sacrifice, l'Amour parfait allant jusqu'au Don de soi-même pour la Rédemption de ceux qui étaient aimés dès avant la création du monde, malgré leurs prévarications. Et par son Sacrement il nous a donné l'exemple du parfait don de soi pour la vivification et le salut de ceux qui étaient aimés dès avant le création du monde en raison de leur foi. La Pâque temporelle accomplit ainsi le Salut tout au long de l'histoire, en vue de cette Pâque éternelle qui s'accomplira dans la Gloire.

L'application de la seule Loi de Moïse, nous l'avons vu, permettrait à tous les peuples de connaître dès ici-bas le bonheur et d'être comblés des bénédictions de Dieu, quoiqu'ils soient encore dans la mauvaise voie. Si la conscience humaine se réveille à la lumière du Sermon sur la Montagne, le Royaume de la Paix universelle sera établi dans une joie et une exultation dont nous n'avons aucune idée. Mais que dire alors, si les disciples du Seigneur connaissent et appliquent le « dernier commandement », le « commandement nouveau », le commandement suprême, qui ne fut donné explicitement qu'à eux : « Aimez-vous les uns les autres, comme je vous ai aimés... »¹

L'amour fraternel et l'AGAPE

Lorsque les réalités spécifiquement chrétiennes, appartenant à l'ordre divin de l'Esprit, de la grâce et de la charité² interviennent dans le monde, il faut bien les désigner par quelque mot, et de préférence choisir le moins mauvais possible. Les langues ont dégénéré avec les générations de péché... c'est une évidence. Ne sommes-nous pas arrivés en un temps où les vocabulaires s'éparpillent suivant les disciplines et les auteurs, au point que seuls les spécialistes et les initiés comprennent leur langage, et encore ! alors que dans le peuple d'Israël, qui n'avait qu'une seule langue et qu'un seul Livre, les plus humbles des Juifs pouvaient se rendre au temple et entendre les leçons des Rabbins les plus érudits, ils comprenaient. Il n'en est plus de même aujourd'hui : l'ouvrier des usines Renault ne comprendrait strictement rien à la Faculté de médecine, et encore moins à la Faculté des sciences, si toutefois il pouvait y être admis, s'il osait s'y rendre ! La dispersion du langage a créé la division et l'opposition des classes : l'humanité se disloque sous le signe de Babel, de la confusion des langues.

¹ - Ce commandement nouveau = dernier et définitif, nous est rapporté en Jean 13/34, 35 ; 15/12, 13, 17. Nous étudierons plus loin cette promulgation, qu'il ne faut jamais séparer de l'Institution du Sacerdoce et de l'Eucharistie.

² - « L'ordre de la charité » : voir les Pensées de Pascal à ce sujet, qui nous font parfaitement comprendre la transcendance divine de l'ordre de la charité. Il faut en effet être guidé par l'Esprit de Dieu pour « comprendre le langage de l'Esprit » (1 cor.2/4). A vrai dire, la morale de la charité transcende toute morale car elle est la correspondance adéquate de la créature à l'influence créatrice et salvifique de l'Esprit de Dieu. Dans la pratique, on ne peut séparer ascèse – renoncement –, morale et mystique, comme nous le montrerons dans la conclusion de ce Livre.

Aussi lorsque le Verbe de Dieu a voulu réconcilier l'intelligence humaine avec la Vérité divine, il s'est heurté à la débilite du langage, déjà altéré par plusieurs millénaires d'iniquité. La profanation des choses, des mots et des personnes, a fait qu'ils ne sont plus, comme aux origines, porteurs de cette résonance verticale où peut passer le souffle de l'Esprit. Mais ce que les mots ne peuvent plus faire, la grâce de Dieu le donne : car ceux qui sont entrés dans la connaissance de Jésus-Christ et qui participent au don précieux de l'Esprit savent très bien que les mots, puisés nécessairement dans le monde profane, prennent une couleur et une saveur toute spéciale lorsqu'ils tombent des lèvres du Christ et qu'ils éveillent en nous, non seulement le souvenir du Paradis Terrestre, mais la certitude que la Grâce de Dieu nous y installe dès maintenant.

Ainsi en est-il du mot « agapè » : l'amour ?... Faut-il choisir ce mot là pour le traduire ? Nous pourrions dire tout aussi bien « affection », « dilection », « tendresse », « cordialité »... « Caritas, charité ». Certes, le mot « amour » a été profané, et combien ! mais quoi ? Le mot « agapè » l'était aussi chez les Grecs, pour la bonne raison que ce qui reste de l'amour dans le monde est constamment blessé par le péché et ne se réfère plus à sa source véritable qu'est la Trinité Sainte. Aussi, en traduisant le mot « agapè » par « amour », nous invitons le lecteur à le purifier en le prononçant, à l'exalter en l'évoquant, à le transfigurer en le prêchant. Il faudrait que tous ceux qui aiment, disons, qui ont reçu la grâce insigne d'aimer, qu'ils soient chrétiens ou non, nobles ou parias, riches ou pauvres, savants ou ignorants, aient pleinement conscience que « l'Amour est une flamme de Yahvé » ; qu'ils sachent en rendre grâce, et puiser cet amour, par une prière constante, à sa véritable source qui n'est autre que la Trinité Sainte ! Il faudrait, à la limite, que l'Esprit de Dieu aime en nous avec toute la puissance de son Feu divin ; qu'il soit le seul Lien éternel, établissant entre les personnes cette communion (1 Jn.1/3-4) si précieuse, par laquelle les pécheurs sont purifiés, les impies justifiés, les justes sanctifiés et les saints introduits dans la pleine connaissance de la Trinité Sainte, pour recevoir la Gloire incorruptible. Cet idéal si hautement désirable n'est autre que le Royaume de Dieu, le Royaume de l'Amour, où toutes les relations créées entre ceux qui s'aiment, entre les membres du même corps, sont le reflet conscient des Relations Incréées, sources de tout être, de toute vie, de tout bonheur.

Oui, c'est bien par le mot « agapè » que le Seigneur nous invite à entrer dans son domaine, dans sa sphère, dans son ordre : car il existait bien d'autres mots, comme le mot « Eros », qui exprime plutôt la résonance sensible et sensuelle de l'amour ; ou le mot « philadelphia » qui exprime de préférence la fraternité, le service, l'entraide. Le mot « Eros » n'a pas, à ma connaissance, passé dans les Ecritures. Mais le mot « philadelphia » revient souvent sous la plume des Apôtres (Rom.12/10 ; 1 Tim.4/9 ; Hb.13/12 ; 1 Pe.1/7, 22, 2/17, 3/8-9), et plusieurs textes montrent assez que la réalité qu'il exprime ne se confond pas avec ce qu'exprime le mot « agapè ». Notamment le texte de saint Pierre dans sa seconde épître (1/7) : « Ajoutez à l'amour fraternel (philadelphia) l'amour (agapè) ». C'est ce mot que Paul emploie exclusivement dans l'Epître aux Ephésiens, lorsqu'il exhorte les « hommes à aimer leurs femmes comme le Christ a aimés l'Eglise » (5/20s). Devons-nous en conclure que l'agapè, cette réalité divine que le mot représente, est plus adaptée à l'amour entre les personnes de sexe différent qu'entre personnes de même sexe ? Sans doute : car l'amour entre les sexes s'enracine dans de plus grandes profondeurs de l'être, puisque c'est dans la complémentarité des sexes que reste établie l'image et la ressemblance de la Trinité Sainte. Nous avons vu, en effet, que c'est à ce niveau de l'amour, que l'intimité invisible du Père et du Fils peut résonner dans la créature. Dans la pratique, c'est bien par la femme que l'homme est éveillé à l'Amour

transcendant et divin, et la femme par l'homme ; à condition que l'amour soit sans hypocrisie, qu'il persévère dans la patience et le renoncement, qu'il soit guidé par la Foi.

Mais manifestement, l'Agapè illustre et transcende à la fois, imprègne et dépasse aussi bien l'amour fraternel que l'amour entre les sexes. C'est bien ainsi que les Apôtres l'entendaient et particulièrement Paul (1 Cor. Ch.13) qui nous donne toutes les notes caractéristiques de l'Agapè, de l'Amour tel qu'il doit être pour resplendir de la lumière de l'Esprit-Saint.

Amour : Don de l'Esprit

Les anciens le savaient déjà, et tout particulièrement l'auteur du Cantique des Cantiques qui concluait son poème en disant :

*« Un homme donnerait-il tous les biens de sa maison pour acheter l'amour,
« Il ne récolterait que le mépris... » (Cant.8/7)*

On ne saurait acheter l'amour, c'est-à-dire l'acquérir par des procédés humains, par une technique appropriée, par quelque artifice au niveau de l'homme, ou même, comme on l'a cru dans les périodes « mythiques » des temps passés, par quelque sorcellerie ou magie. L'Amour est hors de portée de l'homme, je veux dire de l'homme tant qu'il n'est pas réconcilié avec Dieu par la Grâce. Je parle ici de l'amour-agapè, tel que le définissent les Apôtres. Il arrive hélas que des chrétiens fidèles aux pratiques du culte, aux règlements, aux disciplines qu'ils se sont imposés dans la vie religieuse, ne sachent pas ce que c'est que l'amour, et n'en font manifestement aucune expérience. Beaucoup se sont arrêtés à la vertu, à la maîtrise de soi, d'autres sont allés plus loin, jusqu'à la patience et même un courage héroïque dans les épreuves ; on a vu aussi des communautés où régnait l'amour fraternel, non sans difficultés ; mais il semble que peu de disciples de Jésus-Christ soient entrés dans le domaine de l'Amour, car s'ils y étaient entrés, s'ils en avaient eu l'expérience concrète, ils se seraient sanctifiés dans l'Esprit, et leur réussite n'aurait pu échapper à l'Eglise. Or, il y a peu de saints authentiques, du moins depuis la période lointaine des Apôtres et des premiers Pères... Il semble qu'un trésor ait été perdu, qu'une tradition ait été enfouie... Ces considérations ne doivent cependant pas nous décourager, car le Don de l'Esprit, qui est Amour de charité, reste offert à tous. Jésus nous assure que le Père donne l'Esprit à celui qui le demande, et si sa prière est sincère, il le reçoit selon toute sa capacité, toutes les dimensions de son cœur. Ce n'est pas au monde qu'il convient d'être ouvert, mais à l'Esprit de Dieu : « Voici que je me tiens à la porte, j'entrerai chez lui pour souper, moi près de lui, et lui près de moi » (Ap.3/20). Oui, l'amour est un don de Dieu, l'Apôtre le dit : « Aspirez aux dons parfaits... » et il présente ensuite l'Agapè (1 Cor ch.13). Et Dieu n'est pas avare de ce Don. (Cf. Livre I ch.9)

Je ne vois donc pas d'autre moyen, pour obtenir l'amour que de le demander humblement dans la prière vraie. L'Eglise d'ailleurs nous met sur la voie, elle qui si souvent, dans sa sainte Liturgie, demande à Dieu de répandre en nos cœurs son Esprit d'Amour : « Qu'il allume en nos cœurs le feu de son amour » ; elle qui propose aux fidèles des oraisons admirables pour « demander la charité ». Je dis bien qu'une prière vraie obtient la charité, car la prière elle-même est une relation établie entre le Dieu vivant et sa créature, et cette relation n'est autre que l'amour lui-même. Je ne sais si beaucoup de fidèles songent à se tourner vers Dieu pour demander l'amour, je pense plutôt, à voir le monde tel qu'il est, qu'ils sont relativement peu nombreux. Le plus grand nombre s'imagine que l'amour est une fonction ou une sécrétion naturelle du cœur ou des

glandes, quelque chose comme la circulation du sang et des humeurs, qu'il est un produit du système nerveux de l'encéphale, des plexus ou de la moelle... Il est vrai, certes, qu'une ascèse corporelle est indispensable pour que l'homme charnel brise la carapace de son égoïsme et se mette dans les dispositions de recevoir l'amour. Mais, lorsqu'il a fait tout ce qui était en lui, il n'a pu que s'ouvrir à une force et une lumière d'En-Haut, tout à fait libre et transcendante à ses efforts, tout comme le rayon du soleil est transcendant à la fleur dont il fait resplendir les couleurs. Mais si la fleur reste fermée, toute l'ardeur, toute la splendeur du soleil ne pourront en manifester la beauté...

Tout charnel qu'il soit, l'homme pressent avec certitude que le bonheur qu'il cherche ne saurait être ailleurs que dans l'amour ! Aussi, il acceptera peut-être de demander l'amour... Mais persévéra-t-il dans sa prière ? Toute la question est là. En effet, à mesure que l'amour se révèle, apparaissent aussi ses exigences. « Notre Dieu est un feu dévorant », et il faut être déjà très chaud pour ne pas être brûlé par le feu. Dieu certes, révèle graduellement les exigences de son amour, il tient compte de la faiblesse et de la liberté de ses créatures ; mais il ne peut se renier. Il est bien obligé de découvrir son visage, et nous savons qu'il est celui d'un Crucifié ! Voilà en effet ce que les hommes incrédules ont fait de l'Amour qui leur était manifesté en Jésus-Christ ! Bien loin de l'accueillir avec joie, ils l'ont réprouvé et condamné, ils l'ont rejeté et flagellé, ils ont dressé pour lui une Croix aux portes de la cité ! Aussi dès que l'on veut entrer dans cet Amour divin qui est un signe de contradiction pour le monde, il nous faut suivre l'exhortation de l'Epître aux Hébreux : « Pour aller à lui, sortons hors du camp, portant son opprobre ! » (hb.13/15). Qui ne craindrait la Croix ? Qui ne frémit à la pensée des humiliations du Seigneur ? Ne perdons jamais de vue que Jésus n'est plus sur cette horrible Croix, mais qu'il est établi désormais et pour l'éternité dans le sein du Père, glorifié dans sa chair, de cette gloire qu'il avait auprès de lui avant que le monde fût. Disons-nous bien que si, à la suite de Jésus, nous subissons la réprobation des hommes, nous avons la parole très consolante : « Si quelqu'un veut me servir, qu'il me suive ! Et là où je suis, mon serviteur sera ; si quelqu'un me sert, mon Père l'honorera ! » (Jn.12/26). Que valent les réprobations du monde entier, en regard de l'honneur que le Père donnera à un de ses fils qu'il reconnaîtra pour sien en Jésus-Christ, le Bien-aimé ? Qui ne voit aussitôt l'or de l'amour de Dieu inclinant le plateau de cette balance dont l'autre ne porte que le néant des ricanements et des sarcasmes des ignorants et des réprouvés ? Oui, aspirons donc hardiment à ce Don supérieur de l'Amour ; foulons aux pieds nos hésitations et nos doutes, notre peur de vivre, l'inanité et le ridicule des vieilles habitudes égoïstes et racornies de ce monde ! Outre que l'Amour est l'objet même du choix de notre liberté, qu'il en est l'épanouissement et l'achèvement, observons aussi qu'il est un précepte divin, qu'il est le précepte divin fondamental.

C'est en effet Jésus-Christ, Verbe de Dieu fait chair, dont l'autorité est absolue, la sagesse parfaite, qui nous « ordonne » l'amour, qui nous commande l'amour : « Aimez-vous... », c'est un impératif. Ce n'est pas une contrainte certes, mais une obligation : c'est l'obligation morale par excellence ! C'est à cette obligation de l'amour que notre vie est attachée, dont elle dépend étroitement et absolument. « Celui qui n'aime pas demeure dans la mort... » On ne saurait mieux dire ! « Celui qui hait son frère est un homicide et la vie ne saurait demeurer en un homicide... » Si donc nous voulons vivre, il nous faut aimer. Si nous voulons vivre pleinement, il nous faut aimer pleinement, si nous voulons obtenir le Salut en plénitude, il nous faut persévérer dans une plénitude d'amour, c'est-à-dire en définitive, dans la plénitude de Dieu (Eph.3/19).

C'est ici que la vision des psalmistes nous sera d'un précieux secours. Telle celle que nous lisons dans le psaume 102 :

« L'homme, ces jours sont comme l'herbe,
« et la fleur des champs qui fleurit ;
« sur lui qu'un souffle passe, il n'est plus,
« jamais plus ne le connaîtra sa place.

« Mais l'amour du Seigneur pour qui le craint
« est de toujours à toujours,
« Et sa justice pour les fils de leurs fils,
« pour ceux qui gardent son alliance,
« qui se souviennent d'accomplir ses volontés. (Ps.102/16-18)

« L'homme ses jours sont comme l'herbe... » C'est une constatation universelle. L'évidence de la mort est contraire à nos désirs, à nos aspirations les plus profondes ! Que s'est-il donc passé ? C'est là le cri du prophète : « Une voix me dit : Crie ! Et je répondis : « Que crierai-je ? – toute chair est comme l'herbe, et toute sa grâce comme la fleur des champs... (Is.40/6-8). Mais l'Esprit de Dieu qui s'exprime par la bouche du prophète ne s'en tint pas là : il va plus loin que la constatation de la mort. Il en donne la raison : c'est que la chair humaine a manqué à cette alliance de l'Amour, par laquelle elle fût demeurée stable, immortelle et incorruptible. C'est bien en effet ce que nous dit le psalmiste : « Mais l'amour du Seigneur pour qui le craint est de toujours à toujours, pour ceux qui se souviennent d'accomplir ses volontés... » C'est aussi ce que dit le prophète : « mais la parole du Seigneur demeure éternellement. » Et saint Jean l'assure : « Celui qui accomplit la volonté de Dieu demeure éternellement » (1 Jn.2/17).

Car cet « amour du Seigneur pour qui le craint » n'est pas dans les nuages ! Il était peut-être en attente, en attente anxieuse pour un peuple de pécheurs, aux temps où les sacrifices de l'Ancienne Loi ne pouvaient jamais laver la faute, aux temps où le ministère de la condamnation ne pouvait ni persuader les hommes de leur erreur, ni les en guérir ! Mais avec Jésus-Christ, l'amour attentif de la Trinité Sainte s'est approché de nous, et il est entré en nous ; cet Amour n'est autre que l'Esprit de Dieu.

En effet, c'est bien au moment où la foi et la confiance des disciples de Jésus atteignit le niveau de résonance, qu'il put à la fois achever son œuvre en mourant pour nous, en payant la dette de nos péchés, et promulguer le commandement nouveau : la veille de sa passion. Écoutons donc attentivement le Législateur suprême, notre Bien-aimé Seigneur :

La promulgation du Commandement nouveau

« Lorsque Judas fut sorti, Jésus dit : « Maintenant a été glorifié le fils de l'homme et Dieu a été glorifié en lui. Si Dieu a été glorifié en lui, Dieu aussi le glorifiera en lui, et c'est bientôt qu'il le glorifiera. Petits enfants, c'est pour peu de temps que je suis avec vous... Vous me cherchez, et comme j'ai dit aux Juifs : « Où je vais vous ne pouvez venir », à vous aussi je le dis maintenant. Je vous donne un commandement nouveau, que vous vous aimiez les uns les autres comme je vous ai aimés, vous aussi, aimez-vous les uns les autres. C'est à ce signe que tous reconnaîtront que vous êtes pour moi des disciples, si vous avez de l'amour les uns pour les autres. » (Jn.13/32-35)

Une lecture trop précipitée ou trop routinière de ce texte bien connu peut nous laisser croire que les phrases en sont un peu disparates. Il n'en est rien. Elles sont profondément cohérentes entre elles. On le voit facilement si l'on veut bien faire l'effort de se reporter en ces instants suprêmes où Jésus vient d'accepter son Sacrifice rédempteur, vient d'offrir sa vie pour ses amis.

« Lorsque Judas fut sorti... »

C'est Jésus, en effet, qui lui avait dit juste auparavant : « Ce que tu vas faire, fais-le vite ». Judas était bien déterminé. Sa trahison était délibérée et voulue. Le Seigneur le savait. C'est de là que désormais dépendait sa condamnation et sa mise à mort. Or il pouvait arrêter Judas, il pouvait dévoiler ses secrètes et perfides intentions, il pouvait le confondre et le châtier, il pouvait le contraindre. Mais Dieu ne contraint personne : Judas allait suivre la ligne de son option libre. Et Jésus accepte que Judas sorte et aille alerter ses ennemis. C'est donc à ce moment précis que Jésus vient d'accepter d'être immolé, en toute liberté, en toute connaissance de cause. L'Agneau vient de s'offrir en victime et aussitôt il ressent en lui-même la certitude que la gloire est toute proche. En effet, il témoigne tout de suite de la faveur du Père à son égard, car son sacrifice va magnifier sa miséricorde.

« Maintenant a été glorifié le fils de l'homme »

« Maintenant » : au moment où Jésus accepte d'être livré ; « a été glorifié » : c'est fait, Jésus parle au passé. Tout dépendant de sa décision libre, une fois posée, Dieu est glorifié par l'Agneau, par cette preuve immense de l'Amour total. La Résurrection sera la manifestation visible de ce qui se passe maintenant dans la décision divine. C'est l'Amour qui glorifie Dieu, et qui porte en lui-même sa propre gloire. La Résurrection toute proche apparaît donc ici comme la conséquence logique et certaine de cette oblation que Jésus vient de faire de lui-même.

« Petits enfants, c'est pour peu de temps que je suis avec vous »

Jésus se retourne vers ses Apôtres : il les voit anxieux, inquiets, fragiles, encore illusionnés par les espoirs d'un royaume temporel établi avec les moyens ordinaires de ce monde. Ils ne devinent pas, en effet, la raison de ce départ de Judas. Certains imaginant qu'il va acheter quelque chose pour la communauté. Mais Jésus prévoit déjà avec quelle précipitation vont se dérouler les événements orchestrés par le Prince de ce monde, en cette heure des ténèbres ! Il prévoit la fuite et le désarroi des siens : et il en sera ainsi parce qu'ils ne sont pas « au niveau de l'Amour ». C'est bien en effet ce que Jésus leur dit : « Comme j'ai dit aux Juifs : « Où je vais, vous ne pouvez venir ». Comment pourraient-ils suivre le Seigneur ? Il faudrait qu'ils aient en ce moment l'âme qu'ils auront plus tard, lorsque l'Esprit les aura rendus forts et intrépides au point qu'ils pourront, par amour pour Jésus, témoigner en sa faveur jusqu'au sacrifice de leur sang ! Ah, certes ! Nous aurions aimé voir l'un ou l'autre des Apôtres, tous même, se rendre totalement solidaires de Jésus que les autorités eussent été obligées de dresser onze croix ! Plus tard, cela arrivera... le progrès dans la foi et dans l'amour exige du temps. Mais comment atteindre cette sainteté audacieuse, ce courage intrépide du beau témoignage ? Et bien, justement, Jésus donne ici la Voie la plus rapide qui permettra aux siens de lui ressembler :

« Je vous donne un commandement nouveau : que vous vous aimiez les uns les autres. »

Effectivement, en cette heure Jésus parle aux siens avec cette recommandation que nous trouverons sous la plume de saint Paul s'adressant aux Corinthiens : « Je vais vous montrer une voie sur-excellente » (ch.13). Car en même temps que l'amour est à lui-même sa propre fin et sa propre justification, il est aussi le moyen par lequel l'être peut atteindre sa plénitude. C'est parce qu'ils auront appliqué le commandement « comme je vous ai aimés » que les Apôtres, ainsi que ceux qui auront cru à leur parole, pourront un jour suivre le Seigneur.

« comme je vous ai aimés »

d'un amour divin. Plus explicitement, Jésus dira en effet plus loin : « Comme le Père m'a aimé, moi aussi je vous ai aimés » (Jn.15/9). « Comme » : littéralement « Tout comme », ou encore « du même amour ». C'est l'Amour éternel qui fait la stabilité indestructible de l'être et du bonheur divins ! Désormais, par l'Esprit de Dieu communiqué, par l'amour vivant qui est le lien éternel du Père et du Fils, il sera possible aux hommes de passer dans l'Alliance trinitaire, dans la sphère de l'incorruptibilité. Incapables que nous étions d'aimer véritablement, en raison même de notre chute hors de la Trinité Sainte, voici que miséricordieusement nous y sommes ramenés. Nous voyons donc clairement que la « Loi de Dieu » est d'abord la Loi dont Dieu vit lui-même. En promulguant dans ce monde la loi de son amour, Jésus nous fait la confiance de ce qui demeure éternellement dans la Sainte Trinité. Dès lors, le sens de l'obligation morale devient tout à fait transcendant : ce n'est plus envers un texte que nous sommes tenus, en vue d'éviter un châtement ou d'obtenir une récompense ! Mais c'est dans une Alliance d'amour que nous sommes introduits, d'où nous recevons joie et vie, et qui nous achemine à la gloire.

Voici donc le témoignage de Jean qui, seul parmi les Evangélistes, nous a rapporté ces ultimes paroles du Seigneur, promulguant le dernier et nouveau commandement. Est-ce uniquement avec le recul du temps, après la première expérience de l'Eglise apostolique, que le survivant des Apôtres, écrivant enfin son Evangile, remarque l'importance de cet amour divin ? Non pas, les autres Apôtres aussi ont été les confidents du Seigneur ; comme Jean ils avaient conscience de l'extrême importance de cette dernière Cène ! Et alors, comment expliquer le silence des Evangiles synoptiques concernant le « commandement nouveau » ? Se seraient-ils contenter de livrer au public ce que Jésus a dit publiquement, gardant le secret sur ce qui n'était confié qu'à l'intérieur de la communauté, sous le sceau de l'Arcane ? Sans doute, les trois premiers Evangiles insistent beaucoup sur les miracles et les discours de Jésus, soit aux foules, soit même aux Pharisiens, ses ennemis. Mais il arrive qu'ils disent également : « Jésus parlait à ses disciples... Jésus dit à ses disciples... Il expliquait à ses disciples en particulier... » Ils nous racontent le scandale que fit parmi eux la prédication confidentielle de la Croix. Ils racontent la Transfiguration, devant trois d'entre eux seulement, tenus d'en garder le secret jusqu'à la Résurrection ; il est donc bien étrange qu'ils ne nous aient absolument rien dit de ce commandement de l'Amour, qui doit sceller l'unité et la cohésion de la communauté chrétienne !

Le sens du corps eucharistique

A vrai dire, ils nous ont donné ce que Jean ne répétera pas : les paroles par lesquelles Jésus transforma le pain en son Corps et le vin en son Sang. « Prenez et mangez... » C'est là une manière concrète d'exprimer l'Amour, non en paroles, mais en œuvres ; je vois une correspondance parfaite entre les deux expressions divines :

« Aimez-vous les uns les autres, comme je vous ai aimés... »

et

« Prenez et mangez, ceci est mon corps, prenez et buvez, ceci est mon sang,

« faites ceci en mémoire de moi.

Tant qu'il n'est pas corporellement et concrètement exprimé, l'Amour si immense qu'il soit dans l'âme, n'aboutit à rien. Il risque au contraire de s'étouffer sur lui-même et de faire mourir de consommation celui qui brûle. Psychologiquement, la chose est bien connue. Inversement, l'expression de l'amour est vaine, horrible, blasphématoire lorsqu'elle ne correspond pas à ce don de soi-même qui est le mouvement même de l'Amour. Tel Judas qui, par un baiser, trahit le fils de l'homme. Mais l'amour est parfait lorsqu'il est sans hypocrisie, selon l'expression de Paul (Rom.12/9). Il est alors efficace, en étant corporellement et sacramentellement exprimé, pour obtenir la sanctification. D'ailleurs nous rejoignons ici une loi tout à fait générale : toute pensée ne saurait être efficace que si elle est formulée, exposée, expliquée, par une participation du corps et des sens, et de tous les moyens matériels indispensables pour qu'elle puisse atteindre le prochain et aller informer le cerveau de l'autre. Ainsi la communication de l'Esprit se réalise entre les membres du Corps. Sans l'Esprit la chair ne sert de rien. Elle est vide, elle est inutile. Mais sans la chair, l'Esprit est impuissant. Il suffit que la chair soit purifiée de la vieille convoitise pour être disponible dans une véritable oblation, à un amour qui le dépasse infiniment et dont elle est le véhicule et le tabernacle.

Telle était la chair du Christ pour les Apôtres : « Prenez et mangez, ceci est mon Corps ». Telle aujourd'hui encore cette même chair vivifiante qui nous est offerte, capable de nous conférer la plénitude de la vie, d'écarter de nous toute morbidité, toute infirmité, tout vieillissement. Car si les savants s'interrogent anxieusement pour rechercher la ou les causes du vieillissement et de la mort, nous chrétiens initiés aux Mystères de la Foi, nous savons pertinemment que la vie provient de Celui qui est la Vie, qu'elle provient de l'Amour qui est la Loi spécifique de notre nature. Nous ne sommes vraiment nous-mêmes qu'en Lui, qu'en devenant membres de son Corps eucharistique, du Corps offert en action de grâce, en oblation et en nourriture. Tel est le véritable milieu vital, le vrai milieu divin, où la créature humaine peut prendre toutes ses dimensions et se trouver en se donnant.

Saisis par le monde des apparences, troublés par le tourbillon de l'iniquité, divertis par les choses visibles et sensibles, qui cependant n'ont pas d'existence par elles-mêmes, nous sommes malheureusement aveugles et sourds à la réalité invisible et inaudible à nos sens, mais non point à notre conscience et à notre cœur. Cette réalité est le Dieu vivant, la Trinité, dont le bonheur incomparable explique tout, sans être expliqué par rien ni personne. Il y a comme un champ universel qui soutient les êtres dans l'existence, les intelligences dans la lumière, les cœurs dans l'amour, analogue à ce champ électromagnétique universel qui soutient les ondes de la lumière, de la radio, de la télévision, et qui explique que les distances ne comptent plus, que les obstacles deviennent des transparences, que les silences sont chargés de pensées. Sans doute, lorsque nous aurons notre corps glorieux, nous serons beaucoup mieux adaptés à cette

gloire divine, dont nous ne voyons présentement qu'une infime partie, car nous sommes encore des enfants, soumis aux éléments du monde, dans une liberté très limitée. Cependant, dès maintenant, quelle que soit la faiblesse de notre chair nous pouvons communier à l'amour créateur, bien mieux : nous sommes faits, très exactement pour cette communion, car c'est dans la symbiose avec la Trinité sainte que nous pouvons trouver la plénitude de la joie pour laquelle nous sommes créés.

Dans de telles perspectives, nous comprenons que ce commandement du Seigneur, ce « commandement nouveau », transcende toute obligation morale ! Il n'est autre que le désir de Dieu de nous faire participer à son Etre incorruptible, à son Amour éternel, et à sa joie trinitaire. C'est notre Dieu qui nous invite à entrer en Lui, à nous réjouir de ses Noces éternelles, à pénétrer dans son domaine, à hériter de son Paradis. C'est pourquoi l'homme qui a accepté ce pacte d'amour avec le Père, le Fils et le Saint-Esprit ne connaît plus la solitude, ni l'abandon, ni le découragement, ni la tristesse, ni l'ennui, ni l'angoisse : autant de misères communes au genre humain, plus grave que la famine ou le cancer ! *« Si quelqu'un m'aime, dit Jésus, je me manifesterai à lui... Si vous m'aimez, vous garderez ses commandements... Celui qui garde mes commandements sera aimé de mon Père... Si quelqu'un m'aime, mon Père l'aimera, et nous viendrons à lui, et nous ferons notre demeure chez lui... » (Jn.ch14)*

Et c'est bien ici que la morale change de visage, elle s'éclaire d'un sourire, elle se transfigure en gloire ! Elle doit aussi changer de nom. Car ce n'est plus pour être conforme à une « Loi » que nous obéissons au commandement du Seigneur, comme des serviteurs qui « ne savent pas ce que fait leur maître » mais par une perception vivante et consciente de la présence de Dieu, plus présent que les images qui nous mettent en relation avec le monde qui nous entoure, plus présent que l'air, la lumière, que les choses, plus présent que ce prochain en chair et en os, qui n'est d'ailleurs que signe et sacrement, image et ressemblance, à travers lequel j'atteins le « Véritable ». De même que le dépassement de la Loi mosaïque s'appelle la Foi, de même la morale chrétienne conduit à un dépassement qui s'appelle la « Mystique ». C'est nouvelle « morale », cette Mystique que Jésus a exposée et démontrée, n'est hélas pas celle que les chrétiens pratiquent en général. C'est elle que nous allons étudier dans les derniers chapitres de cet ouvrage.

L'Esprit de Jésus-Christ

Il semble bon d'aider ici le lecteur à découvrir dans les écrits des Apôtres les éléments qui lui permettront d'atteindre rapidement et sûrement cette « super-conscience » morale, dont le monde a le plus urgent besoin, alors que cependant, par un curieux contraste, il est encore incapable de la recevoir ! Nous l'avons vu, il y a une « conscience morale » universellement répandue, par laquelle l'ami aime son ami, le serviteur obéit à son maître, le vendeur reste honnête dans ses ventes, l'acheteur dans ses achats, par laquelle les enfants ont une vénération pour leurs parents et une crainte de leurs éducateurs ; conscience qui assure encore tout ce qu'il y a de bon, d'agréable sur la terre. Conscience fragile, toujours en péril, et qui semble malheureusement en train de s'effondrer, du moins en certaines classes, certaines nations, certains systèmes de gouvernement.

Cette conscience du débit et du crédit, du droit de l'homme et de ses devoirs, de la « justice sociale », d'une certaine vérité dans les relations humaines, et aussi d'un certain amour, d'une certaine fraternité, d'une certaine cordialité, empreinte de politesse, est le premier étage de cette Maison de Dieu dont nous sommes les pierres vivantes. Cette

conscience est fragile : qu'est-elle exactement, sinon l'ensemble, l'intégration de tous les « réflexes conditionnés » qui nous ont marqués parmi la société civilisée des hommes ? C'est ce qui explique sa fragilité. Lorsque le fléau s'abat, lorsque la panique s'empare des foules et des cités, lorsque les guerres ouvrent des digues en vue du meurtre et de la débauche, les pires horreurs se produisent, et la conduite de l'homme s'abaisse très au-dessous de celle de l'animal. D'où nous concluons que si nous demeurons à ce niveau de la conscience mondaine de l'honnête citoyen, le Salut est rigoureusement impossible.

Il y a donc autre chose : c'est ce que Jésus disait à ses Apôtres qui, légitimement courroucés contre les Samaritains qui leur interdisaient le passage, voulaient faire tomber sur eux le feu du ciel : « Vous ne savez pas de quel esprit vous êtes ». Ils obéissaient ces bons Juifs qu'étaient alors les Apôtres au « conditionnement » qu'ils avaient reçu par la Loi, par l'exemple d'Elie, lequel avait fait effectivement tomber le feu du ciel sur ses ennemis, mais qui par la suite avouait : « Je ne suis pas meilleur que mes pères ». Moïse lui-même n'avait-il pas appelé sur l'Egypte incrédule des plaies célèbres ?... Nous avons subi, nous aussi, notre conditionnement en ce monde. Lorsque nous sentons monter en nous le zèle pour le « bien » - ce que nous croyons notre bien – l'horreur pour le mal – ce que nous croyons notre mal – prenons garde de ne pas voir tomber sur nous cette réprobation du Seigneur : « Vous ne savez pas de quel esprit vous êtes ». Sommes-nous animés et pénétrés de l'Esprit de Jésus-Christ ?

Si nous cherchons en effet la plénitude de l'âge, où la trouverons-nous ? Dans la science ? Elle peut certes apporter bien des satisfactions intellectuelles, et offrir bien des sujets à notre contemplation et à notre action de grâce. Dans la technique ? Elle peut certes, améliorer notre standard de vie, notre facilité pour nous alimenter, nous déplacer, nous informer, nous instruire, nous exprimer, améliorer ainsi les « relations » avec le prochain. Où trouverons-nous la plénitude de l'âge ? Non pas dans la force physique, ni même dans la santé – encore que la santé soit sans doute le bien le plus proche du Salut – dans une longue expérience de la vie terrestre et une ample connaissance de tout ce qui se dit et se fait sur la terre ? Hélas, nous savons bien qu'une telle érudition, un tel humanisme, peuvent aisément nous désespérer : ce qu'est l'homme sur la terre ? – Un océan d'erreurs, de contradictions, où tout ce qui reste de bien en l'homme est corrompu par le mensonge, la haine, la folie, l'homicide...

Oui, la plénitude de l'âge peut comprendre cette prodigieuse information venant de la science et de l'histoire. Mais elle est encore autre chose. Elle est surtout une qualité de regard et d'appréciation, un sens exact des valeurs et des personnes, une pénétration de l'intelligence qui nous permet de lire au-delà des apparences ; c'est une qualité d'âme et de cœur, celle que nous rêvons de voir se réaliser sur la terre, celle que nous portons en nous-mêmes comme un idéal implicite, mais que nous contemplons réalisée en Jésus-Christ « plein de grâce et de vérité ». Et l'apôtre Jean qui avait le bonheur de connaître intimement le Seigneur, qui avait fait l'expérience de son toucher, de sa parole, de son contact, de son sourire, ajoutait : « De sa plénitude nous avons tous reçu ».

Voici pourquoi après avoir connu le Seigneur, après avoir participé à la liturgie de sa Passion, après avoir connu la joie inexprimable de le voir ressuscité d'entre les morts, les Apôtres n'ont jamais formulé de « morale » dans leurs épîtres, encore que les traducteurs les divisent en partie dogmatique et partie morale... Non, ils n'ont pas formulé de « morale », mais ils nous ont livré beaucoup plus : l'Esprit du Christ. « Nous aussi nous l'avons l'Esprit du Seigneur », écrivait l'apôtre Paul (1 Cor.7/40).

Entendons ce que nous dit ce même apôtre, lorsqu'il cherche à nous communiquer son expérience de l'Esprit de Jésus-Christ : quelle force, quel enthousiasme :

« Nous vous annonçons ce que l'œil n'a pas vu, ce que l'oreille n'a pas entendu, ce qui n'est pas monté au cœur de l'homme, tout ce que Dieu a préparé pour ceux qui l'aiment. C'est à nous que Dieu l'a révélé par l'Esprit : l'Esprit en effet, scrute tout, jusqu'aux profondeurs divines. Qui donc connaît les choses de l'homme, sinon l'esprit qui est en l'homme ? De même nul ne connaît les choses de Dieu, sinon l'Esprit qui vient de Dieu, afin de connaître les dons que Dieu nous a faits... »

Paul parle ensuite de l'incompatibilité entre l'homme « charnel » ou « psychique », et les choses de l'Esprit. Puis il ajoute :

« C'est par l'Esprit qu'on en juge. L'homme spirituel juge de tout et n'est jugé lui-même par personne. « Qui donc a connu la Pensée du Seigneur, pour lui faire la leçon ? » Et nous l'avons, nous, la pensée du Christ » (1 Cor.2/9s).

Si donc nous passons maintenant aux « parties morales »¹ des Epîtres, nous saurons y discerner tout autre chose que des conseils ou des préceptes, qui seraient donnés seulement pour que la vue humaine en ce monde soit supportable, voire agréable. Nous y discernons, par l'Esprit de Dieu, que nous invoquerons tout au long de cette lecture, la norme de la vie céleste, à laquelle nous sommes appelés en vue d'un bonheur éternel. Car justement, Dieu est si pressé de communiquer sa joie à ses fils et à ses amis, qu'il n'a pas attendu que nous soyons revêtu de notre corps de gloire pour nous rendre capables de sa joie. Dès maintenant, en effet, nous avons la possibilité de la vie céleste dans l'amour, puisque par le baptême et la foi, nous sommes devenus ses fils. Fils d'adoption, certes, mais fils à part entière : dépendant constamment de cette génération éternelle du Père à notre égard, par laquelle nous sommes assimilés à son Fils premier-né. N'est-il pas évident que lorsque les Mystères de la Foi, tels que nous les exposons ici, seront montés à la conscience claire des hommes, la communion entre eux sera telle que la joie et la paix n'auront plus de fin ?...

- Fin du chapitre 8 -

¹ - Rom.12s. ; 1 Cor. plusieurs endroits, surtout 13 ; 2 Cor. Exemple de Paul 6 puis 12s : Gal.5-6 ; Eph.4s ; Phil.4 ; Col.3 ; 1 Thess.4/1-12 ; 2 Th.2 ; Hb plusieurs endroits, très liés à la connaissance de Jésus et de son mystère, préceptes particuliers en 13 ; Jacques plusieurs endroits ; 1 Pe.2s, très important. Enfin les Epîtres de Jean qui illustrent que Dieu est Lumière et Amour, et qu'il veut l'être dans tout le comportement sacramentel du chrétien.

Chapitre 9

La Mystique, et les mystiques

Le mot désigne à la fois une entité spirituelle difficile à définir, et aussi des personnes, hommes ou femmes, que l'on évoque avec un respect admiratif, avec une vénération parfois très justifiée : « C'est un mystique, c'est une mystique... ». Malheureusement, comme tous les bons produits du commerce ou de l'industrie ont leur contrefaçon, il est arrivé même en ce domaine si saint, où le Seigneur exige une super droiture, que certaines personnes, illusionnés par quelque démon, imbues de leur propre vanité, désireuses de quelque renommée extraordinaire, ont joué la comédie de la mystique, et si bien, que nombre de gens s'y sont laissés prendre. Et comme il arrive que l'homme pécheur a une déplorable tendance à s'attacher plus spontanément au faux qu'au vrai, les emballements, puis les désillusions provoqués par les charlatans de la vie intérieure, ont dévalorisé, aux yeux de nos contemporains ce qui devrait être en définitive le fait de tout chrétien conscient de l'Esprit de Dieu en lui : à savoir cette faculté qui nous est donnée par le baptême et les Sacrements de sentir et de percevoir la Présence créatrice et sanctifiante du Dieu vivant en nous.

Car c'est bien ainsi que nous définissons la « Mystique » : c'est la perception soit par les sens, soit par quelque évidence intérieure plus haute que les sens de la Présence de Dieu. Le Mystique est celui qui perçoit et éprouve les désirs de l'Esprit, et qui, éventuellement, reçoit directement de lui, quelque connaissance supérieure quant aux événements, aux personnes, aux vérités de la Foi, par une sorte de touche intérieure, par un rayon de lumière, qui proviennent directement de Dieu. Il est absolument certain que l'homme est créé pour cette connaissance intime dans l'amour du Dieu vivant et vrai, de qui procède sa vie. Tel est en effet l'objet même de la prière de Jésus : « Qu'ils te connaissent, toi, Père, et Celui que tu as envoyé, Jésus-Christ ! C'est là qu'est la vie éternelle » (Jn.17/3).

Pourquoi si peu de gens sont-ils éveillés à cette super-connaissance intérieure ? – si peu... du moins à ce que nous pouvons conjecturer en analysant le comportement humain. N'est-ce pas pourtant l'objet même des sept dons de l'Esprit que d'acheminer l'homme à cette intimité, à cette familiarité avec son Créateur et Père ? Ces dons seraient-ils à jamais infructueux, puisque, dans l'ensemble, la conscience humaine et chrétienne semble être encore endormie, insensible aux intentions divines ? Peut-être faut-il déplorer un manque d'instruction en ce domaine : les enfants passent beaucoup de temps à apprendre des langues humaines, mais bien peu pour s'instruire du Parler de Dieu. On leur apprend à manger, à marcher, à lire, à compter, à observer certaines règles de conduite et de politesse à l'égard de leurs semblables, et l'on croit avoir achevé l'éducation des fils des hommes. Or rien n'est fait tant que ce fils d'homme, que Dieu a bien voulu adopter pour fils dans le baptême, n'est pas intérieurement éveillé à sa Présence vivifiante en lui, du Père qui le bénit, du Verbe qui l'instruit, de l'Esprit qui cherche à ouvrir son cœur à l'amour.

Il faudrait, me semble-t-il, qu'au premier éveil de la conscience morale, l'enfant apprenne non seulement à discerner le bien et le mal, ce qui est convenable de faire ou de ne pas faire, de dire ou de ne pas dire dans la société des hommes, mais qu'il sache avant tout discerner en sa conscience l'approbation ou la réprobation de l'Esprit de Dieu, qui veille, juge et s'exprime par la joie qui le félicite ou par la tristesse qui le blâme. Une

conscience qui ne serait établie que sur la loi serait mutilée de l'essentiel : en effet, chez l'homme la conscience est tout autre chose que la faculté d'apprécier le permis et le défendu, cela, certains animaux bien dressés en sont capables. Mais elle doit atteindre un dialogue intérieur et permanent avec les personnes divines, avec les Hypostases divines, le Père, le Fils et l'Esprit. Si donc les parents et les éducateurs savent développer chez les enfants qu'ils prennent en charge ce sens intérieur, beaucoup plus important que les sens corporels, il y a un développement de l'être humain dans sa relation à Dieu. A terme, nous aurions alors une Terre merveilleuse qui n'aurait plus besoin de règlements contraignants, ni de polices, ni de prisons, ni de quelque moyen de coercition que ce soit, pour obtenir la pratique de la vertu, et par elle le bonheur que nous désirons tous.

En fait, il faut bien le constater, cette éducation première des Dons de l'Esprit-Saint, a été manquée pour le plus grand nombre... mais il n'est jamais trop tard pour l'entreprendre. C'est même là l'œuvre la plus urgente de toutes ; elle passe avant tous les devoirs d'états, avant même la quête du pain quotidien ; il est possible, heureusement, de se mettre au travail à tout âge pour cultiver en soi-même le sens de la Présence de Dieu, qui ouvre les portes de la liberté ; car lui seul conseille et juge infailliblement, donne à chaque instant la joie de vivre, l'amour, l'assurance et la sérénité qui proviennent de la Vérité. Tant que ce sens intérieur n'est pas éduqué, il arrive souvent qu'il se trompe, qu'il erre, qu'il prenne pour « Dieu » ce qui n'est qu'une idole, qu'il attribue à quelque rêve de l'imagination une origine céleste... C'est pourquoi il est souverainement utile, voire nécessaire, de nous pencher pendant quelques instants sur certains aspects des fausses mystiques, de manière à en éviter les pièges.

Fausses mystiques

Il en est des fausses mystiques comme des fausses doctrines : tout en elles n'est pas mauvais. Bien au contraire, il y a beaucoup de bonnes choses parmi lesquelles se glisse un poison mortel. De même, un gâteau empoisonné est fait avec de la bonne farine, il contient toutes sortes de friandises, il flatte le goût. A chacun donc de faire le discernement indispensable, et comme dit saint Paul : « d'éprouver toutes choses et de retenir ce qui est bon ». Le Seigneur, dans le même Esprit, nous met instamment en garde contre les « faux-prophètes » qui viennent à vous couverts de peaux de brebis, et qui, au-dedans, sont des loups rapaces... » Et le Seigneur nous invite ainsi à juger « l'arbre à ses fruits », « cueille-t-on, nous dit-il, des raisins sur les épines, ou des figues sur les ronces ? » Ce qui signifie que la première règle de discernement des doctrines et des mystiques est sans contredit la règle de l'intégrité : un arbre bon n'est ni une ronce ni une épine : il ne présente rien de rébarbatif. En outre, il porte un fruit excellent au goût et favorable à la santé. Dieu est sage, très intelligent et sans malice : pour obtenir des fins bonnes, il dispose toujours de moyens intégralement bons. Il désire l'épanouissement de notre être, de nos personnes. C'est pourquoi aucun moyen divin, pour obtenir ce résultat ne saurait être entaché de la moindre fraude, de la moindre méchanceté, de quelque mal que ce soit.

D'où il suit que toute mystique qui n'irait pas directement dans le sens de la vie la plus haute, la plus belle, la plus épanouie, serait suspecte : « Je suis venu pour que mes brebis aient la vie, disait le Seigneur, et qu'elles l'aient en surabondance » (Jn.10/10). Et lorsque nous nous retournons vers les mystiques des temps passés, et vers les auteurs spirituels, nous nous demandons avec anxiété s'il en ait un seul qui ait présenté une « mystique intégrale », dans une loyale et totale acceptation de la nature, de toutes ses dispositions et de toutes ses possibilités ! Il est certain que la conscience chrétienne

collective, dont ils étaient nécessairement tributaires, ne s'est pas encore dégagée de la honte, de la peur, du découragement, de cette désespérance que provoque l'expérience universelle – jusqu'à nos jours – de la mort ! Aussi, depuis que saint Pierre disait à Jésus, au nom des Apôtres : « Seigneur, à qui irions-nous, toi seul à les paroles de la vie éternelle », il semble bien qu'aucun mystique n'ait pris en considération les promesses de Jésus, telles qu'elles sont formulées dans l'Évangile (Jn.8/51, et aussi 5/25, 11/25-26, etc...) : bien au contraire, la plupart du temps, ces promesses furent transposées dans l'autre monde, dans l'état de vie qui suit la mort, cette dernière étant considérée comme inéluctable...

Mystiques en désespérance...

Nous ne trouvons pas de meilleur mot pour qualifier cette réticence devant les promesses du Seigneur. Étonnons-nous en effet de voir ces « âmes privilégiées », ces « épouses du Seigneur », hésiter devant la clarté et la concision de la promesse de la vie : « Celui qui garde ma parole ne verra jamais la mort » (Jn 8/51). Tous les mystiques chrétiens dignes de ce nom ont confessé l'autorité absolue du Verbe de Dieu fait chair ; et s'ils ont choisi une vie parfois terrifiante par ses austérités, s'ils se sont imposé des pénitences rebutantes, c'est qu'ils espéraient ainsi prouver au Seigneur la sincérité de leur amour, tout autant que leur désir de communier à sa Passion rédemptrice. Ils étaient héroïques dans leur charité : cela ne fait aucun doute. Les jeûnes, les disciplines, le silence, les humiliations de toute sorte, les persécutions subies avec une admirable égalité d'âme, tout cela était donc moins difficile que la simple et totale acceptation de la promesse de la vie, et que la totale et loyale acceptation de la nature dans toutes ses possibilités en même temps que dans ses humbles limites ? Il faut le croire, et je le crois ; car il n'y a pas de pénitence plus difficile que d'ôter de notre mentalité l'habitude de la mort.

Car l'habitude de mourir est une si vieille habitude, elle pèse lourdement sur les inquiétudes constantes de notre cœur, sa menace si terrifiante cerne nos pensées, paralyse tous nos projets, suspend toutes nos décisions, bloque nos initiatives... A quoi bon se donner tant de peine sous le soleil, puisque nos yeux vont cesser de voir, nos oreilles d'entendre, nos mains de travailler, nos sens de jouir ?... Les impies résolvent cette angoisse en profitant autant qu'ils le peuvent du moment présent, et nous avons dénoncé, par la lumière du Livre de la Sagesse, le vice de leur raisonnement (Livre III ch.2) ; mais les mystiques, eux aussi, pour l'immense majorité, ont raisonné sur l'évidence de la mortalité universelle, qu'ils ont jugée inévitable. Ils ont donc rejeté tout ce qui leur semblait caduc, à commencer par la chair et sa beauté, par le corps et sa grâce, que l'Écriture effectivement compare à la fleur des champs qui s'épanouit aujourd'hui et qui demain se fane (Is.40 ; Ps.03/12-13). Ils l'ont interprétée, cette Écriture, selon le refus semi-conscient qui les retenait sur le chemin de la vie, selon leur conditionnement atavique pour la mort, issu du péché d'origine. Ils étaient, certes, fils d'Adam, et ils sentaient fortement la sentence de la mort peser sur eux comme sur tout le genre humain ? Ils déclaraient forfaités devant l'Ange exterminateur qui fermait la route de l'Arbre de la Vie. C'était un rocher trop haut pour eux, que d'oser rejoindre les dispositions primordiales du paradis terrestre. Ils n'osaient envisager une victoire totale, et pour eux la Résurrection du Seigneur Jésus, qu'ils confessaient par leur foi, qu'ils aimaient d'une charité sincère, ne leur paraissait pas « opérative » dans la vie présente, mais seulement annonciatrice de la vie future.

Nous portons là un jugement global, qui mériterait d'être nuancé et illustré de nombreuses citations. Elles mettraient aussi en évidence tout l'aspect positif de l'effort des saints. Si aujourd'hui nous pouvons espérer mieux qu'ils espèrent, c'est en raison de leurs travaux. Loin de nous l'idée de minimiser en quoi que ce soit la valeur de leurs écrits, la qualité de leurs exemples. Ne déplorons seulement avec le psalmiste leur mort qui « coûta aux yeux du Seigneur », car ils étaient très proches du but ; et parfois, nous nous demandons pourquoi, ayant reçu de telles extases, de telles visions, de telles grâces extraordinaires, ils n'ont pas obtenu ce qu'Hénoch et Elie avaient obtenu dans l'Ancien Testament : la glorieuse assomption de leur chair.

Oui, pourquoi n'ont-ils pas obtenu cet accomplissement de la promesse de Jésus-Christ ? Suffit-il de répondre : « Parce qu'ils n'ont pas osé y croire » ? Peut-être... Ou alors faut-il ajouter : « parce qu'ils ont accepté positivement de mourir, pour apporter, par leur mort même un sur-salaire au péché du monde ? Paul ne disait-il pas, parlant des souffrances, des persécutions, des coups qu'il avait reçus ici ou là, au long de ses missions apostoliques : « J'achève en mon corps ce qui me manque encore pour égaler en échange la Passion du Christ » ? ¹ Ils ont orienté leur oraison perpétuelle sur la passion et la crucifixion du Sauveur ; ils ont préféré mourir avec lui pour être plus assurés de le trouver d'abord dans la mort, avant de le retrouver dans la résurrection. Dans ce cas, ils ont obtenu ce qu'ils ont désiré : leur liberté, restée entière, a choisi la mort. « Homme ce que tu veux te sera donné ». Et ce choix, on le voit très bien, ne diminue en rien leur générosité.

Il y a en effet beaucoup de « petites voies » qui aboutissent à la sanctification personnelle : certains l'atteignent en fixant leur attention sur la pauvreté ou sur l'humilité, ou sur la gravité, sur l'observance exacte, et par amour, des plus petits détails d'un règlement. La dernière en date, qui a fait école dans l'Eglise, n'est-elle pas la « petite voie » de sainte Thérèse de l'Enfant Jésus ? A vrai dire, voie beaucoup moins « petite » que d'autres, encore qu'elle pût paraître plus facile : la voie de l'abandon total entre les mains du Père des Miséricordes exige en effet une surprenante maîtrise de l'imagination ! Elle rejoint ainsi l'admirable doctrine du Père de Caussade, exprimée dans son petit chef d'œuvre : « L'Abandon à la divine providence ». Quoi qu'il en soit, et sans multiplier inutilement les exemples, le point commun de toutes ces spiritualités traditionnelles de l'Eglise, est bien de prendre la situation humaine telle qu'elle est, physiologiquement et psychologiquement vouée à la mort en raison de la sentence première pesant sur Adam et ses fils. On se console de la nécessité de mourir en se disant qu'au-delà de ces terreurs et de ces angoisses provenant de la situation mortelle de l'homme, il y a par derrière, ou au-delà, une rétribution des mérites, une permanence de l'amour divin, en un mot une autre vie, une re-création, un rétablissement de l'être humain si ce n'est tout entier, du moins en ce qu'il a d'essentiel : l'âme ; la « résurrection de la chair » (article du Credo) n'arrivant qu'en tout dernier lieu. Mais en attendant ce douloureux et inévitable passage, il n'y a aucun espoir, aucune possibilité de changer quoi que ce soit aux dispositions de morbidité et de mortalité desquelles nous sommes rigoureusement prisonniers.

Aussi, dans cette perspective, l'acceptation loyale de la mort expiatrice, et même de la mort naturelle, apparaît comme le plus bel acte de vertu, et finalement comme l'expression même de la charité désintéressée. Combien de saints et de mystiques, ou

¹ - Je donne là une traduction plus proche du grec. Le Christ en effet a bien achevé toute Rédemption, mais il nous incite à faire comme lui, à témoigner jusqu'au don du sang s'il le faut.

même de simples chrétiens, ont « offert leur vie » pour le salut de leurs frères, ou pour leur salut personnel, en pensant à ce salut après la mort.¹ Mais ils en sont restés là : ils n'ont pas tenté de rendre à leur corps encore vivant, par une ascèse appropriée, la santé et la vigueur, de le soutenir par une espérance vivante, de le fortifier par une adhésion de foi totale à Celui qui est la Vie, et dont les promesses sont formelles. Bien au contraire : la spiritualité chrétienne, trop assurée de l'au-delà, fut très méprisante et très irréaliste à la fois, souvent blasphématoire pour l'être humain corporel, pour ce corps si merveilleux, mais si déprécié qu'il ne pouvait que s'effondrer dans le découragement.

Sans doute Paul dit : « J'achève en mon corps ce qui me manque encore pour égaler en échange les souffrances du Christ ». Mais entendons bien que Paul vise ici les souffrances et les coups qu'il subit par le fait des persécutions dont il est l'objet comme disciple du Seigneur : ce sont les fatigues des routes, le mauvais accueil des faux-frères, les prisons et les outrages. Il mène une lutte réelle contre un monde hostile parce qu'il porte témoignage. Il n'aurait jamais eu l'idée de flageller et de blesser lui-même son propre corps ! Il a fallu effectivement qu'un masochisme manichéen pénètre la conscience chrétienne pour que certains « mystiques » en soient arrivés à « haïr leur propre chair », ce que justement l'apôtre jugeait rigoureusement impensable (Eph.5/29).

Il était donc beaucoup plus difficile, nous le voyons bien, de déraciner le vieux sentiment de la honte, de supprimer la gêne que cause la beauté du corps, surtout s'il est de sexe différent, que de blesser sa propre chair sous d'austères disciplines : cilices, chaînes, de fer, pointes, etc... Là voilà cette « désespérance mortelle et mortifiante », déterminée par l'évidence païenne de la mort, qui conduit à un processus biopsychologique de mort. Oui, que la liberté de l'homme soit enfin totale ! Car il obtient toujours ce qu'il veut vraiment. Jusqu'à présent il n'a obtenu que des biens médiocres non conformes aux profondes aspirations de son cœur, au désir de son être, trop profondément enfouis sous les habitudes ancestrales des traditions de péché ! Pourquoi n'obtiendrait-il pas cette vie pleine, ce Salut objet de notre espérance, conforme aux promesses de Jésus, et aussi au désir de notre Créateur ? « Il n'a point fait la mort, il ne se réjouit pas de la perte des vivants », nous dit le Livre de la Sagesse. Hâtons-nous d'établir les bases d'une mystique de vie pleinement conforme au « commandement du Père, qui est vie éternelle » (Jn.12/33).

Les révélations privées

Il faut dissiper ici une objection qui monte à la pensée de tout lecteur, et peu averti qu'il soit des exemples incomparables des mystiques des temps passés, de la hauteur de leurs visions et de leurs révélations, des phénomènes extraordinaires qui accompagnaient leurs extases, de leurs lévitations, de leurs bilocations... : ces gens-là étaient-ils « encore pécheurs » ? Ne sommes-nous pas follement audacieux de mettre en doute, du moins de critiquer les jugements que l'Eglise a prononcés sur eux en les portant sur les autels ? Qui sommes-nous pour oser parler ainsi, et laisser croire que tout n'était pas parfait chez ces véritables amoureux du Christ, ces ardents porteurs de la Parole de Dieu, ces fondateurs d'ordre et de familles spirituelles, qui, tous, ont enrichi l'Eglise d'ineestimables gloires ? Paul, certes, nous demande « d'éprouver toutes choses et de retenir ce qui est bon », mais ce discernement doit-il atteindre ces hauteurs prodigieuses où certains hommes, certaines femmes furent manifestement gratifiés par Dieu de privilèges incomparables ?

¹ - En fait, seul le Christ peut « offrir sa vie » d'une manière propitiatoire, parce qu'il en est pleinement maître (Jn.10/17-18)

Et bien oui, nous aurons cette audace. Elle est même rigoureusement nécessaire, pour que justement l'attente de ces héros de la Foi ne soit pas déçue. En effet, ceux qui nous ont précédés dans ce grand combat pour la vie et pour la Rédemption du genre humain ont rencontré plus d'obstacles que nous, plus de difficultés, plus d'obscurités. Nous avons la chance d'arriver après eux, et de récolter déjà le fruit de leurs travaux. Leur témoignage, les hauts-faits de leur vie nous incitent à manifester en notre temps l'audace qu'ils avaient en le leur. Les circonstances ne sont plus les mêmes, l'histoire ne revient jamais sur ses pas. A nous de faire maintenant ce qu'ils feraient à notre place, dans une même continuité de vertu, jusqu'à ce que les ténèbres soient entièrement dissipées et que la lumière de la Foi brille de tout son éclat, jusque dans les zones les moins accessibles de la conscience. En faisant cette analyse, nous ne prononçons aucun jugement de condamnation sur les personnes : bien au contraire, nous les absolvons, nous les pardonnons de n'avoir pas entièrement réussi, en comprenant mieux pourquoi. Selon la parole du Seigneur, nous nous efforçons de « juger par nous-même de ce qui est juste » (Lc.12/57). C'est sur nous-mêmes que nous portons un jugement en sentant notre profonde solidarité d'hommes avec les problèmes de la conscience humaine en général.

Oui, les saints et les mystiques des temps passés ont reçu de Dieu des privilèges incomparables. Est-ce là une preuve de leur justice ? Devons-nous conclure de leurs visions et de leurs révélations privées qu'ils ont atteint la Justice ? Oui, certes, une certaine justice... mais non la plénitude de la Justice. L'Écriture nous montre bien que Dieu s'est adressé à des pécheurs, tel Caïn à qui Dieu s'est adressé explicitement pour le détourner d'aller tuer son frère, voix à laquelle il resta sourd. Les saints et les mystiques authentiques avaient la conscience la plus claire qu'ils étaient pécheurs, ils le reconnaissent eux-mêmes tout au long de leurs ouvrages. Face à la sainteté de Dieu, ils tremblent, tout comme le prophète Isaïe dans le temple de Jérusalem, devant la gloire de Yahvé (ch.6). Ils affirment que la faveur qu'ils reçoivent de Dieu est une pure grâce qui ne dépend nullement de leurs mérites ; ils avouent qu'ils sont, comme les autres hommes, tributaires de la « miséricorde » de Dieu. Et s'ils ont un sens très aigu, ce n'est pas celui de la justice, mais celui du péché ; ils savent qu'il n'y a qu'un seul Juste, Jésus-Christ, et que ce n'est qu'en lui que nous pouvons être justifiés.

Le péché de refus

Nous avons vu qu'à l'origine, le péché a été un refus : Dieu a proposé une alliance, l'homme l'a refusée. Une alliance nuptiale : un échange de paternité eût procuré à la trinité créée - l'homme et la femme - une participation à la gloire intrinsèque de la Trinité Créatrice. Ce refus est grave, extrêmement lourd, étant donné la hauteur de la proposition divine. Nous commençons à savoir ce qu'il en coûte d'avoir rejeté la proposition du Dieu vivant, malgré son avertissement formel : « Si tu manges de l'Arbre de la connaissance du bien et du mal, tu mourras de mort ». Est-elle assez lourde cette sentence qui pèse depuis tant de siècles ? Avons-nous assez bu à cette coupe amère des deuils, des chagrins, des cimetières et de la corruption cadavérique, pour revenir au Dessein premier de Dieu ? Il semble que non, puisque beaucoup d'hommes, même chrétiens, sont tentés de lever les épaules et de sourire ironiquement, lorsqu'ils relisent dans l'Écriture :

« Oui, Dieu a créé l'homme incorruptible,

« Il en a fait une image de sa propre nature :

« c'est par l'envie du Diable que la mort est entrée dans le monde... (Sag.2/22)

ou encore :

*« Dieu n'a pas fait la mort,
« il ne se réjouit pas de la perte des vivants,
« il a tout créé pour que tout subsiste ;
« les créatures du monde sont salutaires,
« il n'y a en elles aucun poison de mort.
« Et l'Hadès ne règne pas sur la terre,
« Car la Justice est éternelle... » (Sag.1/13)*

Si nous ne sourions pas, comme le fait ici un monde incrédule, nous jugeons cette immortalité et cette incorruptibilité, dans lesquelles fut créé l'homme, comme désormais hors de notre portée. « Des raisonnements et des doutes s'élèvent dans nos cœurs », et nous hésitons peut-être plus encore que ceux qui nous ont précédés. Nous avons cependant les promesses formelles de Jésus : « Celui qui garde ma parole ne verra jamais la mort... Celui qui croit a passé de la mort à la vie... Celui qui vit et croit en moi ne verra jamais la mort », et combien d'autres. Et nous hésitons encore. Bien mieux, l'ambiance de la désespérance est telle que certains traducteurs s'arrogent le droit de supprimer ou de changer ces paroles qui les heurtent trop vivement, tant est grand leur goût pour la mort ! En outre, Paul nous assure que si le Christ est mort, c'est à notre place. Il a pris sur lui la sentence pour nous en délivrer ; il a acquitté la dette du péché ; il a satisfait pour nous à la Justice divine ; il a compensé l'offense faite à la Majesté de son Père. Alors quoi ? Si nous persistons dans le refus, nous insultons la mort rédemptrice de Jésus-Christ, nous profanons le sang de l'Agneau, comme s'il était dépourvu de toute efficacité. Croire à notre mort inéluctable, c'est renier la grande œuvre de Dieu dans son acte de Salut ! C'est penser et agir en ce monde avec les païens, comme si rien ne s'était passé, comme si Jésus n'avait jamais rien dit, comme si le Sacrifice Rédempteur n'avait pas été offert ! C'est bafoué les promesses de Jésus-Christ... Il résulte de cela que nous sommes punis par notre propre péché, que nous obtenons exactement ce que nous préparons, que la vie, que nous refusons, nous est effectivement enlevée. Pensons en effet au mauvais serviteur qui n'avait reçu qu'un seul talent, ou à celui que mange et boit avec les ivrognes tout en se disant : « Mon maître tarde à venir » !...

Il nous faut donc sortir de ce refus : même si cela est plus difficile que de nous couvrir de cendre, nous habiller d'un cilice, et nous livrer aux plus austères pénitences corporelles ! Il est temps de prendre dans toute sa force et sa signification la divine Parole qui peut sauver nos vies ! Comme il nous faut aussi saisir à bras le corps cette vie qui nous est offerte, pour la développer, aussi harmonieusement que possible dans toutes ses dimensions ! Engageons-nous hardiment vers la réalisation de la prophétie de Paul : « Nous ne mourrons pas tous, mais tous nous serons transformés... » Il est absolument certain que si la mort doit être un jour vaincue, elle le sera par des pionniers qui, par une foi parfaite, seront entrés dans une Mystique intégrale, c'est-à-dire dans une Relation pleine de connaissance et d'amour avec le Dieu Vivant.

Marie, rose mystique

Mais, que dis-je ? Ces pionniers existent déjà ! Ils nous ont précédés depuis deux mille ans ! Nous contemplons ici Marie (et Joseph) qui ont choisi la vraie mystique : non pas celle de l'évasion, dans une désespérance résignée, hors des conditions actuelles de la vie humaine terrestre ; non pas celle d'un certain « nirvana », de quiétude passive, d'une indifférence à tout bien et à tout désir – on ne peut mieux faire pour se préparer à l'état cadavérique ! Ah ! combien toutes ces mystiques, chrétiennes ou non, sont

pénétrées profondément de ce poison mortel de la résignation, comme si la mort était l'expression de la volonté de Dieu, alors qu'elle n'est que le résultat de la désobéissance de l'homme !... Mais Marie, fermement appuyée sur les Ecritures, sut échapper à la voie tracée par Eve, et dans laquelle toutes les femmes, avant elle, étaient engagées ! De même que notre ancêtre dans la foi, Abraham, crut que Dieu pouvait rendre fécond le sein stérile et vieilli de Sarah, sa femme, Marie, elle, crut que son sein virginal n'était fermé que pour être rendu fécond par le Souffle d'En Haut. Telle fut sa foi, telle fut son acceptation, qui d'un seul coup, efface tous les refus des générations antérieures (et hélas postérieures).

Elle inaugure ainsi la Voie mystique royale, qui certes, cette fois, n'est pas une « petite voie » - laquelle par le biais des vertus morales et de la soumission à quelque règlement humain, limite son ambition à l'amélioration de certaines conditions d'existence extrinsèques au véritable plan du Salut ; Marie au contraire nous présente la réalisation concrète d'une vie appuyée sur les Vertus théologiques : une Foi parfaite, qui tient compte de toutes les dispositions de la Nature et de l'Ecriture ; une espérance inébranlable dans la puissance vivifiante du Dieu vivant ; un amour parfaitement oblatif d'elle-même, jusqu'à son beau témoignage en faveur de la Justice du fruit de ses entrailles, au pied de la Croix, face à toute l'humanité incrédule ! Elle a choisi la vie et elle obtient la vie : elle sait au moment même où Jésus lance son dernier cri vers le ciel, que celui qui fut conçu par l'Esprit en ses entrailles, triomphera bientôt de la mort par la résurrection, comme il l'a annoncé.

C'est elle Marie, qui ne cesse de nous exhorter, mettant sur ses lèvres les paroles de la Sagesse divine :

*« Et maintenant mes fils écoutez-moi :
« heureux ceux qui gardent mes voies !*

Nous le voyons bien clairement : les voies suivies par Marie sont très contradictoires aux voies suivies en ce monde ! Qui ne voit l'abîme qui sépare sa piété de nos impiétés, son humilité et sa simplicité de nos orgueils et de nos vanités ! Cela, les mystiques et les saints l'ont vu. Ils ont imité Nazareth dans ses vertus morales et domestiques, en supposant, à juste titre, que la Sainte Famille les avait pratiquées ; Cependant l'Evangile n'en dit rien. Mais ce que l'Evangile dit, c'est que dans l'ordre de la génération, Marie et Joseph ont transcendé entièrement le péché et la Loi. Et sur ce point aucun mystique n'a encore eu l'audace de les suivre ! Jamais aucun mystique n'a contesté rigoureusement la génération charnelle par la lumière de la Foi, qui à Nazareth nous donna le Sauveur. C'est pourquoi l'exhortation de Marie demeure d'actualité comme si elle n'avait jamais été dite, alors que l'Eglise la répète à chacune des fêtes de la Vierge !

*« Et maintenant, mes fils, écoutez-moi,
« heureux ceux qui gardent mes voies,
« Ecoutez l'instruction et devenez sages,
« ne la rejetez pas...*

Quelle instruction ? Celle que Marie nous donne, non pas en parlant, mais en vivant, non pas en argumentant, mais en engendrant conformément à sa nature de vierge et de femme. Qui ne voit en effet l'abîme qui sépare sa maternité merveilleuse et joyeuse de nos pitoyables gestations et de nos accouchements dans les larmes et le sang ? Qui

ne peut ici juger l'arbre à ses fruits ? De son côté, le fruit béni, le plus beau des enfants des hommes, plein de grâce et de vérité ; du nôtre un fruit mal-né, déficient, languissant, souffrant, sanglotant, morbide, avant d'être rapace, révolté, homicide, blasphémateur... En faut-il encore davantage pour que nous soyons amenés à un juste discernement ? Oui, c'est sur la vie, et spécialement l'origine de la vie que porte à plein l'instruction, l'enseignement de Marie : cette lumière vient nous frapper d'un impact presque insupportable. Et pourtant c'est cela que l'Evangile nous raconte comme la Bonne Nouvelle essentielle et primordiale ; c'est cela qu'il nous propose comme la VOIE DU SALUT. De voie, et il ne saurait y avoir d'autre, car Dieu est simple, la Vérité est une. Dieu ne change pas, la Vérité est éternelle. Nous nous écroulons nous autres parce que nous sommes au-dessous de la cette Justice divine dont l'Ecriture nous affirme qu'elle est immortelle, alors que présentement toute l'humanité est soumise à l'Hadès...

*« L'Hadès ne règne pas sur la terre,
« Car la Justice est immortelle.*

Ce qui signifie que si l'Hadès règne – pour peu de temps – c'est parce que nous ne pratiquons pas cette Justice démontrée dans le Mystère de Marie et Jésus.

*« Heureux l'homme qui m'écoute
« et veille chaque jour à mes portes,
« pour en garder les montants*

Il faut évidemment un certain temps pour que nos yeux s'accommodent à cette lumière céleste qui tombe des hauteurs et condamne notre nuit ! Cette vigilance auprès des mystères de la Foi, cette attention soutenue à la démonstration du Rosaire, sont rigoureusement indispensables pour que nos mentalités évoluent et finissent par se conformer à ce que fut Nazareth. Si en effet une telle réalisation de foi et d'amour a déjà existé sur la terre, pourquoi devrait-elle rester à jamais unique ? Si le Verbe de Dieu est venu en personne sanctionner de sa présence cette réussite humaine, cette réalisation de la Pensée du Père, s'il est venu « en Fils » (Hb.1/2-3), comme fruit d'un amour pleinement accordé à l'Esprit, n'est-ce pas justement et uniquement pour nous instruire ? Qu'avait-il à gagner à se faire homme, lui qui partage la gloire immense du Père ? Ah certes, il n'est pas venu se faire contempler comme une exception inimitable, comme une curiosité, comme une étrangeté, mais pour nous révéler la simplicité toute divine de la Pensée de Dieu sur l'homme, Pensée qu'il avait dès le principe, lorsqu'il souffla le premier souffle de vie dans les narines d'Adam, lorsqu'il forma la femme de sa côte, et même lorsqu'il créa le premier rayon de lumière, lorsqu'il façonna la première étoile !... Pensée souverainement claire et évidente ; tous nos malheurs proviennent de ce que nous n'osons pas l'accepter !...

*« Celui qui me trouve a trouvé la vie,
« et il obtient la faveur de Yahvé !*

Comme le Fils, sur lequel le Père prononça le plus solennel témoignage de toute l'histoire : « Celui-ci est mon Fils bien-aimé, en qui j'ai mis toutes mes complaisances... », la faveur de Dieu n'est pas limitée : elle est infinie, comme sa puissance et sa gloire. C'est nous qui la limitons par nos refus et nos peurs ! Cependant, toute l'histoire de la sainteté le démontre amplement, le Père n'a pas attendu que la foi fut parfaite pour accorder ses faveurs : il a tenu compte de nos lenteurs. Ceux mêmes qui n'étaient pas encore entrés dans la voie royale de Marie ont su par expérience qu'ils étaient aimés de Dieu et ils ont

trouvé dans cette certitude une ineffable joie. Mais bien entendu, ils n'ont pas obtenu cette vie, promise si formellement par le Texte Sacré ! Ils n'étaient pas encore psychologiquement – et sociologiquement – conditionnés pour tirer de la foi pure, les applications pratiques intégrales qui leur eussent procuré l'accomplissement des promesses !...

Citons encore le texte de l'Ecclésiastique, que l'Eglise met sur les lèvres de Marie, pour nous en révéler la plénitude de sens :

*« Je suis la mère du bel amour, de la crainte de Dieu,
« de la sainte espérance et de la science.
« Venez à moi, vous tous qui me désirez,
« et rassasiez-vous de mes fruits.
« Car mon souvenir est plus doux que le miel,
« sa possession plus douce qu'un rayon de miel.
« Ceux qui me mangent auront encore faim,
« Ceux qui me boivent auront encore soif
« celui qui m'écoute n'aura jamais de confusion,
« et ceux qui agissent par moi ne pêcheront point,
« et ceux qui me mettent en lumière auront la vie éternelle.*

Il reste donc maintenant à déterminer comment cette Mystique mariale, la seule parfaite, la seule royale, la seule qui soit totale et pleine, la seule qui soit l'acception intégrale de la créature à son Créateur, s'inscrit vraiment en pleine conformité avec la Mystique des Ecritures, tout spécialement celle des Psaumes, et avec la Foi chrétienne. Et c'est cela que nous allons étudier dans les chapitres suivants.

- Fin du chapitre 9 -

Chapitre 10

La Mystique de l'Unique

*« Ecoute Israël !
« Yahvé notre Dieu est seul Yahvé !
« Tu aimeras Yahvé ton Dieu de tout ton cœur,
« de toute ton âme, de toutes tes forces,
« et les commandements que je te donne aujourd'hui
« seront dans ton cœur... (Deut.6/4s)*

Depuis que ce commandement de l'amour de Dieu a retenti par la bouche du Prophète aux oreilles du peuple élu, il n'a cessé de se répandre de bouche à oreille, de père en fils, de maître à disciple, de synagogue en synagogue, d'assemblée en assemblée. Il a passé dans l'Évangile sur les lèvres du Verbe de Dieu fait chair, et il s'est ainsi renforcé de toute son autorité souveraine. Les Apôtres l'ont ainsi recueilli, amplifié et précisé ; ils l'ont transmis à l'Église, où il résonne aujourd'hui du haut de la chaire, où il est murmuré à la grille du confessionnal ; il éclate dans la liturgie solennelle comme il s'exhale en un parfum discret depuis les cœurs des fidèles. Puis, hors de l'Église, il passe de famille en famille, pénètre dans les villages et les quartiers, et finalement il a déjà conquis le monde.

Conquis le monde ? Oui, sans doute, car le Judaïsme a renversé depuis fort longtemps les anciennes idoles. Les peuples civilisés savent pertinemment qu'il n'y a qu'un seul Dieu, celui qui a fait le ciel et la terre. Si officiellement, politiquement, philosophiquement, le diable s'efforce encore de prêcher un athéisme tyrannique et tapageur, avant qu'il ne s'effondre bientôt dans la honte, dans la ruine la plus radicale et la plus ridicule, qui peut savoir ce qui se passe dans le fond des cœurs ? Il n'y a pas d'homme au monde, j'en suis assuré, qui n'ait eu l'occasion d'entendre ces mots du Livre Saint, ou de les lire, qui ne les ait aussitôt retenus, ne les ait gardé en son cœur comme un trésor secret, et n'ait vécu désormais avec une étincelle de l'amour divin, allumée en lui comme une faible clarté dans les ténèbres, et comme une assurance de vie. N'est-ce pas en effet dans l'amour de l'Unique, infiniment grand, mais infiniment proche, que le cœur de l'homme trouve son assise, sa paix, son bien, son fondement inébranlable ?

La société des hommes, hélas, construite selon les principes de ce monde, ne permet pas à ces secrets des cœurs de s'exprimer autrement qu'en de timides confidences, qu'un ami livrera à un ami sûr, dans des circonstances exceptionnelles. On ne saurait, par une sainte pudeur, parler de l'amour de Dieu dans une banque ou un café... Même dans l'Église officielle, séminaires ou noviciats, couvents ou abbayes, il est rare que des hommes ou de femmes ici rassemblés au nom du Seigneur, dans un même idéal de sanctification, osent s'ouvrir de cet amour qu'ils portent au Créateur dans l'intimité de leur âme. Aussi, il n'est pas étonnant que dans le monde des affaires, dans la vie civile, voire militaire, le commerçant, l'ingénieur ou le sergent puissent jamais exprimer à haute voix cette prière muette qui n'effleure même pas leurs lèvres mais les maintient dans une certaine vérité, malgré le poids écrasant du mensonge et de l'hypocrisie : « Mon Dieu, je vous aime ! ».

Il faut en effet que nous soyons « retournés »¹ comme le Christ nous le demande. Que le personnage factice qui joue dans le monde un rôle plus ou moins méchant pour recevoir plus ou moins de succès, disparaisse et soit englouti, et qu'apparaisse et soit manifesté l'homme intérieur, le seul qui soit établi avec le Dieu vivant dans une relation de Vérité !

De l'adoration à l'amour

L'adoration de la créature à l'égard de son Souverain Créateur et Maître ne doit jamais être une prostration d'esclave. L'Écriture nous le montre clairement. Même dans l'Ancien Testament, c'est un culte intérieur, sincère, un dialogue d'amour et de cordialité que Dieu nous propose, pour notre plus grand bonheur.

En effet, nous lisons dans l'Exode :

*« C'est moi, Yahvé ton Dieu qui t'ai fait sortir de la maison de servitude,
« Tu n'auras pas d'autre Dieu que moi.
« Tu ne feras aucune image sculptée,
« rien qui ressemble à ce qui est dans les cieux là-haut ou dans les eaux au-dessous de la terre,
« Tu ne te prosterner pas devant ces images, tu ne les serviras point,
« car moi, Yahvé ton Dieu, je suis un Dieu jaloux, qui punis la faute des pères sur les enfants, les petits-enfants, les arrière-petits-enfants pour ceux qui me haïssent ; mais qui fais grâce à des milliers pour ceux qui m'aiment et gardent mes commandements. (Ex.20/2-6)*

Admirons la grandeur et la beauté de ce Texte. Comprenons bien que s'il s'adressait aux Hébreux qui venaient de traverser la mer Rouge, par la main de Moïse, il s'adresse à tous les hommes qui ont eu l'illumination de la Foi, et tout spécialement aux chrétiens, qui ont déjà célébré la Pâque de Jésus-Christ !

« C'est moi Yahvé ton Dieu qui t'ai fait sortir de la maison de servitude... »

Seconde personne du singulier : nous sommes saisis aux entrailles par cette Parole de Dieu qui frappe non seulement nos oreilles, mais qui remue en nous les raisons profondes de notre existence ! Quel est l'homme qui ne sent, en effet, la précarité de son être, la fragilité de sa chair, l'exiguïté de son souffle ! Telle est bien notre servitude : non seulement sous les puissances de ce monde, dans les contraintes d'une société inhumaine, où la seule monnaie qui n'ait pas cours est l'amour ! mais aussi sous les éléments de l'Univers qui conditionnent la subsistance de notre corps. Limitée par la pesanteur, la température, la pression atmosphérique, la nécessité de l'alimentation, nous avons tendance à voir dans ces conditions d'existence, les causes de notre vie, de même que les Hébreux opprimés par le Pharaon croyaient ne pouvoir subsister que par le système économique de l'Égypte !

¹ - C'est le sens du mot grec que Jésus emploie lorsqu'il nous dit : « Si vous ne vous « retournez » pas pour devenir comme de petits enfants... » Ce mot indique que l'on fait passer l'intérieur à l'extérieur, comme on le fait pour une chaussette ou un habit. Cette image est très significative : les masques doivent tomber pour que soient manifestés les secrets des cœurs.

Il en est de même aujourd'hui : la plupart de nos contemporains s'imaginent qu'ils ne peuvent survivre que par le truchement d'une « situation », où ils peuvent « gagner leur vie ». Saisis par l'engrenage infernal de la société industrielle, entraînés dans les méandres infinis de la circulation des personnes et des produits de consommation, ils croient que leur vie dépend de ce qu'ils pourront puiser dans ce fleuve des matières consommables, des pièces et des billets qu'ils pourront soustraire au passage, à ce fleuve immense de l'argent liquide ! N'est-ce pas pour lui qu'il convient, qu'il est bienséant, nécessaire, obligatoire même de prostituer sa liberté, sa dignité, son honneur, voire sa conscience ?... Telle est bien la véritable maison de servitude, à laquelle Dieu s'efforce de nous arracher !...

Voyons en effet comment le Seigneur jugeait ce « Mammon d'iniquité », comment il exigeait que ses disciples en soient affranchis. Et nous constatons en effet que tant que l'argent est roi, même s'il est servi sans amour, même s'il est contraignant et méprisable, son sujet, son esclave, son « homme » (ne dit-on pas « un homme d'argent ») est rigoureusement incapable d'accéder aux terres vierges de la Liberté des Fils de Dieu.

« *C'est moi qui t'ai fait sortir...* » C'est bien en effet ce que Dieu opère constamment par sa divine Providence : il nous fait sortir constamment de la maison de servitude. Si nous ne le voulons pas de plein gré, il nous faudra bien sortir de force, car quel est l'homme qui espère emporter au-delà de la mort l'argent qu'il aura accumulé pendant sa vie ?

L'arrachement à la servitude de Babylone ou de l'Egypte, peut paraître, dans les premiers temps, pénible et rude. Mais l'expérience prouve que l'assistance bienveillante du Père est infiniment plus sûre que toutes les assurances et toutes les sécurités de la « civilisation » ! Celui qui a fait le saut dans la foi, pour s'occuper avant tout du Royaume de Dieu et de sa Justice, apprécie par expérience la vérité de cette parole : « *C'est moi qui t'ai fait sortir de la maison de servitude* ».

Mais le texte sacré a un sens plénier et eschatologique qui se manifesterà lorsque nous aurons atteint la plénitude d'âge du Christ, et que nous deviendrons participants de sa gloire et de son règne. Nous serons alors entièrement libres par rapports aux éléments de l'Univers, sous lesquels nous aurons achevé l'apprentissage de la notre liberté. La Résurrection du Seigneur – notamment le ch.24 de Luc – ainsi que les perspectives de Paul sur le corps glorieux (1 Cor.15) nous permettent d'imaginer quelle sera alors l'ampleur de notre liberté et la plénitude de notre joie.

« *Tu n'auras pas d'autres dieux que moi* »

Le Texte était promulgué par rapport à l'idolâtrie qui entourait le peuple juif, il dirigeait toute sa force contre le polythéisme des nations. Non pas que ce polythéisme soit dépourvu de toute vérité ; ses mythes exprimaient quelque chose de l'antique révélation ; ses fables n'étaient pas toutes grossières ; ses poètes ne manquaient pas d'intuition pour chanter Zeus ou Jupiter ; ses philosophes avaient bien parlé, déjà, de la condition humaine. Les Tragiques grecs gardent le sens de l'unicité de Dieu, ou du moins d'un Dieu au-dessus de tous les autres. Socrate, dans sa recherche tâtonnante de quelque bribes de vérité éparses au cœur des hommes, avait ouvert la voie vers la Sagesse d'un Dieu Créateur et providence. Mais ici, ce n'est plus le « sentiment religieux », l'intuition métaphysique, ou le raisonnement philosophique qui aboutissent à l'Unicité de Dieu : c'est Dieu lui-même qui prend la parole et se révèle à découvert. Il affirme son existence

souveraine, et aussitôt il établit sa créature humaine bien-aimée dans une relation de dépendance amoureuse par rapport à lui. Et c'est bien là le propre de la Révélation authentique : c'est un Dieu qui parle au cœur : « Tu n'auras pas d'autre Dieu que moi ».

Il n'y a pas de meilleur commentaire de ce verset de l'Écriture que le Cantique d'Isaïe, dont nous citerons ici quelques versets :

*« Ainsi parle le Seigneur le Créateur des cieux,
« Dieu qui fit la terre et la forme, lui qui l'affermir,
« qui l'a créée non pour être un chaos,
« mais pour la rendre habitable.*

C'est nous qui avons fait le chaos où nous mourons ; c'est Dieu qui cherche à remettre de l'ordre, pour que nous vivions !

« Ce n'est pas en cachette que j'ai parlé, ni en un lieu ténébreux... »

...contrairement à ce qui se passait pour les cultes des idoles, toujours enveloppés de « mystères » et qui regorgeaient de redoutables obscurités !... Ainsi en est-il encore aujourd'hui des diverses religions étrangères au christianisme, et plus encore des philosophies qui prétendent se passer de Dieu !

« Je n'ai pas dit à la race de Jacob : « Cherchez-moi dans le chaos ».

Certes, en ce monde errant en-dessous et en-dehors de la paternité de Dieu, qui pourrait le découvrir ? Qui pourrait le trouver ? La contemplation des incroyables misères dont nous souffrons ne peut aboutir qu'à une conclusion : « Dieu est absent ! » Ou encore : « Dieu nous a caché sa face ». Toute cette gloire des nations, effroyablement fragile et caduque, s'est édifiée en dehors de la Volonté de Dieu. Et c'est bien ce que pensaient les Apôtres, tel Paul, écrivant dans l'Épître aux Galates : « ...notre Seigneur Jésus-Christ s'est livré lui-même pour nos péchés, afin de nous arracher à ce monde mauvais » (Gal.1/4).

*« Moi le Seigneur je dis vrai, je proclame le droit
« Rassemblez-vous, venez, approchez tous, réchappés des nations*

C'est un appel déchirant que Dieu lance ainsi à tous les hommes pour les arracher à l'idolâtrie qui les tient enchaînés, afin qu'ils entrent dans la connaissance du Dieu vivant et vrai...

*« Ils sont dans l'ignorance ceux qui brandissent leur fétiches de bois
« et font monter leur prière vers un Dieu qui ne peut sauver.*

Les nations, si techniquement développées, n'ont pas fait un pas dans la direction de la Foi : car elles arborent toujours des fétiches de bois et de toile que l'on appelle les drapeaux. Ne pensons pas que le culte qui lui est rendu soit moindre qu'autrefois ! En effet, les nations prétendues civilisées obligent tous les jeunes gens à consacrer plus d'un an de leur vie à ce culte dans le service militaire. C'est là une abomination et une servitude que les nations païennes antiques n'ont jamais connues ! Il y a des ministères de la Défense Nationale qui enrôlent tous les citoyens parmi les fidèles du Drapeau, jusqu'à exiger le sacrifice de leur vie. Pensons qu'il y a une Education Nationale, qui dans

ses programmes ne tient aucun compte de la Révélation divine ! Si les Hébreux étaient dans la « maison de servitude », sous la férule du Pharaon, les citoyens des Etats modernes le sont tellement davantage : non seulement ils paient des impôts exorbitants, mais ils sont psychologiquement conditionnés pour n'avoir à tenir aucun compte du vrai Dieu ni de sa Parole dans toute leur vie !

*« Déclarez-vous, fournissez vos preuves, tenez conseil entre vous :
« qui donc l'avait révélé d'avance, et naguère annoncé ?*

*« N'est-ce pas moi le Seigneur ? Hors moi, pas de Dieu !
« De Dieu juste et Sauveur pas d'autre que moi !*

C'est donc bien ainsi le Dieu unique et vrai qui invite l'humanité toute entière à faire un examen, un bilan de toute son histoire et de se prononcer sur l'Economie du Salut ! C'est bien à cette étude sérieuse et objective de toute l'intervention de Dieu dans l'Histoire que s'appliqueront les recherches scientifiques du monde qui vient.

*« Tournez-vous vers moi pour être sauvés, tous les lointains de la terre !
« Car moi je suis Dieu et nul autre : j'en fait serment par moi-même.*

C'est en effet l'évidence du Salut manifesté en ceux qui se seront mis dans la Relation véritable avec le Dieu vivant, Père, Fils et Esprit, qui fera éclater devant toute conscience humaine non seulement l'existence de ce Dieu unique, mais la certitude de son Dessein fondamental. Au travers de l'Eglise fidèle sauvée au moment du Retour du Seigneur, les nations verront que ceux qui ont cru ne sont pas confondus, que ceux qui ont espéré ne sont pas déçus, que ceux qui ont aimé sont récompensés au centuple. « Nous ne mourons pas tous... »

*« De ma bouche sort la vérité, parole irrévocable :
« Devant moi tout genou fléchira, toute langue fera serment.*

Comment concevoir en effet une unité, une communion entre les hommes sinon par la profession d'une même foi, la connaissance du même Dieu et Père de tous ?

*« On dira dans le Seigneur seulement la victoire et la force ;
« Et jusqu'à lui viendront couverts de honte tous ceux qui le détestent.
« Dans le Seigneur vaincra et triomphera toute la race d'Israël.*

Nous voyons donc le sens de toutes les misères que les hommes auront endurées : « jusqu'à lui viendront couverts de honte tous ceux qui le détestent... » Ceux qui n'auront pas voulu se rendre au Seigneur par l'argumentation de sa Parole, viendront enfin à lui par la confusion, pour obtenir aussi le Salut. Tel sera le sens de cette grande démonstration de la Vérité que constitue l'Histoire toute entière.

Nous revenons maintenant au texte de l'Exode. Nous lisons après cette proclamation du Dieu unique, la prohibition des images :

*« Tu ne feras pas d'image taillée, ni autre figure de ce qui est en haut dans le ciel,
ou de ce qui est en bas sur la terre, ni de ce qui est dans les eaux au-dessous de la terre... »*

Nous avons déjà remarqué que la seule image et ressemblance que Dieu accepte de lui-même est l'homme, ouvrage de ses mains. Toute représentation plastique ou picturale de la Divinité la dévalue, altère l'expression de la Vérité. L'image sculptée ou peinte ou télévisée est un sous-produit du langage, du Verbe, qui seul a le pouvoir de former l'intelligence ; car l'intelligence, comme la foi, provient de l'ouïe et s'exprime par la parole. L'Écriture n'est elle-même qu'une aide de la parole, et s'il peut y avoir une représentation artistique de la Vérité, elle ne peut être qu'un moment dans l'évolution de l'être humain. Les chrétiens ont largement abusé de ses images : ils en avaient peut-être besoin dans l'état d'enfance, d'infantilisme, duquel nous l'espérons ils commencent à sortir. Tout sera dit lorsque tout passera par le corps vivant de l'homme ; car le corps à lui seul contient tous les Mystères de la foi et de la vie. C'est alors que le temple du Saint-Esprit jouera pleinement son rôle et revêtira sa véritable signification sacramentelle.

L'impulsion donnée par ce précepte à l'esprit humain – car le précepte exprime une motion de l'Esprit de Dieu agissant à travers l'homme, - aboutit entre autres résultats à l'avènement de l'esprit scientifique, lequel ne se fie pas aux apparences, c'est-à-dire aux images, mais seulement aux calculs et aux nombres qui, eux, ne se voient pas. En effet, la vraie connaissance des choses du ciel (astronomie) et des choses de la terre (physique, chimie, botanique, zoologie, etc...) et des choses au-dessous de la terre (océanographie, géologie, etc...) ne peut aucunement s'exprimer par des « images », mais seulement par des explications verbales, grâce à un langage spécialisé et méthodique, et souvent quantifié par les mathématiques.

*« Tu ne te prosterner pas devant ces images, tu ne les serviras point,
« car moi Yahvé, ton Dieu, je suis un Dieu jaloux... »*

Prenons le Texte sacré dans ce qu'il dit exactement : il ne dit pas : « Tu te prosterner devant moi », mais seulement : « Tu ne te prosterner pas devant ces images ». Dieu propose à sa créature de sortir de l'esclavage des idoles de néant, donc de tous les tabous qu'elles imposent d'une manière contraignante. Mais il laisse sa créature libre d'exprimer son Adoration comme elle l'entend. Si la prostration ou l'agenouillement ne s'adressent pas uniquement et directement à Dieu, ces gestes de subordination et de soumission lient l'homme à une influence démoniaque. Satan cherche toujours en effet à dévier à son profit et au profit de son monde de ténèbres, la Relation de foi et l'obligation morale qui doivent exister entre la Créature et son Créateur. Dieu exige, bien entendu, tout autre chose qu'un simple geste extérieur, comme le garde-à-vous militaire, tout autre chose qu'un aplatissement servile ! Le corps certes peut exprimer ainsi l'adoration intérieure, c'est-à-dire la reconnaissance intérieure et consciente, par la créature, de son néant, de sa dépendance absolue, dans l'ordre de l'existence, par rapport à « Celui qui est ». Dieu ne peut nous créer et nous sauver que moyennant cette humilité fondamentale, par laquelle la créature intelligente et libre sait qu'elle ne subsiste pas par elle-même, mais que c'est gratuitement et miséricordieusement qu'elle est sans cesse maintenue dans l'existence et dans la vie. Or il est évident que cette adoration intérieure dépasse infiniment le signe corporel qui peut éventuellement la signifier.

« Je suis un Dieu jaloux, moi Yahvé ton Dieu »

Beaucoup de chrétiens sont choqué, voire scandalisés de cette affirmation du Seigneur : « Je suis un Dieu jaloux... » Ils condamnent la jalousie chez les hommes, puisqu'elle est rangée parmi les péchés capitaux ; ils ne peuvent donc admettre qu'elle soit un « attribut de Dieu ». Cependant le Texte sacré est formel : « Je suis un Dieu

jaloux... » De moins est-ce par le mot « jaloux » que l'on traduit traditionnellement le vocable hébreu puis ensuite le mot grec qui figure dans les Septante « Zélotès ».

Manifestement ce fut un désastre de traduire un tel mot en laissant sous-entendre que Dieu pouvait être jaloux à la manière des hommes, ou pire encore, jaloux des hommes ! N'est-il pas absurde de penser que le Créateur tout puissant pourrait être jaloux de quelque créature que ce soit, sortie de ses mains ! C'est pourtant avec cette idée de « jalousie » de Dieu, que beaucoup d'erreurs ont été commises dans la vie spirituelle, et des erreurs monstrueuses dans ce domaine, si important, des relations entre les personnes ! Combien de cœurs nobles et généreux ont cru bon de rompre des affections, des amitiés, qui procédaient manifestement de l'Esprit-Saint, qui leur étaient données comme un trésor céleste, descendant du Père des Lumières, en vue de leur sanctification ! Ils ont cru que Dieu pouvait être jaloux d'une créature humaine ! Mais ce n'est pas cela que dit le texte : Dieu n'est pas jaloux de l'homme, mais pour l'homme. Ce sont des idoles que Dieu est « jaloux », si l'on veut bien encore garder ce mot, tout impropre qu'il soit, mais que nous ne pouvons guère remplacer. Dieu a une sainte horreur, une indignation absolue vis-à-vis des néants que sont les idoles. Son amour pour l'homme veut absolument éviter qu'il ne se perde en s'asservissant, en aliénant sa liberté, en profanant sa personne, en prostituant toutes ses capacités de connaissance et d'amour avec une « vanité », en tentant d'établir une « relation » avec un Dieu qui n'existe pas, qui ne répondra jamais, qui ne lui donnera jamais rien.

Car le mot hébreu, comme le mot grec, ne signifie pas d'abord « jaloux », mais « amoureux ». Il est l'expression de cette chaleur de l'amour que l'on peut aussi appeler zèle. C'est un Dieu attentif que notre Dieu, qui garde sans cesse les regards tendus vers cette créature qui est l'objet de son amour et de sa quête. Il l'aime pour l'amener à son bonheur ; il a des vues trop grandes sur elle pour se reposer un seul instant tant qu'il ne les a pas réalisées. C'est pourquoi tout retard, toute erreur, toute errance de sa créature bien-aimée sur le chemin de son achèvement, lui est en quelque sorte intolérable. Et comme elle ne peut être réalisée et sauvée que par lui, en lui, avec lui, il faut bien qu'il la ramène à lui, et qu'il écarte d'elle toute fausse piste, tout chemin dépravé, toute voie sans issue. Lorsque le Prophète décrit à l'avance les splendeurs de la Rédemption achevée, il déclare en définitive : « C'est l'amour ardent de Yahvé notre Dieu qui fera cela ».

D'ailleurs, ici même il suffit de lire attentivement le texte : « C'est moi, Yahvé ton Dieu... » « Ton Dieu » : c'est en raison d'un pacte d'alliance, d'un pacte amoureux, d'une union nuptiale que Dieu exige d'être aimé seul comme Dieu. Et cela est logique car il est le Dieu unique : « Hors moi, pas d'autre dieu... » Mais si l'amour qui est dû à Dieu est rapporté sur ce qui n'est pas Lui, alors il est nécessaire, pour notre bien, que par un châtement, il nous ramène à Lui : car il est infiniment plus clairvoyant que nous. Mais il est évident que l'amour de Dieu ne saurait interdire l'amour des créatures : ces deux amours ne sont pas du même ordre, encore qu'ils procèdent tous deux de l'Esprit-Saint. Il faut seulement qu'elles soient aimées comme créatures, et non comme si elles étaient Dieu ! Dieu veut être aimé en toutes ses créatures et au-delà de toutes ses créatures ; ou si l'on veut, il faut les aimer en lui, par lui, et pour lui. La vraie charité consiste en définitive à vouloir pour ce prochain que la divine Providence a mis en relation avec nous, ce qu'Elle veut pour lui : la Justice, la Sainteté, et la parfaite réussite, jusqu'à la gloire céleste.

« ... qui poursuis la faute des pères sur les enfants... »

Les lois de la sexualité animale et de la génération charnelle n'échappent pas à la justice immanente de la loi des grands nombres. L'homme récolte ce qu'il sème : il conditionne sa descendance selon sa justice ou son injustice, selon sa bonté ou la méchanceté de son cœur. N'est-il pas évident que la vie familiale, chez l'impie, devient vite « infernale » ? A cette heure où nous touchons à la fin de la race d'Adam, le péché des générations commence à se manifester d'une manière atroce : combien de handicapés de naissance de nos jours ? Nous sommes appelés enfin à réfléchir sérieusement sur la catastrophe que représente pour l'homme le fait d'avoir agi au hasard dans ce domaine si important de la génération sans avoir pris le temps de rechercher très exactement ce qu'était le Bon Plaisir du Père !...

Si « toute parole est possible à Dieu », il importe que l'homme se conforme en tout point à cette parole, pour qu'elle puisse se réaliser à travers son libre choix ; sinon elle demeure lettre morte. Or cette parole ne saurait tromper, surtout celle qui est proférée dans l'Ordre de la Génération du Verbe de Dieu !...

« ... mais qui fais grâce à des milliers pour ceux qui gardent ses commandements. »

Cette disposition divine est très générale, et domine toute l'histoire. C'est en considération de ceux qui l'aiment que Dieu tempore et prend patience ; car avec le « petit reste » fidèle, il suscite, par son esprit, la Vérité qui finalement délivrera l'humanité entière du piège diabolique. Le Prophète Jérémie disait également :

*« C'est par la miséricorde de Yahvé que nous ne sommes pas anéantis
« ses miséricordes ne sont pas épuisées
« elles se renouvellent au matin, grande est sa fidélité. »*

En outre, nous savons par l'apôtre Paul que Dieu a tout « enfermé dans le désobéissance pour faire miséricorde à tous ».

C'est bien en effet sur la miséricorde de Yahvé, sur son Amour qui ne se dément jamais, qu'aboutit la mystique judaïque, cette mystique de l'Unique. Si nous admettons seulement que Dieu est le Créateur du ciel et de la terre, le « Maître de toutes choses », le « grand horloger », ou le « grand architecte... », nous sommes encore à l'extérieur de Dieu. Nous ne sommes pas des mystiques, mais des philosophes. Il nous faut entrer à l'intérieur de Dieu, dans son intimité divine, car c'est à cela que nous sommes appelés. Et cet appel retentit déjà dans l'Ancien Testament.

La recherche de l'Unique

*« Yahvé, tu es un Dieu caché,
« Dieu d'Israël, Sauveur... »*

Ainsi commence le Cantique d'Isaïe. Mais Dieu n'est pas caché pour le demeurer toujours. Le prophète a déjà découvert le visage de Dieu, il est entré dans la divine confiance, il sait combien « ses pensées » sont au-dessus de celles des hommes, et combien ses voies sont au-dessus de nos voies » (55/7). De même l'apôtre Paul, lorsqu'il vient d'exposer, dans son Epître aux Romains, la magnificence du Dessein de Dieu sur l'homme :

« O Abîme des richesses, de la Sagesse et de la Science de Dieu ! Combien insondables ses jugements, impénétrables ses voies ! Qui a connu la Pensée du Seigneur ?... » (12/33-34)

Mais en écrivant cela, Paul s retourne sur toute sa vie, sur les admirables Révélations de l'Évangile, sur sa conversion à Damas, sur ses années de retraite au Désert, et finalement sur les années qu'il a vécues dans le judaïsme, aux pieds de Gamaliel. IL fait un bilan. Tout ce temps, tout ce travail, ces longues heures, de lecture, de méditation, lui ont été nécessaires pour « entrer dans la Pensée du Seigneur », telle qu'elle s'est réalisée en Jésus-Christ. Quel abîme, en effet, entre la transcendance de l'Unique, son Immensité, sa Toute-Puissance, sa Gloire, ses Vertus qui éclatent dans l'Univers, et son humilité, sa simplicité, lorsqu'il accepte d'être fils de l'homme et d'habiter dans les entrailles virginales qu'il a constituées pour être son sanctuaire. Celui qui est le Tout Grand est aussi le Tout Simple ! Alors que nul savant, nul prudent, nul habile de ce siècle ne pourrait le sonder ou l'exprimer, le petit enfant, par la grâce de Dieu entre directement dans sa Pensée : « Comme j'étais toute petite, j'ai plu au Très Haut, et de mes propres entrailles, j'ai enfanté Dieu fait homme. Marie était certes toute petite mais elle avait l'intuition de l'Esprit, pour discerner à travers toute l'Ancienne Ecriture le plan de Dieu dans lequel elle est entrée en pleine connaissance e en pleine liberté.

Oui, certes, nous avons de la chance, nous qui sommes instruits de l'Évangile, de connaître la Pensée du Seigneur ! Il n'en était pas de même des Hébreux, bien qu'ils eussent la Loi et les Prophètes ! C'est sous les arcanes des dispositions liturgiques, des symboles du culte, qu'ils devaient « chercher » Yahvé, qui s'exprimait parfois en termes sibyllins par les oracles des Prophètes. C'est à cette recherche de Dieu que l'Écriture nous exhorte sans cesse :

« Tu rechercheras Yahvé ton Dieu ; tu le trouveras sur tu le cherches de tout ton cœur et de toute ton âme. Dans la détresse toutes ces paroles t'atteindront ; mais à la fin des temps, tu comprendras ; tu reviendras à Yahvé ton Dieu et tu écouteras sa voix. Car Yahvé ton Dieu est un Dieu miséricordieux qui ne t'abandonnera ni te détruira, qui n'oubliera pas l'alliance qu'il a conclue par serment avec tes pères. (Deut.4/7)

Écoutons aussi l'exhortation du prophète Isaïe que l'apôtre reprend à son compte, que la liturgie, au cours des âges, rappelle aux générations chrétiennes :

« Cherchez Yahvé tant qu'il se laisse trouver,
« Invoquez-le tant qu'il est proche.
« que le méchant abandonne sa voie et le criminel ses pensées !
« Qu'il se convertisse à Yahvé qui aura pitié de lui,
« à notre Dieu qui est large en pardon.
« Car mes pensées ne sont pas vos pensées,
« et mes voies ne sont pas vos voies, oracle de Yahvé !
« Haut est le ciel au-dessus de la terre,
« aussi hautes sont mes voies au-dessus de vos voies,
« et mes pensées au-dessus de vos pensées » ; (Is.55/6-9)

Le prophète Osée nous fixe d'ailleurs les conditions de la réussite de cette recherche de Yahvé, qui n'est pas celle d'un culte purement sacrificiel et liturgique :

« Avec leurs brebis et leurs bœufs, ils s'en vont chercher Yahvé :
« mais ils ne le trouvent pas : il s'est retiré d'eux.
« Ils ont trahi Yahvé, ils ont engendré des bâtards,
« Eh bien ! le destructeur viendra les dévorer, eux et leurs champs. (Os.5/6s)

Quant au psalmiste il a souvent le regard levé vers les hauteurs, vers ces montagnes d'où lui viendra le secours ; il veille au long des nuits, et dès l'aurore, il s'engage dans cette recherche de Yahvé :

*« Dieu, toi mon Dieu, je te cherche dès l'aurore, mon âme a soif de toi !
« Après toi languit ma chair, terre sèche, altérée, sans eau... (Ps.62)*

*« Comme languit une biche après l'eau vive,
« ainsi languit mon âme vers toi, mon Dieu ! (Ps.41)*

*« C'est ta face Yahvé que je cherche, ne me cache point ta face,
« n'écarte pas ton serviteur avec colère, c'est toi mon secours.
« De toi, mon cœur a dit : « Cherche sa face » ! (Ps.24 et 26)*

Pourquoi cette recherche constante de l'Unique ? Tout ne semble-t-il pas dit lorsque Dieu a affirmé une fois pour toutes son immensité, son éternité, sa toute-puissance ? Lorsqu'il a promulgué le Décalogue, qu'ajouter encore ? L'homme ne sait-il pas ainsi tout ce qu'il a à faire ? « Fais cela, et tu auras la vie éternelle... » Lorsqu'il a accompli les préceptes, observé les rites prescrits, offert les sacrifices, participé aux fêtes, que lui manque-t-il encore ? Le juste selon la Loi est-il donc toujours insatisfait ? Qu'a-t-il encore à chercher, lorsque instruit de la bonne et saine théologie, il sait en réciter les théorèmes indiscutables ?

C'est vrai : le Livre de la Sagesse l'annonçait à tous les Juifs pieux : « Celui qui me mange aura encore faim, celui qui me boit aura encore soif... » Tout ne pouvait être dit par Moïse ni par les Prophètes. Du temps de Jésus, les plus sages parmi les rabbins, les plus scrupuleux parmi les pharisiens, les plus doctes parmi les scribes en étaient encore à cette ardente recherche : « Vous scrutez les Ecritures, leur disait Jésus, dans la pensée d'y découvrir la vie... » (Jn.5/39). Tel était l'objet de cette recherche mystique, qui dure encore aujourd'hui, qui du moins devrait durer jusqu'à ce qu'elle nous arrache de l'ornière de la désespérance et de la résignation : « pour y découvrir la vie... » Car ils n'étaient pas des sots ; ils comprenaient parfaitement ce qui était écrit ; Ils lisaient que l'homme avait été créé incorruptible ; que Dieu n'était pas responsable d'une mort qu'il n'avait pas voulue pour la créature établie selon son image et sa ressemblance ; ils lisaient, tout aussi bien que nous dans les Ecritures, que la mort était entrée dans le monde par l'envie du Diable ; par les psaumes, ils suppliaient le Seigneur de nous rendre la vie, de nous arracher à la fosse de perdition, aux pièges de la mort et de l'enfer... Or les psaumes exprimaient souvent cette prière comme une action de grâce après un exaucement, comme par exemple le ps.30 (hb) :

*« Seigneur, vers toi j'ai crié,
« et toi, mon Dieu, tu m'as guéri,
« Seigneur, tu as tiré mon âme des enfers,
« me ranimant d'entre ceux qui descendent à la fosse...*

Ils cherchaient donc à découvrir la vie, ou la « voie de la vie », le « chemin qui conduit à la vie », puisque la Parole de Dieu les y engageait, et qu'ils se trouvaient devant l'alternative proposée par la Loi : « Voici que je mets aujourd'hui devant toi la vie ou la mort, le bonheur ou le malheur... » (Deut.30/19) Ils entraient donc de tout leur zèle dans l'exhortation de l'Ecriture : « Choisis la vie, afin que tu vives, et ta postérité après toi... »

Jésus était assurément touché de ce zèle : « Vous scrutez les Ecritures pour y découvrir la vie... » Mais quelle n'était pas sa peine de les voir « battre l'air », et se perdre le plus souvent dans des controverses stériles, sur ces détails insignifiants, sur des observances souvent ridicules ! Ils ne cherchaient pas dans la bonne direction. En effet, séduits par la belle ordonnance de la Loi, trop racistes pour descendre en eux-mêmes jusqu'à l'humanité, trop infatués de leur propre justice, ils ne pouvaient pas franchir le « mur des préceptes »¹ et Jésus constatait amèrement : « Ce sont elles, les Ecritures que vous scrutez, qui portent témoignage pour moi, et vous ne voulez pas venir à moi pour avoir la vie ! » (Jn.5/40) C'est bien là que nous voyons les limites de cette Mystique de l'Unique que nous touchons l'impasse d'une théologie tellement monolithique, tellement prosternée devant la Divinité séparée et transcendante, qu'elle oublie que « Dieu est proche de celui qui l'invoque, de celui qui l'invoque en vérité ». Cette proximité de Dieu en effet, fait que les préceptes de la vie, que les anciens Juifs cherchaient au-dessus des cieux, sont « dans notre cœur, sur notre bouche et sur nos lèvres... » C'est également ce que Jésus disait aux Pharisiens qui cherchaient le Royaume de Dieu, par un « signe dans le ciel », « le Royaume de Dieu est au-dedans de vous ».

C'est pourquoi, à la suite de cette exhortation de Jésus, tout un courant de la Mystique – et l'on peut dire toute la spiritualité chrétienne – s'est orienté vers la recherche du « Dieu intérieur à l'âme ». L'oraison apparut comme le grand moyen de la sainteté, et comme la sainteté même : quoi de mieux que le cœur à cœur constant avec notre Créateur ? Que d'efforts, que de temps ont été déployés et employé à cette recherche mystique des « noces », du « mariage » intérieur de la créature humaine avec son Dieu ! Il fallait atteindre à tout prix cette jouissance de Dieu, cette extase si hautement désirable dans Celui qui est le Bien, le Beau, l'Amour, la félicité, la stabilité, la sérénité, la joie... Les cloîtres n'étaient jamais assez austère, ni les cellules silencieuses, ni les cilices trop cruels, pour payer une telle conquête ! Les jeûnes prolongés la solitude du désert, sa soif ardente, le silence perpétuel, l'absence de tout divertissement, l'oubli total du monde, la rupture avec toute amitié humaine, la recherche des humiliations les plus cuisantes, tout devait être mis en œuvre pour déchirer le voile de la chair qui cachait le visage de Dieu ! Nul doute que certains qui se sont engagés dans ces voies, ont trouvé, en partie du moins, ce qu'ils cherchaient : une certaine béatitude. Mais ils n'ont pas trouvé ce que cherchaient les Juifs pieux, contemporains du Seigneur, puisque, malgré des prodiges d'héroïsme dans la pratique de la vertu, et de la pénitence, ils n'ont pas abouti à la vie, au triomphe sur la mort.

« Vraiment, tu es un Dieu caché, Dieu d'Israël Sauveur... » Que leur manquait-il donc ? N'avait-il pas, ces mystiques du Nouveau Testament, les Evangiles, les Ecrits des Apôtres, la Liturgie de l'Eglise, les Sacrements, le Corps de Jésus ? Ils avaient tout cela, mais ils avaient aussi, comme nous l'avons encore, la même exhortation du Seigneur : « cherchez et vous trouverez, frappez et l'on vous ouvrira... » Il nous reste encore à chercher... mais non pas « au-dessus des nuages » : c'est-à-dire dans les arcanes d'une théologie purement théorique, ou par le truchement d'une philosophie abstraite, d'un langage sophistiqué, où l'on a tenté de clarifier (!) les « mystères de la foi » ! Mais c'est encore en nous-mêmes que nous avons à chercher, c'est-à-dire dans les aspirations de notre cœur en respectant toute l'intégrité de notre nature.

¹ - L'expression est de Paul en Eph.2/14. L'apôtre désigne ainsi l'opposition entre les Juifs et les barbares, et aussi l'obstacle psychologique qui empêche l'homme de comprendre l'exacte volonté de Dieu son Créateur, sur lui.

La Mystique solitaire et individualiste de l'union de l'âme à Dieu, certes, est une étape indispensable : il est important de lire les traités qui en ont été écrits, relatant l'expérience des saints qui nous ont précédés. Thérèse d'Avila, Jean de la Croix, l'Imitation de Jésus-Christ... pour ne citer que les plus accessibles ; mais cette mystique personnelle reste sous la sentence de l'Écriture : « Il n'est pas bon que l'homme soit seul ». La recherche du vrai Dieu, si elle veut être vraie et garder toutes les chances d'aboutir, ne peut négliger en rien l'œuvre de Dieu ! Or, malheureusement, en excluant la sexualité, c'est-à-dire cette complémentarité naturelle de l'homme et de la femme, la mystique traditionnelle du christianisme devait nécessairement aboutir à une impasse, tout comme autrefois celle des Juifs. Ceux-ci ont été bloqués par le mur des préceptes, parce qu'ils négligeaient la virginité ; et les saints du Nouveau Testament devant l'énigme de la nature corporelle et les dispositions de la sexualité humaine.

Et cependant, n'avons-nous pas, depuis deux millénaires, la démonstration que le Verbe de Dieu nous a faite en notre nature, N'est-il pas le fruit béni des entailles de la Vierge Marie qui, elle, a suivi une Mystique intégrale, puisque sans rien sacrifier de la nature humaine et de ses merveilleuses dispositions, elle a rejoint, avec son époux Joseph, le Bon Plaisir éternel de Dieu ? Nazareth n'était pas un cloître, ni un ermitage, ni une solitude, ni une cellule d'anachorète. Nazareth était un foyer, et ce foyer brûlant de l'amour de Dieu n'excluait pas, au contraire, l'amour de l'homme et de la femme ! Il l'exaltait dans une « super-connaissance de Yahvé, dans une communion qui suit une foi parfaite. L'observance de l'Alliance virginale première et éternelle permit à Yahvé, dont la Face demeurait encore voilée, parce que trop éclatante de majesté, de se manifester comme Père ! Voilà la Vérité qui est aussi, en Jésus, la voie de la vie.

Nous touchons là, sans aucun doute, la Mystique véritable. Non plus les petites voies individuelles des vertus morales mais la voie royale et théologique qui a déjà abouti. Marie a été enlevée dans la gloire.¹ C'est donc dans ce sens là qu'il faut aller ; bien mieux, si nous étudions la doctrine apostolique à la lumière de Nazareth, à cette lumière dont le pur rayon est Jésus, tous les oints réputés obscurs des Épîtres deviennent parfaitement limpides.

Est-ce dire que l'Unique, le Dieu d'Abraham, d'Isaac et de Jacob est infiniment plus proche que nous osons le concevoir ou l'imaginer ? Sans aucun doute ! Ses voies et ses pensées, que le prophète affirme très au-dessus des nôtres « comme est élevé le ciel au-dessus de la terre », sont en réalité d'une simplicité extrême, elles ne sont loin de nous qu'en raison de l'aveuglement diabolique de la séduction de Satan, qui pèsent encore si lourdement sur la conscience universelle. Nous avons en effet une telle habitude du péché et de ses misères, que la voie de la Justice et de la vie nous est un scandale, nous apparaît comme une utopie, ou alors comme une rigoureuse exception. Mais quoi ? Pourquoi nous étonner que la lumière de Jésus-Christ le Juste contredise notre onde de péché ? Celui qui fut crucifié parce qu'il se disait fils de Dieu n'est-il pas ressuscité d'entre les morts pour nous confondre d'abord et nous sauver ensuite ? C'est la voie de Jésus-Christ dont témoignent les Écritures, comme il le dit lui-même : « Si vous aviez cru en

¹ - et Joseph. Car si Elie et Hénoch ont été enlevés, à combien plus forte raison Joseph, qui a accompli la pleine Justice. Lui, le « père » de l'auteur de la Vie, n'est pas mort ! Mais si la gloire de Joseph a été cachée depuis la mort du dernier apôtre, et celle des disciples immédiats du Christ, c'est en raison de la perversité du monde qui n'en était pas digne, et afin qu'il ne soit pas blasphémé.

Moïse, vous croiriez en moi ; mais si vous ne croyez pas en ce qu'il a écrit, comment croirez-vous en mes paroles ? »

Yahvé l'Unique n'est pas seul : mais il est Trinité, Père, Fils, et Esprit. Dieu est amour et génération, Dieu est joie et étreinte, Dieu est communion et échange. La foi trinitaire – n'est-il pas évident ? – condamne la mystique du solitaire qui ne veut de Noces avec l'Unique qu'en excluant les autres, c'est-à-dire les créatures. C'est pourquoi dans cette Eglise baptisée en la Trinité, déjà enrichie d'exemples célèbres, de tant de traités et d'ouvrages, nous ouvrons la voie, nous mettons au jour la voie qui, dans le secret, a été ouverte au moins en partie, par les saints qui nous ont précédés. La Mystique de l'Unique ne peut aboutir que si elle devient une Mystique Trinitaire, si nous sommes placés ensemble, en communion et en relation, non seulement avec la « nature divine », mais avec les Personnes divines. N'est-ce pas ce que disait l'apôtre Jean : « Je vous écris ceci afin que vous soyez en communion avec nous et que notre communion soit avec le Père et avec son Fils Jésus-Christ » (1 Jn.1/3).

C'est pourquoi, dans les chapitres suivants, nous allons étudier la Mystique du Verbe et de l'Esprit, afin que nous devenions de vrais adorateurs du Père recevant de lui la justification et la vie.

- Fin du chapitre 10 -

Chapitre 11

La Mystique du Verbe

*« Par sa Parole les cieux ont été faits
« et par le souffle de sa bouche leur armée...*

*« Il parle et cela est
« il commande et cela existe (Psaumes)*

Le Verbe... vieux mot latin, peut-être un peu démodé, mais qu'il faut bien employer tout de même. A moins qu'on ne le remplace tout simplement par le mot Parole. Les mots grec « Logos » et hébreu « Dabar », employés par l'Écriture sont très proches du mot « parole », mais l'enrichissent par des nuances importantes.

En effet, le mot « logos » exprime non seulement la parole, qui remue les lèvres, qui s'articule en sons, en mots et en phrases, mais aussi l'intelligibilité de cette parole, la raison qu'elle expose, le sens qu'elle contient. Malheureusement, nous ne le savons que trop, le péché a altéré gravement le verbe humain, au point que tout ce qui sort des lèvres de l'homme n'est pas intelligible, ni même raisonnable, et souvent indigne de l'homme ! Mais, dirions-nous avec Jésus : « Au Principe, il n'en était pas ainsi. » La parole a été donnée à l'homme pour exprimer une pensée logique, raisonnable, spirituelle, et finalement pour traduire au moyen de signes fugitifs et fragiles, les mots, le Dessein immuable du Père et apporter aux créatures la connaissance de la Trinité.

L'esprit scientifique désintéressé a poussé les vrais savants à discerner les raisons et les lois des êtres : c'est dans cet esprit là que nous devons entendre le mot « logos » que l'Évangile emploie et valorise jusqu'à lui faire désigner la seconde Personne de la Sainte Trinité. En effet, que cherchent les savants ? Rien autre que la raison logique – logos – de ces phénomènes qui tombent sous les sens. Ils en recherchent l'Ordre et les Lois ; ils essaient de les formuler par des nombres, ceux mêmes par lesquels le Créateur a ordonné la beauté et la structure, la stabilité et les propriétés étonnantes de cette matière qui échange sans cesse son énergie latente avec l'énergie mathématique qui ne saurait tromper. C'est ainsi que l'investigation de l'Univers qu'il soit à notre portée ou qu'il apparaisse par les instruments d'observation, ou même lorsqu'il est seulement calculable, nous amène à adorer l'Intelligence Créatrice suprême de Celui qui l'a fait et qui continue à chaque instant à le faire.

Le monde est intelligible : Dieu, par conséquent, est supérieurement intelligent. C'est là, sans aucun doute, la plus grande des satisfactions de l'esprit humain. Il n'y a pas d'obscurité, ni d'aveuglement, ni de fatalisme dans le gouvernement divin. Cela est vrai de la matière inanimée, de la biosphère, de l'atome, de la cellule vivante, des grands ensembles, ceux des astres, ceux des animaux... Mais cela est vrai aussi, et plus encore, de l'homme et de son destin, aussi bien du plus humble des parias que des grandes civilisations. « Dieu est lumière et il n'y a point en lui de ténèbres » : cette parole lapidaire de Jean vient ainsi à la rencontre de cet esprit d'investigation et de recherche qui, peut-être, commença en Grèce avec Thalès, Pythagore ou Archimède, et qui s'achève de nos jours dans l'épanouissement des connaissances scientifiques. En effet, ne sommes-nous pas parvenus à connaître l'architecture de l'Univers jusqu'aux régions lointaines de notre

Galaxie, et même jusqu'aux amas de Galaxies répartis dans les profondeurs fantastiques de l'Espace-Temps ? Nous mesurons avec une admiration stupéfiée cette dilatation expansive d'un Univers toujours renouvelé. Nous savons comment la lumière résonne avec la matière au sein des atomes et des molécules. Les spectrographes nous parlent de la composition physique et chimique des étoiles. Nous savons qu'aussi loin que nous pouvons scruter la voûte des cieux, ce sont toujours les mêmes éléments simples et les mêmes particules qui obéissent aux mêmes lois, relativement simples. Beaucoup d'énigmes, certes, subsistent : elles sont suscitées même par les progrès de la connaissance. Certaines seront peut-être à jamais insolubles. Mais enfin, nous savons que les lois de la matière sont formulables par des nombres : il y a donc partout et toujours un « logos », une « raison créatrice », une « intelligence lucide », qui opère, avec le Père et l'Esprit, l'ouvrage immense de la Création.

Le mot hébreu « Dabar » lui, se réfère davantage, semble-t-il, à l'événement. C'est l'histoire qui devient ainsi une parole, en même temps que c'est la Parole qui fait l'Histoire. Un dessein de Dieu guide l'histoire des hommes, organise les circonstances, favorise la rencontre des personnes. Les bonheurs ou les malheurs n'échappent en rien à une Action providentielle de Celui qui a donné la liberté à l'homme, mais qui ne l'abandonne jamais, même si, par ignorance ou malice, il choisit la voie la plus mauvaise. Sans doute, la « Parole » qui soutient l'histoire n'apparaît pas avec autant d'évidence que celle qui structure les atomes ou les cristaux ! La réalité humaine, et non pas le phénomène humain, est autrement plus complexe ! Dans le domaine des sciences précises, la géométrie ou l'algèbre formulent des lois générales qui sous-tendent infailliblement les particules et les ondes, comme aussi les planètes et les systèmes qui gravitent dans les cieux. Mais en ce qui concerne l'homme... Il n'est plus possible d'enfermer la liberté dans les formules. Il y a toujours un « imprévisible » qui sera d'autant plus étonnant que l'homme sera plus libre, à mesure qu'il progresse dans sa Relation de Vérité avec son Créateur ; en outre, nous sommes « dans le bain », à la fois observés et observateurs, et comment pourrions-nous prendre assez de recul pour intégrer l'histoire alors qu'elle ne s'est pas encore déroulée ? Nous ne le pourrons qu'après, lorsque nous pourrons faire un bilan, aussi bien de nos succès que de nos échecs, de nos réalisations que de nos destructions. Et alors seulement la Logique incluse dans la Création et le Salut de l'Humanité, le « Dabar », la Parole qui nous crée sans nous contraindre, qui nous conduit sans nous déterminer, qui nous soutient en nous laissant toutes nos forces, nous apparaîtra non seulement comme raisonnable, mais comme infiniment bienveillante.

Pour l'instant, comme nous sommes en voie de création, et surtout de rédemption, et que nous souffrons d'innombrables misères et de déficiences, certains penseurs, qui n'ont pas eu, malheureusement, la confiance de la Révélation, ont pensé que le monde humain, ou même que le monde des vivants, était « absurde » ou « monstrueux ». Il leur est aisé de mettre en évidence d'innombrables faits qui semblent leur donner raison : pourquoi les tremblements de terre ? Pourquoi l'inondation, qui en quelques heures, engloutit des milliers de personnes ? Pourquoi telle ou telle épidémie ? Pourquoi la guerre ? Pourquoi l'homme lui-même semble-t-il poussé à travailler à son propre malheur ? Il pollue tout sur son passage, il dévaste et il détruit. Qu'il construise, qu'il cultive ou qu'il exploite, il le fait toujours déraisonnablement avec un gaspillage énorme des efforts et des produits les plus précieux. Il y a donc quelque chose de cassé, ou d'absurde, aussi bien dans les catastrophes qui nous dépassent infiniment que dans les lois de la vie qui, présentement, semblent seules à notre portée. Il est par exemple étrangement facile à un homme et une femme d'engendrer un être nouveau : mais ils ne peuvent aucunement prévoir le résultat d'un acte, qui, une fois posé, aboutira peut-être à

un monstre ou à un criminel... Dans de telles conditions n'est-il pas contraire au véritable esprit scientifique, qui ne veut avoir pour base de raisonnement que l'observation et le calcul, que d'affirmer qu'une action logique et bienveillante est à l'origine de l'homme et de son développement sur la terre ?

L'angoisse métaphysique

Devant le malheur et la mort, l'homme pose la question : « Pourquoi ? » Et il semble n'obtenir aucune réponse. Mais le « pourquoi » devient d'une cruelle instance lorsqu'il se rapporte à la souffrance qui torture sa chair ou son cœur. Tant que Job était riche, heureux dans ses enfants, et se trouvait bien dans son corps vigoureux, peut-être connaissait-il de loin le problème du mal et il pouvait alors le solutionner, comme le feront ses amis par leurs remarquables raisonnements théologiques. Mais lorsqu'il est frappé par l'Accusateur dans ses biens, dans sa famille et dans sa chair, lorsque son grabat devient sous lui une pourriture, alors le problème du mal n'est plus une question théorique, mais il s'exprime dans une plainte douloureuse, dans une prière ardente ; il s'insère dans ses entrailles comme une énigme cruelle, comme une écharde insupportable dans sa chair : « Pourquoi le juste souffre-t-il ? Pourquoi est-il frappé par le malheur, jusqu'à voir s'ouvrir devant lui la fosse du néant ? Y a-t-il vraiment une parole divine qui soutient l'être humain ? N'est-il pas, comme le prétendent les impies, le fruit du hasard, et toute la pensée humaine n'est-elle pas en définitive, comme une étincelle fugitive qui surgit aux battements de son cœur ? Ou bien Dieu n'existe pas, ou bien il est un tortionnaire, ou alors il a dû faire quelque erreur dans son ouvrage, puisque manifestement l'homme aboutit à cet échec désastreux qui est la mort, et pis que la mort, la mort précédée et accompagnée d'indicibles souffrances ?...

On raconte que le célèbre savant Niels Bohr, inventeur de l'atome qui porte son nom, premier découvreur de la structure intime de la matière, ressentait une douleur extrême, jusqu'à en perdre le sommeil, jusqu'à en pleurer, passant des nuits entières à la recherche et au calcul, pour résoudre les apparentes absurdités et contradictions de la matière ! « Non, se disait-il, la matière ne peut être absurde ! Elle doit être soumise aux nombres, elle doit obéir à des lois, à une logique interne ! Il existe assurément, très au-dessous de ce que les sens saisissent, une structure géométrique simple, qui explique les propriétés si variées des métaux, des liquides et des gaz... » Et nous savons que l'énigme fut résolue par le « modèle de l'atome de Bohr », qui ne s'est jamais trouvé en défaut par les chercheurs ultérieurs, encore que, dans les premiers temps, il pût paraître une véritable folie d'imagination. La matière la plus dense que l'on puisse trouver sur la terre : un vide presque absolu ! Un noyau minuscule autour duquel gravitent, à 1800 fois son diamètre, des électrons minuscules par rapport à lui ! C'est là dans ce nuage d'électrons guidés sur des niveaux quantifiés, que la lumière vient interférer avec la matière. L'eau, le fer, l'oxygène, le cuivre, l'hydrogène, le plomb... expliqués dans leurs propriétés contradictoires par les mêmes lois d'interaction entre les atomes ; la matière un champ de forces, un réceptacle d'énergie, un vide, même si à nos sens elle paraît compacte... Eh oui, il fallait bien conclure que les choses étaient ainsi puisqu'en posant une telle hypothèse, tout devenait merveilleusement logique et évident !...

Il y a donc un postulat de logique plus certain que l'évidence de l'absurde ? Sans aucun doute. Et ce postulat est confirmé lorsque l'évidence rationnelle dément ce que les sens nous disent ! Copernic, puis Galilée ont postulé pour la logique des astres et pour la simplicité des lois célestes. Ils avaient raison face à tous les empiriques de leur époque qui ne croyaient qu'à ce qu'ils voyaient ! Tout le monde aujourd'hui est convaincu, parce

que l'Univers est bien tel qu'ils l'ont décrit. Bohr postule pour l'atome : les « savants » de son époque haussaient les épaules. Mais bien vite il fallut se rendre à l'évidence, non pas sensible, mais rationnelle, que la logique divine qui ordonne la matière ne tombe pas directement sous le sens ! Toutes les découvertes faites dans les domaines de la physique et de la chimie ont confirmé l'option fondamentale de Bohr.

Voilà qui doit nous servir d'enseignement. Il y a d'ailleurs beaucoup d'autres exemples. Les découvreurs et les inventeurs ont toujours posé en principe qu'il existait une loi, une raison, une logique là où l'opinion ambiante ne voyait que hasard, fétiches, mythes, impossibilités, impasses... Ils ont opté pour le Verbe dans les domaines qui n'intéressent pas directement la destinée de l'homme. Et ils ont eu raison : nous le voyons lorsque nous appuyons sur l'interrupteur électrique, sur le démarreur de la voiture, sur le bouton de la télé : tout l'environnement technique de l'homme moderne le persuade chaque jour, pour peu qu'il réfléchisse un instant, que ceux qui ont, consciemment ou non, donné raison à Dieu dans la logique de sa création, n'ont eu qu'à s'en glorifier. Pourquoi ne pas transposer ce raisonnement scientifique sur le plan de l'homme et de son histoire ?

C'est là d'ailleurs que tout homme bien né, et qui a connu cet éveil de la conscience que provoquent les épreuves de la vie, passe de l'angoisse scientifique à l'angoisse métaphysique. La première est surtout une curiosité à satisfaire, pour la plupart d'entre nous. L'autre est une écharde brûlante dans la chair, qu'il faut enlever coûte que coûte, sous peine de mort. Elle pèse de tout le poids de la sentence de condamnation qui sanctionne la prévarication de l'homme : « Tu mourras de mort ». Et je ne vois pas d'autre sentence de condamnation dans l'Écriture. C'est ainsi qu'elle nous a déjà répondu, qu'elle a répondu à l'angoisse de l'homme face à son destin. Le Verbe de Dieu qui nous condamne nous explique en même temps la raison de notre condamnation ; et finalement c'est aussi le Verbe, la divine Parole, qui peut nous sauver, comme nous le promet clairement saint Jacques : « Recevez avec docilité la Parole qui a été implantée en vous et qui peut sauver vos vies... » (Jac.1/21)

Si les savants pouvaient ainsi postuler qu'il y a une « parole » parfaitement logique et raisonnable au-dessous des phénomènes, une parole qui révèle un ordre caché sous les apparences discordantes et contradictoires, nous devons induire, à fortiori, qu'il existe une parole, et la même, qui soutient la création de l'homme et qui la conduit d'une manière « logique », encore que cette logique soit, pour l'instant, très au-delà des possibilités de notre observation et des capacités de notre intelligence. Bien mieux : cette parole nous a été révélée bien avant l'avènement de l'esprit scientifique : les anciens l'avaient déjà. Avant nous, ils avaient entendu la voix des Sages et des Prophètes, ils avaient l'instruction de la Tradition sacerdotale ; le premier homme, dans le moment de sa création, reçut dans son langage toutes les indications nécessaires pour orienter sa liberté et son activité suivant la logique de cette Parole, c'est-à-dire le Bon Plaisir, le Vouloir bienveillant de son Créateur. Et même en ce monde d'errance et d'erreur dont nous sommes prisonniers, les échos de la divine Parole, de la Logique créatrice se font encore entendre. Bien mieux, pour les hommes bien disposés, et qui veulent s'en donner la peine, elle reste toute entière à leur disposition pour qu'ils y puisent la lumière qui satisfera leur intelligence, consolera leur cœur, et leur permettra de rectifier leur conduite, pour s'arracher à la nocivité de ce monde dévoyé.

Le Verbe est Dieu

Le Démon est muet, l'Évangile nous le dit : « Cet homme était possédé d'un esprit muet... » (Lc.11/14) Mais il arrive aussi que le Démon soit présenté dans l'Écriture comme « une grande bouche qui vomit partout des sarcasmes et des blasphèmes » (Apoc.). Le Démon peut être bruyant et tapageur, comme d'ailleurs le sont aussi les muets qui sont habituellement sourds. Quelle est donc son intention ? C'est d'empêcher que la Parole de Dieu puisse passer sur les lèvres humaines. Il tente donc de la faire oublier, en muselant, autant qu'il le peut, ceux qui la possèdent, en assourdissant ceux qui devraient l'entendre, et en agitant les lèvres des hommes par tellement de sottises et de balivernes, que le Verbe qui pourrait les sauver ne trouve plus de place pour s'y exprimer. Gardons-nous donc à la fois du silence et du bavardage, pour rester disponibles, comme des instruments fidèles, afin de proposer opportunément cette Parole de Dieu si belle et si bonne qui ne peut plus laisser celui qui a reçu la grâce de la savourer.

Car telle est bien la Mystique de la Parole : c'est une sorte de sens intime qui nous fait apprécier, goûter ce que Dieu nous a dit au cours de l'Histoire, qui se trouve consigné dans les Saintes Écritures, et qui correspond à cette Parole qui résonne en nous, à cette Voix de notre Bon Pasteur, cherchant à faire luire sa lumière en nous et à nous rendre la vie. Telle est bien la promesse du premier psaume :

*« Heureux cet homme, celui-là,
« qui ne va pas au conseil des impies,
« ni dans la voie des égarés ne s'arrête,
« ni au banc des railleurs ne s'assied ;
« mais se plaît dans la loi du Seigneur,
« mais murmure sa loi jour et nuit.*

Il faut ici entendre le mot « loi » dans son sens le plus général : l'ensemble des révélations, des confidences, des témoignages que Dieu nous a donnés. C'est à la compréhension de cette Révélation qu'est attachée la vie, comme Dieu lui-même nous l'enseigne :

*« Il est comme un arbre planté
« près du cours des eaux,
« qui donne son fruit en sa saison
« et jamais son feuillage ne sèche ;
« tout ce qu'il fait réussit,
« rien de tel pour les impies, rien de tel ! »*

*« Non, ils sont comme la bale
« emportée par le vent de sur la terre... » (Ps.1)*

A vrai dire, tous les fils d'Adam sont ainsi emportés, leurs familles, leurs tribus, leurs nations, leurs civilisations... Le désastre est encore immense et universel ; d'où nous devons conclure que la vie humaine, dans ses dispositions les plus générales se construit « en dehors » de la divine Parole, comme elle est aussi « hors du Père », et étrangère à l'Esprit.

Oui, c'est bien le privilège d'Israël d'avoir reçu la confiance divine ! Il y a beaucoup de religions sur la terre : elles expriment le « sentiment religieux » de l'homme. Elles supplient vers une divinité souvent ténébreuse ; elles aspirent à une rencontre avec un

Dieu qui reste muet, avec un « inconnaissable », un « non-manifesté ». En Israël, quelle différence ! C'est Dieu qui a pris l'initiative de la rencontre, du dialogue ! Il lui a fait connaître ses jugements de sorte que le psalmiste pouvait déjà constater de son temps :

*« Pas un peuple qu'il ait ainsi traité,
« pas un qui ait connu ses jugements ! (Ps.147)*

Nous pouvons certes conclure, en contemplant les merveilles de la Création, en étudiant les lois des choses, en calculant le cours des astres, que Dieu était intelligent. Nous savons plus que cela : nous savons qu'il est intelligible, et qu'il s'est rendu tel pour nous en empruntant notre langage. Non pas d'une manière savante et sophistiquée, non pas avec des termes rigoureusement spécialisés, comme en emploient les maîtres en ce monde, mais avec les mots les plus simples, à la portée de tous et même des plus humbles. Faut-il rapporter ici quelques-uns des versets de l'admirable psaume 18 (hb.19) :

*« La Loi du Seigneur est parfaite,
« réconfort pour l'âme !
« Le témoignage du Seigneur est véridique,
« sagesse du simple.*

*« Les préceptes du Seigneur sont droits,
« joie pour le cœur ;
« les ordres du Seigneur sont limpides,
« lumière des yeux.*

*« La crainte du Seigneur est pure,
« immuable à jamais ;
« les jugements du Seigneur sont vérité,
« équitables toujours.*

*« Plus désirables que l'or, que l'or le plus fin,
« ses paroles sont douces plus que miel, que le miel des rayons ;
« aussi ton serviteur s'en pénètre,
« les observer est grand profit...*

Telle était la Mystique des Sages d'Israël : ils avaient découvert que l'Unique n'était pas solitaire. Ils avaient pressenti un être divin issu de lui, confident de ses œuvres, familier de sa présence, participant de sa gloire. Ils l'avaient appelé la « Sagesse ». « Avant que le monde fût, j'étais là, auprès de lui... Avant qu'il ait fondé l'abîme, avant la naissance des montagnes, j'étais là, j'étais engendrée... » Cette Sagesse n'est autre que la Parole, qui nous éclaire à travers les versets de l'Écriture, qui sont comme autant d'astres brillants qui percent notre nuit. A cette Sagesse, comme à cette Parole, est attachée la Justice : le parfait accomplissement de la Volonté, du Bon Plaisir de Dieu, et par la Justice l'accès à l'immortalité. Depuis le péché originel, l'homme gît et s'agite au-dessous de la sphère divine de la Sagesse : c'est pourquoi il faut un effort soutenu, une vigilante attention et une grâce de Dieu pour transcender la psychologie de ce monde et concevoir qu'il y a autre chose. Dieu avait une autre pensée, qu'il ne peut livrer trop ouvertement sans nous scandaliser ou nous écraser. Il a d'autres vues, auxquelles nous ne pouvons revenir qu'en nous reniant nous-mêmes. Et c'est pourquoi les exhortations de la Sagesse divine se font si pressantes :

*« Maintenant mes fils écoutez-moi
« Heureux qui garde mes voies
« et veille jour et nuit aux montants de mes portes !
« Celui qui ne trouve aura trouvé la vie... »*

Nous avons donc la chance incomparable, le privilège unique, qui devrait nous remplir d'enthousiasme et d'action de grâce, d'avoir à notre disposition, pour résoudre l'énigme de notre destinée, le Verbe Ecrit qui est Dieu lui-même, se révélant à nous par le moyen de notre langue et de notre histoire ! Comment se fait-il que les hommes, dans leur immense majorité, ne soient pas attirés par un tel trésor ? Angoissés qu'ils sont par la menace perpétuelle de la mort, qui donc les retient de se ruer sur la nourriture substantielle, seule capable de les ramener à la vie ? Pourquoi déploient-ils tant d'activité et même de suractivité pour l'acquisition des seuls biens matériels, du confort, de l'argent, de la réputation, des seules gloires humaines... autant de choses dont ils savent pertinemment la fragilité ? En regard de tant de travaux, ils ne consacrent que très peu de temps ou même aucun, à l'étude de la belle Parole de Dieu. C'est là un oubli, une négligence, un délaissement incompréhensible, un mystère d'obscurité et de ténèbres, qui n'est finalement explicable que par l'action de ce Démon muet qui empêche que la conscience de ceux qu'il a réduits en esclavage ne soit éveillée à la Vérité !

« Aucune parole n'est impossible à Dieu... Qu'il me soit fait selon ta Parole »

C'est encore à ce dialogue de l'Ange et de la Vierge que nous sommes ramenés, puisque c'est à partir de ce moment-là que l'humanité, en la personne de Marie, s'engagea véritablement sur la voie du Salut. Tout ce qui avait précédé en Israël, depuis les dispositions cultuelles et sacrificielles de la Loi, jusqu'aux derniers oracles prophétiques, n'était qu'une préparation à cette jonction d'une conscience éveillée et lucide avec la resplendissante Parole de Dieu.

Prenons bien garde ici au Texte Sacré tel qu'il est écrit ; car certains traducteurs, pensant peut-être le rendre plus intelligible, ont écrit : « Rien n'est impossible à Dieu », pour rendre la parole de l'Ange annonçant à Marie que sa cousine Elisabeth avait conçu un enfant dans sa vieillesse (Lc.1/37).

Non pas ! mais « Aucune parole n'est impossible à Dieu ». Pourquoi ce « rien » pour traduire « aucune parole » ? N'avez-vous pas remarqué, ô traducteurs frivoles, qu'en simplifiant ainsi un texte que vous vous permettez de juger, vous mettez l'Ecriture elle-même en accusation ? Car le lecteur intelligent objectera, sur la foi de votre traduction : « Si rien n'est impossible à Dieu, comment se fait-il que tant de méchants provoquent tant de maux dans le monde, sans être empêchés par Celui à qui rien n'est impossible ? ». Et son objection demeure irréfutable : c'est Dieu lui-même qui est mis en accusation.

L'Ecriture dit : « Aucune parole n'est impossible à Dieu ». Et la Vierge, qui réalise le Dessein divin exprimé par la Parole, dira simplement : « Qu'il me soit fait selon ta parole ». C'est par sa parole que Dieu établit un dialogue avec sa créature libre. C'est à elle qu'il appartient d'accepter cette parole qui peut à la fois la sauver et glorifier Dieu. Alors la Parole pourra se réaliser, et nous en verrons les merveilles, ces puissances du monde à venir, auxquelles les premiers chrétiens avaient déjà accès. Mais si, au contraire, cette Parole proférée par Dieu n'est pas entendue, ni acceptée, ni comprise, la liberté errante de l'homme reste tributaire de toutes les « puissances des ténèbres », et nous récoltons ce dont nous souffrons aujourd'hui, un nombre incalculable de maux.

« Aucune parole n'est impossible à Dieu » : certes, dans le domaine des créatures non-libres, qui sont comme des paroles subsistantes de Dieu, pour lesquelles il reste vrai que tout est bon, beau et joyeux, l'Action Créatrice ne rencontre aucun obstacle - hormis toutefois le fait de la contagion du péché sur les animaux et les plantes dont l'ordre est troublé par la vanité et la convoitise humaines (Rom.8/20-22). Mais l'homme est libre d'opposer un refus à la Parole qui le crée, et de ce fait, la liberté devient un obstacle à la Toute-Puissance créatrice et salvifique de Dieu. C'est effectivement ce que nous constatons. Nous avons paralysé la bienveillance et la bonté de Dieu ; mais surtout nous sommes tombés au-dessous de sa paternité, par le mauvais choix initial qui se perpétue de génération en génération. Cela parce que nous n'avons pas dit ce que normalement toute créature intelligente doit dire à son Créateur : « Qu'il me soit fait selon ta Parole ». C'est en effet par cette disponibilité consciente et clairvoyante à la Parole de Dieu, connue et acceptée, que réellement aucune de ses paroles ne lui est impossible ; et alors vraiment « Dieu peut réaliser des merveilles », selon la question, le défi, posé par le prophète : « Qu'y a-t-il de trop merveilleux de la part de Yahvé notre Dieu ? »

Je dis bien qu'il faut connaître clairement cette Parole et entrer en toute intelligence spirituelle dans la Pensée qu'elle nous révèle. Tant que la Parole n'est qu'à moitié connue, que toute sa cohérence, sa logique interne, n'apparaissent pas, le zèle peut demeurer aveugle ou maladroit, l'amour dérégulé et désaxé. Tel était Saul, qui s'en allait rempli d'un indiscutable amour pour la Loi de Dieu, d'un zèle ardent pour la tradition de ses pères, arrêter les chrétiens à Damas et les ramener enchaînés à Jérusalem. Il ne connaissait alors le Christ que « selon la chair », selon ce qu'il en avait entendu dire ici ou là, non pas par des témoins authentiques, mais par ses ennemis. Il était dans le mauvais camp. Il jugeait selon l'esprit de ce monde. La connaissance qu'il avait de la Parole, par son immense érudition, était faussée par son interprétation littéraliste : il lui manquait la connaissance intime et spirituelle de Jésus. Il l'eut par la vision de sa gloire, et dès lors, pendant les quatorze ans qui suivirent, il entra dans la cohérence du Mystère du Christ et par lui, dans l'exact discernement du Bon Plaisir du Père, clairement manifesté en ce Jésus qu'il persécutait parce qu'il avait prétendu être fils de Dieu alors qu'il était homme !

Jésus, Verbe de Dieu

Le Verbe écrit et le Verbe incarné, c'est tout un. C'est une même Personne divine, en laquelle et par laquelle nous sommes créés et sauvés, hors de laquelle nous sommes perdus. L'Ancien Testament était un appel et un exposé théorique : Jésus est la démonstration pratique de la Vérité éternelle, c'est-à-dire du Dessein du Père, du Fils et de l'Esprit-Saint sur la nature humaine.

En effet, lorsque Jésus dit : « Je suis la voie, la vérité, et la vie », il nous invite à l'imiter, à marcher sur ses traces – la voie – parce que, ce faisant, en observant sa parole nous deviendrons ses disciples ; c'est alors que nous connaissons la Vérité, car la pratique des préceptes évangéliques nous aura rendus capables de la comprendre. Et l'application intégrale de cette Vérité qui est en Jésus, dans son Mystère désormais connu, nous procurera la vie, et nous délivrera par conséquent de toute emprise de la mort et de la corruption.

Mais dirons-nous avec Pilate : « Qu'est-ce que la Vérité ? » Le procureur romain, qui était juge de Jésus, par la culture qu'il avait reçue en son temps, savait qu'aucune philosophie n'était capable de résoudre l'énigme de l'être humain. La culture moderne ne vaut pas mieux, et l'énigme reste entière. Car si l'homme se sert de ce mot « vérité » pour

désigner certaines cohérences de sa pensée avec la nature des choses (vérités scientifiques), ou avec les événements (vérités historiques), ou simplement entre ses actes et ses dires (véracité et sincérité), il existe une VERITE qui peut se définir comme : « l'Expression de la Volonté de Dieu sur nous par sa Parole révélée ». Employé avec ce sens transcendant, le mot « VERITE » dépasse infiniment ce que l'on désigne couramment par son usage habituel dans le monde : « J'ai dit la vérité... »

Le tout est de savoir si le Christ est un être exceptionnel au point que la seule pensée de l'imiter relève de la folie, ou bien au contraire qu'il est le Type même de la conduite humaine... Nombre de chrétiens se sont refusés à imiter Jésus-Christ qui condamne leur violence, leur paresse, leur hypocrisie, leur lâcheté... Ils ont prêché et enseigné la légitime défense, au lieu du pardon des ennemis. Tout en ceignant leurs armes pour le service des idoles, ils ont dit : « Le Christ était Dieu, nous, nous ne le sommes pas, cela change entièrement le problème... » Ainsi ils ont évacué les préceptes du Sermon sur la Montagne, et ceux-ci sont devenus lettre morte : quoique baptisé, le monde est resté païen dans sa mentalité et sa conduite. Ces chrétiens ont-ils apporté une « morale », une « éthique » différente de celle du monde soumis à l'Ange des ténèbres ? Hélas ! Ils portent aux yeux de l'histoire la responsabilité de guerres horribles et fratricides ! Encore aujourd'hui, en terre de chrétienté, on fabrique des armes monstrueuses qui font peser sur l'humanité entière la menace de l'extermination ! (quoiqu'on ne puisse plus dire que nos « états laïcs » soient des terres de chrétienté). A nous donc de « juger l'arbre à ses fruits », et d'apprécier la perversité d'une doctrine toute de lâcheté et de réticence, de doute et de refus qui s'abrite sous le fallacieux prétexte que le Christ était Dieu, et que ses exemples en conséquence ne sauraient être normatifs pour les choses de la terre ! Sommes-nous donc si aveugles pour ne point voir que tout le mal vient de notre désobéissance aux préceptes divins ? Il ne suffit pas en effet d'être officiellement chrétien, ni même d'assurer le salut de son âme par une pratique cultuelle toute extérieure et pharisaïque ! Jésus nous met en garde contre cette illusion : « Ce n'est pas celui qui crie : « Seigneur, Seigneur ! » qui entrera dans le Royaume des cieux, mais celui qui fait la volonté de mon Père... » ; ou encore : « Si quelqu'un écoute mes paroles, et ne les met pas en pratique, il est semblable à un homme qui construit sa maison sur la sable... et aussi « Si quelqu'un vient à moi et ne hait pas son père et sa mère... et s'il ne renonce à tous ses biens et à lui-même, il ne peut être mon disciple... » Il ne suffit donc pas de « venir au Seigneur », ni « d'écouter sa parole », ni même de crier vers lui... Il faut avoir le courage d'entrer tout à fait dans les exigences de la Parole, de la comprendre, et de l'appliquer, afin qu'elle transforme d'abord nos mentalités, puis nos cœurs, puis la biologie elle-même.

En effet, cette Vérité que le Christ nous apporte parce qu'il est la Parole créatrice et incarnée, n'est pas seulement d'ordre moral ou social ! Le Seigneur certes a parlé en Législateur suprême : « Vous avez entendu qu'il a été dit aux Anciens, mais moi je vous dis... » Mais avant même d'avoir ouvert la bouche, alors qu'il naissait dans la crèche de Bethléem, bien mieux, lorsqu'il fut conçu dans le sein virginal de Marie, elle était entièrement et totalement démontrée la Vérité que nous cherchons, vers laquelle nous tendons, par laquelle nous serons arrachés à la mort qui pèse sur le monde et à toutes ses angoisses. C'est bien en effet ce que Jésus disait à Pilate : texte mémorable, sur lequel il importe de fixer toute notre attention :

« Pilate entra donc dans le prétoire et appela Jésus. Et il lui dit : « Tu es le roi des Juifs ? » Jésus lui répondit : « Dis-tu cela de toi-même, ou bien d'autres te l'ont-ils dit de moi ? » Pilate répondit : « Est-ce que je suis juif, moi ? Ta nation et les

grands-prêtres t'ont livré à moi, qu'as-tu fait ? » Jésus répondit : « La Royauté qui est la mienne n'est pas de ce monde. Si ma royauté venait de ce monde, mes serviteurs auraient combattu pour moi, afin que je ne sois pas livré aux Juifs. Mais maintenant, ma royauté n'est pas d'ici ». Pilate répondit : « Alors tu es roi tout de même ? » Jésus répondit : « Tu l'as dit, je suis Roi ; je suis né pour ceci, et je suis venu en ce monde pour ceci : porter témoignage à la Vérité. Quiconque est de la Vérité écoute ma voix ». Pilate répondit : « Qu'est-ce que la Vérité ?... »

« Tu es le Roi des Juifs »

Jésus avait été suffisamment proclamé, ici ou là, « fils de David » pour que Pilate puisse en conclure qu'il aspirait à la Royauté, à la restauration de la dynastie davidique.

« Dis-tu cela de toi-même ? »

Jésus invite Pilate à un acte de sincérité. Comme procureur, il se devait de s'informer exactement, afin de ne pas confondre le Messie envoyé par Dieu avec un quelconque agitateur politique, avec un quelconque révolté contestataire, comme il y en avait déjà eu beaucoup. Malheureusement, Pilate ne prend ni le temps ni la peine de faire une enquête sérieuse sur le cas et la personne de Jésus. Il se réfère aux seules accusations portées par les grands-prêtres, sans les vérifier objectivement. Jésus le place donc devant l'évidence de ses intentions exclusivement pacifiques : « Si ma Royauté était de ce monde, mes serviteurs auraient combattu pour moi... »

« Mon Royaume n'est pas de ce monde »

Plus loin Jésus dira également : « Mon Royaume n'est pas d'ici-bas ». Comprendons bien tout d'abord que le Royaume du Christ ne saurait aucunement s'instaurer par des procédés semblables à ceux qui font la gloire des Etats et assurent leur domination sur les hommes : « Les princes de ce monde dominent les hommes, et ils s'en font appeler bienfaiteurs ! Parmi vous, il n'en sera pas ainsi, mais celui qui veut être le plus grand sera serviteur de tous... » (Lc.22/25s+ paral.) Et nous savons comment Jésus a illustré par les faits cette parole, en lavant les pieds de ses disciples : « Comprenez-vous ce que je vous ai fait ? Je vous ai donné l'exemple, moi qui suis le maître et Seigneur, afin que vous fassiez de même ». Et nous voyons bien comment le Seigneur, Agneau immolé, s'est fait serviteur de tous, en donnant sa vie en rançon pour la multitude. Quel est le chef d'Etat, quel est le général victorieux qui ait jamais agi ainsi ? N'est-il pas évident, au contraire que, dans le monde, ce sont les pauvres gens et les simples soldats enrôlés de force qui, par leur servitude et éventuellement le sacrifice de leur vie, font la gloire des tyrans ? Donc, du point de vue des procédés employés, le Royaume du Christ n'est pas de ce monde.

Mais il y a autre chose : c'est aussi du point de vue de la biopsychologie que le Christ n'appartient pas à ce monde. Il le dit confidentiellement à ses Apôtres à la fin de la dernière Cène : « Voici que le Prince de ce monde vient, et il n'a rien en moi... » Rien n'appartient à Satan dans le Seigneur : ni sa conscience, ni sa sous-conscience, ni son esprit, ni son cœur, ni sa chair... Nous comprenons cela parfaitement si nous songeons que Jésus a été conçu par l'Esprit dans la Vierge pleine de grâce et Immaculée ; ce qui signifie que psychologiquement, dès sa conception, il était « conditionné » par l'Esprit-Saint, et capable par conséquent d'échapper victorieusement à toute prise de l'Adversaire, encore qu'il voulût être éprouvé et remporter la victoire, non pas par les douze légions d'Anges obéissant à sa Majesté divine, mais uniquement par l'amour oblatif de soi-même, au niveau de la faiblesse humaine. C'est parce que Jésus appartient au monde vrai qu'il pouvait lancer à la Face de ce monde pervers, construit sur la tromperie de Satan : « Mon

Royaume n'est pas de ce monde ». Formule équivalente à celle qu'il disait aux Pharisiens dans les ch.7-10 de Jean : « Vous êtes d'en-bas, moi je suis d'En-Haut... Où je vais vous ne pouvez venir... si vous ne croyez pas que Je Suis, vous mourrez dans vos péchés, etc... »

« *Tu es Roi tout de même* »

Pilate se rend manifestement compte qu'il n'a pas affaire à un révolutionnaire ordinaire, à un meneur de foules qui n'aurait que des visées politiques. Il saisit parfaitement que la Royauté de Jésus est d'un AUTRE ORDRE ; mais le Procureur, très lié aux réalités de ce monde – lesquelles ne sont que des apparences – juge cette Royauté comme un rêve, une utopie, une illusion : en quoi pourrait-elle être dangereuse pour lui et pour les légions de César ?... Il refuse d'ailleurs de se placer sur le terrain de Jésus, celui de la « religion » ou de la « philosophie ». Il juge sur l'heure, par l'expérience politique de l'empire qu'il représente, que l'on ne saurait faire marcher les hommes en faisant appel à leur conscience et à leur cœur. Il suffit, pense-t-il, de faire pression sur eux par la force. C'est en quoi il se trompe lourdement.

« *Tu l'as dit je suis Roi...* »

Cette parole confirme Pilate dans ses appréhensions métaphysiques, et la crainte révérencielle que Jésus lui inspire. Le Maître de l'Univers affirme clairement sa Royauté. Mais il affirme aussitôt que nul ne saurait entrer dans ce Royaume qui est le sien, autrement que par la VERITE ; « Je suis né pour ceci : pour porter témoignage à la Vérité ». C'est un témoignage presque inaudible en ce monde fondé sur le mensonge et qui subsiste dans le mensonge. Cependant certains entendront en leur cœur la confiance du Seigneur : « Quiconque est de la Vérité écoute ma voix ». Heureux sont-ils ceux qui écoutent ainsi la Voie de la Vérité et qui persévèrent dans les leçons du seul Maître de Vérité ! L'énigme humaine se résout devant leurs yeux, l'angoisse métaphysique se dissipe en leur cœur, dans la mesure où ils entrent dans l'intelligence du Mystère de Jésus-Christ : ils comprennent alors que l'ordre biopsychologique selon le sacerdoce de Melchisédech inauguré dès sa naissance, est le seul vrai, le seul beau, le seul valable. Ils entrevoit ainsi cette humanité nouvelle engendrée selon l'Esprit de Sainteté qui peuplera la Terre et l'Univers lorsque la Justice de Jésus y habitera. Oui, tel est le sens profond de cette parole que Jésus proclame ici devant Pilate : « Je suis né et je suis venu en ce monde pour porter témoignage à la Vérité ». Sans doute le Verbe de Dieu a bien voulu prendre une voix pour se faire entendre aux oreilles des hommes, durant son ministère public. Cependant par le fait même de sa venue en ce monde, par sa conception spirituelle et sa naissance virgine, déjà il « éclaire tout homme ». (Jn.1/9)

Il serait donc illusoire de se contenter de replâtrer par un vernis de morale évangélique, ou même de non-violence politique, l'ordre de ce monde voué à la mort dès le péché de génération. Tant de siècles d'échecs nous en persuadent, puisque les chrétiens n'ont pas accompli les promesses de Jésus-Christ, alors que nombre d'entre eux ont pratiqué héroïquement la morale évangélique ! C'est la génération humaine qu'il faut à la fois condamner et rectifier par cette « lumière qui luit dans les ténèbres », mais qui jusqu'ici « n'a pas été reçue ». Cette lumière n'est autre que la Génération du Sauveur, Verbe de Vérité en notre chair humaine. « Et le Verbe s'est fait chair » Pour quoi faire ? « Pour nous instruire... ». Paul le dit aussi, dans une épître que les chrétiens lisent traditionnellement pendant les fêtes de la nativité !...

Marie, maîtresse de Vérité

Qui dit « génération » évoque un phénomène d'ordre biologique. Nous savons ce qui se passe en ce domaine ; aucun être vivant ne saurait revenir en arrière. Il ne saurait être démonté et reconstruit, comme on le fait pour une machine. Une fois que l'arbre a planté ses racines et élevé son feuillage, c'en est fait. C'est avant de planter qu'il faut veiller à la qualité de la graine ! Les paysans savent bien qu'il leur faut de la graine excellente pour avoir de bonnes récoltes !

Il en est de même dans le cas de la génération humaine. C'est avant de l'entreprendre qu'il faut réfléchir et savoir où est, en ce domaine - où il n'y aura pas de retour possible en arrière – la VERITE. Or nous sommes persuadés que le Verbe de Dieu n'avait rien à gagner ni en gloire, ni en puissance, ni en bonheur, à se revêtir de chair humaine. Le Christ Jésus le dit explicitement dans sa prière sacerdotale : « Glorifie-moi, ô père, de la gloire que j'avais auprès de toi avant que le monde fût... » Pourquoi donc s'est-il enfermé dans les limites de notre humaine fragilité ? « C'est pour nous, hommes, et pour notre salut », le Credo le dit. C'est-à-dire pour notre instruction. Voilà comment l'article du Credo traditionnel balaie l'objection fallacieuse de ceux qui prétendent que le Christ est inimitable parce qu'il est Dieu ! C'est exactement le contraire qui est vrai. C'est parce qu'il est Dieu, qu'il ne peut ni se tromper ni nous tromper, qu'il vient à nous comme Celui qui enseigne, alors même qu'il garde encore le silence dans le Sein virginal de sa mère Marie !

Car en définitive c'est à elle que nous devons nous adresser, et considérer avant tout la prudence de cette vierge sage qui sut mettre l'Ange à l'épreuve alors que le moment était venu pour elle de réaliser sa haute vocation de femme à la maternité. Elle lui oppose la barrière infrangible de la virginité, renforcée par les oracles des prophètes. Avant de poser l'acte de génération, elle a pris soin de vérifier la Semence : elle n'a accueilli qu'une semence sainte dans le sanctuaire très saint de son corps. Telle est la raison de son triomphe, telle est la victoire de sa foi !

Nous nous tournons donc vers Marie qui a inauguré la voie royale de la Mystique réaliste par laquelle la créature humaine peut entrer dans une symbiose avec la Trinité Sainte et participer à la génération céleste, à la gloire et à l'incorruptibilité. Combien il devient évident, dans ces perspectives, que l'Assomption de Notre Dame n'est pas quelque chose de surajouté comme une récompense à toute une vie de vertus morales ! Son Assomption qui est notre grande consolation dans cette vallée de larmes est la conséquence logique, directe et cohérente de sa Foi. De sa Foi ? C'est-à-dire de son adhésion à la Vérité, à la Pensée divine autrefois cachée, si voilée, si obscurcie par les générations de péché, qu'elle était rendue impénétrable aux devins, aux sages, et aux philosophes de ce monde. C'est en Jésus-Christ que la Vérité est manifestée, lui qui est la Pierre vivante de l'Edifice, parce qu'il en est la parole créatrice et incarnée. A nous donc d'adhérer à notre tour pleinement à cette Parole, en suivant les traces de Marie, qui elle, n'avait pas encore la démonstration pour mettre en pratique ce qu'elle a cru, sinon en Abraham dont le fils Isaac « était de l'Esprit ». Nous autres, nous avons la pleine démonstration ! Alors qu'attendons-nous ? Oui, en adhérant pleinement à la divine Parole, nous sommes assurés, non seulement de retrouver la merveilleuse intégrité de notre nature, telle qu'elle existait avant la faute, mais aussi la gloire céleste « en entrant dans la cité par les portes ».

N'est-ce pas déjà cette prodigieuse espérance que le psalmiste exprimait :

« La gloire habitera notre terre ;

« Amour et Vérité se rencontrent,

« Justice et Paix s'embrassent.

« Vérité germera de la terre,

« et des cieux se penchera la Justice.

« Dieu lui-même donne le bonheur

« Et notre terre donne son fruit. » (Ps.85 hb)

- Fin du chapitre 11 -

Chapitre 12

La Mystique de l'Esprit

Ces mots peuvent malheureusement portés à confusion. On entend parler ici et là de « valeurs spirituelles », de « vie spirituelle » ; il y a des « spiritualités » et des « spirités », et l'on fait aussi du « spiritisme ». Il y a aussi des religieux qui s'appellent les « Spiritains », et de nombreuses écoles de « spiritualité ». Le prédicateur orthodoxe emploie le mot « Esprit », et il entend parler de l'Esprit-Saint, troisième Personne de la Sainte Trinité. Mais la cartomancienne évoque aussi un esprit, qu'elle prétend consulter, et par lequel elle affirme deviner des choses secrètes et cachées, opérer divers prodiges, faire tourner des tables, donner une figure et une conscience à des « âmes » errantes et vagabondes qui sont aussi des esprits...

Nous comprenons fort bien que le chrétien qui n'a pas reçu, par une foi éclairée et solide, une instruction sérieuse en ce qui concerne ce monde des « esprits », peut être fort troublé... et retomber, en raison de cette confusion du langage, dans le marasme où se trouvent encore aujourd'hui les peuples fétichistes que la lumière de l'Évangile n'a pas encore atteint. Il importe donc de bien définir de quoi l'on parle et de Qui l'on parle.

Le rejet du dualisme.

Notre vocabulaire et notre éthique occidentale nous font presque automatiquement opposer le « corps » et « l'esprit ». Le mot « vie spirituelle » nous laisse supposer qu'il s'agit d'une sorte d'intellectualisme abstrait où le corps n'est que très lointainement intéressé. Il ne vient pas à la pensée que le sport et la gymnastique puissent entrer dans les normes de la « vie spirituelle », c'est-à-dire d'une vie animée par l'Esprit-Saint. Nous avons appris au catéchisme que le Salut est celui de l'âme, et cela après la mort du corps, considérée comme naturelle et inévitable. Nous avons appris aussi que c'était l'âme qui était à l'image de Dieu : parce qu'intelligente et capable d'aimer. Et le corps, n'est-il pas supérieurement intelligent et capable d'aimer ? Ces vues n'étaient pas entièrement fausses, mais incomplètes. C'était là un enseignement tronqué et irréaliste. La pensée philosophique imposait une mutilation à la nature humaine mal acceptée, mal intégrée, mal comprise. Et il faut voir là, dans cette option dualiste, l'origine de quantité de maux, de grandes angoisses intérieures, de nombreuses maladies, et de la mort.

Certaines paroles des Écritures, évidemment, semblent aller dans ce sens, car les traductions portent nécessairement la marque de l'éthique et des croyances des traducteurs. Les philosophes ont affirmé que l'homme était composé d'un corps et d'une âme, et l'on a cru voir dans le message divin, du moins dans certaines paroles, une confirmation de cette thèse.¹ Là encore, ce n'est pas entièrement faux : c'est une manière d'exprimer la Vérité à travers certaines catégories que nous nous sommes données. Mais que valent ces catégories ? Les paroles de la Sainte Écriture où il est question de l'Esprit et de la chair, désignent-elles seulement ce que certains appellent « le corps et l'âme », ou bien quelque chose de beaucoup plus réel, et aussi de beaucoup plus profond et utile,

¹ - Dans l'Introduction de ce Traité nous avons déjà fait la critique de cette théorie dualiste de l'homme, issue de la pensée philosophique grecque. Mais il nous semble indispensable d'y revenir au début de ce chapitre, pour éviter toute confusion.

pour nous permettre de nous comprendre nous-mêmes, et ensuite de nous réaliser selon Dieu ?

Nous rejetons donc la distinction de l'âme et du corps comme apportant des solutions illusoire et inefficaces à divers problèmes, comme celui du mal, de la mort, des difficultés à acquérir les vertus, la maîtrise de soi, etc... Nous admettons comme l'Écriture le dit, que c'est tout entier, corps et âme ne faisant qu'un seul être, que l'homme est créé selon l'image et la ressemblance de Dieu. C'est ainsi dans sa nature entière qu'il s'est trouvé dévalué et aliéné par le péché ; celui-ci affectant tout aussi bien l'âme que le corps. Lorsque Paul parle de l'homme « charnel », ou « psychique », ou « animal » (1 Cor.2), il ne s'agit pas des débauchés ou des dépravés, mais il peut être question de gens très intelligents, très instruits et très honnêtes, et même très religieux. Il leur manque cependant une dimension qui n'est pas celle de l'âme ou de l'intelligence, mais celle de l'Esprit de Dieu. Paul sentait, nous dit-il, deux hommes en lui (Rom.7) ; quels étaient ces deux hommes ? Le corps et l'âme ? Non pas, mais l'être charnel composé de corps et d'âme si l'on veut, et l'être spirituel, qui a la même nature que le précédent, mais, en plus, un appel intérieur, une sollicitation intime, une dimension verticale, qui est celle de l'Esprit. De quel esprit ? du sien propre ? Non pas ! Mais de l'Esprit de Dieu, la troisième Personne de la Sainte Trinité.

Cette fois, nous avons la clé de toutes les Paroles de l'Écriture, je veux dire de celles qui passent pour difficiles ; et en même temps l'explication de notre propre énigme. Par le péché, l'homme a refusé à l'Esprit de Dieu d'être son hôte, son guide, son principe vivifiant. Dieu a respecté la liberté de sa créature ; il ne s'est pas imposé. Il a retiré de l'homme son Esprit de Sainteté qui, par définition même, ne peut cohabiter avec l'iniquité. « Mon Esprit ne séjournera plus dans l'homme pour y être humilié », dit-il au moment de la prévarication du Déluge. ¹ Et il ajoute : « L'homme n'est plus que chair, et ses jours seront de 120 ans » (Gen.6/3). Toute l'économie de la Loi avait pour but, nous l'avons vu, de « diriger la chair dans la voie droite », sans toutefois jamais y parvenir, car il manquait à cette chair pécheresse ce pour quoi, ce pour Qui elle est faite : l'Esprit de Dieu. La Loi instruisait l'homme de son péché, exigeait des sacrifices expiatoires, assurait une certaine pédagogie de la race et des individus, jusqu'aux temps où Dieu pourrait envoyer à nouveau son Esprit, moyennant le retour de l'homme à ses vœux, par la Foi. C'est bien en effet ce qu'enseigne Paul dans l'Épître aux Galates : « Quand vint la plénitude des temps, Dieu envoya son Fils fait de la femme, né sous la Loi, afin que nous recevions l'adoption filiale » (Gal.4/4). Et l'Apôtre explique, en plusieurs autres endroits, que cette adoption de fils n'est autre que le Don de l'Esprit, qui nous est octroyé par la foi en Jésus-Christ, Fils de Dieu, et par lequel nous pouvons à notre tour nous adresser à Dieu en lui disant « Père ».

Il est donc vain et inutile de retenir un dualisme ou une dualité quelconque dans la nature de l'homme. S'il y a dualité, c'est dans le domaine de la relation à Dieu, manifestée par les deux grands moments de l'Histoire, les deux Testaments. En effet, après la prévarication originelle, qui affecte encore aujourd'hui universellement la génération

¹ - Le déluge n'est pas seulement un fait historique, mais le début d'une ère de l'histoire, qui dure encore, caractérisée par la vengeance de la création sur les iniquités des hommes. L'histoire est truffée de cataclysmes analogues au Déluge qui devraient amener l'homme à réfléchir sur sa destinée, sur sa relation à Dieu, et à se repentir de ses égarements.

humaine, l'homme ne naît plus fils du Père, il n'est plus en dépendance vitale et morale de l'Esprit, troisième Personne de la Sainte Trinité. Il est seulement « créature » de Dieu. Il subsiste encore dans l'existence – dans une sous-existence, une ombre de vie, grevée de lourdes infirmités – par la longanimité de Dieu qui tempore et qui prend patience, pendant que l'histoire déroule son cours. Elle manifeste ainsi la dépravation du péché, afin que l'homme soit amené à la confusion sous le poids des jugements divins, et au repentir. Mais l'histoire manifeste aussi la sanctification des Justes, en qui l'Esprit-Saint, qui nous est rendu depuis la Pentecôte, moyennant la foi en Jésus Fils de Dieu, dissipe peu à peu les ténèbres des consciences et la dureté des cœurs, illumine les intelligences, pour opérer la rédemption et les amener à la plénitude de l'âge du Christ. Tant que l'homme n'est que « créature », vivant dans l'impiété et un athéisme théorique et pratique, il ne peut que défendre tristement la misérable vie qui lui reste, y recueillant des joies et des plaisirs fugaces parmi d'innombrables maux, trompé par ses illusions et ses rêves inassouvis. Un cauchemar : telle est bien la vie humaine hors de l'Esprit et hors de la Parole de Dieu, hors de la Paternité de Dieu ! C'est un assoupissement et un sommeil profonds, que l'Adversaire sait exploiter pour maintenir son empire de la mort (Hb.2/14). Tel est l'homme charnel, l'homme étranger à l'Esprit, l'homme privé de la Relation filiale : il n'est plus fils, il est seulement créature de Dieu, mais il ne connaît plus Celui qui le crée ! Nous savons, heureusement, qu'il n'en sera pas toujours ainsi : déjà il n'en est plus ainsi, puisque, par la foi dans le Christ-Jésus, nous avons le pouvoir de devenir Fils de Dieu, lui qui échappe par sa conception spirituelle à nos servitudes d'une génération de chair et de sang. C'est bien là, en effet, ce qu'enseigne l'Apôtre Jean :

*« Il a donné le pouvoir de devenir fils de Dieu
« à ceux qui croient en son Nom,
« au Nom de Celui qui n'est pas né du sang,
« ni de la volonté de la chair, ni de la volonté de l'homme,
« mais qui est né de Dieu ». ¹ (Jn.Prol.1)*

Le conditionnement vital par l'Esprit

C'est ainsi qu'une ère nouvelle est ouverte dans l'ère du péché et du Déluge. A travers le champ du Père, le blé grandit au milieu de l'ivraie. Le blé, en effet, nous dit Jésus, ce sont les fils de Dieu. L'ivraie ce sont les fils du Diable. Deux générations commandent deux ordres. La génération charnelle commande l'ordre du péché, où la relation à Dieu n'est plus qu'une création, dont l'homme, devenant de plus en plus impie, n'a même plus conscience. Mais la génération nouvelle inaugurée en Jésus commande l'Ordre de la Justice. Il est en effet le seul Juste, parce que, dès sa conception, il est vitalement conditionné par l'Esprit. « Il a été conçu de l'esprit-Saint, il est né de la Vierge Marie ».

Cette vue de foi, qui est celle même de l'Écriture nous permet de tout comprendre. Non seulement nos malheurs sont expliqués, mais ils sont conjurés. En outre, les paroles les plus mystérieuses et les plus difficiles des saints Livres deviennent parfaitement limpides et cohérentes. Car, je dis bien, c'est là une vue de foi, et non une invention philosophique ! Car lorsque les philosophes raisonnent sur ce qu'ils savent, ce qu'ils expérimentent de la nature humaine, ils ne font que constater une déficience universelle et irrémédiable. Le problème du mal et de la mort, hors de cette vue de foi, est rigoureusement insoluble, à moins de sombrer dans l'athéisme total et de dire que le

¹ - je retiens la forme du singulier qui est la plus ancienne dans les manuscrits.

monde est absurde. Ce n'est pas là une solution, mais seulement l'aveu qu'il ne peut y avoir, par les seules lumières de la raison, aucune explication valable de l'homme et de l'expérience humaine. Mais si, par cette vue de foi, nous replaçons l'homme au niveau de sa Relation avec son Créateur, alors tout s'éclaire : la déficience fondamentale qui entraîne toutes les autres, y compris la mort, est que l'homme n'est plus dans une relation filiale à l'Esprit-Saint par rapport au Père. Il est fils d'Adam, il n'est plus fils de Dieu. Il appartient à une espèce, tout comme les animaux, et il subit de ce fait les lois des grands nombres et les programmations génétiques qui régissent la vie des animaux et des plantes. La science et la technique, si poussées soient-elles, ne peuvent lui rendre ce qu'il a perdu en étant devenu étranger au Père, ignorant sa Parole, et orphelin de l'Esprit. Bien au contraire, comme l'expérience le prouve, la lutte pour la vie, l'instinct de conservation, la peur de la mort le poussent à multiplier les moyens de protection et de défense : au point qu'il attire sur lui des fléaux incomparablement plus redoutables que ceux qu'il cherche à éviter. Son confort, qu'il soit celui de l'appartement, du vêtement ou de la voiture, amoindrit chaque jour son potentiel vital, affaiblit son organisme qui s'étirole hors du Jardin où il fut placé, pour y travailler manuellement, y courir, y danser et y chanter son action de grâce. L'homme moderne, beaucoup plus que par le passé, est « assis dans les ténèbres et l'ombre de la mort ». Il va vers le suicide collectif par ses armes nucléaires. Ainsi l'intelligence humaine, si astucieuse qu'elle soit, mais privée du Don de l'Esprit, précipite la mort au lieu de l'éviter. La conscience humaine, si pénétrante qu'elle soit, mais privée du Don de l'Esprit, aboutit aux psychoses et aux névroses, au grotesque et au ridicule. Et la science qui commande l'usage des mains et des outils produit toutes sortes d'objets rigoureusement inutiles en vue de la vraie destinée humaine.

Nous ne condamnons pas pour autant tout effort scientifique désintéressé, loin de là, ni même toute amélioration technique due à l'habileté et au calcul : ce sont là aussi des dons de Dieu. Il entre dans la vocation de l'homme de découvrir les lois de la Création de Dieu, pour les utiliser à de bonnes fins. Nous constatons seulement que sans la lumière et l'assistance de l'Esprit-Saint, la conscience humaine git dans les ténèbres, qu'elle est devenue tributaire des « instincts animaux » qu'elle a rationalisés et idolâtrés. Qu'est-ce en effet que le « patriotisme », sinon une idéalisation et une rationalisation de l'instinct de survie collectif que l'on rencontre tout aussi bien chez les fourmis, les abeilles, les loups, lorsqu'ils se mettent en meutes pour mieux assaillir leurs proies ? Qu'est-ce que la mode, comme la plupart des conventions sociales, sinon un mimétisme sous-rationnel et souvent très déraisonnable, que l'on rencontre aussi bien, mais avec beaucoup plus de mesure et de raison, chez les singes et les chevaux ? « Science sans conscience ne vaut... » dit l'adage. Mais pour être pleinement dans la Vérité, il faut ajouter que cette conscience humaine, qui heureusement ne fait jamais totalement défaut, ne peut par elle-même se guider vers le Bien ; il lui faut une lumière et une assistance intérieure, ainsi qu'une instruction par la parole. Cette Lumière, cette Assistance s'appellent l'Esprit de Dieu, Personne vivante, qui peut être là ou ne pas y être selon le libre choix qui nous est laissé d'entrer ou non en relation filiale avec le Vrai Dieu.

Cette vue de Foi, la seule vraie, situe le problème de l'homme bien au-delà de la simple « moralité ». En effet, beaucoup d'auteurs spirituels et de moralistes ont déjà entrepris, ont jeté les fondations d'une grande « révolution » qui devrait se situer au niveau de la conscience. C'est dans ce sens que l'on a écrit des traités des vertus, ou de telle ou telle vertu ; que l'on a écrit des histoires édifiantes, des hagiographies, de bons romans, des fables ou des paraboles, où partout le héros du mal est châtié et puni, alors que celui qui fait le bien est exalté et récompensé. Mais qu'est-ce que le mal ? Qu'est-ce

que le bien ? La conscience humaine est-elle parfaitement éclairée sur ces notions ? Ce que pensent collectivement les « braves gens » d'une nation à une époque donnée, ce qu'expriment globalement les lois, ce qu'on enseigne dans les écoles aux leçons de civisme et de morale, est-ce cela qui convient très exactement à la nature humaine pour qu'elle atteigne sa pleine destinée ? Certainement pas ! Il doit manquer quelque chose d'essentiel, puisque la mort n'est jamais écartée, et qu'elle est même provoquée ! Ce sont en effet les bons « catholiques et français toujours », tout généreux qu'ils fussent, vertueux et honnêtes, scrupuleux sur l'application du règlement, surtout s'il est militaire, qui ont allumé et subi les horribles guerres de notre siècle. ¹ D'où nous devons nécessairement conclure que c'est à la conscience elle-même de faire sa propre psychanalyse, et à se demander si ce qu'elle appelle le bien correspond exactement à ce que Dieu appelle le bien, si ce qu'elle croit « juste », est l'expression de cette justice authentique que Dieu désire voir apparaître en l'homme ; si ce qu'elle appelle « le mal » est vraiment ce qui déprave et perd la nature ; autrement dit : les normes du bien et du mal doivent être définies non plus selon les aspirations d'une conscience conditionnée par la figure de ce monde, mais suivant des normes absolues, véritablement conformes à la Pensée de Dieu.

Et c'est à cet idéal transcendant toute morale établie, que tendra la « Mystique de l'Esprit-Saint ».

« La chair ne sert de rien... »

Comment ne pas être frappé par cette parole lapidaire de Jésus ² qui risquerait de nous entraîner dans un manichéisme ombrageux pour toute beauté charnelle, blasphématoire pour l'œuvre de Dieu en notre nature, si nous n'avions heureusement tout le contexte évangélique, et toute la pensée des Apôtres pour en comprendre la véritable portée.

« La chair ne sert de rien », ou « n'est utile à rien »... Alors ? Est-ce dire que toute la création corporelle de Dieu est une sorte de maquette provisoire et sans intérêt ? Que toute la grâce et la beauté qui sont en l'homme doivent rester indéfiniment comme celles de la fleur des champs, qui fane et se flétrit sans espoir de retour ? La chair ne serait-elle qu'une séduction subsistante, un leurre, un appât éprouvant, et dès lors inutile et dangereux ? Pourquoi alors existe-t-elle ? Alors, ce ne serait pas Dieu qui l'aurait créée, mais elle serait l'ouvrage de quelque demi-dieu, de quelque démiurge, à la fois astucieux mais impuissant à maintenir son ouvrage ?...

Rejetons cette idée, qui fut latente au cours des âges, et qui, ici ou là, s'exprima sous le masque de diverses hérésies. Le Credo l'affirme : « Dieu est le créateur des choses visibles... »

¹ - Précisons toutefois qu'en France, ils obéissaient à un état laïc, qui avait rejeté le christianisme : c'est lui le vrai responsable de ces atrocités dans lesquelles les chrétiens furent engagés, bien malgré eux.

² - Jn.6, et entretien avec Nicodème ch.3. Il ne faut jamais perdre de vue que le Verbe s'est fait chair, et que cela n'est pas inutile.

La Parole du Seigneur que nous étudions se situe à la fin de son grand discours eucharistique où précisément, il nous répète : « Celui qui mange ma chair et boit mon sang aura la vie en lui... » La chair du Christ n'est donc pas inutile ! Elle est au contraire souverainement efficace, indispensable : « De même que le Père est vivant et que je vis par le Père, ainsi celui qui me mange vivra par moi... » Nous n'avons d'autre accès à la vie que par le Corps du Seigneur, et par cette chair communiquée en nourriture, nous devenons membres du Corps, nous sommes agrégés à ce corps du Christ Total, animé et vivifié par l'Esprit de Dieu.

D'où nous concluons, évidemment, que lorsque le Seigneur déclare : « La chair ne sert de rien » il vise uniquement cette chair humaine qui, depuis la prévarication d'Adam, est blessée à mort parce qu'elle est étrangère à l'Esprit vivifiant de Dieu le Père. En Jésus, qui est Fils par l'Esprit de Sainteté, en raison de sa génération sainte, la chair est pleine, efficace, significative, sacramentelle. Les auditeurs de Jésus étaient incrédules, ils murmuraient contre ses paroles, s'en scandalisaient. Ils étaient tributaires d'une intelligence charnelle, trop blessée par le péché, alourdie par la honte, disloquée par la peur, pour pouvoir se hausser aux paroles de Dieu qui sont « Esprit et vie ». C'est pourquoi le Seigneur, jetant le regard sur ces visages blasés, ces sourires ironiques, ces fronts ridés, ces regards éteints, sur cette race habillée et complexée qui refuse la vie qui lui est offerte, s'écrie : « La chair ne sert de rien ». Elle ne peut même plus recevoir ces paroles qui sont « Esprit et vie », c'est-à-dire qui ont la force de l'Esprit pour vivifier.

Oui, certes, la chair humaine est le chef d'œuvre sorti des mains de Dieu ! Il faut le redire et l'affirmer sans cesse. Sa beauté est incomparable ; elle peut être le réceptacle de toute joie et de tout bonheur, mais encore faut-il qu'elle soit rattachée au Principe ! Et comme elle s'en est écartée depuis de nombreuses générations, il faut qu'elle y soit ramenée par l'Esprit. Car c'est l'Esprit qui devait la susciter dans l'existence et ensuite la conditionner pleinement pour la vie, comme ce fut le cas en Jésus-Christ, le seul Juste, conçu de l'Esprit, poussé par l'Esprit, parlant par l'Esprit, et finalement prodiguant l'Esprit de son Père à ceux qui croient en son Nom de Fils.

« C'est l'Esprit qui vivifie »

Quel Esprit ? L'esprit de l'homme ? Non pas, car les gens intelligents et les sages meurent aussi bien que les ignorants et les sots. Certes, il est possible à l'homme déchu de s'illusionner quelque temps sur lui-même, dans une sorte d'optimisme assez irréaliste, et de s'imaginer que par sa seule force de volonté, par ses seuls efforts sportifs, intellectuels, voire ascétiques, il peut revivifier sa chair dolente et fragile ! Mais les illusions tombent vite : ce n'est pas l'esprit de l'homme qui peut le vivifier, mais l'Esprit de Dieu !

Il est vrai que le Démon peut s'introduire dans la « maison », c'est-à-dire dans le corps, comme l'Evangile nous le montre clairement. Il peut imprimer à la chair une sorte de pseudo-vie, et même une super-activité, une surpuissance qui peut donner le change et prendre les apparences de la vie. Les grands conducteurs de peuples qui ont provoqué tant d'hécatombes étaient effectivement des hommes super-activés, survoltés, et par conséquent très séducteurs, par la puissance de Satan ; mais si astucieux que soit l'Ange des ténèbres, il ne peut trafiquer indéfiniment avec les lois biopsychologiques qui expriment cette « colère de Dieu qui se manifeste du haut du ciel sur l'impiété et l'injustice généralisées des hommes » (Rom.1/18). D'ailleurs, son but, à ce terrible Adversaire, n'est pas de faire vivre, mais de faire mourir. Et s'il procure à ses suppôts certaines possibilités parfois extraordinaires, de travail, de séduction, de puissance, ce n'est que pour précipiter,

par leurs actions et leurs entreprises, un plus grand nombre d'hommes dans la mort, dont il tient à garder l'empire.¹

Le seul Esprit qui puisse vraiment nous vivifier en nous ramenant à l'Ordre véritable, exprimant le Bon Plaisir du Père des Lumières, est son Esprit à Lui. Cette troisième Personne qui est le lien de connaissance et de communion, nous a été donnée, à nous qui croyons en Jésus fils de Dieu, pour rétablir entre le Père et nous cette Relation de fils, par laquelle nous crions « Abba, Père ! » Tel est l'Esprit qui vivifie. Il vient à nous à travers les Paroles de Jésus porteuses de sa lumière et de sa chaleur. « Ces paroles – qui scandalisaient fortement les Juifs et même les disciples - sont Esprit et vie ». « Elles portent en elles la puissance vivifiante de l'Esprit ».

Jésus promet le Don de l'Esprit

Afin de mieux discerner en nous l'Esprit de Dieu et de nous rendre dociles à ses inspirations, il est bon de relire ce que Jésus nous a dit de lui, lorsqu'il le promettait à ses apôtres, le soir de la Cène.

Jn.14/15s – « Si vous m'aimez, vous garderez mes commandements ; et moi je prierai le Père, et il vous donnera un autre Paraclet, afin qu'il soit avec vous pour toujours, l'Esprit de Vérité que le monde ne peut recevoir, parce qu'il ne le voit ni ne le connaît. Vous, vous le connaissez, parce qu'il est auprès de vous et qu'il sera en vous. »

Jésus pose d'abord la condition indispensable : « Si vous m'aimez vous garderez mes commandements ». L'attachement à notre Sauveur par la foi, même si, dans les débuts, cette foi est rudimentaire, est le commencement du Salut. Mais cette foi est déjà un amour : « Si vous m'aimez... » L'homme ne saurait être sauvé autrement que par la foi, et une foi qui se traduit par l'amour et la pratique des commandements.

« Je prierai le Père »

L'objet de cette prière est le Don de l'Esprit. Jésus le précise immédiatement. Lorsque l'homme entre sous la mouvance de l'Esprit-Saint et devient par lui fils d'adoption, on peut dire que l'essentiel est fait. Tout peut être achevé, tout peut être restauré en la nature humaine. L'essentiel est de persévérer dans cet état de grâce, jusqu'à la confirmation en grâce, et finalement, jusqu'à la plénitude de l'âge du Christ et l'assomption qui la sanctionnera.

« Il vous donnera un autre paraclet »

Nous ne pouvons traduire ce mot de « paraclet » qui, dans la langue sacrée, n'est pas un nom propre. Il signifie « avocat » : celui qui argumente afin d'entraîner une conviction, celui qui persuade les gens que tel est juste et que tel est coupable, et qui les amène à faire un discernement exact en ce qui concerne la justice et le péché, l'innocence et la culpabilité. Voilà le rôle de l'Esprit de Dieu en toute conscience d'homme. C'est donc

¹ - C'est pourquoi le « discernement des esprits » est un point capital pour la réussite de la créature humaine. Nous étudierons cette question dans le Livre IX de ce Traité. La conscience chrétienne actuelle, en général, est presque entièrement aveugle à ce point de vue. Je parle de la situation des Eglises constituées et routinières. C'est pourquoi la séduction diabolique est pratiquement universelle et conduit le genre humain à la mort. C'est en croyant bien faire que les hommes travaillent à leur propre destruction.

cet Avocat céleste qui nous donne l'intelligence du Verbe de Dieu, qui convainc le monde à propos de péché, de justice et de jugement. Mais il est d'abord Celui qui assure les fidèles dans leur option de foi qui les a attachés à Jésus crucifié et arrachés à l'ambiance perfide de ce monde. Pourquoi un « autre » paraclét ? Parce que Jésus lui-même, auprès des apôtres a été un « avocat », un argumentateur. Il s'est adressé à leurs sens et à leur intelligence, l'Esprit leur parlera au cœur.

« afin qu'il soit avec vous pour toujours »

C'est justement là ce qui ne s'était pas produit pendant toute l'histoire du péché ; l'Esprit de Dieu s'était retiré de l'homme. « Mon Esprit ne demeurera pas en l'homme pour y être humilié ». Désormais c'est pour toujours que l'Esprit est rendu aux hommes de Foi, qu'il se met à notre disposition, qu'il entre en nous, pour nous aimer et nous vivifier, et restaurer en nous toutes les facultés fondamentales de la nature humaine. C'est désormais l'alliance éternelle et définitive qui sera pleinement confirmée lorsque nous rejoindrons l'alliance virginale primordiale par laquelle Jésus a été conçu de l'Esprit.

« que le monde ne peut recevoir »

C'est une question de résonance et de conformité avec les vues de Dieu. « Il ne le voit ni ne le connaît ». Convoitise, ambition, puissance, orgueil, argent, etc... tout cela est étranger au Père, très au-dessous de sa bienveillance et de son amour, de sa tendresse, de sa générosité, de sa grâce. Ce monde est « ennemi de Dieu », il gît encore sous l'empire du Mauvais, qui jette sur la conscience générale un aveuglement mortel (1 Jn.5/19).

« Vous, vous le connaissez, parce qu'il est auprès de vous »

« Vous » : les disciples, qui se sont attachés à Jésus, et qui progressent dans la connaissance et l'amour qu'ils lui portent. « Vous » par rapport au monde qui ne peut encore recevoir l'Esprit. « Il est auprès de vous, il sera en vous » ; notons la différence des temps, le présent et le futur. Dans un premier temps l'Esprit est « auprès des disciples ». Où donc ? En Jésus, car le Père, le Fils et l'Esprit sont inséparables, quoique distincts. Les disciples d'ailleurs recevront aussi en eux-mêmes l'habitation des trois Personnes : « Si quelqu'un m'aime, mon Père l'aimera, et nous viendrons en lui, et nous ferons notre demeure chez lui ». C'est donc sous l'influence de Jésus, par ses paroles, par son regard, ses gestes, sa présence, que l'Esprit est là, et cherche, en quelque sorte, à s'emparer des disciples, mais dans la pleine sauvegarde de leur liberté. N'imaginons pas en effet la Présence de l'Esprit comme celle d'un objet matériel, qui est ou présent ou absent. Cette présence est plus ou moins intense, plus ou moins sentie, selon l'écoute, l'attention, l'amour que nous portons à cette Personne qui est la Relation même, souffle discret, onction spirituelle, feu, amour... Mais viendra un moment où l'Esprit, au lieu d'être seulement « auprès » des disciples, sera « dans » les disciples. Cette effusion se produira après la Résurrection du Seigneur, lorsqu'il les aura lavés dans son sang, satisfaisant en leur nom, par son oblation propitiatoire, à la sentence originelle. Ils seront ainsi réconciliés avec le Père dans le Sang de l'Agneau. Puis, par le témoignage de Marie, entre l'Ascension et la Pentecôte, ils entreront dans le « secret » du Seigneur, dans l'intimité de son mystère, dans le « comment » de sa Relation de Fils avec le Père. Et lorsqu'ils auront donné à la Vérité leur plein assentiment, alors, l'Esprit leur sera donné en plénitude, et ils deviendront par lui, dans tout leur être, des « hommes spirituels » : des hommes animés par l'Esprit de Dieu.

14/25 – « Demeurant auprès de vous, je vous ai dit ces choses. Mais le Paraclet, l'Esprit-Saint, que le Père enverra en mon nom, celui-là vous enseignera tout et vous rappellera ce que je vous ai dit ».

Les disciples ont-ils perdu beaucoup par le départ de Jésus ? Oui, sans doute ! Et c'est pourquoi la fête de l'Ascension comporte toujours une très grande nostalgie. Nous espérons si fortement son retour ! « Comme vous l'avez vu s'en aller, il reviendra de même ». Mais sans le Don intérieur de l'Esprit, les disciples seraient demeurés des enfants. Par l'Esprit, ils pourront acquérir la grandeur, les dimensions, la plénitude du Christ. Car en définitive, ce qui fait la grandeur du Christ-homme, c'est qu'il est conçu et animé par l'Esprit-Saint.

« Il vous enseignera tout, et vous rappellera ce que je vous ai dit »

L'Esprit-Saint, maître de Vérité, non plus de manière discursive et didactique comme l'était le Seigneur Jésus auprès des siens, mais par une intuition intérieure qui est le goût spirituel de la Vérité. « L'amour se réjouit de la Vérité », dit Paul, indiquant clairement que l'homme en état de grâce et demeurant dans l'amour, c'est-à-dire en Dieu, sait aussitôt apprécier ce qui vient de Dieu, ce qui ne vient que de lui-même, et faire le discernement qui s'impose. Si quelqu'un consent à faire la volonté de mon Père, disait Jésus aux Juifs, il saura si ma doctrine vient de Dieu ou si je parle de moi-même » (Jn.7/17). C'est évidemment par l'Esprit que les Apôtres entreront dans la connaissance du « tout », c'est-à-dire dans la Révélation complète, déjà exprimée par le Verbe écrit et par le Verbe incarné. C'est par l'Esprit qu'ils prendront conscience de la cohérence et de toute la logique de la Pensée de Dieu. Et c'est ce que les Apôtres ont fait, ou plutôt qu'ils ont reçu, et nous pouvons le recevoir aussi.

Jn.15/26- Lorsque sera venu le Paraclet que je vous enverrai d'auprès du Père, l'Esprit de Vérité qui procède du Père, celui-là portera témoignage en ma faveur ; et vous aussi vous serez mes témoins, parce que vous êtes avec moi depuis le commencement. Voici ce que je vous dis, afin que vous ne soyez pas scandalisés : ils vous rejeteront des synagogues, et l'heure vient où quiconque vous mettra à mort s'imaginera rendre un culte à Dieu. Ils agiront ainsi parce qu'ils ne connaissent ni le Père ni moi... »

Cette nouvelle promesse de l'avènement de l'Avocat, du Paraclet, du Défenseur, est faite plus spécialement dans la perspective des persécutions que devront nécessairement affronter dans le monde les véritables disciples de Jésus. Cette promesse rejoint d'ailleurs, sous un autre forme, celle qui nous est transmise par les Synoptiques : « Lorsqu'on vous emmènera dans les synagogues et devant les magistrats et ceux qui détiennent le pouvoir, ne cherchez pas avec inquiétude comment vous défendre, ni ce qu'il faudra dire : car l'Esprit-Saint vous donnera à l'heure même ce que vous aurez à dire » (Lc.12/11). « Ce n'est pas vous qui parlerez, mais l'Esprit-Saint ». (Mc.13/1). Et Mt (10/20) : « Ce n'est pas vous qui parlerez, mais l'Esprit de votre Père qui est dans les cieux ».

La Vérité ne peut venir dans le monde que par une argumentation et une controverse ; c'est ce que faisaient Paul et les Apôtres, lorsqu'ils s'affrontaient avec les Juifs dans les Synagogues en discutant sur les Ecritures. Il en sera de même des apôtres des derniers temps qui devront alors mettre dans son tort le monde entier, toujours par le même Esprit, afin d'amener toute conscience d'homme à reconnaître la Seigneurie de Jésus et à entrer dans son mystère. Tel est le témoignage auquel sont appelés les

disciples : « parce que vous êtes avec moi dès le commencement ». Ils pourront donc porter témoignage en connaissance de cause.

« Ils s'imagineront rendre un culte à Dieu »

en vous rejetant des synagogues et en vous livrant à la mort. Pour quel grief ? parce qu'ils vous traiteront de blasphémateurs. « Comme ils m'ont persécuté, ils vous persécuteront vous aussi ». Où ont-ils vu un blasphème en Jésus-Christ ? Parce qu'il se disait fils de Dieu dans la nature humaine ; c'est donc sur ce point là aussi que seront poursuivis les disciples. Les Actes des Apôtres nous montrent en effet la haine des Juifs qui ont crucifié le Seigneur, s'acharner sur ceux qui ont pris parti pour lui. Il en sera de même tout au long de l'histoire ; les vrais disciples de Jésus seront persécutés, non plus seulement par les Juifs mais à l'intérieur même des Eglises, en raison d'incompréhensibles incompréhensions (!) introduites par l'Ange des ténèbres. Saint Paul souffrait déjà des « faux-frères »... Ceux qui se rangent ainsi du côté des persécuteurs « ne connaissent ni le Père ni moi », même s'ils professent de bouche la foi chrétienne et se disent membres de l'Eglise. Le tout est de savoir, en effet, quelles conséquences pratiques nous devons tirer pour la vie humaine, et tout spécialement pour la génération, du Mystère de l'Incarnation du Verbe de Dieu.

Remarquons en passant l'équivoque qui peut se produire sur le mot « Dieu ». L'histoire a hélas démontré que les guerres dites de « religion » sont les plus cruelles, les plus inexpiables. Et d'ailleurs, en définitive, s'il y a des motifs avoués de la guerre, des raisons politiques et économiques, il y a surtout des influences diaboliques profondes par lesquels Satan veut enrayer la marche de la Rédemption. Il en sera ainsi tant que toute conscience d'homme ne sera pas éclairée par l'Evangile, par le Christ Jésus, sa personne et son Mystère.

Jn.16/7 – Il vous est bon que je m'en aille, je vous dis la vérité. Car si je ne m'en vais pas, le Paraclet ne viendra pas à vous, mais si je m'en vais, je vous l'enverrai. Et par sa venue, il convaincra le monde au sujet du péché, de la justice et du jugement. Au sujet du péché d'abord, parce qu'il n'ont pas cru en moi ; au sujet de la justice, parce que je vais vers le Père et que vous ne me verrez plus ; au sujet du jugement parce que le Prince de ce monde est déjà jugé.

« J'ai encore beaucoup de choses à vous dire, mais vous ne pouvez pas les porter pour l'instant. Lorsque celui-là sera venu, l'Esprit de Vérité, il vous conduira vers la vérité toute entière. En effet, il ne parlera pas de lui-même, mais il redira ce qu'il entendra, et il vous fera connaître ce qui doit arriver. C'est lui qui me glorifiera parce qu'il recevra du mien et vous le fera connaître. Tout ce que le Père a est mien ; voilà pourquoi je vous ai dit qu'il prendra de ce qui est mien et qu'il vous le fera connaître.

Plusieurs points de ce texte souverainement important méritent d'être éclaircis :

« Il vous est bon que je m'en aille »

Comme nous l'avons observé ci-dessus : - pour que les Apôtres parviennent à l'âge adulte, et même à la plénitude d'âge du Christ, par l'habitation en eux de son Esprit vivifiant et sanctificateur.

« Si je ne m'en vais pas, le paraclet ne pourra pas venir »

Pourquoi donc le Seigneur n'aurait-il pu transmettre à ses disciples son Esprit pendant son vivant ? Quel est donc ce mystère ? En quoi consiste cette impossibilité ? Il faut comprendre que la dette due au péché devait être payée, pour que soit satisfaite la justice divine et suspendue la sentence : « Tu mourras de mort ». Sinon la créature humaine ne saurait être réintégrée dans l'Alliance divine. La Majesté du Père était outragée, et la colère devait être apaisée par le Sacrifice de l'Agneau. Ces paroles qui peuvent être choquantes pour les chrétiens d'aujourd'hui qui n'ont plus le sens de la Sainteté de Dieu, cachent et dévoilent en même temps un mystère profond. Lorsque l'on a compris en quoi a consisté le péché originel, qui a privé l'homme de la gloire de Dieu, on devine assez bien ce que ces mots veulent dire. Effectivement, aussitôt après sa Résurrection, le Seigneur pourra dire à ses disciples : « Recevez l'Esprit-Saint... » Et il ajoute aussitôt pour préciser ce que sera le premier ouvrage de l'Esprit : « Les péchés seront enlevés à ceux à qui vous les enlèverez... »

« par sa venue... »

De même que le seul avènement de Jésus, avant qu'il ait proféré une seule parole, était une manifestation de la Vérité, ainsi la seule venue de l'Esprit est une manifestation de la justification par la foi, que les hommes reçoivent, ceux qui ont adhéré à Jésus et à sa doctrine. Cette venue de l'Esprit, à elle seule, est un argument capital : l'homme est restauré dans la justice originelle perdue par le péché. Mais bien entendu, l'Esprit ne sera pas muet : comme l'indiquent les versets suivants :

« Au sujet du péché, parce qu'ils n'ont pas cru en moi... »

Il y a un péché dans le monde sur lequel pèse la sentence de mort. Mais au moment où le Christ paraît, le péché devient « culpabilité », pour ceux qui refusent de croire en lui. « C'est ce qu'enseignait Jésus aux Pharisiens : « Si vous étiez aveugles, vous n'auriez pas de péché (culpabilité), mais maintenant vous dites : « nous voyons clair », et votre péché demeure (Jn.9/41). Le péché devient donc imputable et caractérisé par l'incrédulité, par le refus du Sauveur et de ses enseignements. Ce refus peut hélas persister jusqu'à la mauvaise foi et le cynisme, il devient alors le « blasphème contre le Saint-Esprit ». Il ne peut avoir de rémission, puisqu'il est le refus obstiné de la miséricorde proposée avec évidence (Mc.3/18s ; Mt.12/31-31 ; Lc.12/10). Ce point de vue est éclairé par une autre parole : Celui qui refuse de croire, « la colère de Dieu demeure suspendue sur lui ». (Jn.3/36)

« à propos de Justice, parce que je vais au Père et que vous ne voyez plus ».

Jésus fait allusion à son Ascension toute proche. L'enlèvement au ciel est la preuve manifeste de la Justice : tel avait été le cas d'Hénoch : « Il fut agréable à Dieu et on ne le vit plus, car Dieu l'avait pris » (Gen.6/24 ; Hb.11/5). Jésus est juste non seulement parce qu'il passe de la vie terrestre à la vie céleste par l'enlèvement – ou l'Ascension – mais parce qu'il triomphe même de la mort par la Résurrection. La Résurrection est donc la preuve de sa Justice souveraine, tout comme son Ascension. Mais c'est l'Esprit-Saint qui donnera à la conscience humaine le sens de cette preuve, qui donnera aux faits la valeur d'une démonstration. Jésus avait prévu la nécessité d'une grâce spéciale pour que les faits de l'Evangile frappent les esprits, ouvrent les cœurs et éclairent les consciences. Dans la parabole de Lazare et du riche, il fait dire à Abraham : « S'ils n'écoutent pas Moïse et les Prophètes, même si quelqu'un ressuscitait d'entre les morts, ils ne seraient pas persuadés ». Effectivement, jusqu'ici, il ne semble pas que les faits de la Résurrection et de l'Ascension du Seigneur Jésus aient provoqué une salutaire réflexion au niveau de la conscience collective de l'humanité ! Les hommes n'ont guère tenu compte de ces faits.

Mais pour ceux qui sont bien disposés, et qui veulent bien considérer humblement et attentivement l'histoire, l'Esprit-Saint est là pour en montrer le sens démonstratif.

« à propos du jugement, parce que le Prince de ce monde est déjà jugé ».

Il s'agit de Satan. Il est déjà jugé et condamné aux yeux de toute la cour céleste. Depuis le Mystère de l'Incarnation du Verbe, Satan est confondu il n'a plus aucune chance de succès au ciel, c'est pourquoi l'Apocalypse nous enseigne que le Dragon a été précipité du haut du ciel ; il est donc jugé et condamné : la chose est faite, et il est vain et ridicule de prier pour la conversion du Diable. Cependant, il maintient encore frauduleusement un reste de son empire sur les royaumes de ce monde, et cela en s'efforçant de détourner les hommes de la Vérité qui pourrait les sauver, s'il voulaient bien y prendre garde et s'efforcer de la comprendre. Les vrais disciples, qui en Jésus ont compris la vraie Pensée du Père sur notre nature humaine, ne peuvent plus être atteints par la séduction diabolique, du moins au point de vue de la foi. Cependant, comme au niveau de la conscience ecclésiastique collective la foi n'est pas parfaite, Satan a pu s'introduire à l'intérieur de l'Eglise, et son action prend le nom d'anti-christique.

« J'ai beaucoup de choses à vous dire, mais vous n'êtes pas encore en état de les porter ».

Les Apôtres deviendront capables de porter toute la vérité lorsqu'ils auront été formés et forgés, l'on peut dire, par la formidable LITURGIE de la Passion et de la Résurrection de Jésus. Ils pourront alors être introduits dans l'intelligence de son Mystère. Marie leur confiera le secret de la Génération de Jésus, et lorsqu'ils auront ajouté foi à son témoignage, l'Esprit de Dieu, qui est l'auteur de cette génération, viendra les confirmer dans la Foi. L'Esprit-Saint reste présent dans l'Eglise, car la Pentecôte n'est pas seulement un fait historique, mais un Mystère. L'Esprit suscite dans l'Eglise des hommes spirituels, pour que la foi soit non seulement professée, mais vécue. C'est ainsi que le Bon Dépôt de la Foi sera confié à des hommes sûrs, jusqu'en « ce jour-là », c'est-à-dire au jour du Seigneur (1 Tim.1/12). C'est alors qu'il portera tout son fruit de justification et de vie. « Les temps et les moments que le Père a disposés dans sa puissance » tiennent compte de la croissance du Corps du Christ. C'est en effet lorsque les membres vivants du Corps du Christ atteindront l'âge adulte qu'ils deviendront capables non seulement d'obéir aux commandements, mais de mettre en application sur la biopsychologie humaine les Mystères de Jésus-Christ. C'est alors que viendra le temps de la régénération.

« il vous conduira vers la Vérité toute entière »

Non seulement il vous instruira de la Vérité toute entière, mais il vous « conduira » : c'est-à-dire il vous la fera pratiquer. La vérité sera réalisée, et ceux qui la réaliseront en auront une connaissance expérimentale et non plus seulement théorique. « C'est celui qui fait la Vérité qui vient à la lumière », disait Jésus à Nicodème, invitant ce bon vieillard, docte en Israël, à s'engager totalement sur sa parole, pour « renaître d'En Haut ». De même, nous lisons sous la plume de Jean nous présentant le Christ : « Personne n'a jamais vu Dieu, c'est le Dieu monogène, qui est dans le Sein du Père, qui nous a mis sur la voie » ; lui qui (Jn.1/18) « éclaire tout homme en faisant son entrée dans le monde ». C'est en effet le même mot grec (odo-ago : conduire sur la voie) qui est employé en ce qui concerne la démonstration que nous a fait le Verbe fait chair, et aussi l'onction révélatrice et sanctifiante de l'Esprit-Saint.

« il ne parlera pas de lui-même, mais il dira ce qu'il entendra... il prendra du mien... tout ce que le Père a est à moi, etc... »

Les derniers versets de ce passage nous ouvrent, avec les mots les plus simples et les plus « neutres », une admirable lumière sur l'Unité des Trois Personnes divines. Jean dans sa première épître, illustrera ce point de vue en disant plus explicitement : « Il y en a trois au ciel qui portent témoignage : le Père, le Verbe et l'Esprit, et ces trois sont Un ». Nous sommes donc introduits, par la foi au Christ d'abord, puis par le Don de l'Esprit, dans la Trinité Sainte, où nous sommes enracinés définitivement. C'est là que nous puisons la vie, selon la Parole de Jésus : « La vie éternelle, c'est qu'ils te connaissent, toi, Père, et celui que tu as envoyé, Jésus-Christ » (Jn.17/3). Jamais nous n'appliquerons assez longuement notre esprit, jamais nous ne réchaufferons assez notre cœur au contact de ce Foyer de lumière inaltérable, d'amour inépuisable qu'est la Trinité éternelle ! Nous avons, certes, toute la Création qui nous suggère sa Gloire, mais elle ne prend vraiment tout son sens que dans le Verbe et l'Esprit, pour nous conduire au Père.

Mystère trinitaire

Dieu, le Véritable, est-il caché ? Est-il évident ? Il est invisible, mais n'est-il pas manifeste ? Il est transcendant, tout autre, et cependant sa gloire éclate dans le ciel et sur la terre ! Il se laisse chercher et cependant il s'exprime, il se dit, il se déclare ouvertement. Les sages et les habiles déclarent ne pas l'avoir vu, ne pas le connaître ; mais les simples, les enfants le sentent par toutes les fibres de leur être. Les psalmistes nous chantent que Dieu a révélé à Israël ses lois, ses préceptes, ses jugements, ses ordonnances, ses témoignages, et même sa manière de vivre et d'être, sa Torah ; et cependant ils supplient encore : « Fais luire sur nous ta Face et nous serons sauvés ! » Et avec toute cette connaissance mystique qu'ils avaient reçue des confidences du Très-Haut, ils prient encore en disant : « Ne me cache pas ta Face, Yahvé, sinon je serai de ceux qui descendent à la fosse ! »

De même les Mystiques chrétiens ont senti et éprouvé la Présence de Dieu, tantôt exaltante, tantôt crucifiante, tantôt bouleversante par son intensité, tantôt inaccessible tant elle leur paraissait élevée et majestueuse. Ce Dieu proche et lointain, éclatant et ténébreux, qui donne à qui s'approche de lui des extases de joie insoutenable, et des nuits obscures et terrifiantes, quel est-il ? Ce Dieu, feu dévorant, qui lors de son passage sur la terre, lorsqu'il nous visita en fils (Hb.1/3), fut pour les hommes une attirance et une séduction incroyable et un rocher de scandale ! une lumière fulgurante et un signe de contradiction ! Ce Dieu qui n'a rien de commun avec les idoles et qui est toujours au-delà des images et des idées, des représentations que nous nous en faisons ; toujours infiniment au-dessus des prédications, des prophéties, des thèses, des traités que nous pouvons formuler pour exprimer quelque chose de sa gloire ; au-delà de tout raisonnement, de toute recherche, de toute logique humaine, veut cependant que tout ce qu'il est soit exprimé, soit prêché par des lèvres humaines, soit chanté dans une action de grâce universelle. Il veut que sa Sagesse cachée devienne manifeste : « Il n'y a rien de secret qui ne doive être découvert... », que ses plus hautes confidences soient mises à jour, révélées ouvertement devant toute conscience d'homme et devant toute créature céleste et terrestre.

Y a-t-il un achèvement dans la connaissance de Dieu ? Non pas ! Il y a cependant une plénitude de foi qui est un palier, un point de départ, une base de construction en vue de l'édifice éternel et incorruptible. Et cela se réalise lorsque la créature humaine atteint la connaissance expérimentale du Dieu vivant en elle ; lorsque, consciemment et dans une vue de foi pleine, elle réalise son image et sa ressemblance. Il faut qu'elle atteigne l'amour oblatif de la personne à l'autre ; elle constate alors que la relation de transparence et de

communion qui fusionne les sexes est aussi l'Esprit qui est le lien éternel du Père et du Fils. La flamme de Yahvé dont parle le cantique de Salomon, une fois allumée dans les cœurs, fait que les personnes ne sont plus isolées dans une recherche solitaire, passant alternativement de la désolation à la joie, des ténèbres à la lumière, comme l'étaient les ermites et les moines (monachos = seul et triste). Lorsque l'homme et la femme s'expriment l'un en l'autre et l'un pour l'autre, la créature humaine entre dans la Paix inaltérable, sous-jacente à tout ce qui existe. Tel est le Baptême dans la Trinité, qui contient toutes les espérances de la vie éternelle et impérissable. Adam se reconnaît alors, mâle et femelle, dans une unité qui n'est pas une confusion, dans une complémentarité qui devient une communion.

Les mystiques des temps chrétiens, depuis le Moyen-Age jusqu'à l'orée des Temps modernes, ont recherché surtout l'essence divine dans leur pieuses élévations vers « Celui qui est », au long de leurs oraisons interminables où ils fixaient toute l'attention de leur regard sur l'Invisible ; Ils éprouvaient de longues nuits obscures, au cours de cette quête de l'Infini... Pourquoi donc ? en raison de leur solitude dans leur face à face avec Dieu, qui lui, n'est jamais seul. Lorsque ce Dieu se manifesta devant Abraham en prière, il apparut sous la forme de trois hommes, et ils dirent à notre patriarche : « Où est Sarah, ta femme ? » La mystique solitaire n'a pas atteint le seuil de la véritable connaissance de Dieu. Elle n'a fait que préparer les voies. Son archétype était Jean-Baptiste, l'homme des déserts, le dernier messager de Celui qui s'était révélé jusqu'à lui comme l'Unique ! Mais avec Jésus s'opère la plus haute et la plus profonde révolution religieuse : il ne parle plus de l'Unique, mais de son Père, avec lequel il est Un : « Mon Père et moi nous sommes Un » ! Il a fallu près de deux mille ans pour que la mystique chrétienne passe du message de Jean à celui de Jésus, passe de la recherche solitaire de l'Unique à la fête des Noces !

Aujourd'hui, en effet, aussi bien dans la science que dans l'art, dans la psychologie que dans la tragédie, dans les écoles comme au théâtre, l'amour entre les sexes a été exprimé, les profondeurs des cœurs commencent à être mises à jour, les confidences des amoureux s'étalent dans la grande presse ! Il devient donc évident que pour une créature sexuée, non seulement en sa chair, mais en tout son être profond, il ne saurait y avoir de réussite autrement que par des Noces acceptées et comprises sous la lumière d'une foi qui ne laisse plus aucune ombre, aucune ténèbre, dans ces zones à la fois redoutables et attirantes, sur lesquelles régnaient tant de tabous, aux portes desquelles veillait l'Ange exterminateur. Son épée tournoyante et fulgurante interdisait l'entrée au Paradis Terrestre, et l'Arbre de la vie restait inaccessible. Les plus grands saints, les plus fervents mystiques ne pouvaient en définitive, qu'accepter la mort. Ils avaient parfaitement le sens, que dans leur solitude sans issue, la sentence n'était pas levée. Le péché d'adultère les accablait, alors qu'ils cherchaient à le fuir ! Leur nature blessée par le péché restait trop fragile, trop troublante, pour qu'ils puissent oser devant le Trois fois Saint, le mariage paradisiaque ! Ils avaient fait la croix sur un bonheur réel, présent, stable, incarné dans un amour exprimé devant Dieu et devant les hommes. « Le bonheur, pensaient-ils, ne pouvait être qu'en Dieu, mais dans l'au-delà ! » La mort considérée comme inévitable, leur paraissait interdire toute joie terrestre. « La vie est trop précaire pour que l'on puisse aimer », et disant cela, ils rejetaient l'amour qui fait vivre. Aussi, ils acceptaient tous les sacrifices, ils s'imposaient de redoutables pénitences, en regardant la Croix, pour mériter dans l'au-delà un bonheur auquel ils renonçaient ici-bas.

Si au contraire l'homme et la femme arrivent à faire entre eux la pleine lumière dans un amour parfaitement guidé par la Foi, si l'Astre éternel se lève sur les profondeurs, comme le prophétisait Zacharie, le prêtre de l'ancienne Loi (Lc.1/78-79), le Mystère de la

Trinité devient enfin un Mystère de lumière éclairant nos ténèbres. Nous sortons enfin de la longue histoire du péché. Nous pouvons alors tout espérer, et réaliser dès maintenant un bonheur et une joie tels que les promesses de Jésus-Christ s'accompliront d'elles-mêmes. En effet, tout en nous promettant la vie et le triomphe sur la mort, il nous dit aussi : « Votre cœur se réjouira, et personne n'est en mesure de vous enlever cette joie » (Jn.16/22) ; et également : « Je parle ainsi dans le monde, afin qu'ils aient en eux la plénitude de ma joie » (Jn.17/13).

D'où vient-elle cette plénitude de la Joie ? De la connaissance expérimentale de la joie de Dieu proposée à la créature humaine. « Qu'ils soient un, Père, comme nous sommes un, toi en eux et moi en eux, afin qu'ils soient consommés dans l'Unité ». C'est l'amour qui fait cette Unité de la Trinité et cet amour est l'Esprit. Sans doute, il se manifeste dans l'amour fraternel qui rassemble les cellules du corps et en maintient la cohérence. Mais c'est le même Esprit qui fait l'unité de chaque cellule du corps, c'est-à-dire de l'homme et de la femme devenue une seule chair, un seul être profond, sans pour autant que les personnes soient confondues. L'abîme de la haine avait brisé l'amour fraternel, l'abîme de l'adultère a disloqué la cellule humaine du corps mystique, séparant ce que Dieu avait uni. C'est l'Amour-Esprit, donné en vue de la rémission des péchés qui comble ce double abîme de désolation et de désespoir. La transgression de l'Alliance virginale avait brisé l'harmonie des sexes ; la restauration de cette alliance rétablit cette harmonie. C'est ainsi que l'Oméga rejoint l'Alpha, la fin réalise le commencement, et le Verbe de Dieu, Juge de l'histoire, approuve les élus qui auront piétiné leur doute, marché sur l'eau, tenté l'impossible : « Venez les bénis de mon Père, prenez possession du Royaume qui vous a été préparé dès la création du monde » (Mt.25/34).

Quelle conquête et quelle victoire ! La conquête de ce que nous sommes, la victoire sur ce que nous imaginons ne pas être ! L'intégration dans la foi de toute la nature humaine, l'acceptation loyale de tout ce qui vient de Dieu par son œuvre de création en nous. Ce n'est pas une évasion hors de nos limites, car tout est enfermé et imprimé dans le corps. Mais cette victoire de la Foi est aussi l'écrasement des puissances adverses, au point que l'Adversaire qui nous a brisés sous la peur, confondus sous sa honte, dévalués par sa raillerie, isolés dans le doute, accablés sous le mensonge, meurtris par ses traits, mutilés par ses hérésies, n'aura plus aucune prise pour satisfaire sa jalousie. En effet, c'est de la beauté de la chair humaine qu'il est jaloux, et de sa haute vocation à participer à la génération spirituelle ! Alors la chair humaine, si longtemps dolente et difforme, dans son interminable exil loin du Dieu vivant, sera de nouveau resplendissante de la gloire de la Trinité, parce qu'elle sera restaurée dans la Vérité et dans l'Amour. Le très Malin sera ainsi doublement confondu par une faiblesse qu'il avait si longtemps terrassée. L'Ange très intelligent, parce que non matériel, sera rejeté dans ses ténèbres extérieures, parce que le Corps, à la fois physique et mystique, plein de l'Esprit, ne lui laissera plus aucune place. Comme Jésus, nous pourrions dire : « Il n'a rien en moi... »

Hâtons donc le moment de cette prodigieuse victoire ! Que le « Je t'aime » qui résonne éternellement entre les divines Hypostases, s'exprime désormais, purifié de toute profanation, de toute convoitise, à travers l'image et la ressemblance du Très-Haut ! Que l'amour éternel qui fait la joie de Dieu, parce qu'il est Dieu lui aussi, nous établisse enfin dans cette vie éternelle et impérissable, où Adam fut établi, mais où sont déjà ressuscités ceux qui nous ont précédés comme témoins dans cette voie spirituelle, virginale et royale. Montons à Nazareth, entrons dans ce foyer qui n'est jamais sorti de l'Alliance où l'amour guidé par la foi nous a donné le fruit béni des entrailles, Jésus, le Sauveur du monde !

Nous voici donc revenus à Nazareth, si souvent évoqué dans ces pages ? - Sans aucun doute ! La vie la plus humble, la plus ordinaire de ces pauvres de Yahvé que furent Marie et Joseph, resplendit du plus vif éclat lorsque l'on veut bien juger à son fruit cet Arbre de Vérité et d'Amour qui fut planté en Terre Sainte aux origines de notre Salut, « lorsque vint la plénitude des temps ». Car la plénitude des temps n'est autre, en définitive, que la plénitude de l'être humain, c'est la réalisation de la Parole laissée impuissante et comme sans effet par les millénaires de péché, par le refus obstiné de l'homme dévoyé hors de sa Loi spécifique ! Telle est cette plénitude à partir de laquelle tout devient possible, à partir de laquelle la Parole éternelle peut obtenir son effet dans le temps. Tel est le palier à partir duquel l'édifice spirituel peut se construire, non plus avec de la paille ou du bois, matière corruptible et combustible, mais avec de l'or et de l'argent et toutes les gemmes et pierres précieuses incorruptibles et ininflammables, immortelles et lumineuses. Tel est bien en effet ce que voyait l'apôtre Jean lorsqu'il contemplait la Jérusalem céleste !

Le glaive de la Parole qu'est l'Esprit

Oui, hâtons-nous vers cette victoire !

Car si la prophétie nous assure qu'elle sera obtenue, elle ne nous dit pas qu'elle sera sans combat ! Nous savons au contraire, qu'il nous appartient de conquérir nous-mêmes notre Terre Promise, tout comme les Hébreux, lorsqu'ils passèrent le gué du Jérico, jusqu'à la montagne de Dieu, Jérusalem ! Tout est arrivé en figure, pour notre instruction. Nous savons bien aujourd'hui que ce n'est pas une cité terrestre, un territoire fermé, un domaine planté d'arbres et rafraîchi de sources qu'il nous faut envahir pour y être installé ; c'est la terre entière qu'il nous faut transformer en un Jardin pour Yahvé, la planète entière qu'il nous faut aménager, non pas en labourant son sol avec de puissantes machines, mais en remuant les consciences et les cœurs pour que la Justice divine puisse manifester parmi nous la Vie qui lui est attachée.

Or, sur ce point, il semble que le combat doive être encore long ! La psychologie des hommes est très obscure, leur conscience très trouble, leur cœur très inquiet. Il subsiste de redoutables équivoques qui voilent la visage du Très Haut. Les idoles antiques sont abattues, mais il existe encore tant de figurations trompeuses de Dieu et une telle ignorance de ses Desseins ! L'Adversaire semble encore avoir la partie belle, puisque ses négations et ses blasphèmes sont admis comme des thèses d'une honorable philosophie ! Ses sarcasmes sacrilèges montent aux lèvres des honnêtes gens, sans même qu'ils aient conscience de leur pacte secret avec l'Ange déchu ! A vrai dire nous serions découragés devant l'ampleur d'un tel combat, devant ces montagnes de doute et d'erreurs, d'ignorance et de préjugés ! Il nous faut cependant les renverser ces montagnes ! Nous sommes assurés qu'en utilisant le glaive de l'Esprit qu'est la Parole de Dieu, en usant uniquement des armes divines qui nous sont proposées par l'Apôtre, en persévérant dans la douceur de l'Agneau et dans la fermeté du Lion de Juda, c'est Dieu lui-même qui combat pour nous ! Et c'est pourquoi ce n'est pas en hésitant ni en tremblant, mais dans la certitude de la victoire toute proche que nous allons entreprendre maintenant le Livre VIII de ce Traité qui fournira, nous l'espérons, à tout chrétien désireux du Salut, les armes qui lui seront nécessaires pour terrasser l'Adversaire et obtenir la victoire de la vie avec le Christ notre Seigneur.

A qui soit la louange et la Gloire,
Car il vit et règne avec le Père, en l'Unité du Saint-Esprit,

dans sa nature humaine aujourd'hui transfigurée
dans la splendeur divine, pour les siècles des siècles !
Amen ! Alléluia !

- Fin du chapitre 12 –

- Fin du Livre VII –

Table des matières

- Introduction à la seconde partie du Traité	p.2-4
- Ascèse, Morale, Mystique... définition de ces trois mots	p.5-6
Ch.1- Ascèses de mort et de diminution	p.7-15
Ch.2- Ascèse de rachat, de reconstruction et de régénération	p.16-28
Ch.3- De l'ascèse personnelle	p.29-43
Ch.4- L'ascèse de relation	p.44-55
Ch.5- Le sentiment e l'obligation	p.56-66
Ch.6- la morale mosaïque	p.67-78
Ch.7- la morale évangélique	p.79-88
Ch.8- La morale eucharistique	p.89-99
Ch.9- La mystique et les mystiques	p.100-109
Ch.10- La mystique de l'Unique	p.110-122
Ch.11- La mystique du Verbe	p.123-135
Ch.12- La mystique de l'Esprit	p.136-152
